

Thomas
Day

L'Instinct de l'équarrisseur

Vie et mort de Sherlock Holmes



folio
SF

Thomas Day

L'Instinct de l'équarrisseur

Vie et mort de Sherlock Holmes



« ... lorsqu'on a éliminé tout ce qui semble impossible, ce qui subsiste est nécessairement la vérité, même si elle est difficile à croire. »

SHERLOCK HOLMES

L'INSTINCT DE L'ÉQUARRISSEUR

Vie et mort de Sherlock Holmes

Une grande aventure dans la tradition de la littérature populaire du début du siècle, avec dans les rôles principaux :

Bhanîr, Ambrose Bierce, Sir Richard Francis Burton, Arthur Conan Doyle, Louise « Touie » Doyle (née Hawkins), Thomas Alva Edison, Albert Einstein, Epiphany I^{re} Reine de la Monarchie Libertaire Britannique, Sigmund Freud, Sir William Gull, William Hope Hodgson, Shari Holmes (née Ashangra-Li), Sherlock Holmes, Jack London, Harry Alonzo Longabaugh, le docteur James Prétorius Moriarty, John Charles Netley, Robert Leroy Parker, Marie Sklodowska, Nikola Tesla, Palvish Thagada, Sir Joseph John Thomson, le professeur John Halliwell Watson, Lord Henry Wembley, Oscar Fingal O'Flahertie Wills Wilde, Sir John Demostene Wolcroft, et *last but not least* Elizabeth « Shiva » Worrington.

Prolégomènes

L'Histoire est bien connue pour sa cruauté.

Je m'explique.

S'il est un écrivain dont la vie est étonnante, passionnante, foisonnante, colorée comme un dessus-de-lit de Bed & Breakfast londonien, il s'agit sans aucun doute de Sir Arthur Conan Doyle, héros souvent malheureux des pages qui vont suivre.

L'homme se destinait à être riche et célèbre. Il y parvint bien avant la fin de sa vie ; ce qui lui permit, entre autres, de s'acheter de magnifiques propriétés, de faire profiter sa famille d'un confort plus que bourgeois et de voyager avec une grande aisance à travers le monde, principalement en Suisse où il s'adonna au ski de randonnée à un très haut niveau. A. C. Doyle avait toujours voulu atteindre cette apogée existentielle et matérielle grâce à ses romans historiques ; ce qui, de la part d'un individu ayant passé une bonne partie de son existence à poursuivre des fées¹ et des fantômes, à fréquenter Houdini², à militer pour le spiritisme³, s'avère plutôt cocasse...

¹ Lire à ce sujet l'étude d'Arthur Conan Doyle *Les fées sont parmi nous*. Les références de tous les ouvrages cités se trouvent dans la bibliographie en fin de volume.

² Ehrich Weiss (dit Harry Houdini), illusionniste d'origine hongroise célèbre à son époque pour sa capacité à se défaire de tous liens dans des conditions extrêmes (Budapest 1874-Detroit 1926).

³ Le spiritisme est né en 1848 à Hydesville (État de New York, USA), grâce aux deux sœurs Fox, qui en présence l'une de l'autre parvenaient à faire parler l'esprit frappeur qui hantait leur demeure. Elles communiquèrent avec ce fantôme via un alphabet numérique (ce qui était alors une première) ; celui-ci leur révéla avoir vécu dans cette maison, y avoir été assassiné puis enterré dans le cellier, où l'on trouva

Heureusement, comme je le soulignais précédemment, l'Histoire est bien connue pour sa cruauté ; et si de nos jours celui qui fut, un temps, simple médecin à Southsea est célèbre dans le monde entier (et accessoirement pillé, plagié, pastiché par de jeunes freluquets incapables de mettre une virgule à sa place légitime), c'est grâce à Sherlock Holmes, au docteur Watson, à Mycroft Holmes⁴, à James Moriarty⁵, à Irène Adler⁶ et, en étant très généreux, au professeur Challenger⁷, mais en aucun cas grâce à une œuvre historique de fort bon gabarit, dont on serait bien en peine de trouver un *opus* dans une librairie de quartier.

en effet des ossements humains. Arthur Conan Doyle était un spirite convaincu, il mourut le 7 juillet 1930 en laissant derrière lui une montagne de notes sur ses expériences « psychiques », en sus d'une bibliothèque de deux mille volumes entièrement consacrés à la parapsychologie.

⁴ Dans l'œuvre d'Arthur Conan Doyle, Mycroft Holmes est le frère aîné de Sherlock (sept ans les séparent). Comptable du gouvernement et conseiller interministériel, il est aussi le membre fondateur du Club Diogènes à Pall Mall (lire à ce sujet « L'Interprète grec » et « Les Plans du Bruce-Partington »). Il est surtout connu pour le rôle qu'il joue dans le film — délicieux, cela va sans dire — *La Vie privée de Sherlock Holmes*.

⁵ Dans l'œuvre d'Arthur Conan Doyle, James Moriarty, le *Napoléon du crime*, est l'auteur du célèbrissime ouvrage de mathématiques *La Dynamique d'un astéroïde*. On suit ses exactions entre autres dans « L'Ultime Affaire » (autre titre possible « Le Dernier Problème ») et « La Vallée de la peur ».

⁶ À l'instar de Mycroft, Irène Adler est beaucoup plus connue grâce aux pastiches des œuvres de Conan Doyle qui la mettent en valeur, que par son apparition réelle dans les véritables aventures de Sherlock Holmes. On ne sait que peu de chose sur elle, si l'on se réfère uniquement à ce que Doyle nous en dit, c'est une ancienne cantatrice née en 1858 dans le New Jersey. Holmes la surnomme « LA femme », Elle a été *prima donna* à l'opéra impérial de Varsovie.

⁷ Le professeur Challenger, qui sur bien des plans ressemble à Arthur Conan Doyle, est le héros de quelques romans et nouvelles dont *Quand la terre hurle*, *La Ceinture empoisonnée* et surtout *Le Monde perdu* auquel Michael Crichton donna un bien pénible et éponyme hommage.

Comme l'engouement du public pour Sherlock Holmes allait de pair avec le manque de succès de ses romans historiques⁸, A. C. Doyle se mit à détester son personnage d'enquêteur violoniste et cocaïnomane⁹, devenu entre 1886, année de sa première apparition, et 1891, année de sa prime disparition, un boulet à traîner, une ombre désagréable accrochée à chacun des faits et gestes de son géniteur. Et c'est donc en 1891 que A. C. Doyle prit la décision effective de tuer Holmes¹⁰ pour mieux se consacrer à sa véritable carrière, celle de romancier historique. Mal lui en prit, car sous les pressions du public, choqué, et de ses éditeurs, il fut obligé de faire revenir¹¹ Holmes.

Sherlock Holmes, devenu la malédiction de son géniteur ? Oui. À tel point que lorsque l'acteur américain William Gillette demanda à A. C. Doyle s'il pouvait introduire une histoire d'amour dans la pièce *Sherlock Holmes : a drama in four acts*

⁸ On se permettra quand même de lire le diptyque *Les Exploits du Brigadier Gérard, Les Aventures du Brigadier Gérard*. Inspiré d'un personnage historique réel — le Baron de Marbot —, Etienne Gérard est le colonel des hussards de Conflans, un joli cœur, ce qui ne l'empêche pas d'être le meilleur sabreur des brigades de cavalerie légère de l'armée napoléonienne. C'est un vantard, un « boucher » égocentrique au comique bien involontaire.

⁹ « Nous nous promenâmes dans la vallée de Lauterbrunnen. J'y découvris les magnifiques chutes du Reichenbach, un endroit terrible qui, me dis-je, constituerait une tombe digne du pauvre Sherlock, même si j'y enterrais avec lui mon compte en banque. » Arthur Conan Doyle cité par Michael Hardwick in *Guide complet de Sherlock Holmes*.

¹⁰ Sherlock Holmes meurt dans « L'Ultime Affaire » en affrontant Moriarty. Ils tombent tous deux dans les chutes du Reichenbach, Les lecteurs du *Strand Magazine* où parut cette aventure en voulurent beaucoup, et longtemps, à Arthur Conan Doyle.

¹¹ Dans des enquêtes antérieures à ce décès. Ce qui pour le lecteur attentif n'est pas sans poser quelque problème de logique interne, puisque Watson n'a jamais entendu parler de Moriarty dans « L'Ultime Affaire » (récit écrit en 1893, censé se dérouler en 1891), alors qu'il en fait le portrait dans « La Vallée de la peur » (récit écrit en 1914, censé se dérouler à la fin des années 1880).

qu'il était sur le point d'adapter afin de mieux l'interpréter¹², Doyle lui répondit *sic* et sec :

« Mariez-le, assassinez-le, disposez de lui comme bon vous semble.¹³ »

Considérant avec une mauvaise foi évidente qu'un conseil donné par le père de Sherlock Holmes à un acteur de nationalité américaine peut tout à fait s'adresser — cent ans plus tard — à un jeune écrivain européen incapable d'apprécier à sa juste valeur une œuvre historique d'importance éternelle, lui préférant d'idiotes enquêtes policières, je me suis empressé de suivre ledit conseil à la lettre. Mais n'en disons guère plus... car vous allez assister à la partie d'échecs qui opposa trente ans durant Sherlock Holmes à son ennemi de toujours : le docteur James Prétorius Moriarty.

Nouez la jugulaire de votre casquette à visière — aussi appelée *deerstalker* —, mordez le tuyau de votre pipe en écume de mer, laissez le goût du tabac aromatique bercer tout votre être et surtout... vérifiez le barillet de votre revolver d'ordonnance, car il est des ennemis qu'il ne faut en aucun cas sous-estimer.

T. D.

P.-S. : Pour la rédaction du présent ouvrage, j'ai pris un certain nombre de libertés avec la véritable vie d'Arthur Conan Doyle, notamment la description de son cabinet à Southsea, sa vie conjugale avec Touie et sa rencontre avec Oscar Wilde, qui n'a eu lieu qu'en 1891. Cette œuvre étant à la fois un hommage

¹² Doyle rédigea sa première pièce de Sherlock Holmes en 1897 à Undershaw. Charles Rodgers l'avait précédé en 1894 en « contournant » la loi sur les droits d'auteur. William Gillette, intéressé par la pièce de Doyle, décida d'en revoir le texte ; il l'interpréta en 1901-1902, puis ne cessa jamais d'endosser la panoplie de l'enquêteur du 221 Bis Baker Street dans bien d'autres pièces, s'identifiant au rôle au point de le jouer jusqu'en 1932 (il avait alors soixante-dix-huit ans ; il mourut cinq ans plus tard).

¹³ Cette citation est tirée d'un télégramme envoyé à l'acteur.

décalé et un clin d'œil au créateur et à sa créature, j'ose espérer que les spécialistes, les exégètes et les thuriféraires sauront me pardonner. Quant aux pataphysiciens et pataphysiciennes, inépuisable source de jouissance intellectuelle et d'inspiration, messieurs'dames ! je vous salue bien bas.

LIVRE PREMIER

Jack l'Éventreur vous salue bien

« Quiconque combat les monstres doit s'assurer qu'il ne devient pas lui-même un monstre. Car, lorsque tu regardes au fond des abysses, méfie-toi, car les abysses aussi regardent au fond de toi. »

FRIEDRICH NIETZSCHE

*Où le professeur J. H. Watson
débarque chez A. C. Doyle
de façon tonitruante et à l'improviste,
comme à son habitude*

Parce que Madame Smith, sa gouvernante, avait pris un congé exceptionnel pour rendre visite à un neveu à Salisbury, que Touie était au lit avec un ventre rendu capricieux par sa toute récente grossesse et que l'atmosphère calme de la maison, bien que propice au travail, était devenue rapidement trop pesante, Arthur quitta le refuge de son cabinet médical tôt dans l'après-midi, après avoir embrassé sa femme et lui avoir administré un placebo contre les nausées – craignant qu'un traitement plus puissant ne nuise à l'enfant qu'elle portait.

Dans les heures qui suivirent, il fit une longue promenade qui le mena de Southsea au centre-ville de Portsmouth, puis au pub *The hammer and the fox* où il vida une bonne pinte de bière crémeuse. Ensuite, il se rendit en bord de mer, marchant face au vent sous un ciel de mercure et de lait fouetté, peu engageant à vrai dire. Là, tandis qu'il suivait des yeux un petit bateau de pêche qui rentrait au port, les mains occupées par le bourrage mécanique de sa pipe, Arthur aperçut sur sa droite, à la limite de son champ de vision, un jeune marchand de journaux au pelage roux, au visage d'ourson caractéristique. La petite chose s'égosillait devant un pub : « Nouveau crime à Whitechapel ! L'éventreur nargue la police ! » Cette vision ne dura qu'une seconde, et l'étrange silhouette velue fut remplacée par les proportions et les traits d'un enfant au visage et aux

maines constellés de taches de rousseur. Arthur savait que l'enfant n'avait jamais cessé d'être là : un simple gamin couvert d'éphélides... Aucunement une créature d'une autre nature. Le trouble profond provoqué par cette vision, fugitive au point qu'on ne pouvait la considérer comme une hallucination telle que la médecine moderne définissait ce terme, perdura au moins une ou deux minutes.

Je suis fou, se dit Arthur, il n'y a pas de Worsh ici, pas dans mon monde. Il faut que je mette un terme à ces allers-retours déstabilisants. Ça ne peut plus durer. Passer d'un monde à un autre, sans cesse, est non seulement fatigant, mais aussi dangereux pour la santé mentale.

Toujours en état de choc, Arthur attendit les premières nuances du coucher de soleil — sang et cuivre sur les collines au nord-ouest. Une odeur d'algues putrescentes, de sel et de vase empestait l'air ou le parfumait, selon qu'on aimât la Manche ou pas. Il marcha sur les galets sans grand plaisir, lança un morceau de bois flotté, admirablement poli par les vagues, à un chien loin de son maître, puis décida enfin de rentrer, la pensée sombre, forcément enténébrée par Sherlock Holmes.

Maudit soit Holmes ! Maudit soit ce jour de mars 1886 où j'ai suivi malgré moi le professeur Watson jusqu'à Londen, leur Londres « parallèle », comme ces deux fous surnomment cette monstruosité vaguement britannique.

La maison l'attendait, telle qu'il l'avait laissée, à peine plus sombre. Après avoir embrassé Touie et bu un peu de bière — il avait toujours un tonneau en perce dans sa cave — il ouvrit la porte de son cabinet et s'assit dans l'obscurité tranchée par un simple trait de lumière provenant du Bush Hotel, le bâtiment le plus proche. Son cabinet était une des rares pièces de la maison qu'il avait pris le temps de meubler complètement. Pour le reste, des rideaux aux fenêtres dissuadaient les curieux et les questions désobligeantes. L'endroit sentait les vieux livres, les tapisseries poussiéreuses ramenées de ses voyages, l'éther et quelques autres médicaments. Arthur avait enfermé à double tour son revolver dans le tiroir du bureau ; cette arme — un Bland-Pryse modèle 1879 — servait de presse-papiers à des

notes capitales concernant les différents savoirs et traits de caractère de Sherlock Holmes.

Des notes qu'il connaissait par cœur :

Connaissances en littérature : nulles, honteuses, inexistantes (à l'exception de Shakespeare dont il peut citer les passages les plus cruels ou les plus sanglants).

Connaissances en philosophie : confond Spinoza et Hegel ; n'en dirai pas plus.

Connaissances en astronomie : s'entête à confondre Vénus avec l'étoile Bételgeuse.

Connaissances en politique : faibles en général, mais excellentes s'il y a eu des meurtres atroces, des cas de folie sanguinaire dans une lignée. A des accointances douteuses avec des membres du parti socialiste, malgré ses liens très forts avec la Reine Epiphany Ire, et donc la Monarchie Libertaire Britannique,

Connaissances en botanique : spéciales. Incollable dès qu'il s'agit de belladone, coca, pavot, haschisch, psilocybes, *et caetera*. Spécialiste hors pair des poisons (il reconnaît le cyanure et la ciguë à l'odeur, le fugu du bout de la langue). Ne connaît rien au jardinage et ne sait même pas faire la différence entre un coquelicot et une vesse-de-loup.

Connaissances en géologie : reconnaît avec une exactitude déconcertante tous les différents types de boues que l'on peut rencontrer dans les égouts ou parcs de Londen, tout en ignorant la taxinomie des minéraux. N'a donc aucune idée de ce que peut être une charnockite ou un schiste ; en revanche si ce dernier est collé à votre chaussure, il peut vous dire où vous vous êtes promené, sans jamais se tromper.

Connaissances en chimie : étonnantes bien que d'une utilité fort relative (donnez-lui trois produits chimiques choisis au hasard, vous pouvez être à peu près certain qu'il va non seulement réussir à les mélanger, mais aussi les faire exploser au terme de l'expérience). A eu un bon professeur, bien que brouillon, en la personne du Professeur John H. Watson.

Connaissances en anatomie : exactes et précises ; cela fait de lui un assassin d'une grande efficacité. Et un bon accoucheur, comme j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte.

Connaissances en faits divers, littérature à sensation : immense, c'est le Edgar Allan Poe Londénien.

Aptitudes physiques et connaissances diverses : très précis au revolver (sa préférence va au calibre .44, Smith & Wesson New Model N3, une arme de poing pesant pourtant presque deux livres et demie). Apprécie particulièrement les fusils de chasse à canons sciés – appelés *shotguns* ou fusils de diligence – et cette bonne et indémodable Winchester 73. Bon à l'escrime et au lancer de couteau (s'est donné en spectacle au Royal Crumley Hall de Cambridge en 77, la cible s'appelait Irene Adler et a fini sa carrière comme putain de luxe en Hongrie, si on en croit Watson). Maîtrise un art martial (au nom imprononçable) appris en Extrême-Orient qui ne ressemble à rien de connu, sauf à imaginer un oisillon tétanique et agonisant, mais encore capable de donner des coups mortels. Pas d'autres compétences physiques particulières (prend trop de drogues : cocaïne à sept pour cent en injection intraveineuse, laudanum en solution, haschisch à la pipe, psilocybes en omelette).

Arthur fit un peu de rangement. Il alluma sa lampe, orienta la lumière vers son travail en cours : un embrouillamini de notes diverses, le récit d'une longue enquête ayant pour titre *La Honte de Canterbury* ou *L'Aventure honteuse de Canterbury* dont il ne restait à rédiger que le chapitre final.

Il changea de pipe – l'autre était trop chaude – et sans cesser de tasser le tabac dans le foyer en bruyère d'Écosse, il prit une feuille de papier blanc. Une fois sa pipe allumée, il tailla sa plume et se lança sans attendre.

« Le visage anguleux de Holmes était illuminé par ce regard que je redoutais tant, que je lui avais déjà vu par deux fois, et qui à chacune de ces occasions avait vu mourir un homme. Armé de son revolver Smith & Wesson, il poussait devant lui l'archevêque de Canterbury dont nous avons

prouvé les crimes affreux. Des crimes qui avaient conduit droit à la mort, après des sévices impardonnables, le jeune Thomas Malloy, fils d'un laitier, ainsi qu'une fillette de Douvres, Ellen Barnes.

« Où m'emmenez-vous donc ? » demanda l'archevêque, dont le front ruisselait d'une sueur due à l'effort plus qu'à l'angoisse.

L'obésité de notre coupable, son manque chronique d'exercice physique semblaient être un handicap à sa progression dans la lande. Seules s'imposaient derrière nous, dans la nuit noire d'août, les faibles lumières de Saint-Margaret At Cliff, petit village où avait eu lieu le dernier meurtre.

« Où m'emmenez-vous donc ? » demanda à nouveau l'archevêque, d'une voix qui manquait désormais d'autorité.

Holmes s'arrêta de marcher, remit en place sa casquette à visière après avoir légèrement rangé ses cheveux en bataille. Lui seul savait vers quel lieu étrange nous nous dirigeons. À l'image d'un forgeron trempant une lame rougeoyante, il plongea son regard dans celui du coupable que nous venions de démasquer. La vérité avait éclaté en partie grâce à ma profondibalance — une de mes inventions capable de calculer avec exactitude le poids d'un homme en mettant en corrélation la profondeur des empreintes de pied laissées sur les lieux d'un crime et les caractéristiques dynamiques et colloïdales du sol en question. Dès que l'archevêque baissa les yeux, Holmes prit un grand plaisir à répondre à sa supplique :

« En 1880, John P. Blaylock et quatre de ses amis du village de Whitfield décidèrent de passer leur temps libre à creuser un tunnel qui relierait l'Angleterre à la France en passant sous la Manche. Après avoir creusé et étayé plus de mille yards de galerie en quelques mois, ils abandonnèrent leur projet dément, à cause des infiltrations d'eau salée qui rendaient le chantier dangereux... »

La réponse de Holmes me foudroya net. Je ne connaissais de lui que ses extraordinaires connaissances en matière de chimie, de crimes, de physionomie et de supplices orientaux à faire passer celui de la goutte d'eau pour une vaste plaisanterie

de plombier. Pas une seule fois, je n'aurais cru qu'il connut aussi bien l'histoire locale de Douvres. Il m'avait toujours semblé inculte en histoire, en dehors évidemment de celle du crime mondial, qu'il maîtrisait mieux que quiconque.

L'archevêque déglutit et l'angoisse fit éructer malgré elle sa pomme d'Adam.

Nous arrivâmes en vue de la bouche d'ombres où Holmes avait sans doute décidé d'exécuter son prisonnier, sans procès, comme à son habitude.

« Watson, je crois que vous feriez mieux de rester ici. »

Je voulais lui dire « avec grand plaisir », mais je me contentai d'un simple hochement de tête. Je ne pouvais rien faire ni argumenter ; il ne m'aurait pas écouté. Il poussa alors l'archevêque dans les ténèbres et je vis la lueur de leur lampe tempête diminuer pour bientôt disparaître. Peu de temps après, plusieurs cris atroces retentirent dans la nuit, trois me sembla-t-il, mais leur longueur inhabituelle avait compliqué toute tentative de distinction. Sauf défaillance de ma mémoire, jamais je n'avais entendu de tels hurlements, des cris exprimant à ce point souffrance et terreur conjuguées.

Un frisson parcourut ma colonne vertébrale et me fit claquer des dents. Mes yeux se perdirent dans le paysage nocturne, à la recherche des proches falaises, glissant sur un buisson de bruyère, heurtant quelques rocs aux formes banales. Là, pour la première fois de ma vie, au niveau du ventre et de la gorge, je sus ce qu'était vraiment la terreur. Quelque chose de dangereux allait surgir de la nuit... J'en étais certain. Et alors que ce sentiment me broyait et jouait avec mes genoux, Holmes réapparut. De minuscules éclaboussures de sang maculaient sa joue droite et le col de sa chemise. J'allais lui parler quand un cri affreux coupa mon élan.

« Rentrons, se contenta de dire mon vieil ami.

— Il vit encore ? Que lui avez-vous fait ? Et comment connaissiez-vous cet endroit ?

— Je l'ai crucifié au bois d'étaï. Là, il pourra se repentir de ses crimes odieux en attendant la marée haute qui le submergera et le noiera. L'eau est déjà au niveau de sa poitrine, si j'en crois ma montre. Quant à cet endroit, la petite

Ellen Barnes s'y était cachée une fois pour échapper à une punition, sa mère a raconté cette histoire à un journaliste au moment où elle espérait encore que sa fillette se trouvait là, vivante.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, Holmes. Vous n'auriez pas dû torturer cet homme de la sorte.

— La Reine m'a donné ce droit... Nul ne va contre le dit de la Reine.

— Croyez-vous vraiment qu'il méritait une telle cruauté ?

— Faut-il que je vous rappelle ce qu'il a fait à ce jeune garçon de treize ans, à cette fillette de huit ans ? Qu'auriez-vous fait si vous aviez été le père d'un de ces enfants... »

En mon for intérieur, je savais que Holmes avait encore une fois de plus gagné sur mon esprit. Je le détestais de m'avoir vaincu avec tant de facilité. L'assassinat est un horizon accessible pour qui vient de perdre ce qu'il a de plus cher au monde ; et Holmes venait de m'en faire la brillante démonstration.

« Ce sont les meurtres légaux dont je m'occupe, quasiment en secret, qui permettent à la Monarchie Libertaire Britannique de perdurer, mon cher Watson... Je le sais, vous le savez et, plus important que tout le reste, la Reine le sait. »

« Non, non et non. »

*Arthur déchira ce qu'il venait d'écrire. Même en oubliant que le vrai Holmes habitait un grand appartement sis au 2021 Bis Baker Street dans la capitale de la Monarchie Libertaire Britannique – Londen –, même en oubliant que la Reine Epiphany Ire l'employait pour se débarrasser des assassins, sans entrer dans quelque considération judiciaire que ce soit, même en oubliant les Worsh et leur technologie omniprésente dans cette Angleterre *différente*, il ne pouvait livrer au public britannique un personnage aussi malsain. Holmes avait les lèvres déformées par le plaisir que lui procuraient ses meurtres.*

Mon cher Arthur Conan Doyle, définissez votre personnage de Sherlock Holmes en quelques mots.

Le mal par le mal.

Arthur s'en voulait d'avoir trahi la vérité avec *Une étude en rouge*, qu'il avait publiée dans le *Beeton's Christmas Annual* de 1887, un annuaire populaire, où il s'était contenté de mettre quelques phrases inquiétantes pour s'approcher le plus possible de la vérité. Ainsi, Sherlock Holmes battait les cadavres à coups de canne pour voir si on pouvait leur faire des bleus ; il était aussi capable d'administrer un alcaloïde récent à un ami, non pas, bien entendu, par malveillance, mais simplement par esprit scientifique, pour connaître avec exactitude les effets du poison.

Dans la réalité, Holmes et le professeur Watson avaient des talents très complémentaires ; mais dans *Une étude en rouge*. Watson n'était qu'un simple narrateur et Holmes affublé de tous les talents nécessaires pour dénouer les écheveaux criminels les plus complexes. Il avait transformé une équipe de choc en un enquêteur génial et son terne faire-valoir.

Arthur ne savait plus quoi faire. Après de nombreuses réflexions aboutissant parfois à des tentations plus que contradictoires, il avait décidé d'écrire de fausses histoires pour le public anglais et de narrer en parallèle les véritables aventures de Sherlock Holmes, pour nourrir l'ego de ce dernier et de son fidèle compagnon – le professeur Watson. Que de travail en perspective ! Étonnamment, les véritables aventures de Sherlock Holmes nécessitaient plus de labeur que les fausses. Il était particulièrement éprouvant de se livrer à cette double narration, comme certains hommes possèdent une double vie, et certaines entreprises une double comptabilité. Tôt ou tard, n'allait-il pas se tromper, mélanger Londres et Londen, laisser dans un de ses récits un objet de la technologie apportée par les Worsh ?

Quel casse-tête infernal.

Il posa sa plume, poussa ses notes dans le coin du bureau pour mieux ouvrir le cahier sur lequel il avait commencé *Le Signe des quatre*. Alors qu'il s'apprêtait à rallumer sa pipe, la flamme de son briquet de marine se pencha pour mourir.

« Nom de dieu ! » jura-t-il en s'accrochant à son fauteuil, espérant que ce dernier n'allait pas s'envoler, comme sa chaise le jour de la première et inoubliable irruption dévastatrice du professeur Watson – une arrivée pour le moins bruyante, ayant

vu ladite chaise finir brisée dans la cour, lui toujours assis dessus, le coccyx fêlé...

Le cahier à la gauche d'Arthur se souleva, la chaîne qui le liait au bureau se tendit, puis l'objet retomba — le bruit de sa chute couvert par une cascade de grésillements.

Décidément cette chaîne est une bonne idée.

Les cheveux de Conan Doyle se dressèrent sur sa tête. Et, de s'y être trop accroché, le jeune médecin brisa un des bras de son fauteuil en jurant.

« Watson ! »

Il était écrit quelque part, probablement sur les noires tapisseries du Destin, que ce savant fou lui coûterait une fortune en mobilier. Une immense tache de lumière bleutée apparut derrière Arthur, au niveau du plafond, l'obligeant à tourner la tête, à se protéger les yeux avec les mains — les doigts à peine espacés. D'un cérulé vif en son centre, jaune sur tout le pourtour et vibrant dans le blanc, la tache gagna en volume toujours accrochée au plafond, bouleversant tout sur son passage. Dans un claquement particulièrement sonore, les jambes agitées et les fesses imposantes du professeur Watson apparurent, au centre du plafond éventré, coincées entre les deux étages.

« Par saint Georges ! »

En pestant, Watson se tortilla dans le trou qui l'emprisonnait. Au bout d'une trentaine de secondes, il tomba lourdement sur le tapis persan qui couvrait une bonne partie du parquet. Les yeux dissimulés derrière les grosses lunettes qu'il utilisait pour enfourcher l'étrange appareil volant qu'il appelait un *side-car*, il salua Arthur en souriant — comme à chacune de ses arrivées apocalyptiques.

Arthur entendit Touie geindre au premier étage et ne put s'empêcher de fermer les yeux pour dire :

« Oh non, pas ce soir. Pitié...

— Vous avez mal à la tête, Arthur ? » demanda Watson en se relevant.

Le professeur de bonne corpulence, pour ne pas dire obèse, était emmitouflé dans un long imperméable gris, qui avait dû coûter une fortune. Chaussé de hautes bottes noires aux bouts ferrés, cirées à la perfection et assez prétentieuses, il portait un

large ceinturon de cuir brun dans lequel brillaient le cuivre et la nacre de deux Colts *peacemaker*, crosses en avant. Il avait de longs cheveux blanc et gris qu'une broche au motif résolument celtique emprisonnait en catogan.

Watson s'alluma une cigarette et repoussa ses lunettes sur son front dégarni. Il leva les yeux vers le plafond éventré et haussa les épaules. Malgré ses cheveux aux reflets argentés, il ne semblait pas avoir plus de trente ans.

Arthur ne voulait pas suivre, une fois encore, son vieil ami. Du moins pas ce soir. La journée avait été épuisante par son manque d'action. Il y avait Touie qui passait son temps à vomir et puis il y avait cette cochonnerie d'histoire à terminer, qui ne progressait guère depuis quelques jours déjà. Non, décidément, il se refusait à affronter Londen. Et surtout... Holmes ! Holmes était exténuant. Assister à un gala de bonnes œuvres, peuplé de rombières et de filles à marier, était moins traumatisant pour le corps et l'esprit que la moitié du quart d'une enquête criminelle en compagnie de Sherlock Holmes, qui d'ailleurs à ce stade de la métaphore n'aurait déjà pas manqué de préciser que la moitié du quart de quelque chose s'appelle couramment un huitième.

« Où m'emmenez-vous ce coup-ci, Watson ? Dans la lande de Scottie, à la poursuite d'un dinosaure ? Chasser le loup-garou ? Tuer des prêtres catholiques ?

— Il nous faut aller à Londen, Holmes nous y attend, des infortunées ont été assassinées dans l'East End, éventrées comme le cochon de la Pâques, l'affaire est grave. Moriarty a envoyé un mot à Holmes, il lui laisse cinq jours pour élucider ces crimes affreux, après quoi, ce sera à son tour de jouer, »

Depuis des années, Sherlock Holmes et James Prétorius Moriarty jouaient une interminable partie d'échecs aux règles précises, bien que farfelues, A tour de rôle, ils se lançaient un défi. Le joueur mis au défi devait le remporter dans le temps imparti pour pouvoir jouer son coup ; dans le cas contraire, son adversaire se voyait autorisé à bouger une de ses pièces. Ces derniers mois, Moriarty avait joué deux fois de suite. Il s'était emparé d'un fou. Au coup suivant, Holmes risquait fort de perdre sa dernière tour et de se trouver en échec, à moins que Moriarty ne jouât la prudence.

« Ici aussi des femmes sont assassinées dans Whitechapel, annonça Arthur... Pas plus tard qu'hier, l'une d'entre elles, Annie Chapman, a été retrouvée, ouverte de bas en haut, dans un des coins les plus sordides de l'Est londonien. C'est dans le journal de ce matin, si ça vous intéresse.

— Surtout pas ! Vous savez qu'aucun objet compromettant ne doit passer d'un monde à l'autre. Imaginez la catastrophe si un Worsh arrivait ici à Portsmouth...

— Je pense qu'on le prendrait pour un jeune marchand de journaux.

— Trêve de plaisanterie, Arthur, il faut nous presser, l'onde de forme ne restera stable que quelques minutes encore.

— J'ai une obligation ce soir...

— Vous mentez... Je sais que vous êtes seul avec votre femme, car d'habitude, après chacune de mes irruptions et des légers désagréments qu'elles induisent... » Watson regarda avec une certaine gêne le trou dans le plafond. « ... Madame Smith frappe à cette porte, pour demander si tout va bien — sauf évidemment quand vous êtes assis sur une chaise brisée au milieu du jardin, entouré de débris de fenêtres et d'objets personnels en mauvais état. Vous avez alors l'habitude de répondre à Madame Smith que vous venez juste d'avoir une attaque de fièvre exotique et qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Comme quoi vous savez mentir lorsque cela s'avère nécessaire.

— J'avoue, je n'ai pas de rendez-vous ce soir. Mais comprenez-moi, Touie n'est pas très bien, je vais être papa dans quelques mois et, depuis une semaine, elle me remercie de ce don de ma personne en rendant à mes yeux tout ce qu'elle a le malheur d'ingérer... Je suis épuisé... Depuis deux ans, vous me demandez de vous suivre dans des endroits plus invraisemblables les uns que les autres pour que je raconte les enquêtes de Sherlock Holmes... Je passe alors de mon monde, normal, plutôt sain pour le corps et l'esprit, dans votre monde hystérique, pollué, rempli de Worsh, de fantômes mécontents et autres créatures du même acabit. Et pour tout arranger, à chaque fois, et il n'existe aucune exception à cette règle, il m'arrive quelque chose de terrible. On me tire dessus, la dernière fois un de vos trucs volants,...

— Un *side-car*.

— ... a manqué de m'écraser. En Scottie, je suis passé sous un train. Dans la demeure des Baskerville, j'ai été attaqué par un loup de deux cent cinquante livres qui n'était autre que le cadet de la famille, Guillaume de Baskerville. À Holboard, j'ai failli tomber dans une cuve pleine d'acide formique... Et quand je reviens ici, chez moi, je n'arrive pas à écrire. Je raconte des enquêtes avec un Sherlock Holmes qui ne ressemble pas à celui que nous connaissons, vous et moi. Elles sont narrées par un docteur Watson qui ne vous ressemble pas, mais alors pas du tout ; quant à parler des Worsh : non, non et non, je m'y refuse. Tout le monde se moquerait de moi. D'autant plus que vous êtes très avare en renseignements sur eux. Ce qui ne me permet guère d'en parler. »

Watson fit deux ronds de fumée avant de parler :

« Je ne comprends pas le sens de ces récriminations, Arthur. Holmes et moi avons toujours été d'accord pour vous laisser quelque latitude.

— Quelque latitude ? C'est le pôle Nord comparé à l'Équateur. Vous me voyez publier une aventure de Sherlock Holmes où il crucifie l'archevêque papiste de Canterbury dans une tentative avortée de tunnel sous la Manche ? Je vais me faire pendre haut et court ! Il y a des choses dans ce monde bien pires que l'opprobre... Vous savez ce qui m'est arrivé la semaine dernière ? J'ai parlé de cette histoire de tunnel à un vétérinaire de Douvres, alors que nous étions sur le bateau qui fait la liaison quotidienne Portsmouth – l'île de Wight ; il m'a dit que c'était une idée extraordinaire, qu'il allait essayer de convaincre plusieurs de ses amis pour investir...

— Je vois que vous n'êtes pas d'humeur, ce soir, Arthur. Mais nous devons nous presser. D'après Holmes, un nouveau meurtre devrait avoir lieu cette nuit même ou demain...

— Cela pourrait être dangereux...

— J'espère bien... Et vous avez beaucoup à gagner à me suivre, Arthur. Nous savons tous deux que le monde de Londen est une vision déformée de votre monde, et inversement. Chacun de ces mondes *parallèles* est un reflet inexact de l'autre. Tout renseignement glané à Londen peut vous être utile. Vous

pourrez le déformer comme l'image d'un miroir de foire, dans laquelle on continue à deviner l'image d'origine, une image que l'esprit humain peut rétablir. Chaque information glanée par vos soins à Londen peut aider Scotland Yard à mettre fin aux agissements de l'éventreur londonien, le vôtre. Il y a en jeu bien plus que votre petit confort personnel. Mais peut-être ne vous sentez-vous pas concerné par la mort de quelques prostituées ?

— Bien sûr que cela me concerne ; je suis écossais ne l'oubliez pas ! Et c'est de ma patrie que viennent la plupart de ces pauvres filles. »

À contrecœur, vaincu par l'idée qu'il pouvait peut-être contribuer à l'arrestation du Jack l'Éventreur londonien, et tenté par la possibilité d'approcher une fois encore les Worsh et leurs secrets, Arthur prit son manteau et sa pipe avant de chausser les grosses lunettes que Watson lui prêta. Le professeur sortit une montre en or de sa poche et commença à la faire balancer de droite à gauche. Supposant que l'hypnose était le dernier caprice en date du professeur Watson, Arthur se concentra sur la montre et, pénétré par un violent mal de tête occipital, demanda :

« Nous n'utilisons pas l'ondovibrateur aujourd'hui ?

— Si, mais j'avais envie de vous faire une petite blague...

— N'aviez-vous pas dit que le temps pressait ?

— Certes, certes... Vous êtes d'un naturel bougon, aujourd'hui... Touie aurait-elle vomi sur une de vos pipes ou cadennassé ses jupons ?

— Taisez-vous, Watson ! Une femme enceinte, la mienne de surcroît, ne peut être sujette à plaisanteries. »

Le professeur Watson mit ses lunettes en place, rangea sa belle montre, ouvrit grands les deux pans de son manteau ; ce qui eut pour effet de libérer un ventre proéminent et d'actionner la partie centrale et rotative du sommet de technologie électromagnétique qu'il nommait l'ondovibrateur — une machine ressemblant fort à une horloge fracassée ayant été réparée par un vétérinaire épileptique, fanatique des œuvres de Jérôme Bosch. L'appareil aux lumières palpitantes occupait une bonne partie de son plastron. Il cliqueta quelques secondes avant d'émettre un funeste craquement d'escalier pourri. Un

nombre considérable d'éclairs bleutés commença à faire voler en tous sens les notes d'Arthur et, bientôt, les deux hommes disparurent dans une grande marée de lumière, traînant dans leur sillage électromagnétique nombre de papiers et quelques objets volants identifiables.

Comme d'habitude, mais en pire — évidemment — Arthur ressentit l'immense accélération que subissait tout corps obligé de passer d'un monde à l'autre. Une chute dans le néant qui lui retourna trois fois l'estomac, lui fit mal aux yeux et lui donna l'impression que :

1/ son cerveau s'échappait par les divers orifices dont la boîte crânienne a été pourvue par la nature ;

2/ une partie, non descriptible ici, de son anatomie médiane était remontée à travers son corps pour prendre la place de ses amygdales ;

3/ fort *heureusement* il n'allait pas survivre à ce voyage.

*Où le professeur J. H. Watson
et A. C. Doyle arrivent,
à quelques yards près, sur le balcon
du 2021 Bis Baker Street*

Sous les pieds d'Arthur Conan Doyle, les motos et *side-cars* des Worsh, de la taille d'insectes, sillonnaient la capitale de la Monarchie Libertaire Britannique – Londen ; à l'est, sous le couvercle orangé de la pollution, les grands immeubles des Worsh obstruaient en partie l'horizon. Il s'agissait de tours de mille pieds de haut toutes en rondeurs jaunâtres, ressemblant à des empilements réguliers de beignets géants.

Depuis quelques secondes déjà, Watson et Arthur s'accrochaient tant bien que mal au garde-fou du balcon du 2021 Bis Baker Street. Vingt étages, pas moins, les séparaient du trottoir. Watson avait fixé son mousqueton de ceinture aux barreaux anodisés du garde-fou et se laissait nonchalamment pendre au-dessus du vide, certain de la résistance exceptionnelle de son matériel d'escalade. Quant à Arthur, loin d'être équipé de la sorte, il s'était accroché à deux barreaux verticaux au moment précis où il avait compris qu'ils allaient se matérialiser au bon étage, mais du mauvais côté du balcon.

La moiteur de ses mains n'était pas pour le rassurer.

« Nous faudra-t-il toujours choisir entre le danger d'une chute de vingt étages et une baignade dans les égouts de Londen, professeur Watson ?

— Je sais, Arthur, je sais, un petit réglage s'impose... C'est la faute de votre plafond, j'ai dérégulé l'appareil en me

matérialisant au milieu des poutres et du parquet. N'oubliez pas, tout de même, que l'ondovibrateur n'est qu'un prototype.

— Et moi qui pensais qu'un scientifique digne de ce nom se devait de réserver l'utilisation des prototypes, quels qu'ils soient, aux souris et aux chimpanzés... »

Sortis de l'étourdissement inhérent à tout passage d'une dimension à une autre, les deux hommes se hissèrent au milieu des plantes cultivées avec amour par madame Holmes : des variétés assez intéressantes de chanvre indien, de coca, d'orchidées vénéneuses, ainsi que bien d'autres essences, dont on pouvait assurément tirer nombre de psychotropes et quelques poisons mortels.

Après avoir repris leur souffle, Watson et Arthur pénétrèrent dans le salon. Derrière eux, les notes du jeune écrivain voletaient dans l'atmosphère polluée. Il avait encore oublié de les caler avec un objet lourd au moment du départ, ou de les mettre sous clé dans le tiroir de son bureau à la place de son revolver. Il avait ainsi probablement perdu à jamais la scène de l'assassinat de l'archevêque de Canterbury. Qu'importe ! À bien y réfléchir, beaucoup se seraient insurgés contre une telle attaque envers la religion, même papiste. D'autres auraient certainement fait remarquer que des crabes, originaires des côtes françaises, ou non, ne méritaient pas un tel repas. Il s'agissait pourtant d'une belle fin, une conclusion digne d'un récit d'Edgar Allan Poe — l'écrivain qu'Holmes admirait le plus après Shakespeare. Un écrivain américain qu'Arthur appréciait tout autant, chose qu'il cachait soigneusement à ses proches, préférant citer Stevenson ou quelques poètes lakistes. Tout compte fait, le plus choquant dans cette aventure était bel et bien la tentative de tunnel sous la Manche. Réussie, une telle abomination pourrait permettre aux Français d'envahir l'Angleterre, de s'y promener en masse et de dévergondier bien des jeunes filles grâce à leur charme délétère. Pouvait-il y avoir, en ce monde ou dans tout autre où les Britanniques sont une réalité, pire vision d'horreur ?

*

À peine assis dans un des grands fauteuils du salon, Arthur exigea du thé. Madame Holmes, une femme hindoue dont la courbure du ventre annonçait l'imminence d'un heureux événement, se moqua à la cantonade des manières déplorables et fort misogynes du jeune médecin avant de se rendre en cuisine.

« Qu'a-t-elle dit ?

— C'est un dialecte obscur du sud de l'Inde, il sert surtout à guider les éléphants sur les chantiers, lui apprit sans attendre Watson. Un dialecte réputé pour ne fonctionner que sur les pachydermes à petites oreilles, communément appelés éléphants d'Asie.

— Professeur Watson ! Je sais faire la différence entre un éléphant d'Afrique et un éléphant d'Asie. »

Arthur se désintéressa des moqueries et des enfantillages du professeur, pour observer Madame Holmes, Car ce qui différencie un homme de bonne compagnie d'un malotru n'est rien d'autre que sa capacité à profiter en silence de la beauté époustouflante des femmes. Arthur avait toujours été fasciné par celle de son hôtesse, que tous appelaient par son prénom : Shari. Il émanait d'elle une sérénité incroyable, une force extraordinaire, souterraine. Shari était aussi calme que son mari pouvait s'avérer agité. Aussi douce et tempérée qu'il pouvait être violent et bouillant.

N'ayant pu s'empêcher de remarquer le ventre rond de Madame Holmes, Arthur eut une pensée pour Touie, qui allait tôt ou tard sortir de son lit — probablement pour aller vomir ou se gaver de sucreries — et se rendre compte qu'un trou occupait une bonne partie du plancher de la future chambre du bébé. Et que, pour tout arranger, son cher mari n'était pas là pour lui expliquer l'origine de cette ouverture non prévue par l'architecte.

Assis dans le fauteuil en vis-à-vis, Watson s'était mis à l'aise en desserrant son ceinturon d'un cran.

« Où est Holmes ? lui demanda Arthur.

— Probablement dans sa chambre. Il réfléchit, il lutte contre l'inaction...

— C'est ainsi que vous définissez son penchant pour les drogues de toutes sortes. Watson ?

— Holmes n'est pas comme vous et moi... Son esprit est si puissant, ses visions sont si lucides, si effrayantes de précision, qu'il a besoin de certains antidépresseurs pour...

— Ne pas se suicider ?

— Oui ! Vous le savez aussi bien que moi, Holmes est un homme génial, mais malade. Cependant, depuis que nous avons mis au point ensemble cette solution de cocaïne à sept pour cent, dont il n'abuse pas, je tiens à le préciser, son état me semble se stabiliser quelque peu. »

Quelques notes d'un instrument extrême-oriental, dont Arthur ignorait le nom, mais qu'il avait vu plusieurs fois dans les mains de Sherlock Holmes ou de son épouse, leur parvinrent de la chambre au moment même où arrivait le thé. Décidément, le choix du violon pour les aventures londoniennes d'Holmes était parfait ; qui pourrait croire à l'existence d'un enquêteur anglais jouant d'un instrument aussi barbare que la harpe indienne ou une de ses nombreuses déclinaisons ? Une aventure où le meilleur détective privé au monde serait payé avec un Stradivarius ferait une histoire formidable. Une idée à creuser...

Holmes ouvrit la porte de sa chambre avec une telle violence qu'elle frappa le mur. L'onde de choc générée fit choir des étagères plusieurs objets rares dont au moins deux se brisèrent. Il apparut alors... comme un zoulou ou un homme-léopard quittant les ténèbres de la nuit pour danser avec le diable autour d'un grand feu, les traits marqués, des cernes sombres soulignant ses yeux clairs, les cheveux en bataille, le visage déchiré par un regard mauvais. Il était squelettique, à moitié enveloppé dans une peau de bête.

Trop de drogue.

Surpris par cette irruption tonitruante, Arthur — certain d'avoir échappé de peu à la crise cardiaque — avait renversé le contenu de sa tasse sur son beau pantalon neuf. Holmes montra du doigt le jeune médecin d'origine écossaise, mais, coupé dans ses élans dévastateurs par une pensée probablement géniale, il retourna se cloîtrer dans sa chambre en claquant de nouveau la porte, finissant ainsi de débarrasser de leurs bibelots les plus

proches étagères. Durant cette volte-face, Arthur eut juste le temps d'apercevoir la blancheur hivernale des fesses de Holmes et l'immense tatouage qui couvrait entièrement son dos – des démons terribles, des divinités hindoues armées de couteaux, mêlées les unes aux autres en une étoffe cohérente, dominée par le regard de Kali, cruel et assoiffé de sang.

Holmes appartenait à cette catégorie d'hommes qui paraissent bien plus grands qu'ils ne le sont en réalité, À première vue on aurait été tenté de lui attribuer une taille de six pieds, mais il ne faisait que cinq pieds trois quarts, au plus. Tout son corps, osseux, émacié par l'usage de la drogue, lui conférait un air d'ascète – ce qui n'avait rien d'étonnant, car Holmes avait été, durant quelques années, sadhu dans la région de Saharanpur, juste avant de rencontrer Shari.

Tout en Holmes semblait définitivement hors norme, comme son habitude de laisser pousser et de vernir ses ongles pour mieux jouer de la harpe. Arthur le connaissait depuis plus de deux ans maintenant, mais malgré tout ce temps passé en sa compagnie, il avait encore et toujours l'impression de ne rien savoir de précis sur Holmes, à l'exception notable de son don prodigieux pour l'observation et de son penchant pour les sentences de mort.

Shari regarda Arthur et dit quelque chose en riant.

« Que dit-elle ? demanda Arthur.

— Que Holmes vous a fait si peur que vous vous êtes uriné dessus, lui répondit Watson.

— C'est du thé. Du thé ! »

Shari se mit à rire de plus belle. Elle ramassa ce que son mari avait brisé ou seulement fait tomber, remit délicatement les objets à leur place, y compris ceux en morceaux, puis alla frapper à la porte de leur chambre. Au moment où elle entra sans avoir pris la peine d'attendre une quelconque réponse, Arthur crut entendre des sanglots étouffés.

*Où A. C. Doyle, à force de discussion
avec J. H. Watson, en apprend un peu
plus sur S. Holmes et les Worsh*

Comme Holmes et sa femme ne semblaient pas vouloir se joindre à Arthur et au professeur Watson pour le moment – les rares grognements et grincements de sommier provenant de leur chambre venaient confirmer cette hypothèse – Arthur sortit son carnet pour prendre quelques notes en attendant le retour du génie, bien conscient de ne l'avoir jamais vu dans un tel état de nervosité, même durant la sanglante affaire du rat géant de Sumatra où un agent secret de sa majesté nommé Lestrade, venu en renfort, avait trouvé la mort de façon particulièrement ignoble.

Sous le joug de ce triste souvenir, Arthur réprima un frisson avant de jeter un coup d'œil à l'échiquier en marbre italien qui trônait au centre de la pièce, qu'il ne fallait déplacer sous aucun prétexte et qui avait été posé quasi religieusement sur une table basse d'ivoire et de teck, ramenée des Panamindes. C'était par l'entremise de ces quelques pièces de marbre que Holmes affrontait James Prétendus Moriarty, son ennemi de toujours.

« Chacun respecte la tanière de l'autre », lui avait expliqué Watson un jour où il avait un peu trop abusé du cognac d'Aigues-France. « Moriarty sait où habite Holmes. Holmes sait où habite Moriarty. Leur affrontement aura lieu en terrain neutre. Et ce sera un combat à mort... »

Arthur feuilleta son carnet et y trouva la série de questions à laquelle Watson n'avait pas encore répondu. Il en choisit une qui semblait plus intéressante que les autres :

« Holmes boîte... Lors de ma dernière excursion, professeur, vous m'aviez promis que vous me diriez tout à ce sujet.

— Je ne sais si je peux...

— Enfin, je suis là pour ça. Oui ou non ?

— Certes, certes. C'est vous qu'il a choisi. Déçu par mes comptes rendus d'enquête aux qualités littéraires déplorables, il a longtemps cherché un écrivain talentueux dans notre monde. Si votre *alter ego*, ici, n'avait pas été tué dans le renversement d'une charrette de fumier, lors des comices agricoles de Portsmouth, je crois qu'il aurait parfaitement fait l'affaire. Mais bon, nous ignorions tout de son existence jusqu'à l'accident qui y mit fin... Enfin, comme je venais de découvrir votre monde grâce à mon ondovibrateur, Holmes a proposé de nous adresser à quelqu'un d'*extérieur*, d'infiniment objectif. Nulle autre plume que la vôtre ne lui a semblé à la hauteur de ses exploits. Il aime votre esprit si ouvert ; il dit toujours qu'un homme qui croit à l'existence des fantômes et à celle des fées ne peut pas être foncièrement mauvais. Je ne devrais pas vous le dire, mais nous avons d'abord demandé à Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski. Évidemment, après avoir rencontré Holmes, il s'est empressé de refuser, enfin... Pour être totalement franc, il n'a pas vraiment eu le temps de refuser, car il est mort dans la nuit.

— Watson ! Holmes boîte ! Il boîte ! Je veux juste savoir pourquoi... Pas que vous me donniez la liste complète de tous les écrivains qui ont refusé de raconter vos aventures avant que je n'accepte...

— La liste dont vous faites grand cas n'est pas si longue que ça... Si c'est ce que vous voulez, je vais tout vous dire quant à sa claudication, mais que ça ne figure pas dans vos textes, pas explicitement. Je crois que s'il apprenait que je vous en ai parlé, il me tuerait, et remplacerait quelque tenture de sa chambre par la partie la plus intime de mon anatomie...,

— Tel que vous me le présentez, vous pouvez déjà être sûr que ça ne sera jamais publié...

— Holmes a été, humm...

— Un chat dans la gorge ? »

Watson tendit l'oreille pour vérifier que Holmes était toujours *occupé* dans sa chambre, puis baissa de ton.

« Holmes a été l'amant du poète aigues-français Arthur Rimbaud, du temps où celui-ci enseignait la littérature à Londen, mais des années plus tard, dans le grand territoire arabe, ils se sont retrouvés, disputés et battus en duel au pistolet. Holmes a perdu, une balle lui a fracassé le genou. S'aidant d'une béquille fabriquée avec la clavicule droite du poète aigues-français et d'un morceau de bois — Holmes est plutôt mauvais perdant —, il a continué son voyage jusqu'aux Indes où il a été sadhu jusqu'à ce que Shari le recueille. Après quelques enquêtes extraordinaires qui sont, pour certaines, devenues sous ma très médiocre plume celles du « professeur Challenger », et qu'il faut que je vous fasse lire à l'occasion, il est revenu à Londen pour se marier. Nous nous sommes alors rencontrés pour louer ensemble ce grand appartement. C'était quelques semaines avant que ne débute l'affaire de la princesse vampire que vous avez appelée fort intelligemment *Une étude en rouge*.

— À entendre tout ce qu'il a accompli au cours de son existence, on pourrait croire qu'il a plus de soixante ans...

— C'est en effet son âge... Ses accréditations en témoignent. La drogue a des effets contradictoires, si elle mine sa force physique, sans aucun doute, elle conserve la jeunesse de ses traits aquilins, du moins elle leur donne ce côté intemporel qui le rend proprement effrayant. »

Après deux minutes de silence, Watson se mit à remuer sur son fauteuil comme s'il avait une envie pressante de confier un secret : « Pour ce qui est de l'affaire qui nous intéresse aujourd'hui, toutes ces prostituées ouvertes comme des sacs d'avoine, je pense que... »

La porte de la chambre s'ouvrit alors à grand bruit. Holmes, habillé de pied en cap, avança l'épée à la main, fendit un ennemi imaginaire et planta la pointe de son arme dans le vieux tapis afghan du salon.

« A l'instar des inquisiteurs de ce pays, qui n'ont de cesse de me tourmenter et de condamner mon union avec Shari de leurs regards désapprobateurs, Watson pense que les Worsh sont à l'origine des meurtres qui ensanglantent Londen. Je dis que cela n'est que sottises. Un tel raisonnement consiste à condamner la différence sans essayer de la comprendre. Les Worsh ne sont pas plus meurtriers que les Abyssins, les Russes, les Huns, les Aigues-Français ou les Toltèques... Je dirais même plus : ils le sont moins. Quant à notre cher professeur, il ferait mieux de retourner à ses expériences qui lui ont permis de calculer, entre autres, la vitesse à laquelle le persil s'enfonce dans le beurre par un bel après-midi d'été. Et je songe à pire : cette série d'expérimentations insupportables qui faillit bien me coûter les deux poumons, mais qui lui permit de répertorier plus de six cents types différents de cendres de cigares, cigarettes et pipes. Heureusement, soucieux de la santé de Shari et du bébé qu'elle attend, il ne se livre plus à ce genre d'expériences, du moins plus chez nous. »

D'un coup d'épée, Holmes brisa un vase — heureusement fort laid — avant de planter l'arme dans un meuble. Après avoir grimacé, il s'assit et se servit un thé tiède qu'il sucra encore et encore.

Encore et encore.

Comme Holmes dégustait à petites gorgées son sucre imbibé de thé, Arthur sentit qu'il pouvait maintenant parler :

« Watson m'a dit que plusieurs... hum hum... femmes ont été assassinées ces derniers temps, comme à Londres, dans Whitechapel...

— Oui, des putains, des catins, des infortunées, des prostituées. Les mots ne manquent pas pour les qualifier. Cinq meurtres en trois semaines, pas moins...

— Il m'a dit qu'il y aurait probablement un meurtre ce soir ?

— L'intervalle maximum entre deux meurtres n'a, jusqu'ici, jamais dépassé les sept jours complets. Or il n'y a pas eu de meurtre depuis cinq jours. D'après mes calculs, il y a 78,9 pour cent de chance pour que le prochain ait lieu cette nuit ou demain. Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Holmes se leva, fouilla dans un tas de papiers froissés qui occupaient un des coins de la pièce. Il finit par extraire de cette taupinière de brochures et d'imprimés impossible à identifier au premier coup d'œil, qui aurait déjà servi à allumer un bon feu de cheminée dans n'importe quelle maison bourgeoise, une carte de l'East End sur laquelle avaient été matérialisés les lieux du crime à l'aide de croix tracées à l'encre rouge : Mitre Square, Buck's Row, Hanbury Street, Berner Street, Miller's Court.

« Qu'observez-vous, Arthur ? »

— Les meurtres sont tous commis à Whitechapel et Spitafields, dans un rayon de deux *miles*... Que dois-je voir d'autre ?

— L'épicentre, dans le pentagone dessiné par les lieux des crimes, au croisement de Commercial Road et de Greenfield Street... » Holmes posa sur la carte un doigt de squelette tapissé de peau fine, un doigt dont on remarquait surtout la longueur inhabituelle de l'ongle. « ... la chapelle Wolcroft. »

Watson ne put s'empêcher de faire une remarque :

« Je ne voudrais pas vous contredire, Holmes, mais votre chapelle ne se trouve pas du tout au centre de la zone des meurtres, ça en fait partie certes, mais...

— Mais rien, Watson, vous ne voyez rien.

— Je ne demande que des explications...

— Comme d'habitude votre esprit abstrait observe avec attention et se réfugie ensuite dans une contrée faite d'axiomes et de théorèmes, de lignes droites et de cubes. Vous cherchez un barycentre mon cher ami, pas un épicentre, pas un assassin. Vous observez, mais vous ne voyez rien !

— Et qu'aurais-je dû voir ?

— Que dans l'East End, un seul monument païen de prime importance se trouve dans la surface pentagonale délimitée par les lieux des cinq meurtres : la chapelle Wolcroft. Je vous mets au défi d'en trouver un autre ! Il nous faut aller là-bas... Nous devons y rencontrer quelqu'un...

— Qui ?

— Quelqu'un de très important, qui sait des choses qu'il ne nous dira pas. Et qui nous livrera nombre de ses secrets à son insu. Quelqu'un qui est probablement la clé du mystère... Il me

reste cinq jours pour résoudre cette affaire. Si j'échoue, Moriarty prendra un avantage décisif sur moi. Je n'ai pas droit à l'erreur. »

Holmes refusa d'en dire davantage, se contentant de replier sa carte sans méthode — à l'envers pour tout dire. Arthur détestait quand il se comportait de la sorte, affichant un air hautain, qui ne voulait dire qu'une chose : « Je vais vous en mettre plein la vue. »

*Où l'on suit S. Holmes
et ses compagnons dans l'Est londonien,
où plane l'odeur du sang répandu*

Une fois arrivé dans le hall du 2021 Bis Baker Street, après avoir utilisé un de ces appareils diaboliques appelés ascenseurs, dont on ne savait jamais s'il allait s'écraser ou arriver à bon port, Arthur suivit Holmes et Watson dans leur atelier. On y accédait par une mezzanine métallique, mal éclairée, qui faisait principalement office de débarras poussiéreux, qu'encombraient des cartons et divers objets. Cette plate-forme, qui n'oubliait pas de grincer à chaque pas et de tanguer de temps à autre, surplombait un grand espace dédié aux expérimentations les plus diverses, ceinturé d'étagères ployant sous les fioles, les cornues, les obus et autres armes de guerre. En abaissant un interrupteur en forme de levier, Watson alluma les rampes lumineuses de l'atelier au centre duquel trônait non point une créature faite de morceaux de cadavres ravaudés, mais le tout aussi inquiétant *véhicule officiel*.

Pour descendre jusqu'à celui-ci, Watson et Holmes se laissèrent glisser le long d'un mât métallique et inoxydable comme celui qu'utilisent les pompiers de Portsmouth pour gagner du temps en cas d'incendie. Il y avait sans doute quelque symbolique phallique, voire une forme peu banale de communion homosexuelle dans ce rituel enfantin, mais il était probablement déconseillé de faire ce genre de remarques à quelqu'un d'aussi fasciné par la violence que Sherlock Holmes, et qui, selon les dires de son fidèle compagnon, John Halliwell

Watson, claudiquait à cause d'une relation homosexuelle ayant mal tourné.

Descendre cent fois un escalier métallique en colimaçon ne fera jamais plus de mal au tweed d'un bon pantalon qu'une seule glissade le long d'un poteau métallique, inoxydable ou non, décida Arthur. Le torse bombé, il s'engagea sur un chemin plus civilisé, mais plus traître... comme le prouva la chute dont il fut victime à mi-chemin, dégringolade sonnante et trébuchante dont la principale victime fut la jambe droite de ses pantalons, déchirée sur dix pouces, pas moins.

Alors qu'Arthur se relevait, fort contrarié, Watson démarra l'engin que lui et Holmes appelaient leur *side-car*. Cette machine, visiblement très lourde, de la taille d'une berline, mais beaucoup plus basse, plus compacte, était composée de deux parties : à gauche une moto et à droite une voiture. Un réseau inextricable de tubes chromés, dont la solidité ne semblait pas optimale, et de durits en caoutchouc reliait les deux parties entre elles. On montait sur la moto — équipée d'étriers plats et d'un guidon — comme à cheval, seul ou à deux, l'un derrière l'autre. La voiture ressemblait un peu à un landau géant.

Watson aimait beaucoup faire de la moto, y compris dans les débits de boisson, mais il était déconseillé de lui rappeler cet accident de la circulation, quelque part près de Portobello Road, qui avait longtemps grevé son « budget loisirs ».

L'engin n'était pourvu d'aucune roue... Si on en croyait Watson, cette horreur se déplaçait grâce à un système de répulsion gravitationnelle qui aurait bien fait rire Isaac Newton. Pour Arthur, il s'agissait de magie Worsh : le stigmatisme d'une technologie profondément « autre », au point de sembler surnaturelle. À coup sûr, rien de très sain n'animait cette machinerie. Pour tout arranger, Arthur avait compris dès la première utilisation que le *side-car* (et surtout ses vibrations) était peu ou prou incompatible avec ses petits problèmes de station assise, connus sous le nom barbare d'hémorroïdes.

L'engin n'était pas aussi anodin que son allure générale le laissait supposer : Holmes avait fait installer plusieurs compartiments secrets dans la voiture. Là se trouvaient rangés seringues, flacons divers et variés, ainsi qu'une flasque de

whisky toujours pleine – pour la désinfection des petites plaies et bosses, évidemment. Holmes s’était réservé l’usage exclusif de la voiture, comme l’attestaient les initiales S.H. frappées sur son flanc – cursives or sur peinture bordeaux, avec une ponctuation ressemblant à des impacts de balle et, dessous, l’effrayante devise holmésienne : *Nemo Me Impune Lacessit*. Nul ne me griffe impunément.

Watson enfourcha la moto et proposa à Arthur de monter derrière lui. L’engin décolla alors, de quelques pouces à peine. Il produisait un léger grésillement et une odeur soutenue d’ozone.

Le port de tête assez haut, Holmes télécommanda l’ouverture du garage à l’aide d’un petit boîtier noir, une invention du professeur Watson, brevetée pour le monde entier, dont les *royalties* leur permettaient de payer le loyer, la nourriture, les drogues ainsi que les nombreuses cartouches que nécessitaient leurs aventures.

*

« Faites attention ! » cria Shari aux hommes qui accompagnaient le sien,

Elle était au balcon, pas plus grande qu’une fourmi amazonienne.

Il était évident pour Arthur, de plus en plus observateur au fil de ses escapades en compagnie du duo Holmes-Watson, que chaque fois qu’ils partaient de la sorte, Shari était sûre et certaine qu’il n’arriverait rien à son mari. Sans doute le considérait-elle comme une divinité terrible et immortelle, à l’image de celles qu’elle avait tatouées sur son dos.

Holmes fit un petit signe de la main à son épouse et le bolide s’élança.

Arthur avait du mal à se repérer dans cette capitale monstrueuse. Baker Street à Londen correspondait bien à Baker Street à Londres, et ce qu’il connaissait sous le nom de Regent’s Park s’appelait ici le Parc de l’Astrologue. Mais au-delà, il était perdu. Ils auraient dû passer par Oxford Street, High Olborn, Newgate, Cheapside, Cornhill avant d’arriver dans l’East End. Malencontreusement la plupart de ces quartiers n’existaient pas

à Londen, car situés en plein quartier worsh — une partie de la capitale de la Monarchie Libertaire Britannique que le *side-car* traversait à toute allure, en slalomant entre les immeubles immenses et jaunes, aux rondeurs écoeurantes, comme prêtes à exsuder mille sucres et mille miels.

La route n'était plus une route, mais une série de passerelles étroites, de tunnels, de virages en dévers plongeant sous d'immenses arches, longeant des centaines de *yards* de squares paysagés, passant au-dessus de petits canaux dédiés aux promenades printanières et aux baignades estivales. Le *side-car* glissait au milieu de jardins extraordinaires ; il longea un zoo peuplé d'animaux dont Arthur n'avait jamais entendu parler. Et pour cause ! Aucun d'eux n'existait dans son monde. Il y avait des troupeaux entiers de créatures bicéphales ressemblant à des lamas, des sortes de fauves verts, avec des dents retroussant les babines, des singes à tentacules et à fourrure rousse accrochés aux arbres. On pouvait aussi observer de grands oiseaux, tenant plus du marabout africain que du perroquet des Caraïbes, dont les couleurs changeaient selon leur humeur.

De temps en temps, Arthur apercevait un Worsh. Il s'agissait d'êtres de petite taille, tout au plus quatre pieds de haut, aux jambes courtes et arquées. Un pelage tantôt blond, tantôt roux, couvrait entièrement leur corps, visage y compris. Ils étaient amusants et ressemblaient à des jouets pour enfants, d'une taille supérieure à la normale.

Arthur était convaincu que le professeur Watson en savait beaucoup sur leur compte. Fort de cette conviction, il ne manquait jamais de le questionner sur le sujet, mais sans grand résultat. Du véritable festin qu'il se croyait en droit d'attendre au vu du temps qu'il consacrait à Sherlock Holmes, le professeur Watson ne lui offrait que des miettes d'informations. Maintenant qu'il avait traversé leurs quartiers, vu leurs jardins colorés — que de plantes rouges et orange ! —, maintenant qu'il avait vu leur zoo, Arthur voulait tout connaître sur eux.

Tout ! Quitte à torturer cette baudruche enseignant la cryptophysique...

Holmes disait souvent que les Worsh, si on oubliait leur prodigieuse avancée technologique, étaient complètement

inintéressants, car peu enclins aux actes brutaux et encore moins au meurtre. Parfois, Holmes donnait l'impression que les Worsh n'existaient pas, n'avaient jamais existé. Evidemment, il connaissait quelques affaires sordides impliquant des Worsh, soit en tant que victimes, soit en tant qu'assassins, mais si peu en fin de compte, et toujours lointaines : chez les Huns, aux Amériques, en Pérou... Une seule à Londen, célèbre cas de meurtre d'un humain par un Worsh – l'affaire Burke & Plare, *Malheureusement*, Holmes n'avait alors que deux ans et n'avait gardé de cet assassinat que des souvenirs personnels très imprécis. Ce qui ne l'avait pas empêché d'archiver les articles de l'époque, notamment les plus sérieux, publiés dans *The Strand*.

*

Une fois arrivés sur Commercial Road, où les petits immeubles de brique, pas plus de trois étages, remplaçaient de façon désavantageuse les tours des Worsh, Watson gara le *side-car* dans la courette d'une *public house* à côté de nombreuses motos Triumph, équipées de roues et fonctionnant sans nul doute avec des moteurs à explosion – première source de pollution à Londen depuis que les usines avaient été proscrites de la capitale, trente ans auparavant.

Alentour, la nuit avait englouti les dernières flamboyances du crépuscule. Les rues désertes, éclairées par de trop rares lampadaires et quelques fenêtres allumées, semblaient ne vivre que dans un registre de ténèbres et d'ombres, une symphonie froide où la lumière était une anomalie. La *public house*, plutôt animée – il s'agissait du célèbre *Bucket of Blood* – se trouvait non loin du bâtiment qu'Holmes appelait la chapelle Wolcroft. À cent *yards* à peine.

Évitant soiffeuses et soiffards, des êtres braillant, puant, dégorgés par le trop-plein de clientèle sur les trottoirs du début octobre, Conan Doyle et ses compagnons marchèrent jusqu'au domaine de la famille Wolcroft. Au fond d'un parc minuscule, peuplé de quelques arbres maltraités par la pollution londonienne, se trouvait la maison de quatre étages aux allures d'immeuble, flanquée sur son aile ouest d'une grande chapelle

de pierre noire, coiffée d'un démon grimaçant, de la taille d'un bœuf des Highlands. Le démon sculpté, avec ses quatre cornes et son bec long et puissant comme celui d'un rapace, dégoûta Arthur qui le trouva du plus mauvais goût. Le parc était clos par un mur de brique haut de dix pieds sur lequel quelqu'un avait marqué à la craie « Tepes ». Face aux grilles d'entrée, on ne pouvait distinguer que le haut de la chapelle.

« Tepes ? demanda Arthur.

— Un célèbre prince valaque, qui repoussa les Ottomans, on le surnomme Vlad l'Empaleur. »

Holmes avait parlé de ce prince sanguinaire comme s'il présentait un grand musicien ou un savant ayant grandement contribué au progrès de l'humanité.

« Est-ce vraiment une chapelle ? demanda Watson.

— Bien sûr que non. Cet édifice fut découvert en 1804 par Sir Henry Wolcroft, quelque part sur le plateau anatolien. On dit que Wolcroft fut si impressionné par cette construction hors norme qu'il employa toute sa fortune pour la démonter pierre par pierre et la faire reconstruire, ici. Nous vendons bien nos plus beaux ponts aux Américains, alors pourquoi pas...

— De quand date-t-elle ?

— Je ne sais pas... Entrons et voyons si quelqu'un peut nous recevoir, malgré l'heure tardive. »

Holmes n'avait pas fini sa phrase qu'un véhicule des écuries royales — une grande berline tirée par quatre chevaux noirs — déposait un homme devant les grilles de la propriété, à quelques pas d'Arthur. Le nouvel arrivant portait un costume violet très vif, à revers noirs, pour le moins original. Son haut-de-forme, au feutre impeccable, et ses chaussures de qualité attestaient de ses revenus. Il allait entrer dans le parc de la demeure Wolcroft quand il hésita, fit demi-tour et s'approcha des trois hommes qui observaient la chapelle.

« Je puis faire quelque chose pour vous, peut-être ?

— Êtes-vous le propriétaire des lieux ? demanda Watson.

— Oui, je suis John D. Wolcroft.

— L'astrologue de la Reine ?

— Oui », répondit l'homme en souriant.

À cette réponse, Watson blêmit comme s'il avait vu un fantôme ou plusieurs goules attablées autour du cadavre du lévrier royal. Holmes en profita pour faire son apparition. Il se contenta de faire deux pas, pénétrant ainsi dans la sphère de lumière dispensée par le lampadaire le plus proche.

« Sherlock Holmes... Quelle surprise de vous voir ici, mais entrez donc avec vos amis. Mon majordome n'a prévu qu'un souper frugal à mon intention, mais vous ne refuserez pas un brandy. »

Holmes fit les présentations, définissant Arthur comme le plus grand écrivain de sa génération et Watson comme le plus grand inventeur de sa génération.

« Et vous êtes sans doute le plus grand enquêteur de votre génération ? lui demanda Wolcroft.

— Non, annonça Holmes avec une certaine nonchalance, j'ai bien peur que mes domaines d'excellence ne soient plutôt l'assassinat et la torture. »

Tous suivirent Wolcroft dans le parc. Ce dernier montra la chapelle en passant.

« J'hésite encore à la faire démolir, mon grand-père y tenait énormément. Si je pouvais trouver quelque Américain pour l'acheter... J'ai envoyé une missive à cet écrivain qui se disait intéressé, Ambrose Bierce, mais pour le moment il rechigne à me débarrasser de cette horreur, trop occupé par des affaires de révolution en Amérique centrale.

— Avez-vous pensé à la Dynamite Extra Nobel ?

— J'avoue que non », dit Wolcroft en souriant.

Les quatre hommes entrèrent dans la demeure familiale, jusqu'à la salle à manger. S'y trouvaient beaucoup d'objets hétéroclites venus de plusieurs continents. Dans le lot, de véritables œuvres d'art coexistaient avec des sculptures assez communes, mais porteuses de symboles puissants, souvent détestables. Arthur, qui avait beaucoup voyagé pendant la période de sa vie où il portait l'uniforme de la marine de Sa Majesté la Reine Victoria, reconnut l'une d'entre elles : un masque africain, très commun autour du lac Tanganyika, représentant une divinité terrible surnommée « Le Mangeur d'Enfants ».

John D. Wolcroft guida ses invités jusqu'à la bibliothèque. Y régnait une odeur proche de celle de l'encens votif — pas désagréable, bien au contraire. Arthur exécuta un tour complet sur lui-même pour contempler cette pièce dont l'architecture d'une rare audace le charma. La bibliothèque des Wolcroft avait été construite comme un grenier sumérien. Il s'agissait d'une ogive à huit pans, dont le diamètre de la base octogonale avoisinait les sept *yards*. Les rangées de livres montaient à plus de vingt pieds ; on pouvait atteindre les ouvrages les plus élevés à l'aide d'un escalier mobile. La forme de la pièce, accentuée par le jeu de la lumière artificielle sur les vieilles reliures, la faisait sembler plus grande et plus haute qu'elle n'était en réalité. L'endroit, agréable, quelque peu magique, était l'œuvre d'un génie ; Arthur décida que quand il serait riche — grâce à ses romans historiques ! — il se ferait construire une bibliothèque de ce genre, au centre du château qu'il mériterait bien de posséder un jour ou l'autre.

Quand le majordome apparut, Wolcroft lui demanda une bouteille de brandy et des verres.

« Alors, messieurs, que puis-je faire pour vous ? »

— Nous passions dans le quartier, pour enquêter sur les meurtres odieux de ces derniers temps. Et nous nous demandions si vous aviez vu quelque chose d'étrange...

— À l'exception notable de votre présence ici, je crois que non... La Reine m'a parlé de ces meurtres aujourd'hui. L'Éventreur de l'East End est un sujet qui l'inquiète beaucoup, bien plus qu'elle ne veut l'avouer. Elle m'a demandé si mes pouvoirs étaient en mesure d'aider la police. Je crains bien que non ; il faut être ce charlatan de Robert James Lees pour oser parler d'un meurtrier à deux visages, tantôt démoniaque, tantôt noble. Quant à vous aider, ma maison vous est ouverte, je peux faire dépoussiérer trois chambres à votre intention, et demander à mon majordome de vous ouvrir le garage pour votre *sidecar*. Vous savez sans doute que les meurtres ont tous eu lieu à moins d'un *mile* de chez moi. C'est à vous donner envie d'habiter Wimbledon, n'est-il pas ? »

À voir blêmir Watson (une touche de blanc supplémentaire et son camouflage aurait été parfait pour les hivers enneigés à

Davos), Arthur comprit qu'ils étaient chez un des hommes les plus proches de la Reine. Situation qui, visiblement, ne gênait aucunement Holmes. Ce dernier ne semblait ni impressionné par le lieu où ils se trouvaient ni par leur hôte, très accueillant au demeurant. Décidément, rien n'était susceptible de désarçonner cet homme, à part l'inaction qu'il étouffait en prenant diverses drogues.

« Pourrions-nous visiter la chapelle Wolcroft ? » demanda Holmes.

Il avait posé la question d'une voix douce, un peu comme on demande du sel ou du poivre à un repas guindé où l'on aurait omis de disposer ces modestes condiments en dressant la table.

Ces mots, pourtant anodins, mirent fin à la bonne ambiance, glacèrent le sang d'Arthur. Car John D. Wolcroft avait abandonné son air jovial et semblait désormais ulcéré.

« Je n'y tiens pas, se contenta-t-il de dire.

— Et pourquoi donc ? demanda Holmes avec une certaine agressivité.

— Je n'aime pas cet endroit, je n'y vais jamais. À dire vrai, je ne suis jamais entré dans cette chapelle dont, comme je vous l'ai dit tantôt, je veux me débarrasser.

— Raison de plus pour aller voir ce qu'il y a dedans. Il se pourrait que vous soyez agréablement surpris par son contenu.

— Permettez-moi d'en douter ; je n'ai aucun penchant pour la poussière et les erreurs du passé. »

Pendant les quelques secondes de silence qui suivirent, Arthur se demanda vraiment ce qui allait se passer. Watson semblait à la fois gêné et terrifié. Le regard de Holmes s'était fait plus perçant, son visage maigre et ses yeux emplis de folie lui donnaient l'air d'un rapace.

« Un homme qui ne me cache rien n'a pas à me craindre, annonça Holmes.

— Est-ce une menace ?

— Non. Une remarque, plutôt.

— Savez-vous à qui vous vous adressez, monsieur Holmes ?

— Que trop bien... Et vous, monsieur Wolcroft, savez-vous qui je suis ?

— Je crains que oui. Vous êtes l'épine dans le pied de notre si belle monarchie... »

Holmes gratta une allumette et tira une bouffée à sa pipe.

« Je crois qu'actuellement, c'est cet éventreur qui fait claudiquer notre si belle monarchie. Je vous en prie, monsieur Wolcroft, restons dans les limites de la politesse, de la grande éducation, et allons jeter un coup d'œil à cette chapelle. Ce ne sera l'affaire que de quelques minutes. »

L'ombre d'une seconde, les yeux de Wolcroft se plissèrent et il se força à arborer un sourire poli.

« Attendez-moi ici, je n'en ai pas pour longtemps, je vais chercher la clé. Je ne vous ferai pas l'insulte de feindre d'ignorer l'endroit où elle se trouve. »

Wolcroft n'avait pas quitté la pièce depuis dix secondes que Watson se ruait sur Holmes. Malgré la fraîcheur de la pièce, le front du professeur était couvert de sueur.

« Par Dieu, mon vieil ami, vous êtes fou ! Vous l'avez menacé...

— Taisez-vous, Watson, c'était une simple remarque amicale. Profitez plutôt de ce moment de calme pour observer cette magnifique bibliothèque, le genre de livres qui s'y trouvent, leur nombre, leur valeur, leur âge. Observez, mettez à profit le peu de temps que l'absence de Wolcroft nous accorde... »

Une minute plus tard, le propriétaire des lieux était de retour avec la clé de la chapelle.

*

Dehors, le vent s'était levé et agitait les frondaisons. Un parfum de poussière sèche et de pollution chimique hantait le parc arboré de la demeure Wolcroft. Arthur avait remarqué qu'une de ces odeurs sortait de l'ordinaire. Il était certain que Holmes, chimiste aussi brouillon que passionnant, n'avait pas eu trop de difficultés à identifier l'odeur en question.

« Que pouvez-vous nous dire sur la chapelle, John ?

— Je sais ce que la plupart des gens savent. Il y a longtemps un prince valaque...

— ... Tepes ?

— Vous avez vu l'odieuse inscription sur mon mur... En fait celui-là s'appelait Kassèch, un arrière-petit-neveu de Tepes, si j'ai bien compris, Il habitait dans la région des Carpates que l'on appelle les Portes de Fer et allait se marier avec une très belle princesse autrichienne quand les Ottomans enlevèrent celle-ci. On raconte que le prince Kassèch poursuivit les ravisseurs jusqu'en Anatolie, faisant précéder ses troupes par un puissant démon, mangeur de charognes, qui propageait la peste noire et la lèpre. Une goule du Quatrième Cercle, sans doute. Pour soumettre le démon, Kassèch lui avait promis son premier enfant. Les troupes valaques massacrèrent les ravisseurs ottomans jusqu'au dernier et le prince apprit que celle qui devait devenir sa femme s'était suicidée peu de temps auparavant pour préserver son honneur,

« Le démon qui avait précédé son armée lui demanda une autre récompense et, fou de douleur — en ce temps-là il était assez commun de mourir à cause d'un amour déçu —, Kassèch offrit sa vie et son âme. Le démon éventra son ancien maître, dévora ses viscères encore tièdes et disparut à jamais dans les montagnes. De peur qu'il ne revienne, les Anatoliens construisirent alors ce mausolée et y sacrifièrent tous leurs enfants malades ou infirmes...

« Mon grand-père ne croyait pas à cette histoire ni à aucune autre histoire de spiritisme ou de malédiction ; il avait même du mal à croire qu'une grippe puisse tuer quelqu'un. Alors, séduit par son allure, il acheta la chapelle à des paysans anatoliens qui ne croyaient plus à l'existence du démon. L'Islam Rénové était passé par là. »

Une sueur froide glissait dans le dos d'Arthur. Il avait écouté ce récit sans cesser de détailler le monstre de pierre qui se dressait — tel un titan de l'Antiquité — sur le toit de l'ignoble monument.

John D. Wolcroft ouvrit les portes de la chapelle avec la plus grande difficulté. Arthur remarqua que la serrure, rouillée, n'avait pas été utilisée depuis des années, et que Holmes en était fort contrarié. Il nota aussi que Wolcroft était gaucher, du

moins qu'il s'était servi de sa main gauche pour vaincre le cadenas récalcitrant.

Les quatre hommes entrèrent dans la chapelle, minuscule et dotée de murs de pierre très épais, aux joints quasiment invisibles. Un autel de petite taille se trouvait à l'exact opposé de l'entrée ; il s'agissait d'un simple roc posé à même le sol et dénué du moindre dessin, de la moindre marque. Holmes invita les trois hommes qui l'accompagnaient à rester le plus près possible de la porte d'entrée. Immobiles. Plus qu'une invitation, il s'agissait d'un ordre formel.

Wolcroft et Watson semblaient aussi mal à l'aise l'un que l'autre, mais probablement pour des raisons fort différentes. Arthur observa Holmes occupé à l'un de ses jeux favoris. Il avait sorti une énorme loupe éclairante de sa veste et inspectait chaque coin et recoin de la chapelle, chaque pierre des murs, chaque joint qu'il suivait du bout du doigt, comme à la recherche d'un bouton, d'un levier, d'une cache. Après avoir inspecté les quatre murs, du sol au plafond, il rangea son matériel grossissant et chaussa des lunettes à la large monture constellée de lumières clignotantes. Ces lunettes, qui devaient bien peser dans les deux livres, ne ressemblaient pas à celles utilisées pour le *side-car* ; elles étaient plus larges, et équipées de verres sans tain. Il s'agissait sans nul doute d'une des nombreuses inventions du professeur Watson... quelque chose de tout nouveau, un prototype qu'Arthur observait pour la première fois.

Sir John D. Wolcroft sembla un peu plus rassuré quand Holmes – visiblement déçu et contrarié – enleva les lunettes et resta songeur quelques secondes, grattant sa barbe de deux jours, sel et cendres.

« Avez-vous vu ce que vous vouliez voir ? demanda le propriétaire des lieux.

— Il me semble. »

La réponse d'Holmes avait été sèche comme le coup de hachoir qui détache les pattes terreuses et la tête du poulet. Il échouait à masquer son trouble, sa colère.

Une fois de retour dans le parc, Wolcroft n'offrit pas à ses trois invités de retourner dans sa demeure pour y boire un

brandy ou discuter de choses et d'autres ; il se contenta de les accompagner aux grilles de l'entrée.

Alors qu'ils regagnaient la rue, Arthur jeta un coup d'œil furtif à la chapelle noirâtre. Il était certain qu'on n'y avait célébré aucun sacrifice récemment et pourtant, cet endroit était chargé... d'énergie négative.

Je me laisse dominer par mes propres fantasmes... Je dois m'en tenir aux faits, rien qu'aux faits. Il n'y a rien dans cette chapelle. Voilà un fait.

*

Une fois revenu au *side-car*, Watson s'approcha de Holmes.

« Avez-vous vu quelque chose au détecteur de chaleur, mon vieil ami ?

— Je ne sais pas... Je ne suis pas sûr. Je dois y réfléchir... »

Réfléchir ou prendre de la cocaïne ?

Décidés à avoir une vision plus globale de l'affaire, les trois hommes tournèrent une bonne heure dans Whitechapel avant d'être obligés de rentrer pour recharger les batteries du *side-car*. Le quartier leur avait paru calme, bien plus calme qu'à l'habitude. Les prostituées redoutaient l'Éventreur et ne s'occupaient que de leurs clients habituels, le plus souvent sans quitter leur chambre, ou le cas échéant, préférant racoler dans les débits de boisson bondés, plutôt que de battre le pavé dans les rues désertes. Les pubs des ruelles mal éclairées avaient subi une terrible baisse de fréquentation et certains avaient préféré fermer avant l'heure de fermeture légale — soit 11 h 30.

*

De retour au 2021 Bis Baker Street, Arthur se sentit fatigué, aussi sec et plat qu'une peau abandonnée par un serpent qui vient de muer. Mais il ne pouvait pas se permettre de sombrer dans le sommeil, pas encore. Holmes, à coup sûr, allait lui poser un tas de questions, tester son don pour l'observation, soulever quelques interrogations qui ne pouvaient aucunement attendre

les heures plus calmes de la toilette matinale et du petit déjeuner.

Une fois débarrassé de son manteau d'hiver, accessoirement pare-balles, Holmes tenta de réveiller Shari afin qu'elle leur préparât un peu de thé. Frappé d'un coup d'oreiller violent précédé d'un grognement et suivi d'une phrase en hindou qui voulait probablement dire « fais-le toi-même », « laisse-moi dormir », ou peut-être quelque chose de beaucoup plus salé, il préféra se replier et se lancer dans la préparation du plus mauvais thé de l'histoire de l'humanité. Il en résulta une pleine théière dans laquelle tiédissait et fumait un liquide opaque, d'une amertume de bile, que Holmes sucra encore plus qu'à son habitude. Arthur se demanda — cuillerée après cuillerée — s'il était possible, sur le strict plan scientifique, de verser dans une tasse aux deux tiers pleine un volume de sucre équivalent, sans que le tout débordât.

« La soirée n'a pas été des plus calmes. Qu'avez-vous remarqué, Arthur ? demanda Holmes.

— Plusieurs choses. J'ai appris que John D. Wolcroft était l'astrologue personnel de la Reine, ce qui n'est pas pour rassurer le professeur Watson. Je suppose que cet astrologue est très important.

— Très influent, donc très important.

— J'ai senti qu'il nous cachait quelque chose. Il était mal à l'aise à l'idée d'ouvrir la chapelle, puis rassuré que vous n'ayez, a priori, rien trouvé à l'intérieur. J'ajouterai que la serrure des portes de cet horrible monument n'avait pas été utilisée depuis longtemps et qu'il n'y a probablement pas de passage secret entre la chapelle et la maison. Par ailleurs, mon odorat s'est vivement intéressé à une odeur chimique alors que nous sortions de la demeure Wolcroft et que nous approchions de la chapelle...

— Excellent. Voilà ce que moi, je puis vous dire de plus. Il manquait un livre dans la bibliothèque, le troisième carnet de voyage de Sir Henry Wolcroft — il en existe quatre. Je n'ai eu qu'à regarder où était l'escalier roulant pour remarquer cet emprunt, ce qui m'a appris en outre que Wolcroft est gaucher. L'odeur chimique dans le parc ? Du chlore, à mon humble avis.

Il nous faut absolument mettre la main sur ce carnet, et rapidement – l’ultimatum de Moriarty ne nous laisse que très peu de temps. Évidemment, il est exclu de retourner chez l’astrologue sans une meilleure raison que celle-ci. Wolcroft nous a menti au sujet de la chapelle, il sait beaucoup plus de choses qu’il n’a voulu nous en dire. Et cette pique sur Robert James Lees et sa théorie de l’assassin aux deux visages... plutôt déplacée. Je ne sais qu’en penser.

— Il est fort probable que nous puissions trouver ce troisième carnet de voyage à Camden Town. On y trouve tout en cherchant bien », annonça Watson, qui avait reposé sa tasse de thé en faisant une grimace explicite.

« Camden Town ? C’est en plein quartier worsh, n’est-ce pas ?

— Oui, Arthur. Et vous irez avec Watson, pendant que j’irai voir la Reine pour lui parler de son vieil ami Sir John D. Wolcroft, notre cher Éventreur.

— Là, je ne vous suis plus, Holmes. L’Éventreur de Londen est droitier or Wolcroft est gaucher ; nous l’avons tous remarqué.

— Robert James Lees a peut-être raison, un assassin à deux visages... Un homme capable de vivre en société, de donner le change, et qui est alors droitier. Et ce même homme, la nuit, torturé par de terribles compulsions qui le poussent au meurtre, se révèle alors gaucher. La théorie est audacieuse, à la limite du grotesque, mais depuis l’affaire du rat géant de Sumatra, avouons que nous avons vu des choses bien plus extraordinaires qu’un homme tantôt droitier, tantôt gaucher.

— Reste à trouver le mobile... »

Holmes se jeta hors de son fauteuil comme un diable jaillit de sa boîte et se frappa le front.

« Le mobile ! Bien entendu... A aucun moment nous ne nous sommes intéressés au mobile de ces meurtres, trop obnubilés que nous étions par leur nature odieuse et la profession des victimes... Vous voyez bien que j’avais raison quand j’ai dit à Wolcroft que je n’étais pas le meilleur enquêteur de ma génération !

— Il n’y a peut-être pas de mobile, hasarda Watson.

— Non, un crime sans mobile c'est comme une vache sans estomac, annonça Holmes après avoir fait claquer sa langue, il y a toujours un mobile. Toujours. Et ici même à Londen, quelqu'un ou quelque chose trouve un intérêt particulier à tuer des prostituées. Un intérêt tel qu'il commet ses crimes en pleine rue, parfois au jour naissant, au risque d'être démasqué. »

*Où A. C. Doyle, Shari et J. H. Watson
discutent de tout et de rien
à l'occasion du petit déjeuner*

Holmes avait déjà quitté l'appartement quand Shari réveilla Arthur. Elle lui apprit qu'un glisseur des écuries royales était venu, une heure plus tôt, prendre le *Rudra incarné*.

« Le quoi ? »

— Holmes. Il est le Rudra incarné, un dieu parmi les mortels, qui saigne et jouit comme eux. Il est le fils de la tempête. Il est le père de l'ordre, qu'il assure par l'usage du chaos. Il est le dieu de la Mort et de la Fécondité, un rôle que Rudra jouait bien avant l'avènement de Çiva.

— Rien que ça... »

À cette remarque, le visage de Shari se déforma en une grimace lourde de vexation. Immédiatement, elle tourna les talons pour rejoindre sa chambre.

Doyle la rattrapa en trotinant et préféra l'appeler plutôt que de lui toucher l'épaule.

« Shari, je ne voulais pas vous vexer ou heurter vos convictions, excusez-moi, j'aimerais comprendre... »

L'épouse de Holmes ramassa l'instrument de musique que l'enquêteur grattait parfois et le montra à Arthur avant de le reposer délicatement contre le mur.

« Tu vois ça, docteur, c'est un sarode, l'instrument des dieux. Holmes en joue de façon chaotique, et pourtant de ses doigts naît l'harmonie du monde ; sa musique n'a aucun sens à l'oreille des mortels, mais elle entre en résonance avec le

cosmos et équilibre la réalité. Il est le Rudra incarné, et l'enfant que je porte sera puissant lui aussi. Nous l'appellerons Rudra, qu'il s'agisse d'un garçon ou d'une fille. Holmes et moi mangerons le placenta en hommage à Krishna, nous sacrifierons une chèvre pour Kali et nous nous partagerons son cœur encore tiède, puis, dès que je pourrai marcher à nouveau, nous irons planter dix arbres pour honorer Rama et les neuf autres avatars de Vishnu. Nous les planterons tard dans la nuit, sous un ciel dénué de nuages, pour que les dieux nous voient à l'œuvre. »

Doyle ne put réprimer un hoquet de dégoût absolu.

Elle est tout aussi folle que lui : manger de la chèvre crue, quelle horreur !

*

Devant un petit déjeuner fastueux — fruits frais, œufs, bacon croustillant, confiture, miel, poisson fumé et foie de morue sur toasts —, Arthur demanda à Watson de lui parler encore des Worsh.

« Que voulez-vous savoir dont nous n'ayons pas déjà parlé ?

— Vous ne m'en avez jamais dit beaucoup sur eux. Une question toute simple : d'où viennent-ils ?

— C'est loin d'être une question simple : comment faire la différence entre les nombreuses théories scientifiques et les légendes... On trouve les premières traces picturales des Worsh aux environs de quatre mille ans avant Joseph d'Arimathie, sur les murs d'un temple sacrificiel dédié à Baal ou Moloch, quelque part en Cappadoce. Mille ans auparavant, ils sont descendus de la Cordillère des Andes pour envahir les Amériques, puis l'Asie par le détroit de Béring, avant de gagner l'Europe. Nous le savons car nous avons trouvé de nombreux vestiges de cet exode.

« Dans les dernières années du XVII^e siècle, des explorateurs aigues-français, menés par Monsieur d'Hanceny, naturaliste personnel du Roi, jurèrent avoir trouvé leur demeure originelle, une arche gigantesque. Elle reposerait, totalement inerte, dans une vallée perdue de l'actuelle Péruvie, dans la Cordillera

Vilcabamba, au nord-ouest de Cuzco. De retour en Europe, ils affirmèrent qu'il s'agissait là de la plus grande construction connue — plus haute que les pyramides d'Abyssinie —, et qu'elle était entièrement recouverte ou constituée de métal façonné, gravé. Malheureusement on ne voit pas grand-chose sur les photographies qu'ils ramenèrent avec eux...

— Des photographies au XVII^e siècle !

— Oui, une des nombreuses inventions de Léonard de Vinci ; avec l'autogire, la fosse septique et le briquet explosif qui lui coûta la vie, et dont les croquis ont permis de mettre au point le briquet à gaz de pétrole liquéfié que tout le monde utilise aujourd'hui, à l'exception notable des terroristes anti-libertaires qui gardent une nette préférence pour l'abstinence tabagique et l'utilisation de briquets explosifs... Enfin tout ça pour dire que les photographies des Aigues-Français étaient plus floues que celles du monstre du Loch Ness exposées à Inverness. La construction worsh aurait soi-disant d'étranges effets sur le nitrate d'argent du papier photographique. Pour tout arranger, leur récit parlait d'oiseaux gigantesques aux ailes de cuir et de sortes de lézards trapus plus grands que des éléphants. Les condors de Pérou font bien neuf pieds d'envergure, ce qui en fait probablement les plus grands oiseaux du monde, mais leurs ailes n'ont aucunement l'aspect du cuir. Quant aux lézards de Pérou, il y en a certes de taille impressionnante, mais pas dans cette partie du pays, plutôt dans la région de Nazca. Et quand je dis de taille impressionnante, je parle de celle d'un petit chien et non de celle d'un éléphant.

« Le roi d'Aigues-France, impressionné par le récit de d'Hanceny, finança une autre expédition qui quitta La Rochelle en décembre 1712 — la mission Spitz-Barsac. Mais elle disparut corps et biens en août 1713, quelque part dans la région de Saihuite, une cité perdue des Incas. Je ne crois pas que l'on puisse faire confiance au premier récit de ces aventuriers aigues-français et de ce Monsieur d'Hanceny. Il comporte bien trop d'éléments fantaisistes ; et les Aigues-Français sont connus pour leur extrême manque de rigueur, constante méditerranéenne s'il en est, et leur veulerie... Cependant, le récit

de d'Hanceny, bien qu'écrit avec une plume digne de celle de Marco Polo, est très précis concernant l'engin worsh : métallique, long de deux *miles*, planté dans une sorte de marécage d'altitude. Il est même enrichi de plusieurs croquis qui représentent l'engin. Celui-ci est doté d'un axe principal, long de deux *miles*, au diamètre approchant le tiers de *mile*. Une roue à douze rayons est emboîtée sur cet axe cylindrique. La présence de cette *roue* de trois mille pieds de haut partiellement embourbée fait que l'ensemble est posé de guingois.

— Une arche métallique longue de deux *miles*, leur demeure originelle, plantée dans un marécage d'altitude ? Dois-je en déduire que les Worsh viennent des étoiles ? »

Watson fit une grimace explicite qui trahissait son embarras.

« C'est un sujet délicat. Disons qu'ici, à Londen, deux écoles s'affrontent : les Darwinistes et les Newtonistes. Les premiers défendent les théories de Charles Darwin, malheureusement décédé en 1882. Celui-ci expliquait, conférence après conférence, en accord avec ses théories sur l'évolution par paliers, que les Worsh descendent de la famille des plantigrades et nous, humains, de celle des primates. Pour ce qui est des Newtonistes, ils penchent pour la thèse extraterrestre, pour une arche capable de traverser les gouffres interplanétaires, voire interstellaires. Ils vont jusqu'à expliquer la forme peu banale de l'artefact croqué par Monsieur d'Hanceny. Pour eux, l'axe principal servirait à la propulsion de l'engin. Il y aurait donc une proue et une poupe. Ce même axe produirait aussi l'énergie nécessaire à la rotation de la partie torique. Celle-ci, en tournant à une vitesse assez raisonnable, créerait une sorte de gravité artificielle centrifuge, permettant la vie quotidienne dans les habitations qu'elle est censée abriter... Tout cela est bien délirant, mais comme aucun des deux camps n'a de preuves pour asseoir ses théories, ni de moyens pour organiser une expédition en Péruvie — un pays dangereux, en proie à d'incessantes révolutions —, les duels vont bon train, faisant de nombreuses victimes chaque été.

— Des duels !

— Oui, Arthur. L'espérance de vie d'un scientifique dans nos contrées est, j'en ai bien peur, très inférieure à celle d'un paysan péruvien. À moins de faire partie des Diogénistes de l'Université de Portmerion, dont la seule activité, outre les libations estivales, est de considérer cyniquement que chacune des théories, même celles qui se contredisent, est fondée. Cela dit, la mortalité par cirrhose chez les Diogénistes est plus que considérable. »

Doyle se gratta le menton et se resservit du thé.

« Et qu'en disent les principaux intéressés, les Worsh ?

— Rien... On trouve des textes anciens chez eux qui font mention d'une étoile lointaine, Dazari, et d'une arche interstellaire très semblable à celle décrite par Monsieur d'Hanceny. Mais il s'agit toujours de textes de fiction. Les Worsh se disent incapables de confirmer ou d'infirmer la théorie des Newtonistes ou celle des Darwinistes. Ils réagissent comme les Diogénistes, toutes théories leur conviennent. Et heureusement ! Imaginez le bain de sang s'ils prenaient position sans preuve.

— Mais pourquoi ne peuvent-ils pas émettre leur propre théorie et la prouver ?

— Pouvons-nous prouver que Joseph d'Arimathie était bien le fils de Dieu et non un prophète schizophrène à tendances paranoïdes ? Non, à moins d'avoir une machine à remonter le temps. D'ailleurs à ce propos, un de mes amis, Herbert George Wells, cryptophysicien comme moi, y travaille. Pour les Worsh, expliquer leur origine, parler de cette arche est très compliqué. En effet, le passé est tabou chez eux ; dans leur société, il est absolument interdit de parler d'un mort ou d'événements ayant rapport avec des morts.

« Au fil des siècles et de leur exode originel, les Worsh ont vraisemblablement perdu, ou volontairement oublié une grande partie de leur savoir. Ils nous ont quand même apporté la répulsion gravitationnelle, l'électricité, l'anesthésie au protoxyde d'azote, l'élaboration du chlorhydrate de cocaïne, le moteur à explosion, de grands progrès en matière d'aspiration et d'élimination des téguments en milieu hospitalier, les ferments antibiotiques, et la *pouncha*...

— La *quoi* ?

— La *pouncha*. C'est délicieux, une boisson à base de miel fermenté, de manioc et de piments langues d'oiseaux écrasés... Les Cheyennes en raffolent et l'appellent le « Brûle-Trois-Fois », si vous voyez ce que je veux dire...

— J'avoue que non.

— Une fois en le buvant, une fois en essayant de le digérer et une troisième fois en l'éliminant par les voies naturelles. Le plus étonnant avec les Worsh, c'est le fait qu'ils se soient intégrés dans toutes les sociétés humaines. Sans doute une conséquence logique de leur calme, de leur savoir médical et de leur très faible natalité ; tout cela facilite la coexistence... Il n'y a guère qu'en Océanie qu'on ne trouve pas de Worsh ; là-bas, il s'agit d'une nourriture très appréciée par les populations locales, un mets qui a depuis longtemps supplanté la chair humaine. »

Arthur fit une grimace éloquente qui ne stoppa aucunement la logorrhée de Watson. « Comme vous l'a dit Holmes, les Worsh ont un souk à Camden Town et nous devons y aller ce matin pour essayer de trouver ce fameux carnet de voyage. Dans une heure, nous prendrons le bateau qui remonte le canal. D'ici, c'est encore le moyen le plus simple pour s'y rendre discrètement. »

*Où l'on suit A. C. Doyle et J. H. Watson
à Camden Town, à la recherche
du troisième carnet de voyage
de Sir H. Wolcroft*

Un petit vent frais, vif sans être désagréable, agitant les longs cheveux blanc et gris du professeur Watson.

Accoudé au bastingage, le savant savourait une cigarette – une Gettysburg sans filtre – en observant les reflets des maisons dans l'eau, juste avant que la course du bateau ne brouille ce paysage. La péniche transformée en barge à touristes progressait doucement dans l'étroit canal menant des quais fleuris de Bloomsfield au *souk* de Camden Town. Elle effectuait une petite croisière au cœur de très beaux quartiers résidentiels : beaucoup de maisons avec jardins, des rideaux de vigne vierge accrochés aux façades ayant subi les rigueurs de l'automne. Un paysage déchiré par les cris d'enfants jouant dans les rues, à divers jeux de balle ou de guerre.

Arthur, assis sur un bat-flanc, ne pouvait s'empêcher de détailler du regard un des passagers : un Worsh dont le vent ébouriffait l'épaisse fourrure rousse, qui semblait douce comme celle d'un animal en peluche. Le jeune médecin regardait la petite créature avec tant d'insistance, qu'il passait probablement soit pour un de ces abrutis d'outre-Manche, soit pour un raciste. Quand le Worsh descendit du bateau au ponton précédant celui du marché de Camden Town, Arthur détourna enfin le regard... vers un autre Worsh assis sur un des bat-flanc du gaillard avant. Un blond, cette fois, avec un visage qui tenait plus du raton

laveur que de l'ourson. La petite créature était occupée à contempler les ongles de ses pieds, de véritables griffes. Arthur avait entendu dire que les Worsh ne portaient de chaussures fermées qu'une fois la neige venue ; le reste du temps, ils marchaient chaussés de simples sandales de cuir ou de corde, voire pieds nus.

*

Arrivés à Camden Town, véritable ville dans la ville, Watson précéda Arthur dans les allées étroites et bondées du plus grand marché du monde. Là, des médecins travaillant en toute illégalité et des astrologues se disputaient la place, auxquels il fallait ajouter des antiquaires, des armuriers, des arracheurs de dents, des réparateurs de motos, glisseurs et autres Triumph, des marchands de tissus, des trafiquants de drogues et des bouilleurs de cru. Ces différents artisans, artistes de la vocifère, occupaient des échoppes à ciel ouvert, d'autres en retrait sous des arcades interlopes, d'autres encore cachées dans des sous-sols humides ou au contraire en mezzanine. Des saltimbanques et des musiciens, des jongleurs et des cracheurs de feu, des orateurs debout sur des caisses et une grande quantité d'amuseurs publics ajoutaient au brouhaha général.

Une majorité de Worsh sillonnait l'endroit ; ils piaillaient et pestaient contre les humains, plus grands, plus forts, qui n'avaient de cesse de les bousculer, de les intimider et de jouer des coudes. Quelques-unes de ces grosses peluches rousses ou blondes se faisaient tailler les ongles de pieds, assis sur des fauteuils de barbiers. Leurs griffes, ou du moins la forme ou la longueur qui leur avait été donnée, semblaient avoir une réelle importance à leurs yeux.

Peut-être un système de hiérarchisation ?

Cette question trotta tant et si bien dans l'esprit d'Arthur qu'il prit le temps de la noter sur son carnet, perdant momentanément de vue le professeur Watson. Pendant quelques secondes, le jeune médecin chercha le scientifique du regard. Il tourna sur lui-même, hésita à l'appeler, bousculé de droite et de gauche, portant souvent la main à son portefeuille

ou à sa montre. Puis, alerté par une discussion houleuse, ses yeux retrouvèrent Watson, occupé à se chamailler avec une jeune gitane gironde bien décidée à lui lire les lignes de la main. La mégère avait saisi la main gauche du savant et ne semblait pas décidée à la lui rendre pour le moment. Elle regarda la paume de Watson et hurla de surprise :

« Mais tu n'en as pas ! Aucune ligne de la main !

— Trop d'expérimentations chimiques mettant en jeu des acides, j'en ai bien peur.

— Mais tu vas mourir ! » hurla la gitane.

Arthur s'approcha de la comique saynète. Le professeur Watson essayait d'expliquer à l'ignoble donzelle que nul n'était immortel, surtout pas les aventuriers jouant la moitié du temps avec des armes à feu et l'autre moitié avec des prototypes scientifiques.

« Mais lâchez-moi à la fin !

— J'ai prédit, tu dois payer maintenant ! »

Plutôt que de mettre son grain de sel dans l'affrontement verbal, Arthur préféra observer sur sa droite la dizaine de Worsh assis sur des bancs qui attendaient de passer à la taille. Ils mangeaient des choses frites enveloppées dans du papier journal rendu translucide par le gras, s'épouillaient les uns les autres ou lisaient leur hebdomadaire d'informations — un petit format épais couvert de signes indéchiffrables, ressemblant vaguement aux idéogrammes chinois, mais tout en angles, et non en arrondis.

Arthur avait du mal à croire que ces êtres puissent vraiment exister. Il aurait aimé en toucher un pour être sûr qu'il ne rêvait pas. Il décida de faire semblant de trébucher et de s'écraser sur un individu roux à l'allure assez noble bien que pataude, puis il se ravisa au dernier moment, de peur de passer pour un pickpocket.

Tout en le maudissant, la gitane commença à frapper Watson avec son éventail fermé — article inutile en plein mois d'octobre. Elle cessa son attaque dès qu'elle se retrouva nez à nez avec l'œil noir et menaçant d'un Colt *peacemaker* brandi avec fermeté.

L'incident ayant pris fin de façon abrupte, Arthur rattrapa le professeur au petit trot. Autour d'eux la populace marchandait, gueulait, se bousculait, se battait parfois jusqu'à ce que les gardes libertaires intervinssent.

Des gardes libertaires... Quel concept amusant.

Un oxymore qu'Arthur semblait être le seul à avoir remarqué. Watson, lors d'un précédent voyage, lui avait expliqué que tout homme en état de courir était nommé garde libertaire une fois dans sa vie, pour une période qui dépendait de la volonté de ses proches.

Pour des raisons que Watson refusait toujours de préciser, Holmes n'était resté garde libertaire que deux jours.

Deux jours dont je n'aurai probablement jamais le récit détaillé.

Watson et Arthur quittèrent le coin des antiquaires pour entrer dans une ruelle étroite, sombre, déserte, que ni la lumière du jour ni le vent des différentes saisons ne semblaient visiter. La brutale raréfaction du chaland dans ce cloaque d'une saleté à donner la nausée avait quelque chose d'inquiétant. Là, rien ni personne n'agitait les boutiques, figées, peuplées de silhouettes lointaines qui ne s'exposaient jamais au regard des clients indécis, mais épiaient, pour sûr, ces derniers.

Arrivés au bout de l'allée, à un croisement en T, plusieurs Worsh – des enfants au vu de leur taille, des nains peut-être – se précipitèrent vers les deux visiteurs, alors que ceux-ci cherchaient l'endroit où ils se trouvaient sur une vieille carte du quartier.

« Une livre et je trouve pour toi ce que tu cherches, une livre, monsieur ! Juste une livre... »

Arthur faillit tourner de l'œil en entendant ces petites créatures parler comme des humains ; ils étaient tellement mignons, touchants, qu'il se voyait déjà en offrir un à Touie pour Noël. Cependant il ne s'agissait pas de jouets, mais d'êtres vivants, intelligents de surcroît, aux connaissances scientifiques supérieures à celles des humains. Le professeur Watson donna une pièce de cinquante *pence* à celui qui s'était montré le plus insistant et lui demanda de le conduire là où il pourrait trouver de vieux livres, des récits de voyages.

Le gosse goûta la pièce du bout de la langue, puis la glissa dans une sorte de bourse à sa ceinture. Il se gratta le sommet du crâne, couina un peu et proposa à Watson et à Arthur de les amener jusqu'à la devanture d'une boutique bien particulière : « Les Montagnes de la Lune ». Il leur dit que ce magasin était tenu par un vieil aventurier fatigué du nom de Richard Burton. Que ce dernier avait été anobli par la Reine, après avoir découvert les sources du Nil et massacré plus d'esclavagistes que Thomas Jefferson et George Washington réunis. Il ajouta qu'on pouvait trouver chez ce bouquiniste, rendu fou par l'abus de drogues et les séjours prolongés dans les pires bordels du globe, tous les récits de voyages possibles et imaginables – des premiers livres de Jules Verne traduits en anglais jusqu'aux carnets de Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Marco Polo, Robert Surcouf, Fernand de Magellan et tant d'autres.

Arthur et Watson suivirent leur guide jusqu'à une échoppe sombre, à l'odeur envoûtante et vaguement orientale, un magasin tout en longueur rempli de livres du sol au plafond, et de livres encore, dans les moindres recoins. L'amoncellement tenait plus de la grotte labyrinthique que de l'échoppe civilisée. Depuis l'entrée, large comme un cabinet d'aisance, on ne distinguait que trois allées zigzagantes bordées d'étagères croulantes de reliures en cuir, de volumes cartonnés, d'autres à couverture souple, d'autres encore gonflés par l'humidité, aux feuillets mal massicotés ou brunis par l'âge. Ça et là étaient accrochés d'étranges cartes, des portulans, des plans, des schémas et des masques africains d'où ondulait la filasse noirâtre de ce qui semblait bien être des scalps desséchés. Une maquette de l'intérieur de la pyramide d'Al Djîza et de ses pièges pendait du plafond, la pointe en bas, comme un lustre arabe répudié.

Arthur frissonna à l'idée de se risquer dans ces allées biscornues, mal éclairées, aux ouvrages alourdis d'une quantité de poussière suffisante pour endiguer la Tamise ou achever un tuberculeux. Néanmoins, il leur fallait gagner le fond du magasin, plus clair, visiblement plus spacieux, où se trouvait forcément le propriétaire des lieux ou quelque spéléologue du savoir, perdu depuis une trentaine d'années.

Après une tentative de progression rectiligne ayant échoué dans un cul-de-sac, un demi-tour héroïque — *rentrez votre ventre, Watson ! Par Dieu, rentrez votre ventre !* — et deux virages à droite très serrés, le professeur et Arthur arrivèrent devant Sir Richard Burton.

En observant ce dernier, Arthur ne put s'empêcher de penser que cet homme, plus digne de la piraterie et de sa fameuse île de la Tortue que d'une chaire d'anthropologie à Oxford, avait été probablement anobli par erreur. Assis sur un pouf sans doute dérobé dans le bordel le plus vermineux de Marrakech, Burton fumait un mélange d'herbes aromatiques, tirant nonchalamment sur le long tuyau doré d'une pipe à eau très colorée. À ses pieds, accroché à une chaîne aux maillons gros comme des poings d'enfant, reposait un varan de la taille d'un crocodile du Nil. L'animal arborait fièrement un collier clouté et devait, à coup sûr, intimider les voleurs potentiels et débarrasser le magasin des rares rats et souris qui auraient eu la mauvaise idée de grignoter quelque ouvrage d'âge respectable.

Alléché par l'odeur des visiteurs, le varan ouvrit grande sa gueule de dragon et darda sa longue langue bifide.

« Que puis-je faire pour vous ? demanda le bouquiniste.

— Nous cherchons un livre, le troisième carnet de voyage de Sir Henry Wolcroft. »

Sir Richard Burton ouvrit une cage à oiseaux qui se trouvait derrière lui. Il en sortit une magnifique colombe blanche qu'il caressa longuement pour la calmer, la rassurer, lui murmurant d'inaudibles mots à l'oreille. Se tournant vers Watson et Conan Doyle, le bouquiniste lâcha l'oiseau dans leur direction. Aussitôt, le varan bondit et goba la colombe en plein vol, dont il ne resta bientôt que la chute indécise — gauche, droite, gauche droite — de deux plumes et le souvenir du bruit des os transformés en esquilles par un claquement de mâchoires.

« C'est une demande pour le moins originale », annonça Richard Burton tout en refermant la cage dans laquelle se trouvaient encore plusieurs colombes.

« Vous l'avez ? demanda Watson.

— Je pense. Je vais voir. Et surtout ne touchez à rien, il faut bien plus d'une colombe pour rassasier Harkey. »

Sir Richard Burton se leva de son tabouret, descendit au sous-sol avec une lampe à vapeurs de sodium. Quand il remonta, bien plus tard, des géhennes poussiéreuses et phtisiques qui se trouvaient forcément sous son magasin, Doyle et Watson, soulagés, remarquèrent qu'il était en possession des quatre carnets de voyages.

« Évidemment, je ne vends que l'ensemble, annonça-t-il. Qui voudrait acheter les carnets I, II et IV sans avoir le III ?

— Combien en voulez-vous ? »

Il ouvrit le premier carnet et gomma le prix indiqué.

« Deux cents livres, ni plus ni moins. Vous m'avez l'air d'être dans le besoin absolu de lire ces ouvrages. »

Watson manqua s'étrangler.

« Deux cents livres ? Vous plaisantez ?

— Non. C'est mon dernier prix. Vous pouvez toujours essayer de les trouver ailleurs... »

Watson se tourna vers Arthur dont le regard s'était grandement durci, au point de devenir presque diamantin. Il poussa gentiment le jeune docteur vers l'entrée pour lui murmurer ses impressions :

« Cet homme est un escroc, il profite de nous et il a l'air certain que nous ne trouverons pas ces ouvrages ailleurs. Je n'ai pas une telle somme sur moi et même si je l'avais, je ne la lui donnerais pas. Qu'allons-nous faire ? Holmes va être furieux. »

Arthur regarda Watson qui semblait réellement effrayé à l'idée de revenir bredouille. Évidemment les bouquinistes ne manquaient pas dans le coin, mais combien de temps allaient-ils perdre à chercher un ouvrage qu'ils n'étaient pas sûrs de trouver et qu'ils avaient là, sous les yeux ? Arthur contourna Harkey, occupé à éructer des plumes de colombe, pour s'approcher d'un Richard Burton hautain, tirant sur sa pipe à eau, recrachant la fumée par ses narines dilatées.

« Je crois, monsieur, que vous abusez de la situation. Nous allons donc informer l'homme qui nous a envoyés ici de votre conduite inqualifiable.

— Faites donc, jeune homme, annonça Burton en soufflant sa fumée délétère au visage d'Arthur. Faites donc...

— Malgré votre grossièreté flagrante et votre manque d'éducation qui ferait passer une putain slave imbibée à la vodka frelatée pour une lady d'Oxford, il me reste quelque humanité me poussant à vous prévenir : si nous revenons à Baker Street sans ces ouvrages, Monsieur Holmes sera très mécontent.

— Monsieur Holmes ? Pas... Sherlock Holmes ?

— Lui-même... »

À cette réponse, le visage buriné de Sir Richard Burton se vida de tout son sang pour prendre une couleur de porcelaine asiatique, de celle que l'on décore avec des grains de riz que la cuisson rend translucides. Et sans cesser d'agiter le sombre spectre de Sherlock Holmes, comme on menace un enfant dissipé en lui parlant du croque-mitaine, Arthur obligea l'ancien aventurier à céder les quatre ouvrages pour la somme de quinze livres.

*Où S. Holmes, J. H. Watson
et A. C. Doyle échangent
les informations qu'ils ont glanées
chacun de leur côté*

Quand Watson et Arthur regagnèrent le 2021 Bis Baker Street, Holmes était rentré depuis peu. Assis dans son fauteuil, il attendait ses compagnons, grattant sa harpe indienne sans soucis de rythme ou de musicalité. Sans doute pour donner un son à ses noires pensées.

« Vous avez les carnets ?

— Qui.

— Achetés dans la sombre boutique de Sir Richard Burton ?

— Comment le savez-vous ?

— Vous sentez le varan, une espèce très rare, dont le seul spécimen importé à Londen appartient à ce vieux brigand de Richard Burton... Et vous avez une plume blanche ensanglantée collée à la fesse droite, la colombe est le mets préféré de ce cher Harkey. »

Holmes ne put s'empêcher de sourire, toujours aussi fier de montrer ses capacités à percer les secrets, même les plus inutiles.

« Alors que nous apprennent-ils, ces fameux livres ?

— Sir John D. Wolcroft nous a menti sur un point.

— Quelle surprise...

— Vous vous souvenez de ce qu'il nous a dit sur la chapelle : les Anatoliens l'avaient construite pour se protéger du démon qui précédait les troupes du prince valaque, Kassèch. Les

Anatoliens avaient l'habitude d'y sacrifier leurs enfants malades ou infirmes. John Wolcroft nous a dit que son grand-père avait acheté la chapelle à des paysans anatoliens qui ne croyaient *plus* à l'existence du démon. Or, page trente-sept du troisième carnet, il est noté que juste après avoir proposé de racheter la chapelle, un des bergers se dressa contre le reste du village afin que la chapelle ne fût point vendue. Il y eut des cris incompréhensibles pour notre narrateur et un début d'empoignade au terme de laquelle les gens du village changèrent d'avis, préférant garder l'horrible monument. Mais deux jours plus tard, le berger si véhément disparut sans laisser de traces et tout le village se mit d'accord pour se débarrasser du mausolée. Henry Wolcroft va même jusqu'à supposer que cet homme disparu a été assassiné par les villageois à cause de la somme qu'il avait proposée pour le monument.

— Il est vrai que ce n'est pas tout à fait l'histoire qui nous a été racontée par l'astrologue de la Reine. Il faut que je réfléchisse, annonça Holmes. Permettez-moi de vous emprunter ce livre. Je sais qu'il y aura un autre meurtre ce soir.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais. C'est tout.

— Nous pouvons facilement l'empêcher. Il nous suffit d'aller voir Sir John D. Wolcroft pour l'arrêter.

— Vous voulez dire mettre fin à ses crimes. Je ne crois pas que cela soit aussi simple que ça. Il faudrait qu'il soit coupable et je ne suis convaincu que de sa complicité. Il possède un alibi inattaquable pour le second meurtre. Un alibi que je suis forcé de croire.

— Inattaquable ?

— Il était avec la Reine...

— Mais le second meurtre a eu lieu à trois heures du matin...

— Oui, monsieur Watson, nous parlons de la Reine Epiphany I^{re}, notre souveraine, et nous parlons de son amant, avec qui elle se trouvait la nuit du second meurtre... Ne pouvant mettre en doute la parole de Sa Majesté, j'en déduis donc que Sir John D. Wolcroft ne représente qu'une partie de l'énigme qui terrifie tout Londen. »

Sur ces mots, le livre à la main, Holmes alla se réfugier dans sa chambre. Sans doute pour parcourir le volume, mais aussi pour s'injecter une pleine seringue de solution de cocaïne à sept pour cent, afin de s'éclaircir les idées.

*

Le reste de l'après-midi se déroula sans heurt. Watson discutait de choses et d'autres avec Arthur, surtout des Worsh et de leurs habitudes...

« Watson, je voudrais vous poser une question qui vous fera peut-être douter de ma raison ? Le permettez-vous ?

— Bien sûr...

— Vous avez prouvé qu'il existe deux mondes, parallèles, en nous faisant passer de l'un à l'autre à plusieurs reprises. Avez-vous trouvé un troisième monde, un monde qui ne soit ni le mien ni le vôtre, où la capitale de l'Empire s'appellerait Londen ou Lundres ?

— Non. J'ai essayé de visiter bien d'autres fréquences de réalité, mais elles m'échappent toutes, à l'exception de celle qui correspond à votre monde.

— Quelle est d'après vous la plus grande différence entre votre monde et le mien ?

— L'avancée technologique, sans aucun doute.

— Oui, et elle est due aux Worsh. Les Worsh nous séparent, ils nous différencient. Et vous savez ce que je crois ? Je crois qu'au début il n'y avait qu'un monde jusqu'à ce que quelque chose d'immense, l'Arche des Worsh, pénètre ce monde pour le séparer en deux. Ce n'est probablement pas une légende, elle n'existe peut-être plus, dévorée par les siècles, mais je suis sûr qu'elle a existé. Ça expliquerait tout. Supposons que le monde ne soit pas que matériel, mais doublé d'une sphère spirituelle prédominante, comme si ce que nous croyons donnait corps aux choses et non le contraire — c'est une pensée très à la mode sur le vieux continent en ce moment. Un événement auquel nul n'est préparé ébranle tous les esprits. Une explosion qui divise la sphère spirituelle en deux parties, d'un côté ceux qui acceptent le bouleversement, de l'autre ceux qui le nient. Alors,

on se trouve face à deux mondes vibrant différemment, qui occupent le même espace, la même matière ou peu s'en faut, mais pas la même réalité spirituelle, pas la même fréquence.

— Que voulez-vous m'expliquer ?

— En s'écrasant sur Terre, l'Arche des Worsh a fait exploser la sphère des certitudes humaines et a séparé votre monde, celui disons des crédules d'alors, du mien, celui des sceptiques d'alors. Il y a deux mondes, car dans un monde les Worsh existent, et dans l'autre ils n'ont jamais existé et n'existeront jamais, sauf peut-être pour des esprits dérangés capables de faire la connexion,

— C'est une idée passionnante, Arthur, passionnante. C'est en fait la théorie la plus aboutie qu'il m'ait été donné d'entendre sur la coexistence de nos deux univers parallèles. Je m'en veux de ne pas y avoir pensé moi-même alors que je suis l'inventeur de l'ondovibrateur... »

*Où S. Holmes, J. H. Watson
et A. C. Doyle décident de retourner
à Whitechapel*

La nuit commença à tomber peu après six heures et demie. Holmes n'était toujours pas sorti de sa chambre et Arthur commençait à s'impatienter. Madame Holmes avait quitté l'appartement en milieu d'après-midi pour visiter un musée de peinture en compagnie d'autres membres féminins de sa communauté. Elle n'était pas censée revenir avant sept heures.

Assis dans l'un des profonds fauteuils du salon, ayant sans doute légèrement abusé du Cognac d'Aigues-France lors de sa discussion passionnée avec le professeur Watson – qui ronflait désormais, couché sur le sofa –. Arthur sentait ses yeux se fermer. Et, alors qu'il était sur le point de donner l'accolade à Morphée, un fracas de porte ouverte avec violence fit décoller ses fesses du cuir craquant de son siège d'au moins cinq pouces. L'infarctus lui sembla avoir été évité de peu quand son rythme cardiaque retomba sous les soixante-dix-huit pulsations par minute.

Holmes s'était habillé de pied en cap pour l'action : pantalon épais, chemise beige à nombreuses poches, casquette à visière et grand imperméable.

« Messieurs, réveillez-vous ! Arthur ! Professeur Watson ! Il est temps de partir en guerre contre le mal. Et sachez que notre ennemi a un cœur de pierre et qu'il n'est pas des moins farouches. »

Après avoir regardé sa grosse montre à gousset, Holmes prit son fusil de chasse à canons sciés et son grand couteau Bowie. Il cassa l'arme à feu, la chargea à la chevrotine reliée, mit des cartouches dans les poches de sa chemise et dans celles de son imperméable.

Toujours étendu sur le sofa, Watson bâilla en omettant de mettre une main devant sa bouche. Après s'être frotté les yeux, il s'alluma une cigarette américaine et ceintura ses revolvers sous son gros ventre. Une fois debout, il dégaina ses Colts *peacemaker*, en fit cliqueter les barilletts et les rengaina en les faisant tourner — un geste théâtral qu'il avait sans doute observé au cirque du Général Custer, dont il ne ratait aucune représentation à Battersea. Arthur eut alors l'impression de voir un vrai méchant sorti d'un illustré sur la conquête de l'Ouest, il imagina même deux légendes possibles : *Watson-the-Kid* ou *Killer Professor*.

Fin prêt quant à son équipement, Holmes ouvrit l'armoire dans laquelle étaient alignées les différentes armes à feu — de quoi gagner la bataille d'Alamo ou prendre d'assaut n'importe quelle capitale. Arthur s'empressa de jeter son dévolu sur une Winchester 73 et une boîte de cartouches.

*

À sept heures et demie précises, Watson démarra en trombe pour s'insérer — sans aucun respect de la sécurité routière la plus élémentaire — dans la circulation saturée de la soirée londonienne.

Sous le sombre couvercle de la nuit d'automne, les immeubles des Worsh se dressaient tels d'immenses cylindres pailletés prêts à aspirer toutes les étoiles des cieux. Le *side-car* traversa le quartier worsh pour rejoindre l'East End — mais à bien y réfléchir, il effectua le trajet deux ou trois fois plus vite que lors de leur précédente excursion, manquant probablement de tuer quelques piétons et autres conducteurs, traumatisant à jamais un chat blanc qui avait décidé — quelle inconscience ! — de traverser la rue au petit trot et s'était retrouvé projeté en arrière par le souffle d'air généré par le véhicule vrombissant.

*

Le professeur Watson freina brutalement pour garer le *side-car* devant la chapelle Wolcroft. Aucun des trois occupants du véhicule n'eut vraiment le temps d'observer la demeure et son parc, car un cri trancha la nuit, un cri bientôt suivi de plusieurs autres. Holmes se mit debout dans la voiture, tendant l'oreille tout en consultant son plan de Whitechapel, afin de localiser l'origine des hurlements.

« Ça vient de Back Church Lane ! hurla-t-il. Allons-y ! »

Le *side-car* démarra si vite que le détective retomba violemment à sa place, son plan sur les genoux... Et dans la seconde suivante, comme par enchantement, son fusil à canons sciés pesait dans ses mains.

Quelque chose gênait profondément Arthur, quelque chose qu'il avait vu, ou au contraire qu'il n'avait pas vu dans le jardin de John D. Wolcroft. Il aurait aimé faire demi-tour, maintenant, pour inspecter le parc de plus près, quitte à le quadriller avec une compagnie de gardes libertaires et à le passer au peigne fin.

*

La jeune femme avait été éventrée comme les autres. Elle semblait exsangue.

« La flaque de sang fait moins d'une pinte », remarqua Holmes.

Plusieurs gardes libertaires tentaient de canaliser la fureur des membres du comité de vigilance de Whitechapel, mené par George Lusk. Un des gardes, qui reconnut en Sherlock Holmes le seul agent de sa majesté autorisé à tuer sans avoir à en rendre compte, permit à celui-ci de passer le cordon de sécurité. Holmes dit alors aux gardes en désignant Arthur d'un mouvement du menton :

« C'est un médecin spécialisé dans ce genre de cas. »

Arthur passa de l'autre côté du cordon de sécurité et s'agenouilla près des restes de la jeune femme en évitant le sang répandu autour du bassin et de la tête. En fait, il y avait très peu

de sang, trop peu au vu des atroces mutilations dont le corps avait fait l'objet : ventre ouvert du haut du vagin jusqu'au bas du sternum, une ouverture en C, provoquée par un coup unique de bas en haut.

Le meurtrier est droitier.

La femme était trop propre et ses vêtements trop coûteux pour qu'elle fût une infortunée du même type que les précédentes victimes. Toute la masse intestinale et utérine manquait ; Arthur ne pouvait imaginer un homme susceptible de faire cela à une femme. Et même si un tel homme pouvait exister, quelle obscure compulsion avait bien pu le pousser à commettre une telle sauvagerie, et dans quel but ? Outre la nature immonde des blessures, il fallait une force considérable pour forcer la chair à ce point avec un couteau mal aiguisé, déchirer ainsi les tissus, broyer les os, détruire les organes. Les plaies n'étaient pas nettes, les chairs avaient été bien plus déchiquetées que tranchées. Arthur réprima plusieurs haut-le-cœur et respira profondément pendant plus d'une minute avant de pouvoir reprendre ses observations médicales. S'aidant d'un spéculum, il observa longuement une des plaies et y aperçut comme du sable blanc, des gravillons plutôt.

On a bougé le corps, cette jeune femme n'a pas été tuée ici.

Le médecin rangea son matériel après l'avoir essuyé et bientôt Holmes le prit à part.

« Qu'en dites-vous ? Avez-vous déjà vu une chose semblable ?

— Non.

— Cette infirmière rentrait de son travail quand c'est arrivé. Le meurtrier ne tue pas que des prostituées. Moi qui n'imaginai qu'un massacre de femmes de mauvaise vie pour des raisons vaguement morales... Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— Comment savez-vous qu'il s'agissait d'une infirmière et qu'elle rentrait du travail ?

— Elle porte des chaussures plates adaptées à la marche, fonctionnelles, sur la semelle droite j'ai remarqué un bout d'étiquette pharmaceutique récent, et croyez-moi, je m'y connais en étiquettes de ce genre. Elle n'est pas d'un haut

échelon social et pourtant ses vêtements sont propres du jour, aseptisés, et malgré cela tachés par un liquide qui n'est pas du sang — de l'urine peut-être, du pus, allez savoir. À la lumière on voit bien qu'elle porte une robe d'uniforme. Ses mains ne sont pas manucurées. Elle a des ongles courts, très propres ; une légère odeur d'antiseptique colle encore à ses doigts. Ses cheveux sont attachés par souci d'hygiène. Elle ne porte aucune bague, ni collier ni bracelet. Son cou présente des marques dues au frottement répété des fines lanières d'un masque d'infirmière. Mais ce genre de marques disparaît très vite, donc elle rentrait de son travail, ses poignets sont irrités par l'usage de gants en latex, stériles mais mal talqués. De plus, l'hôpital le plus proche — la clinique du docteur Llewellyn — n'est qu'à un pâté de maisons, et seule une femme n'allant pas très loin, dans un quartier familial, se serait promenée ici, à cette heure. Cette ruelle est très sombre alors que les autres rues alentour sont bien éclairées, alors pourquoi est-elle passée là ? Tout simplement parce qu'elle y habite, nous sommes juste sous ses fenêtres.

— Vous êtes stupéfiant.

— Nous devons nous dépêcher... Peut-être même est-il trop tard.

— Dois-je prendre un peu de ce sable pour l'analyser ?

— Faites, mais je crois que dans quelques minutes, il ne nous sera plus utile... Dépêchons-nous ! »

*

Watson enfourcha la moto et démarra. Arthur s'accrocha à lui. Holmes monta dans le *side-car* et tira en arrière les deux chiens de son fusil. Durant le trajet, Holmes et Arthur se lancèrent dans une conversation hurlante et effrénée.

« Qu'avez-vous remarqué Arthur, au sujet de la blessure ?

— Elle n'est pas nette, ce n'est probablement pas un couteau qui a fait ça. Je suis quasiment certain que cette blessure est l'œuvre d'un droitier, ce qui continue d'innocenter Wolcroft. À moins qu'il ne soit ambidextre ?

— La Reine m'a assuré que non, mais ça ne prouve rien. Et au sujet du sang ?

— Il n'y en a pas assez.

— Avez-vous remarqué autre chose...

— Je ne crois pas.

— Vous êtes sûr ?

— Elle a été déplacée. Elle n'a pas été tuée là.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, Arthur, il n'y a aucune trace de sang alentour, pas la moindre goutte passé un rayon de deux yards. J'ai tout d'abord pensé comme vous, qu'elle avait peut-être été jetée d'un véhicule. Mais si tel avait été le cas, la flaque de sang n'aurait pas eu cette forme et il y aurait eu plus de sang dans ses cheveux et sur ses joues. C'est l'assassin qui a laissé ce sable dans la plaie. Elle n'est pas tombée d'une moto ou d'une voiture, elle n'a pas été tirée jusque-là. Elle a été assassinée exactement là où elle a été trouvée — sous ses fenêtres. Toute la solution se trouvait dans les carnets d'Henry Wolcroft. Évidemment. D'où la rapacité de ce cher Sir Richard Burton. Ne jamais oublier l'adage, Arthur : face à un meurtre, éliminez une à une les hypothèses rigoureusement impossibles, et alors ce qu'il reste, aussi étonnant soit-il, n'est autre que la vérité. L'Éventreur de Londen n'est pas un homme, et je suis prêt à parier ma maigre fortune que certains paysans anatoliens ont vu en Sir Henry Wolcroft leur sauveur involontaire... »

*Où notre trio d'aventuriers découvre
enfin la véritable identité
de l'Éventreur qui terrorise Londen*

Conformément aux ordres de Holmes, Watson stoppa la moto devant les grilles d'entrée de la demeure Wolcroft sur Whitechapel Hight Street. Le vent s'était levé et agitait les plus hautes branches des arbres du parc. Un parfum de poussière sèche, de mort tiédissante ou imminente et de pollution chimique hantait tout le quartier. Holmes reniflait l'air comme un chien de chasse. Les narines pincées de son nez de rapace — il en aurait été tout autrement s'il avait pris l'habitude de consommer sa cocaïne par voie nasale — se dilataient et se resserraient en rythme. Après s'être raclé la gorge et avoir craché sur le revêtement asphalté quelques gouttelettes de salive, il descendit le premier de la voiture, cassa son fusil pour vérifier que celui-ci était bien chargé, puis le referma d'un geste vif. Ses mains tâtèrent ses poches pour y vérifier la présence de cartouches supplémentaires.

Watson descendit ensuite, plaçant sur son front un étrange appareil qu'il mit en marche. Il s'agissait d'une sorte de lampe frontale, une lampe de mine plus qu'améliorée ; son faisceau, assez fin, éclairait à plus de cent yards. A l'aide d'une molette placée sur le côté de la lampe, le professeur en élargit le rayon, ce qui eut pour effet d'en diminuer la portée. Une fois le réglage à son goût, il saisit une lampe-tempête dans une des sacoches de la moto et la confia à Arthur avant de dégainer ses Colts, d'en tirer les percuteurs en arrière. Arthur alluma puis leva la lampe-

tempête à hauteur de ses yeux après avoir vérifié que sa Winchester était chargée. Un peu en retrait, il se tenait prêt à toute éventualité.

« Holmes, pensez-vous que nous soyons en danger ?

— Oui, Arthur. Bien plus que vous ne le supposez, mon ami. Que chacun reste sur ses gardes ! »

Holmes chaussa les lunettes détectrices de chaleur qui lui firent comme un masque de carnaval postindustriel.

Les trois hommes avancèrent jusqu'aux grilles du parc ; celles-ci étaient fermées par une lourde chaîne. Watson en força le cadenas en tirant dessus au revolver à trois reprises, sans demander l'avis de Holmes qui se contenta de passer le premier. Leurs armes pointées droit devant eux, les trois hommes progressèrent de front dans le jardin battu par un vent glacial.

« Par Kali ! » jura Holmes qui venait d'apercevoir quelque chose grâce à son matériel sophistiqué.

En éclairant la chapelle Wolcroft avec sa lampe frontale, le professeur Watson offrit à ses compagnons un spectacle digne d'un monde où la magie et les Worsh existaient, un monde où de terribles démons se mêlaient à la population, un territoire parallèle où le surnaturel n'était pas banni du quotidien. Accroché au grand démon du mausolée comme un enfant aux jupes de sa mère, John D. Wolcroft, nu, les cheveux ébouriffés, buvait à grandes gorgées le sang qui coulait du bec de pierre du monstre valaque. Un liquide sombre, presque noir, que la créature régurgitait pour son maître.

Arthur posa la lampe-tempête à ses pieds et épaula la Winchester. D'un mouvement parfaitement silencieux, il arma la carabine en faisant jouer son levier d'armement en avant, puis en arrière.

« Holmes, quelle est donc cette folie ?

— Croyez-vous toujours que ce sont les Worsh qui ont tué ces femmes, Watson ?

— Non.

— N'y a-t-il pas solution plus profitable que de vendre à un Anglais, stupide et orgueilleux, le démon valaque, le vampire qui vous oppresse depuis des siècles ? »

Comme si elle avait entendu les mots de Holmes, la bête bougea, terrifiante avec sa gueule allongée, coiffée de quatre cornes, dotée d'un bec acéré détrempé de sang, de forme identique à celui d'un poulpe. La chose se dressa alors sur ses pattes immenses et griffues, vomit la dernière pinte de sang qui remplissait sa gueule afin de grogner avec la force d'une tempête. Haute de plus de huit pieds, elle devait peser mille livres, voire plus.

Frappé par ce hurlement et l'haleine pestilentielle qu'il charriait, Arthur eut alors la certitude qu'il allait mourir, ici à Londen, au pied de la chapelle Wolcroft, griffé par un vent polaire, éventré par la folie d'un monde qui n'était pas le sien, qui ne le serait jamais.

Tout en enfonçant dans le creux de son épaule, jusqu'à la douleur, la crosse de sa Winchester, il ferma les yeux une seconde, peut-être moins, persuadé qu'il ne reverrait plus jamais Londres, Portsmouth, le phare de Southsea, sa chère Touie enceinte, l'Ile de Wight et Madame Smith.

Bousculé par le monstre visiblement furieux, John D. Wolcroft tomba en hurlant pour s'écraser presque sans bruit sur la pelouse automnale et malade du parc.

« Sus à l'ennemi ! »

Watson et Holmes qui avaient mis le démon en joue, ouvrirent le feu. Plusieurs projectiles touchèrent la bête qui chuta derrière la chapelle, hors de vue. Arthur tira lui aussi, mais sa balle se contenta d'écorner la corniche de la chapelle.

Holmes s'élança pour contourner l'édifice et ouvrit le feu à nouveau.

« Il a franchi le mur d'enceinte d'un simple saut ! Retournons au *side-car*. »

Le cœur propulsé à un rythme dangereux, Arthur s'approcha de Sir John D. Wolcroft. L'astrologue était tombé de trois fois sa hauteur, une bien mauvaise chute – sa tête avait heurté une pierre enfouie dans l'herbe rase, le cuir chevelu était entamé, le blanc de l'os pariétal, visible. Des sursauts, insoutenables à observer pour un badaud, mais encore plus pour un médecin, agitaient son corps. Une ébullition de bave blanche mêlée de sang dégorgeait du coin de sa bouche. Pour

Arthur, pour le jeune médecin qu'il était encore et toujours malgré les événements, cet homme, ce fou, souffrait d'une très forte commotion cérébrale dont il ne se relèverait sans doute jamais.

Il s'agenouilla juste à côté du corps et utilisa son mouchoir pour nettoyer, autant que faire se peut, la bouche de Wolcroft.

«... Le sang... La vie éternelle, telle était sa promesse », murmura l'homme à terre, entre deux gargouillis. « Maintenant, monsieur Doyle... vous savez ce qu'est vraiment un strigoï, un vampire... »

Cette voix d'homme à l'agonie était si faible qu'Arthur ne pouvait jurer avoir bien entendu. Un bras le saisit au passage.

« Venez ! ordonna Holmes. Avant de faire du bouche à bouche au coupable, il est de notre devoir de protéger les innocents. »

Bien sûr, pensa Arthur en récupérant sa Winchester.

Les innocents.

*Où la poursuite s'engage en side-car,
la nuit, dans Whitechapel*

Les trois hommes coururent jusqu'au *side-car* que Watson démarra sans attendre. Arthur, qui ne voyait pas grand-chose, regrettait d'avoir laissé sa lampe-tempête derrière lui, dans le parc de la demeure Wolcroft.

« Il n'ira pas vers les quais, hurla Holmes, il est trop lourd pour nager. Il va monter au nord, le long de Commercial Street, ce coin regorge de ruelles et plus à l'ouest se trouvent tous les entrepôts de Spitafields où travaillent toutes les putains de Church Street. »

Watson accéléra dès qu'il vit au loin des passants plaqués contre un mur, au coin de Commercial Street et de Wentworth. Un homme et une femme qui avaient sans doute vu passer la bête et montraient du doigt une direction précise. Le professeur tourna à gauche dans Wentworth et appuya à fond sur la commande d'accélérateur. Comme il se préparait à rattraper le monstre, il dégaina un de ses Colts.

Quelques secondes plus tard, Arthur vit la bête s'attaquer à la porte vitrée d'un immeuble vétuste, l'arracher littéralement de ses gonds et disparaître dans les ténèbres du hall d'entrée.

« Il va tenter de nous semer par les toits. Créature de peu d'intelligence ! » jura Watson.

Au moment même où Arthur regrettait de ne pas avoir de carnet pour noter cette injure qu'il n'allait pas tarder à oublier, le professeur poussa la commande de répulsion gravitationnelle. Le *side-car* s'éleva brutalement dans les airs, jusqu'à survoler

les toits d'une bonne vingtaine de pieds. Arthur avait le vertige et décida de rengainer la Winchester dans l'étui de selle prévu à cet effet pour mieux s'accrocher à Watson. Son trouble se transforma en une peur panique quand Holmes s'écria : « Là ! »

Grâce aux lunettes détectrices de chaleur, il était facile pour Holmes de repérer la bête. Arthur se demanda comment cette chose pouvait avoir le sang chaud et comprit, avec une certaine brutalité, que c'était le sang tiède de l'infirmière qui maculait la bête que Holmes venait de repérer.

Le monstre se tenait immobile, accroupi au bord d'un toit. Sans doute était-il trop diminué pour tenter de sauter. Watson lança le *side-car* dans une descente pour le moins osée tout en brandissant son Colt. Au premier coup de feu, la bête se retourna vers ses assaillants et grogna. Cinq autres coups de revolver retentirent dans la nuit et au moins deux balles touchèrent le monstre. Celui-ci, surpris par l'attaque et peut-être aveuglé par le phare du *side-car*, reçut en pleine poitrine une décharge de chevrotine reliée, puis une seconde qui le fit voler trois étages plus bas, dans une ruelle déserte.

Sans même prendre le temps de stabiliser sa machine, le professeur Watson engagea le *side-car* dans un piqué dément, à la poursuite du monstre, diminuant la répulsion gravitationnelle tout en prenant de la vitesse. Doyle, le cœur au bord des lèvres, avait du mal à se concentrer sur la situation. Il se sentait plus spectateur qu'acteur. À côté de lui, Holmes rechargeait son fusil, confiant une cartouche de chevrotine à chaque canon brûlant et fumant.

« Watson, dit Holmes en fermant son fusil de chasse, ce que vous arrivez à faire avec cet engin m'étonnera toujours.

— J'avoue que les modifications que je lui ai apportées ne sont pas pour me déplaire. Un jour, tout le monde volera en Watsonmobile ! »

La bête ne se trouvait plus dans la ruelle. Elle avait laissé derrière elle une véritable rivière de sang.

N'oublie pas, poète, noires sont les eaux du Styx sur lesquelles évolue Charon

Et s'en reviennent toujours à l'île ceux qui n'ont pas su franchir l'Achéron

Arthur avait appris ces vers, quelque part au beau milieu de l'enfance, et n'arriverait sans doute jamais à les oublier.

Watson laissa le *side-car* en répulsion gravitationnelle à plus de dix pieds d'altitude pour prendre le temps de recharger son Colt. Puis, ayant penché le véhicule de dix degrés, il éclaira toute la ruelle en lui faisant effectuer un tour complet. Surgi d'une poche d'ombre violée par le phare du *side-car*, le monstre – ténébrion de toute démesure – sauta et s'accrocha à l'avant du véhicule juste devant Sherlock Holmes, plantant ses griffes pierreuses et aiguës dans la carrosserie de la voiture.

Nul ne me griffe impunément, ne put s'empêcher de penser Arthur,

Alors que Watson peinait à redresser l'appareil déséquilibré qui s'approchait dangereusement d'un mur de brique, Holmes tira à deux reprises sur le monstre, en pleine gueule, lui faisant lâcher prise. Libéré de cette contrainte le *side-car* fonça vers le mur opposé qu'une augmentation violente de la répulsion gravitationnelle fit défiler à toute allure. Arthur ferma les yeux et cria. Hors de danger, à une cinquantaine de pieds d'altitude, Watson essuya les perles de sueur qui couvraient son front avant de faire descendre le *side-car* à petite allure.

*

Contrairement à son habitude, Holmes ne sortit du véhicule que lorsque celui-ci fut posé. Il marcha tout doucement vers sa proie et, chemin faisant, deux douilles vides tintèrent sur les pavés. Il rechargea son fusil avant de tourner autour du démon comme pour s'assurer de son existence. Il le toucha du bout de son arme, puis du bout du pied. Le professeur Watson, essoufflé, et Arthur, choqué, livide, pas encore remis de ses émotions, le rejoignirent.

Holmes contemplait la bête comme s'il s'agissait d'une sculpture délicate. Il alla même jusqu'à s'agenouiller et l'éclairer avec sa loupe pour mieux l'observer, comprendre sa nature exacte.

Arthur comprit alors ce qui le fascinait tant chez cet homme que l'on surnommait avec pertinence « l'assassin royal »...

Coexistaient chez Holmes une sorte de folie furieuse, esthétique, et un courage sans limite. Le tout formait une alchimie qui le dominait, le faisait aller de l'avant chaque fois qu'il se trouvait en guerre contre le mal, confronté à une situation difficile face à laquelle n'importe quel esprit sain aurait préféré la fuite à l'affrontement. D'une certaine façon, sans doute parce qu'il était le produit d'une civilisation avancée, Holmes était plus beau, plus fascinant, plus terrifiant que la goule pétrifiée qu'il venait de terrasser. Arthur ne pouvait pas décrire fidèlement un tel justicier, toujours enclin à trouver du plaisir quand venait le moment de la mise à mort. Il ne pouvait pas cautionner de tels actes de sa plume. Et voilà pourquoi, dans son œuvre officielle, il travestissait la vérité.

Sherlock Holmes, celui que je connais, est trop fascinant, trop dangereux pour être offert fidèlement au public ; je n'ai pas le droit de faire un héros d'un monstre. Je n'ai pas le droit de faire une apologie permanente de la justice expéditive. La justice est une chose sacrée, une charge, et ne doit pas refléter les réactions viscérales des foules de tout ordre. Même s'il s'agit d'une foule de lecteurs.

Holmes bloqua le monstre à terre en lui broyant la gorge avec le pied droit. Et Arthur eut alors une illumination, il assistait au spectacle clair-obscur de l'archange terrassant le dragon. Après avoir repris son souffle, Watson s'approcha de son vieil ami, un revolver dans chaque main. Arthur préféra rester en retrait.

« Comment est-ce possible, Holmes ?

— Les paysans anatoliens avaient trouvé un moyen de le pétrifier, de le dominer, de le rassasier. Peut-être une magie, une technique propre à leur culture. Et quand des siècles plus tard, Sir Henry Wolcroft, ce fou, proposa d'acheter le mausolée, le village comprit qu'il s'agissait là d'une bonne occasion de se débarrasser du monstre valaque et de gagner de l'argent. Ça n'aurait pas été un crime si terrible, s'il n'y avait pas eu la pollution de Londen. Année après année, les acides en suspension dans l'air, concentrés dans les précipitations, ont attaqué la couche de pierre qui maintenait le démon prisonnier. John D. Wolcroft s'en est aperçu, il a dû reconstituer le puzzle

en lisant les carnets de son grand-père avant de proposer un pacte au monstre. Vous ne vous souvenez pas de cette odeur chimique dans le parc ? »

— Oui...

— De l'acide chlorhydrique, Watson, il n'y a rien de mieux pour détruire les roches calcaires. John D. Wolcroft nettoyait peu à peu cette bête à l'acide, d'où le sable et les gravillons retrouvés dans les plaies des mortes.

— Tout ça pour être immortel, les gens sont étranges », ajouta Arthur qui avait maintenant osé s'approcher un peu plus.

Watson et Holmes mirent la bête en joue. Le jeune médecin fit un pas de plus et assista au déluge de feu, de poudre et de plomb. La tête du démon explosa, le sang noir jaillit par saccades sur les pavés puis mourut en un lac immense, propre à nourrir et à aspirer toute l'obscurité de la ruelle.

Arthur s'agenouilla près de la bête morte. Il la toucha du bout des doigts. Malgré ce geste, il n'arrivait pas à croire en son existence. Quelque part, tout au fond de lui, quelque chose lui conseillait de ne pas y croire, de ne pas accepter la réalité de deux mondes parallèles, du sien — où il allait être père — et de celui de Sherlock Holmes. Ne pas accepter cet état des choses l'empêcherait sans doute de sombrer à jamais dans la folie.

*Où, une fois la bête terrassée, notre trio
s'en retourne à la chapelle Wolcroft*

Les badauds et les membres du comité de vigilance de Whitechapel s'étaient tant et si bien rassemblés devant la chapelle Wolcroft, que Watson dut garer le *side-car* un peu à l'écart. Holmes demanda au professeur de lui prêter un de ses Colts, puis il se fraya un chemin à travers la foule. Les gardes libertaires qui condamnaient l'entrée le laissèrent passer, ainsi que ses deux compagnons. S'approchant de John D. Wolcroft toujours allongé sur la pelouse, Holmes le mit en joue.

Un garde libertaire tenta de s'interposer, mais deux de ses collègues l'en empêchèrent.

« Il a le droit de faire ça, la Reine lui a donné ce droit, annonça l'un des deux gardes. Il est Sherlock Holmes... »

Arthur s'interposa entre l'homme à terre et Holmes, décidé à tirer.

« Je vous en prie, ne le tuez pas, laissez-le mourir en paix, j'ai prêté le serment de sauver la vie de chacun de mes patients. Désormais, il est un de mes patients...

— C'est ça votre justice, monsieur Conan Doyle ?

— Oui, Holmes, il est l'astrologue et l'ami de la Reine, elle ne vous pardonnerait pas un tel scandale. Il nous faut sauver les apparences. »

Watson récupéra son Colt, laissant Sherlock Holmes suspendu dans les gréements de ses troubles pensées,

Quelques minutes plus tard, en présence de Sherlock Holmes, grimaçant, et de John Halliwell Watson, un rien

triomphal pour le bien des photographies, le préfet de police chargé de l'affaire déclara aux journalistes présents :

« Sir John D. Wolcroft a aidé messieurs Holmes et Watson ici présents à découvrir, puis à tuer le monstre qui ensanglantait Whitechapel, Malheureusement, l'astrologue et ami de la Reine a été très grièvement blessé durant la traque. Un médecin s'occupe actuellement de lui, et nous espérons qu'il se rétablira bientôt. »

Arthur se tenait à l'écart pour ne pas apparaître sur les photos. Ce qui ne l'empêcha pas d'entendre la question d'un des journalistes dont le magnésium de l'appareil photo venait de flasher dans la nuit.

« Pourquoi Sir Wolcroft était-il nu, monsieur le préfet de police ?

— Parce qu'au moment où la bête l'a attaqué, il était dans un état d'extrême concentration médiumnique, pour aider de son mieux messieurs Holmes et Watson. Et que cet état d'extralucidité ne peut être atteint que dans la nudité la plus totale. Je n'ai rien à ajouter, merci. »

Et les trois hommes se séparèrent face à la meute de journalistes, qui préféra se ruer sur le préfet de police plutôt que d'aller poser des questions à Sherlock Holmes ou à son excentrique acolyte.

*

De retour au *side-car*, amer, Holmes poussa Watson dans un coin sombre. Arthur assistait à la scène, incapable de tousser pour signaler sa présence.

« C'est ça votre définition de la justice, mon vieil ami ? Wolcroft est officiellement innocenté alors qu'il avait pactisé avec le mal ? Jamais, ô grand jamais, je n'aurais cru trahison possible de votre part. Vous vous êtes vu sourire devant ces journalistes ?

— Je ne suis pas très photogénique, il faut bien que j'aide un petit peu la technique.

— Il suffit ! »

— Vous prenez les choses trop à cœur, Holmes. Arthur a raison, il fallait éviter le scandale à tout prix. La Reine, rien ni personne n'est plus important que la Reine ! Et Wolcroft était considéré par tous comme son confident, l'homme qui était le plus proche d'elle. Il était son amant ! N'avez-vous donc aucun respect pour celle que vous dites tant servir ?

— Son amant ? Raison de plus pour le tuer. Et s'il survivait à ses blessures ? Vous y avez pensé...

— Je ne pense qu'à ça, Holmes. Et je crois bien que ça m'empêchera de dormir pendant bien longtemps.

— Alors, mon vieil ami, vous qui m'accompagnez depuis si longtemps, vous qui serez bientôt le parrain de mon premier enfant, vous qui m'avez déjà vu ôter tant de vies, il fallait me laisser le tuer. Votre bon sommeil est plus important que la vie d'un nuisible de son genre. C'était ça la justice... Et rien d'autre. C'est parce que j'aime tuer ceux qui le méritent que la Reine m'en a donné le droit. C'est comme ça qu'elle garantit les libertés du plus grand nombre... Et même malgré cela, Moriarty ose toujours et encore se dresser contre moi. Je suis la face claire des ténèbres. Je suis ce petit manquement à la liberté, cette épine dans le pied qui fait mal à chaque pas, mais qui garantit la cohésion de notre société libertaire...

— Vous n'êtes pas cela, Holmes. Sans vouloir vous offenser, vous vous mentez. Vous êtes l'assassin royal et rien de plus... Et vous devriez être content de votre soirée, vous avez éliminé le monstre qui ensanglantait Whitechapel et Moriarty a perdu une manche. C'est à votre tour de déplacer une pièce. Vous avez repris la main ! »

Holmes se retourna et fixa un instant un arbre du parc.

« Il fallait me laisser le tuer, mon vieil ami. C'était ça la justice. »

Watson posa une main ferme sur l'épaule droite de Holmes, puis se tourna vers Arthur.

« Je crois qu'il est temps pour vous de retrouver votre chère Touie...

— Je le crois aussi.

— Quelle soirée, Arthur ! Quelle soirée ! »

*Où par une grise journée de novembre,
 sous un ciel fuligineux,
 A. C. Doyle décide
 de se rendre à Londres, afin de prêter
 main-forte à Scotland Yard*

Un léger brouillard avait envahi la baie de Portsmouth, moutonnant de toutes ses ouates entre les côtes d'Albion et un pays de France à jamais invisible. Arthur, plus sombre qu'à son habitude, regardait d'un œil distrait, tantôt l'horizon de gaze, tantôt le journal froissé, plié en deux, qu'il avait négligemment posé à côté de lui, sur le banc humide où il était assis depuis deux bonnes heures.

En première page, une énorme manchette tonitruait noir sur blanc :

« L'Éventreur frappe encore ! Un meurtre plus horrible que les précédents. »

Deux jours auparavant, une jeune femme était morte à Londres, dans le quartier de Whitechapel, une prostituée âgée de vingt-cinq ans : Mary Jane Kelly. L'article n'était pas avare en détails sordides, loin de là, et Arthur l'avait lu de si nombreuses fois qu'il le connaissait par cœur...

C'est en ce matin glacé du 9 novembre que John Bower, venu au 13 Miller's Court demander à Mary Jane Kelly ses arriérés de loyer, découvre tout ce qui reste de la jeune femme.

La victime, morte depuis la veille, est allongée sur le dos, dans son lit, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre – une blessure nette et profonde ; l'œsophage est sectionné net, les vertèbres apparaissent au fond de la plaie. Ses oreilles et son nez ont été coupés, de même que ses seins. Le tout repose sur la table de nuit, juste à côté du lit. Tout le visage, lacéré, est totalement méconnaissable. L'abdomen et l'estomac ont été largement ouverts. Les reins, eux aussi, ont été retirés du corps et placés sur la table de nuit. Le foie, détaché de la cavité abdominale, repose sur la cuisse droite de la victime. L'utérus ainsi que toutes les parties génitales sont soit déchiquetés soit manquants. Les cuisses sont grandement mutilées, la dextre en particulier, dont le fémur est visible sur plus de huit pouces de longueur.

Il ne fait aucun doute que Mary Jane Kelly est la dernière victime en date de Jack l'Éventreur. L'arme du crime ? Toujours la même : un couteau aiguisé, dont la lame avoisine les six pouces.

Et pendant qu'un assassin rôde dans l'East End, il en est pour dire, tel George Lusk, défenseur des petites gens, président du Comité de Vigilance de Whitechapel, que Scotland Yard ne fait rien.

Arthur ramassa le quotidien pour éviter qu'un enfant ne puisse le trouver et le lire. Puis il rentra chez lui, d'un pas indécis, le journal roulé serré, coincé sous son bras. Une fois arrivé dans le refuge de son cabinet glacial, il recopia sur son carnet tout ce que le journal comportait comme faits concernant le décès de Mary Jane Kelly. Juste les faits. Une fois toutes ces informations consignées, il utilisa le journal pour raviver son poêle à charbon et donner un peu de chaleur à la pièce.

Tout en consultant ses notes sur les meurtres précédents, ainsi qu'une carte récente de Whitechapel, qu'il avait grandement annotée, il se fit du café à la turque, en posant sur le dessus du poêle, maintenant brûlant, une gamelle de fer-blanc remplie d'eau glacée et d'arabica fraîchement moulu.

Le café mit dix bonnes minutes à fumer. Ce liquide très chaud nécessitait des égards d'habitude réservés aux vieilles

ladies. Sa consommation imposait un calme absolu dans chacun des gestes, afin de ne pas soulever le marc que l'eau frémissante avait répudié au fin fond de la gamelle.

Beuah ! Quelle puissante horreur... À voir la qualité d'un tel café, je comprends maintenant pourquoi les Roumains se sont tant acharnés à bouter les Ottomans hors de leurs frontières.

Arthur reposa la gamelle presque pleine sur le bord du poêle et se cala dans son fauteuil pour réfléchir, la tête en arrière, les yeux mi-clos.

Dix jours auparavant, il avait écrit à l'un des inspecteurs chargés de l'enquête, le sergent détective George Godley ; il avait choisi quelqu'un d'assez bas dans la hiérarchie de Scotland Yard, en espérant que celui-ci ne se trouvait pas inondé de courriers fantaisistes et de lettres atroces provenant de faux Jack l'Éventreur – une engeance de plaisantins douteux qui semblait avoir grandement prospéré ces dernières semaines dans tout le pays.

Le texte de sa lettre, concis, allait à l'essentiel :

Cher Sergent Détective George Godley,

De nombreux éléments – que je ne puis malheureusement vous communiquer, car ils relèvent du domaine de l'intuition et non de celui de la déduction scientifique – me poussent à croire que Jack l'Éventreur est un proche de la Reine. Je pencherais pour son astrologue, si elle en a un, ou un spirite de ses connaissances. Le prénom Jack est à prendre en compte, l'assassin se prénomme sans doute John.

Je sais à quel point de telles allégations peuvent paraître honteuses et inutiles, ainsi livrées brutalement sans la moindre preuve, mais je tiens à ce qu'il existe une trace écrite de mes assertions dans vos dossiers.

Je vous prie de traiter ces informations parcellaires, cette modeste piste, ni avec un zèle excessif, ni par le mépris total et l'oubli.

Je reste votre dévoué, hors de tout anonymat,

Arthur Conan Doyle M.D., 1 Bush Villas, Southsea, Hampshire.

Cette lettre avait eu un petit effet : un extralucide de haute renommée dans les salons londoniens – Robert James Lees – qui s'était présenté de son propre chef au poste de police de Whitechapel pour y rencontrer Frederick George Abberline, y avait été interrogé toute la nuit durant, avant d'être relâché, visiblement innocent et en possession d'alibis inattaquables.

La presse avait fait grand cas de ses révélations. Lees clamait haut et fort que Jack l'Éventreur était un meurtrier à deux visages, sans qu'il pût expliquer clairement ce qu'il entendait par là.

Mais Arthur comprenait, lui, ce que pouvait être un meurtrier à deux visages : un maître et un esclave, un monstre qui tue pour le compte d'un être à l'apparence humaine, mais sans doute encore plus monstrueux.

Depuis deux ans et demi, je sais qu'il existe deux mondes parallèles. Peut-être plus. Dans un de ces mondes, j'ai modestement contribué à la capture de l'Éventreur en compagnie de Sherlock Holmes et du Professeur John Halliwell Watson. Mais ce monde n'est pas le mien...

Et qu'ai-je fait pour mon monde, celui de Touie et de l'enfant quelle porte ? Rien, si ce n'est écrire une lettre ridicule qui a causé du tort à un innocent et n'a aucunement aidé Scotland Yard dans son enquête sur Jack l'Éventreur.

Le monde dans lequel je vis est un reflet déformé du monde de Sherlock Holmes, de ce monde étrange qui m'a tant appris. Watson me l'a dit : il me suffit d'interpréter l'image déformée pour trouver la solution du problème. Il me faut remettre à plat le miroir déformant, trouver les clés de ces déformations.

Je peux aider à la capture de l'Éventreur, il me suffit d'interpréter les signes, de décrypter une image boursouflée... Tout est dans mes carnets, mais ce ne sont que des mots, pas des témoignages ou des impressions, juste de l'encre sur du papier. Les mots ne peuvent pas remplacer le réel et sa tyrannie... Le joug des odeurs et des couleurs, des voix dans la

nuît, des cris des putains, du bruit du couteau, de l'odeur du sang répandu sur les pavés glacés...

Trêve de tergiversations, Arthur !

C'est à Londres que les choses se passent et Dieu vomit les tièdes !

Arthur ouvrit le tiroir de son bureau afin d'en extraire son revolver — un Bland-Pryse modèle 1879. Il cassa l'arme, en vérifia le mécanisme et le barillet, la dureté de la queue de détente ainsi que le graissage de ses différentes pièces mobiles, principalement l'éjecteur en étoile.

Il prit dans le même tiroir une boîte en carton contenant vingt-cinq cartouches qu'il déchira d'un coup sur le coin de la table au moment même où Touie, comme précédée par son gros ventre, ouvrait la porte et pénétrait dans son cabinet sans s'être donné la peine de frapper. Les grosses cartouches — du calibre .577 — avaient roulé pour certaines sur le tapis, pour la plupart sur le bureau.

« Arthur ! Mais que faites-vous donc ?

— Je me prépare... Il faut que j'aille à Londres, Touie, j'en suis désolé. Je partirai demain matin, par le premier train. »

Sa femme le regarda dans les yeux, à la fois surprise et contrariée.

« Et je suppose que je n'ai aucune objection à formuler, aucune inquiétude à avoir, alors que mon mari s'est enfermé dans son cabinet pour y jouer avec son revolver.

— Je vous jure, Touie, ma chère, qu'il n'y a là aucun jeu, bien au contraire. L'affaire est sérieuse. »

Touie s'approcha de la gamelle en fer-blanc qui contenait le café à la turque dans lequel Arthur s'était contenté de tremper les lèvres. Le visage déformé en une moue désapprobatrice, vaguement crapaudine, la jeune femme s'approcha de son mari en plaquant ses mains dans le creux de ses reins.

« Je ne tiens pas à vous ennuyer, mon mari, avec mes interrogations d'épouse trop curieuse, mais puis-je quand même savoir ce qui vous appelle à Londres, en novembre, alors que l'orchestre philharmonique de cette belle capitale pourrait aisément donner un concert dans la montgolfière qui non seulement me sert de ventre, mais régurgite aussi avec

empressement toute la nourriture que j'ai eu le malheur d'avaler ?

— Jack l'Éventreur ! Ni plus ni moins. Je ne peux pas vous expliquer, principalement pour votre propre sécurité, mais je sais, je sens que je peux aider à sa capture.

— Rien que ça... Avec l'aide du fantôme d'Edgar Allan Poe, je suppose...

— Cette discussion ne mène à rien, Touie, je vous promets de rentrer vite. Et d'être prudent.

— Et moi, je vous propose de ronfler cette nuit dans ce cabinet glacial, une fois que vous aurez eu l'obligeance d'en faire le ménage. Je m'en vais préparer votre valise avec le peu de bonté qui me reste ! Et vous avez tout intérêt, cher mari, à me ramener de Londres autre chose qu'un herpès ou une chaudepisse ! Ou à ne revenir qu'une fois guéri ! »

Sur ces mots, Touie claqua la porte du cabinet de toutes ses forces.

Ah, les femmes...

« Je ne vais pas au bordel, Touie ! Je vais pourchasser Jack l'Éventreur ! »

Cette affirmation, tenant tout autant de l'éruclation que de la supplique, n'eut aucunement l'effet escompté, car au loin une autre porte claqua, probablement celle de la chambre conjugale.

Dix minutes plus tard, une valise en toile et son contenu de chemises froissées, de sous-vêtements propres, de pantalons qu'il était désormais utile de repasser pour la seconde fois, se répandaient en travers des escaliers sur plus de trois pas de long.

Arthur contempla ce spectacle désolant, que le chat familial trouvait quant à lui passionnant, et décida que le rangement de tout cela pourrait tout aussi bien attendre les premières lueurs de l'aube.

*Où A. C. Doyle, ayant pris
une chambre à la pension
de famille Paysley,
décide de se rendre à Whitechapel
pour la troisième nuit consécutive*

Arthur vérifia sa check-list une dernière fois :

- 1/ Revolver chargé
- 2/ Cartouches supplémentaires
- 3/ Pipe & tabac & briquet
- 4/ Carnet de notes rouge
- 5/ Carnet de notes bleu
- 6/ Flasque de whisky
- 7/ Plan de Whitechapel annoté, plan de Londres
- 8/ Crayon noir & gomme

Il enfourna le tout dans sa sabretache et en ferma les deux verrous. Fin prêt à suivre la piste de Jack l'Éventreur pour la troisième nuit consécutive, il vérifia son allure générale dans la psyché qui renvoyait d'habitude une image incomplète du lit. Il en profita pour tailler légèrement sa moustache et couper quelques poils nasaux par trop apparents.

Arthur avait principalement mis à profit ses deux premières escapades nocturnes dans l'East End pour se familiariser avec les rues et les ruelles de Whitechapel. Il en avait aussi profité pour faire le tour des deux principaux débits de boisson fréquentés par les prostituées : le *Ten Bells* qui se trouvait sur Church Street, juste à côté de l'endroit où avait été assassinée

Mary Jane Kelly ; et le *Princess Alice*, au coin de Wentworth et de Commercial Street, non loin de l'endroit où avait été retrouvé le corps de Martha Tabram, le 7 août 1888, à une époque où l'on ne parlait pas encore de Jack l'Éventreur. Il s'était aussi approché, sans y entrer, d'une célèbre maison close, sise sur Greenfield Street, à moins de cent cinquante *yards* du trottoir sur lequel avait été retrouvé le corps d'Elizabeth Stride, une des deux victimes du *Coup Double* de la nuit du 30 septembre.

*

En descendant les escaliers de la pension, bien décidé à faire le moins de bruit possible, Arthur se trouva quand même apostrophé par Mrs Paysley qui avait visiblement passé une bonne partie de sa soirée à tendre l'oreille, en attendant que les degrés craquassent enfin. Elle se tenait sous le chambranle de la porte de sa chambre, vêtue d'un pyjama blanc, lui même empaqueté dans une sorte de longue chemise de nuit rosâtre.

« Docteur Doyle, vous nous quittez encore à une heure tardive, comme la veille et l'avant-veille. On pourrait croire avec votre sacoche de cuir, qui semble bien lourde, que vous êtes cet assassin dont tout le monde parle...

— Je suis heureux de vous apprendre, Mrs Paysley, que ce n'est pas le cas. Je n'ai de pulsions meurtrières qu'envers les gens de bonne famille, à l'éducation supposée parfaite, qui oublient parfois, quand vient le tard, de s'occuper de leurs affaires. Ma sacoche, une véritable sabretache de notre si belle cavalerie britannique, si vous voulez tout savoir, ne contient que des carnets de notes, quelques instruments nécessaires à tout diagnostic gynécologique — quel mot compliqué pour parler d'une cavité si simple — et une flasque de whisky, seul vice que je me permettrai de vous confesser ce soir. Voilà tout le matériel dont un médecin a besoin pour écrire une étude statistique sur les pathologies des filles de petite vertu. Reste que, pour ausculter de telles personnes, je suis contraint, et je le regrette, de me plier à leurs horaires. J'espère que tout cela restera entre nous. »

Visiblement choquée, Mrs Paysley regagna sa chambre sans même souhaiter une bonne soirée au docteur Conan Doyle.

*

Une fois dans la rue, Arthur gagna la gare ferroviaire de King's Cross où il prit un fiacre et demanda à être conduit au *Princess Alice*. La petite voiture, tirée par deux juments grises, suivit en toute logique Pentonville Road, traversa le quartier de Shoreditch par City Road et Great Eastern, avant d'arriver devant le débit de boissons par Commercial Street : un trajet de près de deux *miles* effectué en un peu moins d'une demi-heure, à cause de la circulation chargée.

Les nombreux clients du pub s'étaient réfugiés à l'intérieur pour échapper au froid tranchant de la nuit londonienne. Arthur joua des coudes sans méchanceté et commanda une pinte de bière au comptoir. On fit glisser vers lui une chope de *stout* trop fraîche, qu'il paya sans attendre en faisant claquer ses *shillings* sur le bois ciré, avant d'aller s'asseoir dans un coin où il pourrait surveiller toute la salle et notamment la clientèle masculine. Une fois son gosier adouci et sa belle moustache alourdie de mousse, il remarqua un jeune homme d'une trentaine d'années assis seul à une table, vêtu des pires haillons, mais aux cheveux propres et au visage rasé de frais, exempt du moindre escarre ou bouton, de la moindre croûte.

Arthur sourit et se dit que ce jeune policier de belle ascendance n'était décidément pas doué pour les déguisements. Une barbe de trois jours, des rougeurs à la gorge et au nez, ainsi qu'un peu de gras dans les cheveux semblaient être un minimum pour ressembler à un pauvre. Et encore valait-il mieux avoir des dents de devant manquantes et une infirmité quelconque : pied bot, doigt sectionné par une machine, bec-de-lièvre charcuté au canif, dos cassé par un lumbago mal soigné...

Tout en gamahuchant sa bière épaisse, Doyle continua à observer le jeune homme qui, à dire vrai, devait être un tout petit peu plus âgé que lui. Ce hère d'opérette semblait occupé à surveiller les clients bien habillés. Doyle se concentra, se

perdant dans son observation et, au bout de quelques secondes, il frappa la table du poing en s'exclamant haut et clair :

« Ah, le coquin ! »

Plusieurs clients et clientes se tournèrent vers le jeune médecin qui se sentit alors obligé d'entonner une fort mauvaise chanson de son invention, pâle parodie d'une chanson à boire écossaise dont il avait oublié les paroles exactes.

« C'est un fameux coquin, qui boit comme un seul homme, c'est un fameux rupin que dans la ruelle on assomme ! »

Cela fit rire une des filles. Une Écossaise probablement.

Arthur en profita pour se lever de son banc, chope à la main, et se diriger d'un pas assuré vers le client mal déguisé.

« Jeune homme ! Je suis fin prêt à parier une tournée générale que nous nous connaissons.

— Z'ai ben peur que non, m'sieur, vous z'allez perdre tout votre bon'argent », répondit l'homme attablé, avec un accent de l'*East End* fort mal imité, derrière lequel on devinait de nobles intonations irlandaises, visiblement impossibles à dissimuler.

« Vous avez la mémoire courte, monsieur Wilde, nous nous sommes rencontrés chez notre éditeur américain, dans ses bureaux ici à Londres, pas plus tard que le mois dernier. Nous y avons beaucoup discuté littérature. Vous m'avez parlé de Sherlock Holmes et moi du *Crime de Lord Saville*.

— Arthur Conan Doyle ! Évidemment, suis-je bête... Mais comment avez-vous réussi à me reconnaître ?

— J'ai d'abord reconnu vos cheveux et vos mains, impeccables, qui jurent au beau milieu de votre fort mauvais déguisement.

— Si mauvais que ça ? »

Arthur s'assit pour répondre :

« J'en ai bien peur. Seule la politesse légendaire des gens d'Écosse m'empêche de vous dire à quel point vous faites factice.

— Factice, quel adjectif délicieux... J'aime les adjectifs du théâtre et de l'opérette, comme vous vous en doutez. Quant à mon déguisement... Voilà tout le problème quand on est riche d'âme, on ne peut réussir à être pauvre d'apparence, même en y

passant du temps. J'aurais à coup sûr eu plus de succès en me déguisant en putain de luxe. »

Doyle et Wilde trinquèrent, chope contre chope.

« Que faites-vous ici, Wilde ? Ainsi grimé ?

— Ne le dites à personne, Conan Doyle, mais je suis à la poursuite de Jack l'Éventreur. Le sujet d'un prochain récit, je suppose. Depuis que j'ai lu *Dr Jekyll et Mr Hyde* cette idée m'obsède... Avoir autant de talent que ce Stevenson est un blasphème !

— Vous êtes à la poursuite de Jack l'Éventreur, mais pourquoi ne pas laisser cela aux policiers ?

— Fidèle à mon adage, "Ce qui dans la vie est anormal entretient un rapport à l'art", je me refuse à laisser ce croque-mitaine contemporain aux seules mains des journalistes, des rapports de police et des médecins légistes à l'esprit aussi étroit que le tranchant d'un scalpel. Jack est trop excitant ; cet anthropophage que l'on dit sodomite mérite plus que le réel ! Il mérite une pièce de théâtre ou peut-être un opéra et son *libretto*... Et des illustrations inquiétantes, comme tracées au charbon et au sang coagulé, alimentées par la noirceur de l'âme humaine ! Jack mérite du fard, du maquillage, des faux-semblants, des fausses pistes, de la soie, du satin, des essences précieuses, des parfums d'Italie, des lames de Damas, où l'or se dispute à la morsure de l'acier trempé. Il mérite qu'un peu d'art soit plongé vif dans la lave de ses exactions. Il mérite le Panthéon, des louanges, des réponses toutes faites, brillantes comme le diamant. Des tapisseries infernales, tissées pour moitié d'extravagances et pour moitié de faits. Il lui faut des nuits d'amour avec Aphrodite, des banquets avec Dionysos, une conversation avec Œdipe, une partie d'échecs avec la Mort. Il mérite un bûcher et des cierges. Et surtout, quelqu'un se doit de lui donner la parole. Or, comme il ne parle pas dans la réalité, si triste, si terne, ou seulement par l'entremise de cartes postales constellées de fautes d'orthographe, soi-disant adressées depuis l'enfer, je me propose de donner la voix d'or et de pestilences qui sied à ce personnage tragique, de si haute mythologie, rempli de tant de modernité.

— Je pense plutôt que ce monstre mérite la corde, pour le moins, une bonne corde bien rêche...

— Alors laissez-moi la littérature et je vous laisserai la corde. »

Voilà une bonne idée, se dit Arthur. On ne peut imaginer esprit plus éloigné du mien que celui de Wilde. Complémentaires s'il en est, à nous deux nous devrions trouver ce monstre.

« Savez-vous garder un secret, Oscar ?

— Loin des salons et des damoiselles virginales qui les peuplent, ça m'est tout à fait possible... »

Tu n'as rien à perdre, Arthur....

« Je suis moi aussi à la poursuite de l'Éventreur.

— Évidemment... Et je m'en sens d'un seul coup médiocre, privé de ce qui m'avait jusqu'alors semblé une attitude littéraire d'une grande originalité... Vous préparez un *Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur* ! Génial, formidable, bouillantesque, époustouillant, ai-je envie de clamer, haut et fort. Y apprendra-t-on que le docteur Watson est l'Éventreur ? Ou mieux, qu'il s'agit de Holmes... Imaginez Holmes, squelettique, ténébreux comme des ombres africaines, obligé de retirer du corps de ces infortunées des parasites d'origine intra-terrestre qui menacent la monarchie britannique... Merveilleuse idée, non ?

— Je ne prépare rien de tel, je vous l'ai déjà dit, je vous laisse la littérature et je me contenterai de la corde.

— Formidable, j'en reste original et sans doute unique ! »

Arthur remarqua que tous les clients ou presque regardaient Wilde vociférer et s'enthousiasmer ; il ne put s'empêcher de se racler la gorge pour calmer les ardeurs et les envolées dramatiques de son interlocuteur :

« Un peu de discrétion. Oscar, s'il vous plaît... Vous avez plus d'idées à la minute qu'un souverain durant tout son règne.

— Être discret, moi ? Pourquoi me demander telle infamie ?

— Pour réussir à démasquer ce monstre... Je crois que nous devrions enquêter ensemble, joindre nos forces et nos talents, si divers.

— Mais quelle idée ! Vous voulez dire : former une sorte de club contre le mal qui plane sur Whitechapel. Pour le traquer et l'anéantir.

— Quelque chose dans ce goût-là, Oscar. Quelque chose comme ça...

— Puis-je trouver le nom de ce club ?

— Je doute qu'il ait besoin d'une appellation pour l'instant, c'est un club si fermé...

— Un club secret, bien sûr... »

Wilde, visiblement à l'acmé de la félicité, se mit à applaudir en silence. Et, oubliant tout de son déguisement raté, il enfonça une cigarette dans son fume-cigarette doré et l'alluma.

« Formidable ! Il faut toujours être quelque peu invraisemblable, et votre idée l'est pleinement.

— N'oubliez pas : un peu de discrétion.

— Et par où commencer ? » demanda Oscar Wilde, occupé à fumer sa cigarette et à chercher la pose adéquate pour y parvenir de la façon la plus élégante.

« Il nous faut revenir sur les lieux des crimes dans l'ordre chronologique, consulter nos notes, partager nos impressions et réfléchir. Trouver pourquoi cet homme, ce monstre tue ces femmes. Et comprendre comment il parvient à échapper à Scotland Yard, meurtre après meurtre.

« Interrogé par la police, l'extralucide Robert James Lees a parlé à la presse d'un meurtrier à deux visages. Ils pourraient être deux. Si tel est le cas, qu'est-ce qui les lie ? Quel est le moteur de leur confiance absolue l'un envers l'autre ?

— L'amour, hasarda Wilde.

— S'ils sont amoureux l'un de l'autre, dégoûtant mais tout est possible, pourquoi ont-ils besoin de tuer des prostituées ? Ça ne colle pas, les gens amoureux n'éventrent pas les filles de joie pour s'emparer de leurs viscères. Et de toute façon, nous ne trouverons rien en restant ici, à boire des bières et à discuter, activité certes des plus agréables, mais peu productive. Battons le pavé, monsieur Wilde ! Confions notre esprit à la ville. Les traces sont certes froides, mais pas muettes pour qui sait les faire parler. »

Doyle vida sa chope d'un trait et en frappa le fond contre la table. C'est à ce moment précis que Wilde se racla la gorge et annonça d'une toute petite voix :

« Tout cela pourrait être dangereux...

— Sans doute.

— Alors il me faut au préalable passer dans un certain établissement de Greenfield Street...

— Est-ce vraiment le moment pour la gaudriole, Oscar ?

— Je ne tiens pas à m'y rendre pour la gaudriole, cher ami, mais voyez-vous, supposons que nous démasquions Jack l'Éventreur ce soir et qu'il me tue dans l'affrontement qui suivra... Tout est possible et c'est plutôt une belle mort, vaguement théâtrale, qu'on peut rendre un peu posée pour les photographes. Enfin... Mettez-vous à ma place, je ne peux certes pas mourir vêtu ainsi, dans ces terribles haillons que j'ai passé des heures à parfumer sans succès.

— Certes pas...

— Et mes vêtements de tous les jours, bien que cela ne veuille rien dire en ce qui me concerne, ainsi que ma canne, se trouvent sous la responsabilité d'une tendre jeune fille qui travaille dans cet établissement de Greenfield Street dont je viens de vous parler. Mademoiselle Lilas, voyez-vous, m'héberge depuis quelques jours, à grands frais, dans la plus belle chambre de l'établissement : la suite "Messaline". Et je dois concéder que cette courtisane française veille comme une louve sur ma garde-robe... »

*Où A. C. Doyle et O. Wilde
(après un passage éclair
dans une maison close de Greenfield
Street) commencent leur enquête*

Wilde était sorti du bordel de Greenfield Street comme un roi progresse sur le tapis rouge de son couronnement. Magnifique, sûr de sa beauté, se permettant l'extravagance d'un costume lie-de-vin à revers saumon, le port d'un long manteau clair à col de fourrure et dans le rôle du détail létal, de la petite fantaisie absolument nécessaire : un bonnet d'artiste, blanc comme neige, bien posé sur sa longue et belle chevelure noire.

Une fois au beau milieu de la rue, battant le pavé de ses bottines probablement sur mesure – en cuir rouge et vif comme la viande tranchée du matin, l'écrivain d'origine irlandaise jongla avec sa canne, puis fit briller, à la chiche lumière d'un lampadaire à gaz, la lame qui y était dissimulée.

« Je suis un homme prudent et organisé », assura-t-il à Conan Doyle tout en faisant tournoyer sa canne-épée avec deux doigts et une dextérité dont Arthur n'aurait jamais cru son compagnon capable, trop enclin à le considérer comme un dandy corseté et prêt à ruisseler de larmes à la moindre égratignure.

Conan Doyle sourit et produisit dans la lumière du même lampadaire les courbes et les angles mats de son revolver.

« Monsieur Wilde, armé de la sorte vous ressemblez à Mr Hyde, ou pire à un personnage d'Alexandre Dumas. Je crois, sans fausse modestie, être le plus prudent et le mieux organisé

des deux. Tout le bénéfice d'un séjour formateur au service de la marine de Sa Majesté. »

Une fois son numéro de charme achevé, Doyle rangea son arme dans sa sabretache et les deux hommes se mirent en marche. Wilde progressait dans la rue en sifflotant une vieille ballade irlandaise. Il s'arrêta quand Doyle s'empara de sa carte de Whitechapel et la déplia à la faveur d'un lampadaire à gaz moins chic que celui de Greenfield Street. Arthur s'était bien préparé, il avait matérialisé d'une croix écarlate chacun des emplacements des meurtres, et les avait numérotés par ordre chronologique.

« Je vous propose de commencer par Martha Tabram, la première victime que l'on peut éventuellement attribuer à l'Éventreur. Laissons de côté Emma Elizabeth Smith, agressée le 3 avril de cette année par trois jeunes gens et qui succomba le 5 du même mois d'une péritonite. Tabram a été tuée juste à côté du pub où nous nous trouvions tout à l'heure. »

Les deux hommes traversèrent la nuit et ses ruelles d'un bon pas, croisant des policiers en patrouille, parfois un homme ou une femme qui trottaient pour rentrer à son domicile.

Une fois parvenu sur les lieux du crime, Arthur utilisa son briquet pour éclairer et lire ses notes :

« Abberline considère Tabram comme une des victimes de l'Éventreur, alors que McNaghten la rejette formellement.

— L'un des deux a tort, annonça Wilde avec une certaine malice.

— Voilà ce que nous savons du jour où Martha Tabram a trouvé la mort... Dans la soirée, en compagnie d'une autre putain, "Pearly Poil", Tabram racole au *Princess Alice* un caporal et deux soldats en permission. On la voit pour la dernière fois avec un des soldats, qui reste encore aujourd'hui non identifié, à 11 h 30 du soir. Mais elle ne succombe qu'à 3 h 00 du matin, des blessures infligées par trente-huit coups de canif et un coup de baïonnette triangulaire en plein sternum. Tout accuse le soldat, mais justement, n'est-ce pas là une sorte de mise en scène, de répétition avant le lever de rideau ? »

Silencieux, Oscar Wilde regardait, depuis quelques minutes déjà, l'endroit où Martha Tabram avait été assassinée. Arthur

s'y intéressa à son tour ; il s'agissait d'une venelle sombre, humide, glaciale, dessinée par deux murs de brique aveugles qui semblaient se rapprocher à force de viser le ciel.

« Cet endroit est malsain, marqué comme une bête au fer rouge, annonça Wilde. Il devrait faire l'affaire et pourtant quelque chose me gêne.

— Le coup de baïonnette ? demanda Arthur.

— Entre autres. »

Oscar s'avança dans la ruelle ténébreuse au point d'y disparaître. Soudain sa voix se fit entendre, alors qu'il restait invisible, dévoré par la nuit liquide.

« Jack est un acteur *et* un exhibitionniste. Il joue le rôle de sa vie ; il ne maquille pas ses crimes, pas même le premier, surtout pas le premier. Il aime voir ce qu'il fait. Il aime montrer ce qu'il fait. Il vit pour transformer sa tâche en spectacle, en message. Il lui faut de la lumière, des articles de presse. Il lui faut à chaque fois imposer sa marque. Et la première fois est la plus importante, c'est celle qui donne le la de la symphonie noir et sang qu'il a longuement mûrie, c'est celle qui captive l'attention. Jack se venge de quelque chose, pas de quelqu'un. Il a un but. Il ne tue pas avec un canif ni avec une baïonnette. Il utilise un couteau de boucher. Et ce ne sont pas les meurtres qui le motivent, c'est quelque chose d'autre, quelque chose qui passe par ces meurtres et qui empêche ces derniers d'être une finalité. »

Doyle, qui n'avait cessé d'observer la ruelle en prenant des notes, y pénétra jusqu'à trouver Wilde, adossé à un mur de brique, songeur.

« Je suppose donc qu'il nous faut rayer Tabram de la liste et passer à Mary Ann Nichols ? demanda Conan Doyle.

— C'est mon sentiment. Est-ce le vôtre ?

— Je ne sais pas. J'ai eu l'impression que vous vous sentiez, par certains côtés, proche de cet assassin et ça m'a...

— Troublé ? Oui, Arthur, je suis proche de lui. Je crois que je comprends certains de ses choix, certaines de ses motivations. J'ai souvent pensé à tuer, ou faire tuer ces gens pauvres, si laids, si sales, qui rendent le monde invivable, qui défigurent Londres. Ils sentent si mauvais, ils agressent le

regard, et je pourrais tant ajouter à la liste des désagréments dont ils sont la source et le fleuve. Mais la pulsion n'est pas la raison, et je reste raisonnable à ce sujet, parvenant même à me dégoûter de mon manque d'humanité. Je suis proche de Jack l'Éventreur. Il me fascine... Et il ne m'est que partiellement incompréhensible.

— Ce qui fait de vous l'homme dont j'avais besoin. Passons à Mary Ann Nichols, tuée à Buck's Row le 31 août. C'est à un demi-*mile* d'ici, en remontant Old Montague Street... Et là, à coup sûr, il s'agit bien d'une victime de Jack l'Éventreur. »

Wilde proposa une gorgée de whisky à Doyle qui accepta l'alcool et toussa ensuite.

*

À Buck's Row, Doyle sortit ses notes de sa sabretache et se plaça sous un lampadaire pour pouvoir les lire.

« Mary Ann Nichols, dite "Polly"... Vers 3 h 45 du matin, le 31 août 1888, Charles Cross et Robert Paul, qui se rendent à leur travail, découvrent son cadavre, ici. La robe de la victime est relevée jusqu'à la hauteur de l'estomac. La dernière personne à avoir vu Mary Ann Nichols vivante est Ellen Rolland qui la rencontre vers 2 h 30 devant un pub : *The Frying Pan* et lui propose d'aller dormir ensemble à l'asile du 18 Thrawl Street. C'est le docteur Llewellyn qui pratiquera l'autopsie – le corps a été lavé malgré les ordres de la police. Voici son rapport d'autopsie que je vous lis in extenso ;

« Cinq dents sont manquantes et on remarque une légère lacération de la langue. On note une légère contusion au niveau du maxillaire inférieur, sur le côté droit du visage. Celle-ci pourrait résulter d'un coup de poing ou de la pression d'un pouce. On remarque une contusion circulaire sur la face gauche du visage, qui pourrait également avoir été infligée par la pression de plusieurs doigts. Sur le côté gauche du cou, à un pouce sous la mâchoire, on observe une incision courant sur quatre pouces environ, jusqu'à l'oreille. Du même côté, mais un pouce plus bas, on note une incision en arc de cercle, qui commence un pouce plus en avant que la précédente et se

termine à trois pouces sous le maxillaire droit. Cette incision a complètement tranché les tissus jusqu'aux vertèbres. Les larges vaisseaux sanguins ont été coupés des deux côtés du cou. Cette incision court sur environ sept pouces. Toutes ces blessures ont été probablement causées par un couteau à longue lame modérément aiguisé et utilisé avec une grande violence. Pas de sang sur la poitrine, pas plus que sur le corps ou les vêtements. Pas d'autres blessures sur le corps jusqu'à ce qu'on en vienne à la partie inférieure de l'abdomen. À deux ou trois pouces du côté gauche de l'abdomen, on remarque une plaie aux contours déchiquetés. La blessure est très profonde, les tissus sont déchirés. Plusieurs coups ont été portés en travers de l'abdomen. Du côté droit, trois ou quatre coupures similaires ont été causées avec une grande violence de haut en bas. Les coups ont été portés de gauche à droite et pourraient avoir été l'œuvre d'un gaucher. Toutes les blessures ont été causées avec la même arme. Même en tenant compte du sang absorbé par les vêtements, la quantité de sang retrouvée sur les lieux du crime est anormalement faible : moins d'une pinte. »

Arthur marqua une pause :

« Voilà qui est étonnant pour moi qui suis médecin, de telles blessures, doublées d'aspersions artérielles, puisque l'aorte et la carotide ont été tranchées, auraient dû produire quatre à cinq pintes de sang ; et ce n'est pas le cas. Qu'en pensez-vous, Oscar ?

— À mes yeux Mary Ann Nichols est la première victime de l'Éventreur. Ça ne fait aucun doute, je perçois dans le rapport de police les signes d'un *modus operandi* qui se met en place, qui n'est pas tout à fait rôdé. Et puis il y a tous ces détails qui hurlent que le spectacle vient de commencer et qu'il ne fait que commencer.

« Ce meurtre me conforte dans ma théorie de l'Éventreur exhibitionniste. Et je vais vous dire pourquoi : cette rue n'est pas bien éclairée en dehors du lampadaire sous lequel nous nous trouvons et d'un autre, à cinquante pas d'ici, mais elle fait neuf *yards* de large, avec des trottoirs d'un *yard*. À quatre heures du matin à Whitechapel, des charrettes passent, des gens vont au travail comme ceux qui ont trouvé ce corps, les putains

rentrent aux asiles de nuit, les bordels dégorgent leurs clients aisés. Et ceux-ci se déplacent en berline, en fiacre. Buck's Row n'est pas un coin passant, je vous l'accorde, mais nous sommes à moins de vingt *yards* de Whitechapel Road, une artère éclairée, où la circulation est incessante, de jour comme de nuit. Faisons une petite expérience. »

Oscar mit ses mains en porte-voix et cria : « Au meurtre ! » imitant à la perfection la voix d'une Irlandaise terrifiée.

Malgré la fraîcheur de novembre, plusieurs fenêtres s'ouvrirent sur Buck's Row. Doyle les compta, quatre en tout ; et à l'une d'entre elles la lumière avait été allumée. Il regarda sa montre : une heure du matin passée de cinq minutes.

« Je vous l'ai dit, Arthur, Jack est un acteur doublé d'un exhibitionniste. Tous doivent être en mesure de contempler son œuvre, son *pouvoir*.

— Nous continuons ?

— Autant boire le calice jusqu'à la lie. Pour moi, c'est une sorte de Graal.

— Je vous en prie, Wilde, gardez ce type de commentaire pour vous. Je suis catholique, par Dieu ! Passons à Annie Chapman, tuée le 8 septembre ; le corps a été retrouvé sur Hanbury Street, près du *Ten Bells*, le pub où elle racolait. »

*

Doyle et Wilde marchèrent jusqu'à l'endroit où l'on avait retrouvé le cadavre d'Annie Chapman.

« La dernière personne à voir Annie Chapman vivante est Elizabeth Darrell ; il est 5 h 30 du matin, ce 8 septembre. Annie Chapman discute avec un inconnu à peine plus grand qu'elle, mais assez costaud ; cette femme fait quatre pieds trois quarts de haut. Elle sera tuée dans les minutes suivantes, donc cet homme de petite taille est fort probablement Jack l'Éventreur. Notez le côté audacieux de ce crime. Le jour se lève, nous sommes en septembre, Hanbury Street est une rue assez large pour que passent des fiacres et des charrettes et nous sommes un samedi matin, autant dire qu'il y a du monde dans les rues, pour aller au travail par exemple. Le rapport du légiste nous

apprend qu'il a fallu plus d'un quart d'heure au meurtrier pour mutiler cette pauvre femme. L'assassin lui a prélevé l'ensemble de la masse utérine ainsi que le vagin, qui n'ont pas été retrouvés sur les lieux du crime. Pour tout arranger, une véritable mise en scène a été effectuée : toutes les possessions de la morte, à l'exception de ses bagues, qui ont été dérobées, se trouvaient à ses pieds, disposées dans un ordre rigoureux.

— Tuée alors que le jour se lève ? Ils sont forcément deux, l'un fait le guet pendant que l'autre opère.

— D'accord, Oscar, deux hommes. Travaillons sur cette hypothèse qui corrobore la théorie de l'extralucide Robert James Lees, celle du meurtrier à deux visages. Mais alors qu'est-ce qui les lie ?

— Peut-être y a-t-il un homme et une femme ?

— Je n'y crois pas. Nous parlons de meurtres sauvages qui feraient vomir n'importe qui, d'assassinats au caractère éminemment sexuel. S'ils sont deux ou même plus nombreux que cela, je ne crois pas qu'il puisse y avoir de femme dans le lot.

— Auriez-vous une conception préhistorique de la femme ? Celle d'une créature pure et faible, incapable de commettre un meurtre ? »

Pour toute réponse, Arthur se contenta de grimacer.

« Et s'il s'agissait d'une conjuration pour nettoyer les rues de Whitechapel ?

— D'accord, Oscar, mais pourquoi les éventrer ? Il serait si facile de les tuer autrement, de se contenter de les égorger par exemple. »

Arthur se frotta les yeux. Wilde semblait épuisé.

« Vous voulez que nous en restions là pour ce soir ? Et que nous nous retrouvions demain au *Princess Alice* pour le *Coup Double* ?

— Continuons encore un peu, proposa Oscar. Je sens que nous approchons, ne lâchons pas le filon. Ils sont deux ; et les filles ne sont probablement pas tuées là où on les trouve.

— Et des organes sont prélevés. Mais pourquoi ?

— Le vampirisme, s'exclama Oscar Wilde. Et si le meurtrier consommait ce qu'il prélève, que ce soit le sang ou les organes ?

Souvenez-vous du mot accompagné d'un morceau de rein, envoyé à George Lusk, où Jack écrit qu'il a fait frire et a mangé l'autre morceau.

— Personne n'a pu prouver que ce rein était celui de Catharine Eddowes. Aucun médecin ne peut le prouver.

— D'accord ; il n'empêche que beaucoup de peuplades croient que la consommation de chair humaine octroie la puissance, l'immortalité. Certains guerriers africains mangent le cœur ou les génitoires de leurs ennemis vaincus, pour s'approprier leur force ou leur virilité. Nos deux assassins, s'ils sont deux, s'imaginent que les meurtres qu'ils commettent font d'eux des êtres plus puissants, voire immortels. Et voilà ce qui les lie, le sentiment d'être supérieurs aux filles qu'ils massacrent. Infiniment supérieurs.

— Je ne vois qu'une objection à votre démonstration, Oscar. Il est impossible de consommer un utérus humain. Un cœur, des reins, je ne dis pas, mais pas l'utérus. Il y a un côté abominable et gratuit dans ces crimes qui ne peut pas s'expliquer par la seule anthropophagie rituelle. »

*

Conan Doyle et Wilde traversèrent tout Whitechapel du nord-ouest au sud-est, un peu moins d'un *mile*, pour se rendre à l'endroit où avait été égorgée Elizabeth Stride.

« Encore une rue large et passante », fit remarquer Wilde alors qu'ils descendaient Berner Street.

Arthur sortit son carnet :

« Le *Coup Double*, Elizabeth Stride. Ne nous intéressons qu'à ce qui diffère du précédent meurtre. Elizabeth Stride, née Gustafdotter, en Suède, n'a pas été éventrée, juste égorgée. Contrairement à toutes les autres victimes de l'Éventreur, les témoignages abondent, et décrivent quasiment tous le même homme, un Anglais de trente ans environ, de petite taille, corpulent, plutôt bien vêtu. Même le couteau diffère, plus large, plus émoussé...

— Qui a découvert le corps ?

— Louis Diemschütz, un vendeur ambulant qui tirait son attelage dans la cour de Dutfield's Yard en ce matin du dimanche 30 septembre. Quand il trouve le corps, le meurtre vient juste d'être commis. Depuis quelques minutes à peine. »

Oscar Wilde bâilla.

« Supposons que Elizabeth Stride n'ait pas été tuée par l'Éventreur, mais par son rabatteur surpris par l'arrivée de l'attelage. Cela expliquerait les deux couteaux et surtout le second meurtre cette même nuit...

— Je le suppose. »

Wilde bâilla de nouveau, plus bruyamment que la fois précédente.

« Je crois qu'il va me falloir dormir sous peu...

— Ça ne me fera pas de mal aussi ; nous reprendrons notre enquête demain... Monsieur Wilde, pour rejoindre votre Mademoiselle Lilas sur Greenfield Street, il vous suffit de remonter Berner Street, de tourner à droite dans Commercial Road, puis de prendre la première à gauche qui n'est autre que Greenfield Street.

— Merci pour tous ces renseignements, Arthur. Alors à demain, au *Princess Alice* vers 9 h 00 du soir ?

— Parfait.

— Sachez, monsieur, que vous êtes tout aussi impressionnant que votre détective, Sherlock Holmes. Je ne serais que moyennement surpris d'apprendre que vous consommez de la cocaïne et jouez du violon.

— Rien de tout cela, monsieur Wilde. Je ne suis qu'un modeste médecin d'origine écossaise, catholique, habitant la banlieue de Portsmouth et qui aime jouer au cricket le week-end avec ses amis.

— Une activité physique... Quel triste tableau, auquel il ne manque que la messe hebdomadaire !

— Rentrez bien, monsieur Wilde !

— Merci ! »

Et tandis qu'Oscar Wilde s'éloignait pour regagner son bordel à pied, Arthur héla un fiacre. Il s'y installa et donna l'adresse précise de la pension Paysley. Immédiatement, la voiture s'élança dans Berner Street et le glakis de la nuit.

Fatigué, mais pas au point de s'endormir, Arthur regardait son plan de Whitechapel, suivant du bout du doigt l'itinéraire emprunté par le fiacre. Et soudain, alors que son doigt atteignait une croix rouge, il fit stopper l'attelage.

Catharine Eddowes... La seconde victime du Coup Double.

Arthur descendit du fiacre et donna une livre sterling, une petite fortune, au cocher : « Attendez-moi ici, le temps nécessaire. Ce bonus s'ajoute au prix de votre course, ce n'est pas un acompte.

— Bien, monsieur, annonça le cocher sans paraître plus surpris.

— Sommes-nous loin de Mitre Square ?

— Vous plaisantez ? Nous y sommes... Il vous suffit de remonter Duke Street sur vingt pas, là à votre droite.

— Merci ! »

Arthur gagna Mitre Square au petit trot. L'endroit était si sombre qu'il dut éclairer son carnet avec son briquet de marine. Elizabeth Stride avait été tuée le dimanche 30 septembre entre 0 h 30 et 1 h 00 — heure à laquelle Louis Diemschütz avait découvert son corps. Le cadavre de Catharine Eddowes avait été trouvé à 1 h 45 à Mitre Square, le même jour. Selon le légiste, arrivé sur les lieux à 2 h 03, ce qui lui avait permis de donner l'heure du décès avec une précision satisfaisante, le meurtre avait eu lieu à 1 h 30 environ. Ce qui avait laissé à l'Éventreur une heure grand maximum pour aller de Berner Street à Mitre Square, convaincre une prostituée de le suivre, l'attirer dans un coin sombre et la mutiler, en emportant un rein ainsi que l'utérus. Mais tout portait à croire qu'il n'y avait eu que trente à quarante minutes entre les deux meurtres.

Un mile sépare les deux endroits, soit vingt minutes de marche pour un excellent marcheur qui prend les grandes artères. Sauf que l'assassin vient d'égorger Elizabeth Stride, il est donc couvert de sang. Et il y a tous ces policiers qui patrouillent.

Un fiacre !

Il ne m'a fallu que quelques minutes en fiacre.

Le complice, celui qui est petit et râblé, conduit le fiacre et rabat les filles. L'Éventreur les tue à l'intérieur du fiacre ou à

l'extérieur ; alors que l'autre fait le guet. Ils sont deux, oui. Un noble et son cocher. Seul le cocher se montre. C'est cet homme que tous les témoins décrivent : petit, râblé, très brun, la peau sombre. Ils sont deux et ils utilisent un fiacre. Sinon, c'est impossible.

Mais cela reste impossible. N'importe quel policier arrêterait un fiacre à Whitechapel, en le voyant conduit par un homme dont la description correspond à celle de Jack l'Éventreur. De plus, si on en croit la presse, jamais le moindre témoin n'a parlé de fiacre. Jamais.

Pourtant, c'est la théorie la plus plausible... Elle éclaire quasiment toutes les zones d'ombre.

Toujours plongé dans ses pensées, Arthur regagna son fiacre.

Du sommeil. J'ai besoin de beaucoup de sommeil.

*Où A. C. Doyle et O. Wilde découvrent
enfin qui est Jack l'Éventreur*

Arthur avait dormi comme un bébé et ne s'était réveillé qu'à midi pour affronter, au détour des escaliers, sur le chemin menant aux commodités, le regard réprobateur de Mrs Paysley.

Après avoir déjeuné de fort bon appétit, il passa au bureau du Télégraphe afin d'envoyer une missive rassurante à Touie. Puis il se promena tout l'après-midi de musée en musée, mettant au point sa théorie globale des deux assassins et du fiacre, la consignait, encore et encore sur son petit carnet rouge, y grattant des phrases accusatrices et de noires réflexions dignes d'insectes déments ayant trempé leurs pattes dans de l'encre de Chine.

Une fois la nuit tombée, il alla dévorer une tourte aux rognons dans un pub de Russell Square, arrosant son repas d'une *stout* crémeuse et chambrée. Toujours penché sur son carnet, cerné de notes arrachées et froissées, parfois tachées de bière ou de jus de cuisson, il recoupa sa théorie avec chaque fait connu, chaque témoignage digne de foi. Et sous sa moustache, les mots furent à peine murmurés, confinés dans le silence de lèvres pourtant mobiles. Au milieu d'une foule à laquelle il ne prêtait aucunement attention, le jeune médecin se noyait dans un flot de descriptions, oscillant entre le flux des hypothèses et le reflux des rapports de police.

Une fois son repas terminé, ses notes rangées dans sa sabretache, il prit une voiture pour Whitechapel afin de rejoindre Oscar Wilde au *Princess Alice*. Là, au milieu de la

populace bruyante, des putains encore sous le choc de la mort de la petite Mary Jane Kelly, Arthur n'eut aucune difficulté à repérer son compagnon d'enquête. Wilde s'était déguisé en « Oscar Wilde va à l'opéra » : un mélange lumineux de vêtements jaunes et bleus, souligné par les bottines écarlates qu'affectionnait tant l'écrivain.

Arthur commanda une chope de bière et s'assit en face de son ami. Une fois les salutations d'usage expédiées, il entra dans le vif du sujet :

« J'ai une théorie concernant les meurtres de Whitechapel, et elle vous doit beaucoup, Oscar. Elle m'obsède depuis que je me suis réveillé.

— Vous m'alléchez...

— Ils sont deux. Probablement un noble et son cocher. Le cocher rabat les filles, le noble les tue et les dévore en partie. Tous deux croient œuvrer pour le bien de l'humanité, ou du moins de ceux qui sont à leur image. Ou de leur rang. Voilà pourquoi ils ne tuent que des prostituées. Ils se déplacent en fiacre dans Whitechapel, et c'est la raison pour laquelle les cadavres sont toujours retrouvés dans une rue large ou tout près d'une rue large.

— Et comment êtes-vous parvenu à cette conclusion qui inclue un fiacre, Arthur ?

— A cause des quantités de sang retrouvées à Buck's Row et du temps de trajet nécessaire entre les lieux des crimes du *Coup Double*. J'ai déjà vidé des abcès, soigné des plaies hémorragiques et je sais qu'on s'en trouve toujours éclaboussé d'une manière ou d'une autre, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre. Essayez de faire partir des gouttes de sang sur vos mains, il vous faudra nettoyer la peau avec du savon, ou un linge humecté de salive. Celui qui tue est couvert de sang après chacun de ses crimes. Soit il a le temps de se changer, de se laver, soit il reste invisible dans un fiacre. Et il y a le *Coup Double*, une heure au maximum, une demi-heure plus probablement, pour se rendre de Berner Street à Mitre Square, trouver une prostituée, la mutiler et s'enfuir. Il faut plus de vingt minutes à pied pour faire un tel trajet, et si vous venez d'égorger une femme et que vous êtes couvert de sang, ça ne

tient pas. Aucune fille ne vous suivra. De même si vous êtes essoufflé ou en sueur à la fin du mois de septembre. Je pense aussi à ce policier qui est passé à 1 h 45 à Mitre Square et qui a trouvé le corps, alors qu'un autre policier était passé au même endroit à 1 h 40 avec une lampe et n'avait rien vu. Pourquoi le premier n'a-t-il rien vu alors que Catharine Eddowes a été assassinée à 1 h 30, soit dix minutes plus tôt ? Parce qu'à 1 h 40 il n'y avait rien à voir, aucun cadavre, aucun meurtrier à l'œuvre.

« Voilà ce qui s'est passé cette nuit-là : notre assassin est sur le point d'éventrer Stride quand son complice lui signale l'arrivée de Louis Diemschütz et de son attelage. Ou une variante : le rabatteur tue la fille en entendant arriver l'attelage, ce qui expliquerait la nature différente du couteau. En utilisant le fiacre, les deux hommes se rendent à Aldgate, car ils n'ont pas fini leur tâche de la nuit. Là, le cocher offre de l'argent à Catharine Eddowes, beaucoup d'argent pour coucher avec un noble. Elle le connaît bien, elle n'a pas peur quand elle monte dans le fiacre où elle va se faire massacrer. Une fois leur tâche accomplie, les meurtriers attendent la fin de la ronde du policier James Harvey et déposent le corps dans Mitre Square, puis ils s'en vont. Ils sont déjà loin quand le corps est découvert, cinq minutes plus tard.

— Mais pourquoi personne n'a jamais vu ce fiacre ? La presse n'en a jamais parlé.

— C'est là que mon raisonnement s'effondre... Il manque une pièce au puzzle.

— La police serait de mèche avec l'assassin et gommerait tous les détails concernant le fiacre ?

— Non, c'est une hypothèse de mauvais feuilleton... La police cherche l'Éventreur, jour et nuit, il n'y a aucun doute à avoir là-dessus. Cependant, il manque quelque chose... »

Arthur vida la moitié de sa bière d'un trait.

« Et maintenant ? lui demanda Oscar.

— Nous devons tendre un piège à Jack l'Éventreur.

— Quel genre de piège ?

— Je ne sais pas... Mais j'ai une idée de l'endroit où il faut le tendre : dans le coin de Charlotte Street. Aucun meurtre n'y a

été commis et c'est juste entre Whitechapel Road et Commercial Road, deux artères très larges, bien pratiques en cas de fuite en fiacre. »

Wilde s'alluma une cigarette.

« Charlotte Street, j'aime ce nom... J'ai bien une idée, mais j'ai peur qu'elle ne vous déplaie énormément...

— Au point où nous en sommes...

— Elle implique que nous passions dans un certain établissement de Greenfield Street...

— Ah ça, non !

— Enfin, Arthur, vous voulez mettre fin aux agissements de Jack l'Éventreur, oui ou non ? »

*

« Ça ne marchera jamais ! » s'exclama Arthur juste avant de tremper ses lèvres dans la minuscule tasse de café italien que lui avait apportée Mademoiselle Hué. La jeune femme lui sourit ; il s'agissait d'une beauté quelque peu délétère dont on remarquait surtout le nez slave, légèrement relevé, et le bleu intense des yeux.

« Vous êtes aussi pessimiste qu'une porte de prison », annonça Oscar Wilde en riant et en faisant de grands gestes avec son fume-cigarette. « Et ne vous gênez pas pour moi, prenez un peu de bon temps, cher ami, il faut du temps pour dresser un bon piège et tout autant pour se dénouer les nerfs. »

Depuis une bonne heure, Mademoiselle Lilas avait entrepris de transformer Oscar Wilde en une aguichante prostituée, couvrant l'extravagant jeune homme de jupons, de plumeries diverses et variées, apposant mille couleurs autour de ses yeux et de ses lèvres : du bleu vif, du rouge automnal, différents roses pour les joues.

« Par saint Georges ! » hurla Arthur quand un violent frisson, dû au café soi-disant florentin, secoua tout son corps. « Cette boisson est divine !

— N'en abusez pas... », lui murmura à l'oreille Mademoiselle Hué, dont l'accent hongrois et rocailleux avait

quelque chose d'étonnamment bestial, «... sinon, dernière goutte pipi faire trou dans botte. »

Visiblement satisfaite de sa tirade, Mademoiselle Hué éclata de rire – une hilarité de zygomatiques tendus à tout rompre, de « r » roulés comme des galets sur une plage. Puis, par l'entremise d'un étrange mouvement, rappelant celui de la chenille printanière sur une branche de cerisier en fleur, elle commença à progresser vers Conan Doyle, une fesse après l'autre en suivant le bord du lit.

Tout en surveillant Mademoiselle Hué du coin de l'œil et en se préparant à une tentative d'assaut sexuel qui semblait inévitable, Arthur observait Mademoiselle Lilas à l'ouvrage : la jeune prostituée française venait de serrer une cordelette au milieu d'un coussin oblong, un article de mobilier de taille modeste qu'elle s'empressa de fixer sur la poitrine d'un Oscar Wilde rendu hilare par tant d'attention, et la consommation des étranges cocktails que préparait Mademoiselle Hué.

Insuffisamment préparé à l'assaut, Arthur ne put empêcher la jeune Hongroise de se jeter sur lui dans le but évident de le renverser sur le grand lit de la chambre et de lui faire subir là bien des délices que la morale réproouve.

« S'il vous plaît, non ! »

Conscient de tout le respect qu'il devait à Touie, Arthur se démena et réussit, non sans froisser quelque peu ses vêtements, à repousser la jeune prostituée. Elle s'était accrochée à lui comme un poulpe en mai d'affection et, en quelques secondes à peine, elle avait réussi à explorer de tous ses tentacules – *mais combien cette succube hongroise a-t-elle de mains ?* – des parties de son anatomie qu'il avait jusqu'ici entièrement réservées à la bien chaste Touie.

« Savez-vous tout ce que l'on peut faire avec une langue, docteur ? » demanda Mademoiselle Hué en soupirant exagérément et en faisant aller et venir l'ongle de son pouce droit entre ses incisives écartées par Dame Nature.

Face à l'accent de la jeune Hongroise, Arthur imagina l'organe évoqué aussi râpeux que celui d'un chat de gouttière. Ce qui n'eut pas l'effet escompté. Sentant un début d'afflux sanguin déformer la toile de son pantalon de chez *Romney &*

Sullivan, il fouilla dans sa sabretache pour en extraire une fiole remplie de petits cachets blancs. Il en proposa alors deux à Mademoiselle Hué, assise à ses côtés, dont les cuisses tricotaient en rythme le bord du lit, montant et descendant comme des lames de ciseaux coupant une nappe.

« De la poudre de corne de rhinocéros indien... Ceci devrait vous mettre en pâmoison sans mon aide active, si vous voyez ce que je veux dire, chuchota Arthur à la jeune femme. Cela vient de Paris et on m'a dit que Sade en personne affectionnait ce remède...

— Sade... »

À ce simple mot chuchoté à son oreille, Mademoiselle Hué serra ses cuisses avec une certaine violence et se raidit subitement, le visage congestionné, comme en proie à une bouffée de chaleur, la béatitude en sus.

« Oh, j'ai joui », remarqua-t-elle en posant un index vertical sur ses lèvres charnues et mutines.

« L'effet est proportionnel à la quantité consommée, lui assura Conan Doyle, deux devraient vous suffire si l'on considère vos dispositions naturelles...

— Je ne peux pas en avoir plus, docteur ?

— Plus ? Est-ce bien raisonnable ?

— S'il vous plaît... Plus. »

Arthur grimaça exagérément et lui tendit quatre cachets. Radieuse, Mademoiselle Hué consumma sans attendre la magie du docteur Conan Doyle et l'accompagna d'une gorgée de Colonel Khurtz, le dernier cocktail à la mode à Londres, à base de vin de palme et de gin bleu.

De l'autre côté de la chambre, Oscar Wilde se leva, et fit tourner ses robes et jupons devant le grand miroir doré qui faisait face au lit. Il avait gardé ses bottines rouges qui, désormais, ne juraient plus avec son allure générale.

« Parfait ! » s'exclama l'écrivain irlandais.

Mademoiselle Lilas, aussi excitée qu'un vol de sauterelles sur un champ gorgé de grain, sortit plusieurs perruques d'un secrétaire et se lança dans divers essais, finissant par fixer sur la tête d'Oscar Wilde, ravi, une longue crinière noire et ondulée, aux reflets légèrement bleutés du plus bel effet.

Alors que Mademoiselle Hué ronflait bruyamment en travers du lit, Arthur et Wilde quittèrent la suite « Messaline », après avoir amplement dédommagé Mademoiselle Lilas pour le temps qu'elle avait consacré au déguisement. Wilde avait camouflé sa canne-épée en parapluie de dame, mais ne pourrait pas ouvrir ce dernier s'il se mettait à pleuvoir.

« Mais qu'avez-vous donc administré à Mademoiselle Hué ? » demanda-t-il, faussement choqué.

« Des somnifères... Une dose suffisante pour anesthésier la progéniture affamée d'un lutteur de foire et d'une hyène. Vous avez vu ce qui lui est arrivé tout à l'heure, cette odieuse bouffée de chaleur qui a déformé ses traits pour la faire ressembler à une démonsse lubrique ? Dieu merci, jamais telle horreur n'est arrivée à Touie.

— À votre place, Arthur, je ne m'en vanterais pas.

— Mais enfin ! Nous ne sommes pas sur cette terre pour jouir, monsieur Wilde !

— Je vous le concède. Faire jouir est tout aussi passionnant ! »

*

Dans le froid tranchant de novembre, les deux hommes marchèrent le long des rues larges, faisant le tour des pubs de Charlotte Street et de ses environs, encore et encore. Déguisé en prostituée de luxe, Wilde avait un succès certain. Et c'est avec un talent d'acteur étonnant et une voix de charme imitée à la perfection, qu'il se débarrassait des clients qui, à coup sûr, n'étaient point l'Éventreur.

À quelques *yards* de là, toujours caché dans une zone d'ombre, Conan Doyle faisait le guet, la main crispée sur la crosse de son Bland-Pryse.

Bientôt un client se fit un peu plus insistant que les autres, poussant Wilde dans une ruelle sombre.

« Vous ! » cria Wilde.

L'exclamation fut assez puissante pour que Conan Doyle l'entendît, s'élançât et frappât l'homme à la tête, d'un violent de coup de crosse.

Essoufflé, mais rassuré de voir son compagnon indemne, Arthur s'intéressa à l'homme à terre. Il s'agissait d'un noble ou du moins d'un homme très aisé aux vêtements impeccables, à la carrure solide.

« Mais il est bien trop grand, Oscar ! Le rabatteur de l'Éventreur est un homme de petite taille. Ça ne peut pas être lui.

— Et je suis d'accord avec vous, monsieur Doyle ! L'homme dont vous venez de fracasser le crâne n'est pas Jack l'Éventreur.

— Il n'a pas le crâne fracassé, Oscar ! Essayez de rester dans le domaine de l'observation et non celui de l'exagération qui vous sied tant.

— Quel rabat-joie vous faites... Quant à ce coquin déluré, il s'agit d'un de mes compatriotes : Abraham Stoker, le célèbre critique de théâtre. Si par malheur il m'a reconnu, ma carrière d'auteur de pièces comiques vient de trouver là son terme.

— Stoker ? En êtes-vous sûr ? demanda Arthur tout en auscultant l'homme à terre.

— Oui ! Et pourquoi l'avez-vous frappé avec une violence digne d'un boucher texan ?

— Vous avez crié, Oscar ! L'auriez-vous oublié ?

— Certes, non ! J'ai eu peur pour ma carrière théâtrale ! Voilà, je l'ai dit. Voilà pourquoi j'ai crié. Maintenant ramenons-le dans un pub où il aura sans doute l'impression, en se réveillant, d'avoir forcé sur la *stout*. Quand je pense que je viens de rencontrer le plus grand des critiques de théâtre de Londres et qu'à aucun moment je n'ai pu lui parler de la moindre de mes pièces. Si j'en doutais jusqu'alors, maintenant j'en suis convaincu : Dieu déteste les Irlandais. »

*

Wilde et Conan Doyle portèrent Abraham Stoker jusqu'à la salle principale du *Frying Pan*. L'endroit était couvert de sciure que piétinait une clientèle en grande majorité éméchée. Là, s'aidant de l'argent du critique puisé dans un portefeuille bien rempli, ils confièrent l'homme inconscient à la clientèle féminine et payante du pub.

« Il est tombé », précisa Arthur tout en vérifiant le pouls de sa victime, dont le crâne déformé par une bosse frontale rappelait somme toute un bonnet phrygien.

« On va vous le dorloter », répondit une des filles.

Rassurés, Wilde et Conan Doyle purent à nouveau se jeter dans les rues glaciales de Whitechapel.

« Assez perdu du temps, nous avons un assassin à piéger ! »

Une fois de retour sur Charlotte Street, Oscar recommença son petit manège. Il aguichait le client avec sa voix de miel et de luxure, avant de le rejeter pour des motifs divers en criant le plus souvent un « Goujat ! » tout à fait dissuasif.

De son côté, Conan Doyle surveillait de loin chaque petite saynète, main sur son revolver, la pipe à la bouche.

Alors qu'il commençait à douter de la bonne irrigation sanguine des deux icebergs qui lui faisaient office de pieds, et qu'il s'était enfin décidé à battre de la semelle en espérant ne pas ressortir une poêlée d'orteils gelés et brisés de ses belles chaussures, un homme s'approcha de Wilde. L'inconnu était de petite taille, puissant comme un taurillon, et ressemblait grandement à toutes les descriptions qui avaient été faites de Jack l'Éventreur, jusqu'à la casquette à visière qu'il portait pour protéger ses oreilles de la fraîcheur incisive de la nuit.

Discrètement, Conan Doyle s'approcha de quelques pas pour mieux écouter la conversation.

« ... nouvelle dans le quartier ?

— Oui, *Irlandaise*, répondit Wilde avec un accent délicieux.

— Mon Lord, un grand monsieur, aime bien les nouvelles. Il paye bien. Très bien.

— Et où est ce bienfaiteur de la belle jeunesse londonienne ?

— Il attend dans une berline, tout près. Il a un peu de mal à marcher. Tu auras cinq livres. Il est très gentil. Très généreux. »

Wilde hocha la tête non pas pour l'homme qui venait de l'aborder, mais pour faire signe à Conan Doyle qu'il allait suivre ce lascar.

Arthur observa les deux hommes, puis il se mit en marche à leur suite sans faire le moindre bruit. Au tournant de la rue, à l'angle de Commercial Road, il aperçut la berline garée contre le trottoir : une grande voiture noir et bordeaux, tirée par quatre

magnifiques chevaux bais, coiffés de longs plumeaux comme il est de coutume pour l'attelage d'un corbillard. Sur le côté du véhicule étaient apposées les armoiries royales, le lion et la licorne de l'Empire Britannique.

Qui se risquerait à arrêter, surtout à Whitechapel, une berline des écuries royales ? Personne, pas même Abberline ou Godley... Voilà pourquoi personne n'a jamais associé Jack l'Éventreur au moindre fiacre, à la moindre calèche, car parler d'une berline royale à Whitechapel c'est pire que de blasphémer, c'est accuser à coup sûr le Prince Albert-Victor dont tout le monde connaît les mœurs qui le conduisent plusieurs nuits par semaine dans les bordels de l'East End...

Voilà la pièce qui manquait au puzzle : les armoiries royales sur le côté de la berline. Et dans celle-ci se trouve Jack l'Éventreur !

Conan Doyle dégaina son revolver, mit en joue le cocher et hurla :

« On ne bouge plus ! »

Le cocher se jeta sur Oscar Wilde pour l'utiliser comme bouclier, mais ne réussit qu'à s'emparer de la perruque brune de l'écrivain qui avait déjà sorti de son fourreau sa canne-épée pour fendre l'ennemi. Un coup de feu retentit dans la nuit et c'est en boitillant, laissant derrière lui une rivière de sang sur les pavés glacés, que le cocher se hissa sur le perchoir de la berline et en tira le frein, avant de hurler pour emballer les chevaux et de saisir son fouet pour le faire claquer avec force.

Wilde, beaucoup plus près que Conan Doyle, se jeta sur la voiture qui fonçait sur lui et s'y accrocha. Sans doute gêné par sa robe, ses jupons et sa fausse poitrine, il fut précipité sur les pavés dès le premier virage, rejoint au pas de course par Arthur, bien décidé à trouver le moyen de poursuivre la berline.

« Vous l'avez blessé ! s'écria Oscar. Il ne peut pas aller très loin !

— Il est en berline, en quoi le fait que je l'ai blessé à la jambe l'empêcherait d'aller loin ?

— Je disais ça pour vous remonter le moral. »

Non loin, un fiacre arrivait déjà au petit trot ; il se dirigeait à la suite de la berline et il n'y aurait pas à lui faire exécuter un

demie-tour dans la rue. Conan Doyle tira en l'air et brandit son revolver en direction du conducteur. L'homme effrayé arrêta son attelage et commença à appeler la police.

« Je suis de la police, bougre d'imbécile ! hurla Arthur en montrant sa carte de membre du club de cricket de Southsea. Inspecteur Callahan de Scotland Yard. Je réquisitionne ce véhicule pour poursuivre un suspect ! »

Oscar Wilde profita de la confusion pour faire sortir du fiacre un Abraham Stoker à moitié inconscient. Après avoir salué le critique, il prit sa place. Revolver à la main, Conan Doyle se hissa sur le banc du cocher, lui fit signe de lui laisser un peu de place et ordonna au chauffeur de suivre la berline noir et bordeaux.

« Mais vous n'y pensez pas, c'est une berline des écuries royales ! »

C'est à ce moment qu'un bobby exténué apparut au coin de la rue et siffla en direction de Conan Doyle. Dépassé par les événements, Arthur enfonça son revolver dans les côtes du conducteur.

« Ceci est un revolver Bland-Pryse modèle 1879, le plus puissant revolver jamais fabriqué, une seule de ses balles peut vous arracher le bras et le précipiter directement dans la soupe du Tsar de toutes les Russies alors... SUIVEZ CETTE BERLINE ! »

Le cocher, un petit homme chauve et légèrement chétif, emballa les chevaux à coups de fouet et lança son fiacre à la poursuite de la lourde berline qui était désormais hors de vue, mais qui réapparut rapidement en passant non loin d'un lampadaire.

Conan Doyle essaya de se repérer sur son plan.

« Ils se dirigent vers le nord ! Par Commercial Street ! »

Le cocher se contenta de hocher la tête, visiblement plus terrifié à l'idée de poursuivre une berline des écuries royales que d'avoir un revolver chargé enfoncé dans les côtes. Conan Doyle fit coulisser la petite trappe qui donnait sur l'intérieur du fiacre et surprit Oscar Wilde les quatre fers en l'air, en train de se débarrasser de quelques-uns de ses jupons et de sa poitrine factice.

« Quelle aventure, Oscar !

- Oui. Et encore je ne vois rien d'ici.
- Surtout dans cette position...
- Sommes-nous loin d'eux ?
- Non. Ils vont vers le nord. »

Conan Doyle ferma la petite trappe, remonta le col de son manteau sur son menton et regarda la berline qui restait toujours à plus de deux cents *yards* devant eux, disparaissant et réapparaissant sans cesse dans la nuit noire, sous une lune bien trop faible pour être d'une grande utilité.

« Plus vite ! » hurla-t-il au cocher, pourtant conscient que l'homme faisait son maximum et que les bêtes commençaient à fatiguer.

La poursuite durait déjà depuis près d'un quart d'heure ; Conan Doyle avait ouvert le feu à deux reprises, sans effet ; Whitechapel et ses éclairages publics avaient laissé place à des zones cultivées, des entrepôts et des fermes. Soudain la berline disparut plus longuement que les fois précédentes et, avec elle, le bruit des sabots de ses quatre chevaux.

Conan Doyle fit ralentir le fiacre.

« Ils ne doivent pas être bien loin, fit-il.

— Que se passe-t-il ? » demanda Oscar depuis la voiture.

Conan Doyle allait répondre, quand l'attelage de l'Éventreur réapparut, déchirant la noirceur de la nuit dans leur direction, emballé au grand galop, bien décidé à les percuter ou à les jeter dans le fossé rempli de boue. Conan Doyle imagina l'espace d'une seconde l'horreur d'un choc frontal et n'hésita pas : il ouvrit le feu sur les chevaux qui se rapprochaient, ce qui eut pour effet de provoquer un vacarme et un embrouillamini de bêtes blessées et agonisantes, roulant cul par-dessus tête, dans leurs harnachements déchiquetés, jetant la berline en travers de la route.

Le véhicule de l'Éventreur ne tarda pas à s'immobiliser. Sans le quitter des yeux, Conan Doyle rechargea son arme et descendit du fiacre, talonné par Oscar toujours armé de sa canne-épée. Le conducteur était tétanisé, sa bouche grande ouverte semblait décidée à avaler tout l'air de la nuit.

« Allez chercher la police », lui ordonna Conan Doyle, puis il se tourna vers Oscar : « Faites attention à ce que personne ne

s'enfuit dans la campagne. Et si vous devez frapper, frappez pour tuer. »

Arthur approcha de l'apocalypse de chevaux brisés, emmêlés et hennissants qu'il avait provoquée. Une odeur de sang à flots et de crottin emplissait l'air, le rendait quasiment irrespirable. Le cocher qu'il avait blessé sur Commercial Road était descendu de son perchoir. Un genou posé sur les pavés, l'autre jambe raide, il caressait une des bêtes blessées. Il pleurait :

« Fallait pas faire ça, monsieur. Nous n'avions pas fini ! Pas encore. Il va mieux, je vous jure qu'il va mieux. Vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous venez de faire... Ce ne sont que des putains ! Des putains ! Il est plus important qu'elles, infiniment plus important qu'elles ! Vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous venez de faire... »

Conan Doyle fit signe à Oscar de surveiller la berline, mais de ne pas y pénétrer pour le moment.

« Comment t'appelles-tu ? demanda le jeune médecin au cocher.

— John Netley, des écuries royales,

— Qui est dans la berline ? »

Le cocher blessé, ressemblant à un simple d'esprit, continuait de caresser le cheval à terre. La bête hennissait de douleur, soufflait son envie de mourir à travers toute la vapeur blanche crachée par ses naseaux dilatés. Deux de ses jambes étaient brisées, son poitrail était couvert de sang.

Conan Doyle l'acheva d'une balle dans la tête. De l'autre côté de l'attelage, Wilde utilisa sa canne-épée pour couper le harnachement du seul cheval qui n'avait pas de jambe brisée. Se désintéressant quelques secondes du cocher John Netley, Conan Doyle acheva les deux autres montures à terre, commençant à peine à réaliser ce qu'il venait d'infliger à ces pauvres bêtes.

Netley pleurait comme un enfant ; de chaudes larmes roulaient sur son visage vaguement porcin, résolument ingrat. Le cheval indemne renâcla et frappa les pavés de son sabot ferré avant de hennir. Tout en caressant son chanfrein et en lui parlant d'une voix douce, Wilde attachait l'animal à un arbre sur

le bord de la route. Durant tout ce temps, Arthur n'avait cessé de surveiller la berline dont encore aucun diable n'avait jailli.

Une fois Oscar de retour, il utilisa des liens de cuir pour attacher Netley à la roue avant droite de son véhicule. Le cocher était blessé à la cuisse et perdait beaucoup de sang. Arthur lui serra un linge sur la plaie pour endiguer l'hémorragie.

« Avez-vous vu quelqu'un sortir, Oscar ? »

— Personne. »

Arthur serra le linge sur la plaie de Netley pour lui faire mal, volontairement.

« Qui est dans la berline, Netley ? »

Malgré la douleur, le cocher se contenta de cracher, visiblement bien décidé à ne pas répondre. Arthur le frappa dans la nuque avec la crosse de son revolver et le laissa attaché à la roue, raide assommé. Il se dirigea vers Oscar qui attendait la suite des événements en jonglant avec sa canne-épée.

« Le moment de vérité, cher ami. Je vais compter jusqu'à trois et nous grimperons dans cette berline, murmura Arthur. Soyez sur vos gardes... »

Les deux hommes se placèrent de part et d'autre du véhicule.

« Un... deux... trois. »

Ils ouvrirent chacun une portière et pénétrèrent exactement au même moment dans la berline éclairée par deux bougies prisonnières de photophores. Wilde posa le tranchant de sa canne-épée sur la gorge de l'homme qui s'y trouvait, alors que Doyle mettait en joue ce même homme avec son revolver.

« Les mains bien en l'air, monsieur ! »

Le passager de la berline s'exécuta. Il était habillé d'une sorte de blouse noire lacée dans le dos et portait une cagoule de soie sombre et opaque sur le visage, juste percée pour les yeux. Une sacoche pleine de bocaux fermés, à moitié remplis d'un liquide qu'Arthur supposa être du formol, était posée sur le plancher du véhicule. Conan Doyle poussa du pied l'objet sans cesser de pointer son arme vers l'Éventreur. Puis il le désarma, s'emparant du long couteau que l'homme portait dans un étui sur le côté. Après un long moment d'hésitation, il arracha la cagoule d'un geste sûr, démasquant un vieil homme très digne,

dont les cheveux et les favoris avaient la couleur de la neige. Un noble que Conan Doyle connaissait, qu'il avait déjà vu à plusieurs reprises. Pour le moment, il échouait à se souvenir de son nom et des circonstances de leurs précédentes rencontres. Puis, attiré par la forme bien connue de la sacoche noire qu'il venait de déplacer – une sacoche de médecin –, il aperçut les initiales W. G. sur les verrous de celle-ci. Alors, submergé par un sentiment où se mêlaient la déception et la surprise, il ne put étouffer un cri :

« Vous ! Ce n'est pas possible ! »

Jack l'Éventreur était bien un médecin, comme l'avaient supposé des journalistes et des policiers. Et pas n'importe lequel.

« Qu'est-ce qui n'est pas possible, monsieur ?

— Vous êtes Sir William Gull, le chirurgien personnel de la Reine. J'ai assisté à plusieurs de vos cours de chirurgie, ici, à Londres. Je vous ai même vu donner une conférence sur la démence.

— Avouez que, pour cette dernière, j'étais de loin le plus qualifié... Seriez-vous médecin, monsieur ?

— Oui... Je m'appelle Arthur Conan Doyle, je suis médecin à Portsmouth. Mon ami ici présent, Oscar Wilde, est auteur de théâtre. Et ce soir, pour la première fois de ma vie, j'éprouve une honte extrême à exercer la même profession que vous...

— Ainsi donc, un écrivain déguisé en putain et un médecin ont fini par me démasquer, la sainte union de la raison et de l'imagination. Un médecin et un écrivain... Ni Abberline, ni Godley, ni Swanson. Voyez-vous, ces trois hommes sont venus m'interroger il y a quelques jours, chez mon gendre, juste avant un dîner. Ils étaient là comme des enfants punis, les mains dans le dos, à me demander mon avis de chirurgien. Ils voulaient savoir quel type d'homme pouvait commettre de tels crimes. Si les blessures de Catharine Eddowes avaient été infligées par un médecin.

— Mais pourquoi commettre de tels crimes ?

— Pourquoi ? »

Gull mit ses mains gantées bien en évidence, afin qu'Arthur et Oscar comprennent qu'il n'allait rien tenter.

« Je n'ai pas fui précédemment, je ne vais pas fuir maintenant. Je suis un vieil homme, j'arrive à peine à marcher avec une canne... Je vais vous dire pourquoi je massacre des putains, une fois qu'elles ont été étranglées par mon complice. Écoutez bien le récit d'un vieil homme, d'un vieux fou condamné par la maladie, et qui n'a jamais été aussi proche de la vaincre. Ma quête a commencé avec mon attaque, l'an dernier ; terrorisé par l'idée de la mort, je me suis mis à chercher de façon compulsive tout ce qui pouvait m'éviter de mourir. Vaincre la mort, n'est-ce pas la définition la plus concise que l'on puisse donner à notre travail quotidien de médecin ? La médecine, c'est comme une religion, il faut avoir la foi et je l'avais perdue...

« Connaissez-vous l'opuscule du docteur Robert Donston Stephenson, un petit livre, cher aux rosicruciens, qui s'appelle *L'Instinct de l'équarisseur : vampires d'Europe centrale et sorciers d'Afrique, un chemin vers l'immortalité* ? Stephenson ignore tout de son sujet, c'est un mythomane, un charlatan qui n'a jamais mis les pieds dans le Ngorongoro ou dans les Carpates. À l'instar de ses frères rosicruciens, c'est un homme qui vit dans le panache de fumée du prestidigitateur, du mauvais côté du miroir, pas dans la réalité. Mais son livre, fondé sur des légendes, des ouï-dire, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages consultés à sa suite, m'ont fait réfléchir, m'ont permis de mettre au point une théorie. Sanglante, abjecte, excitante. Juste à n'en point douter.

« J'ai décidé de devenir immortel via le meurtre et le cannibalisme, de rendre tellement hommage à la mort qu'elle finirait par m'oublier. Souvenez-vous de ces mots : « car ceci est ma chair, car ceci est mon sang ». Le Christ est revenu d'entre les morts, alors pourquoi pas moi... Je voulais découvrir, en me perdant dans l'annihilation totale d'un être humain, le secret de la surhumanité. On dit que quelques sorciers africains ont découvert ce secret, alors pourquoi pas le chirurgien de la Reine...

« Il me restait à trouver un complice, et John Netley, qui aime tellement conduire les docteurs et les chirurgiens dans sa berline, est devenu mon rabatteur. C'est un être faible, que le

souhait secret d'être médecin et son goût bien connu pour l'amour *per ano* rendent encore plus faible. Comme il m'a été facile de dompter cette blatte répugnante que j'avais décidé d'éliminer une fois mon but atteint ! Je vais vous dire la vérité... Avant de tuer la première, qui n'a pas été retrouvée, car il s'agissait d'une de mes patientes dont j'ai entièrement mis les organes en bocaux et gardé le squelette complet pour mes étudiants, j'avais le côté droit paralysé. Je l'ai tuée par injection d'une bulle d'air dans l'aorte. Après ce meurtre dénué de panache, commis en toute impunité, je me suis senti mieux. À chaque fois que je bois le sang tiède de ma victime, à chaque dévoration de cœur ou de rein humain, je me sens en meilleure forme, sur la voie de la guérison. Si vous saviez comme je suis allé loin avec la petite Mary Jane Kelly... J'y étais presque, elle était si belle, j'avais le temps — nous nous trouvions à son domicile. Pendant un instant, alors que je déchiquetai son corps à coups de couteau, faisant voler les lambeaux de chair çà et là, j'ai même cru que j'y étais arrivé, que j'avais atteint la vie éternelle.

« Le Graal n'est pas la coupe en bois d'olivier que Joseph d'Arimathie a utilisée pour recueillir le sang du Christ. Le Graal est le but symbolisé, stylisé de toute quête... Ses origines profondes sont celtes, pas chrétiennes, c'était un chaudron de sorcière. J'avais le Graal à portée de main. Le Graal contient du sang, le sang est le secret de la vie éternelle.

— Vous êtes un monstre, il n'existe aucun autre mot pour vous définir, vous et votre conduite.

— Je ne suis pas un monstre, monsieur. Vous faites là une grossière erreur. Je suis un scientifique à la lisière du plus grand secret de tous les temps. Je suis sur le seuil, je n'ai plus qu'à faire un pas en avant pour prouver que l'esprit est plus fort que le vaisseau qui le véhicule. Quant à vous, vous êtes celui qui va mettre le feu à cette lisière, qui va condamner ce seuil. Si vous me tuez maintenant, vous détruisez tout le savoir que j'ai accumulé. Quel est le plus important, la vie de quelques prostituées ou le secret de l'immortalité offert aux souverains de l'Empire Britannique, confié à un groupe d'élus, quelques nobles bien décidés à régner sur la plèbe ? Vous oubliez

l'essentiel : le peuple a besoin des nobles, des élus de Dieu, pour le guider ! »

Doyle pointa le canon de son Bland-Pryse sur le front du chirurgien de la Reine. Mais Oscar posait déjà la main sur l'arme, pour obliger son compagnon à la baisser.

« Ne faites pas cela, mon ami. C'est un vieux fou, son discours est confus et incomplet ; le spectacle qu'il donne est mauvais et ne vaut pas la peine que vous gâchiez votre vie, ou ne serait-ce qu'une cartouche.

— Encore un de vos paradoxes, Wilde ?

— Plutôt un aphorisme en gestation... Nul ne vous a donné le droit de tuer cet homme. Ne vous substituez pas à la loi de Sa Majesté. »

Arthur ne put s'empêcher de penser à Touie, à l'enfant qu'elle portait. Et cette pensée lui ferma les yeux durant la moitié d'une seconde, une étincelle dans son existence, une des étincelles qui giclent des roues d'un train freinant juste avant un aiguillage, avec d'un côté une vie de père de famille à Portsmouth et de l'autre, les remords d'avoir ôté une vie, aussi abominable fût-elle.

« La police ne va plus tarder à arriver, annonça Oscar Wilde. Attendons-la ici en sirotant cet excellent whisky de l'île d'Islay qui m'a été offert par mon cher éditeur américain... Je n'ai pas de flasque de sang tiède sur moi, Sir William, mais peut-être vous abaisseriez-vous à boire une goutte de whisky ?

— Je crois qu'un peu de whisky ne va pas me tuer », répondit le chirurgien de la Reine en souriant.

Oscar a raison, pour une fois. Rien ne m'autorise à tuer ce vieux fou. Mais comment peut-on perdre la raison à ce point et rester d'un tel calme, d'une telle éducation ? C'est là la plus grande énigme de toutes celles qui entourent les crimes de l'Éventreur. Et il ne me sera probablement pas donné de l'élucider.

Doyle rangea son arme pour téter une goulée de whisky directement à la flasque de Wilde. Un whisky raide, au goût de tourbe.

*

Peu avant l'aube, Frederick George Abberline et George Godley arrivèrent discrètement sur les lieux, guidés jusqu'au fiacre des écuries royales par le cocher dérouté par Wilde et Conan Doyle.

Une heure plus tard, l'affaire était étouffée par Sir Robert Anderson et le premier ministre en personne. Le règne de Jack l'Éventreur venait de prendre fin. Il était temps pour Arthur de rentrer chez lui, à Southsea, de retrouver Touie et son mauvais caractère.

Dans le fiacre qui le ramenait à sa pension, Arthur s'endormit, bercé par le sentiment d'avoir accompli sa tâche, ici, à Londres, d'avoir terminé ce qu'il avait commencé à Londen, en compagnie de Sherlock Holmes et du professeur Watson.

ENTR'ACTES

*« J'aimerais mieux être un superbe météore,
chacun de mes atomes irradiant d'un magnifique éclat,
plutôt qu'une planète endormie.
La fonction propre de l'homme est de vivre, non d'exister.
Je ne gâcherai pas mes jours à tenter de prolonger ma vie.
Je veux brûler tout mon temps. »*

JACK LONDON

Où l'on découvre
E. « Shiva » Worrington

Assise dans un fauteuil de cuir de buffle, profond, comme décidé à la dévorer, Elizabeth « Shiva » Worrington jeta un coup d'œil circulaire à la bibliothèque, aux livres classés par types de reliures, à tout ce savoir intact, exposé à la vue des rares initiés du *Club des Aventuriers de York*. Dans ce temple de cuir, de cliquetis d'horloge, de relents de cigare et de calme, stigmaté d'une certaine aristocratie vacillante, son étrange serviteur, Bhanîr, se tenait assis à ses côtés à même le tapis, dans la position du lotus, la tête posée contre le bras droit du fauteuil.

Visiblement mal à l'aise, bien qu'en sa demeure, Lord Henry Wembley, actuel président du Club, s'occupait à servir le cognac, à proposer des cigares. Shiva en choisit un long à la robe plus verte que brune, presque de la couleur des scarabées d'Égypte. Elle le martyrisa entre deux doigts, tout près de son oreille pour en vérifier la qualité, puis elle en trancha la coiffe avec les dents, sans l'écraser. Le geste sûr, elle l'alluma à l'aide d'une de ces longues allumettes scandinaves que l'on réserve d'habitude à la naissance d'un bon feu de cheminée. Le goût du tabac emplît sa bouche et ses narines, picota sa langue, au point de la faire sourire — un frôlement des lèvres, un frisson de plaisir mêlé de satisfaction. Après avoir soufflé la flamme de l'allumette, elle exhala la fumée des premières bouffées — les meilleures — sur le disque de tabac incandescent pour le faire rougeoyer au maximum. Enfin, du bout de l'ongle, elle retira un

petit morceau de tabac collé à sa lèvre inférieure, qu'elle posa dans le grand cendrier de marbre rose.

« Vous portez des pantalons de brousse et fumez le cigare... Vous vous prenez sans doute pour George Sand, lança Lord Henry Wembley.

— Non, rien de tel », assura Elizabeth.

À sa droite, Bhanîr faisait glisser des pièces de bois et des morceaux d'os sculptés dans un objet creux qui évoquait davantage une écuelle qu'un plateau de jeu. Son visage plat, à l'exception de ses yeux cerclés de khôl et du haut de son nez, était drapé dans une fine étoffe noire qui capturait la lumière. Un tissu aveugle. Pour le reste, il portait de lourds vêtements de cuir brut, ancien, dont certaines pièces étaient cloutées comme les plats d'une armure de chevalier teutonique. Il couvrait toujours les secrets de sa peau avec les mêmes vêtements, quelles que soient les saisons ; et quand commençaient à frapper les crocs d'un hiver particulièrement rigoureux, il se contentait d'ajouter un manteau de fourrure à ses vêts habituels : la dépouille d'un ours blanc aux découpes et aux coutures grossières — un cadeau d'Elizabeth, évidemment.

« Je n'ai jamais vu de serviteur comme le vôtre, aussi éloigné de l'humanité que peut l'être la Terre de la Lune, où l'avez-vous trouvé ? » demanda Lord Wembley, probablement pour changer de conversation.

« Il n'est de prison pire que celle du mariage, Henry... Je ne me prends décidément pas pour George Sanci ; contrairement à elle, je n'ai pas eu besoin d'être mariée pour comprendre ceci.

— Donc, vous refusez...

— De devenir votre épouse ? Mais certainement.

— Pourtant, nous avons...

— Certes... Et vous voudriez sans doute me rétablir dans ma vertu ? Comme c'est moyenâgeux, indigne de ce siècle si nouveau. Vierge, lui...

— Je n'aime pas la façon dont vous vous moquez de tout. Ni cette désinvolture ordinaire que vous osez qualifier de modernité. N'avez-vous donc aucun principe ? »

Shiva tira sur son cigare, se pencha au-dessus de l'épaule de Bhanîr pour saisir au hasard une des pièces de son jeu. Elle leva la pièce et la montra à Lord Wembley.

« Savez-vous quel est ce signe ? »

— Non. Je ne sais même pas de quelle partie du monde provient cette écriture.

— Que de livres dans votre bibliothèque et si peu de connaissances dans votre tête... Ce jeu est originaire du nord des Indes. Comme Bhanîr. J'ai choisi le signe de la vie éternelle. Choisissez une pièce... »

Lord Wembley prit un petit os gravé dans l'écuelle que lui tendait Bhanîr.

« Et ce signe, que veut-il dire ? » demanda le maître des lieux en montrant la pièce qu'il avait choisie.

Il forçait son sourire, ce qui lui donnait un air d'une ridicule suffisance. Pour la première fois de la soirée, après avoir pris la pièce du bout des doigts, Shiva grimaça et perdit un peu de son assurance.

« Je crois que vous préféreriez ne pas le savoir. Une nuit de sommeil, de rêveries innocentes est un bien précieux... »

— Dites-moi... Je vous en prie.

— Vous croyez que je vais vivre éternellement ?

— Non, certainement pas. Enfin, je ne sais pas... La notion de vie éternelle varie d'une culture à une autre. Les chrétiens croient en une vie éternelle après la mort.

— Il n'y a rien après la mort, juste le jeu infini des ténèbres et du vide parfait... La pièce que vous venez de choisir, Henry, représente la mort. Une mort très violente. Mais comme vous ne croyez pas à ceci, à ce jeu auquel il convient de ne jouer qu'une fois dans sa vie, comme vous ignorez tout de cette écriture, de ce destin venu des Indes septentrionales, vous ne risquez probablement rien. »

Bhanîr se mit à rire, mais son rire n'avait rien d'humain. Il s'agissait d'une joie sifflante, comme remplie de sable et d'éclats de verre. Shiva quitta son fauteuil tout en mordant son cigare. Elle saisit la carafe de cognac, deux verres propres et fit mine de quitter la pièce. Derrière elle, sans se presser, son serviteur rangea les pièces du jeu dans une bourse de cuir et le plateau

concave dans une sacoche noire dans laquelle il venait de remiser la bourse.

« Mais où allez-vous ?

— Bhanîr et moi allons sur les toits, Henry. S'y adonner à ce dont j'ai le plus envie actuellement, mais sans avoir à entendre parler de mariage ensuite.

— Enfin, vous êtes chez moi... Un peu de respect ne serait pas déplacé.

— Croyez-moi, on peut accéder à d'autres toits depuis le vôtre. Laissez-nous, Henry. Laissez-nous, tels des flocons dans la tempête. Je crois que cela vaudra mieux pour tout le monde. Allez dormir avec la très haute estime que vous avez de vous-même, cette compagne semble vous avoir toujours réussi et ne vous dira jamais "non". Si vous y tenez, vous pouvez faire porter nos affaires à l'hôtel le plus proche.

— Jamais je ne serai d'une telle impolitesse. Vous restez mes invités le temps qu'il vous plaira...

— Alors, dormez bien, Henry. Et rêvez... Parce que la mort n'est que vide et ténèbres, rien de plus. Et je suis sans doute la seule en ce monde destinée à vaincre ses secrets. »

Shiva écrasa son cigare dans le grand cendrier de marbre et quitta la pièce comme elle y était entrée : suivie par son serviteur, précédée par son parfum de jasmin.

*Où la véritable nature de Bhanîr
est en partie dévoilée*

Au dernier étage de l'immeuble sis 26 Gilbert Lane, bâtiment appartenant en sa totalité à Lord Wembley et abritant entre autres le *Club des Aventuriers de York*, Shiva ouvrit une fenêtre et en enjamba l'appui pour accéder aux toits. Elle saisit la carafe et les verres que lui tendait Bhanîr pour les poser sur le rebord souillé de fientes d'une proche lucarne triangulaire. Le serviteur la rejoignit sans attendre. Naviguant sous les étoiles d'une soirée fraîche sans être glaciale, ils n'eurent aucune difficulté à trouver un endroit où s'installer — assez confortablement.

Shiva regarda ce qu'on surnommait, par dérision, la « Cité Interdite », cette partie de York complètement encerclée par des murailles séculaires, tous ces quartiers délabrés et couverts de suie qui avaient été désertés au fil des trente dernières années passées et dont les Gardes Libertaires du Yorkshire interdisaient formellement l'accès depuis plus de dix ans ; allant parfois jusqu'à tirer à vue, si on en croyait les dires de Lord Wembley.

« Allons-nous vraiment là-bas ? Beaucoup n'en reviennent pas, siffla Bhanîr dans sa langue natale.

— Et alors, cela ne veut dire qu'une seule chose : que certains en reviennent. »

Shiva avait répondu en anglais, pour ne pas s'abaisser à utiliser la langue sibilante de son serviteur.

« La grande majorité des gens qui vont là-bas n'en revient pas.

— Je n'ai jamais fait partie de la moindre majorité, annonça Shiva avec une pointe de fierté teintée d'humour.

— Ce n'est pas vrai. De par le monde il naît toujours un peu plus de femmes que d'hommes.

— Mais qui a dit que j'étais une femme ? La blessure que j'ai entre les cuisses ? Et s'il y avait...

— Un troisième sexe ?

— Non... Plutôt une catégorie d'êtres qui ne seraient ni des hommes ni des femmes. Qui seraient plus... »

Shiva trempa ses lèvres dans le cognac. Aucune étoile ne perçait le ciel. Au fur et à mesure qu'elle se servait en alcool aigues-français, le vent se levait.

Bhanîr ne buvait pas, jamais les soirs tels que celui-ci. Consommer de l'alcool avait pour effet de diminuer sa puissance sexuelle. Pour la même raison, il s'abstenait de fumer.

Il déroula une grande couverture rêche sur les tuiles plates, d'un gris sombre tirant vers le bleu.

Silencieuse, Shiva regardait la Cité Interdite, un endroit considéré comme maudit, totalement inhabité pour ce qu'elle en savait. Depuis des années et des années, tous les enfants qui s'y étaient aventurés y avaient disparu... Quant aux adolescents et aux adultes qui osaient franchir les remparts et se promener dans ces rues désertes et empoussiérées, aucun d'entre eux ne s'attardait vraiment. Quelques heures passées là suffisaient à prouver sa bravoure.

« On raconte que toute femme qui va là-bas ne peut plus avoir d'enfants, plus jamais. On raconte que quelque chose rôde dans les rues et tue les enfants, même les bébés. Il les écorche et expose les corps dépecés à la vue de tous, accrochés aux enseignes des débits de boisson à l'abandon. Seul un démon peut faire une chose pareille...

— Tu es le seul démon que je connaisse, Bhanîr. J'ai vu l'Asie, j'ai vu l'Amérique du Nord, je suis allée si loin au nord que j'ai dû dormir dans des endroits glacés où plus rien ne pousse, où aucune bête ne vit. J'ai vu les déserts d'Arabie, la

steppe des Tsars. J'ai parcouru le monde d'est en ouest, du nord au sud. Et... tu es le seul démon que je connaisse.

— Et si vous ne pouviez plus avoir d'enfants après être allée là-bas ?

— J'aime beaucoup trop la vie pour avoir envie d'enfanter.

— Alors pourquoi se soucier de ceux des autres ?

— Je ne me soucie pas des enfants des autres, je me moque de savoir que les femmes de York ne peuvent plus mettre bas, telles les truies qu'elles étaient jusqu'alors. Je me moque de savoir que des enfants sont tués dans la Cité Interdite, qu'il y eut une terrible vague de fausses couches il y a trente ans. Ce que je cherche, ce que je veux, et tu devrais savoir que rien ne m'empêche d'avoir ce que je veux, ce sont des réponses — le réel, pas le mythe. Je veux rencontrer un meurtrier ; regarder droit dans les yeux quelqu'un hanté par l'Instinct de l'équarrisseur, quelqu'un qui se complaît à écorcher vifs des enfants et qui a une bonne raison pour cela. La meilleure de toutes. Je ne suis pas une justicière ; au contraire, je me drape d'injustice et dors souvent sans ses longs bras d'insecte.

— Vous êtes égoïste.

— C'est ma forme de cruauté préférée... »

Shiva vida son verre d'un seul trait avant de se perdre dans la contemplation de l'architecture de York, le York *intra-muros* où l'attendait quelque chose qu'elle n'avait su trouver ni en Amérique du Nord ni en Asie.

« Plus je regarde cet endroit, moins je comprends les motivations de celui qui y a élu domicile, dit-elle plus pour elle que pour son serviteur. Je me demande s'il viole ces enfants avant de les tuer, ou s'il se contente juste de mettre un terme à leur vie...

— Comprendre ? Mais il y a toujours un prix à payer pour comprendre ce genre de choses.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'es qu'un animal... »

Un éclair déchira le ciel, mais plusieurs secondes s'écoulèrent avant que Shiva n'entende tonner l'air martyrisé.

La conversation l'ayant énormément excitée, elle entreprit de déshabiller Bhanîr, les gestes lourds, gauches et brisés par l'impatience. Au fur et à mesure qu'elle libérait la peau sombre

et écailleuse de son serviteur à sang froid, des bouffées de puanteur vipérine assaillaient ses narines. Elle le débarrassa de ses derniers vêtements, accompagna en elle, d'une main experte, la verge tant désirée, si fine. Elle commença alors à le chevaucher comme s'il s'agissait d'un dragon, d'une bête fabuleuse, dangereuse. Et alors que l'orage approchait, que la pluie commençait à tomber à grosses gouttes, éclatant comme grêle sur la rondeur des tuiles, elle profita des rares moments de répit que lui laissait semblable étreinte pour nettoyer son amant reptilien, frotter ses écailles, parfumer au baume de Shangri-La les endroits où la peau épaisse se plissait.

Elle le chevaucha de plus en plus vite à mesure que les éclairs et le tonnerre approchaient, se mêlaient, se conjuguèrent comme des amants frénétiques. De plus en plus vite, jusqu'à sentir venir la noyade blanche de l'orgasme.

Et alors qu'elle arrivait à contracter en rythme son vagin autour de la verge fine et longue de Bhanîr — ainsi qu'on le lui avait enseigné au Siam... Elle... *oh oui...* Elle entendit crier :

« Monstres ! »

Un cri d'effroi. Un cri de rage et de déception. De désespoir peut-être.

Elle tourna la tête et aperçut Lord Henry Wembley qui enjambait l'appui de la fenêtre ouverte. Il pointait un revolver vers elle, un modèle *peacemaker* à crosse de nacre, probablement chargé. Seul Bhanîr pouvait sentir l'odeur de la poudre à une telle distance, malgré l'orage, malgré toute l'électricité libérée dans le vent et les fragrances inhumaines de leur coït mourant.

Wembley tremblait, la pluie se mêlait à sa sueur.

Ruisselante, ses longs cheveux roux collés à son cou et à sa chemise de lin, Shiva se dressa et utilisa la moitié de la couverture gonflée de pluie pour couvrir au mieux l'étonnante apparence de son serviteur.

Elle tendit la main gauche vers Henry, les doigts tremblés en un geste d'apaisement, mais celui-ci préféra lever son arme, avancer d'un pas... et glisser. Shiva se dressa comme pour s'élancer, essayer de le rattraper, de tendre la main...

Mais Bhanîr lui saisit les hanches de toutes ses forces et se réengagea en elle d'un puissant coup de reins, butant au fin fond de son vagin.

Au bruit du crâne de son hôte frappant le sol détrempé, du revolver glissant sur les pavés humides, Shiva jouit... Enfin. Son premier orgasme noir, le premier de toute une existence.

Où l'on pénètre dans York
intra-muros, surnommée
la « Cité Interdite »

« Nous ne devons pas rester ici », annonça Bhanîr tout en se rhabillant...

Le plaisir résonnait encore en Elizabeth. Assez fort pour qu'elle n'ait pas envie de parler. Pas tout de suite.

« Tu as raison, réfugions-nous dans la Cité Interdite... Là, nul n'ira nous chercher », annonça-t-elle une fois son souffle recouvré.

Elle se leva, rassembla ses affaires trempées, avant de prendre le chemin de la chambre où elle avait passé les trois précédentes nuits. Là, elle ramassa son sac de cuir noir, un sac qu'elle n'avait pas ouvert depuis son arrivée à York, enfila des vêtements secs et laissa tout le reste. Arrivée dans le couloir, elle s'adressa à Bhanîr qui avait rassemblé ses rares affaires.

« Descends à la cave, prends des bouteilles : du vin, de l'alcool, du porto... tout ce que tu trouveras.

— Des bouteilles ?

— Ne discute pas... On se retrouve à la brèche que nous avons remarquée il y a quelques jours... Fais vite, je ne tiens pas à répondre aux questions des Gardes Libertaires du Yorkshire. »

*

L'orage avait fini par s'éteindre ; il n'en restait que l'odeur persistante et le poids du *peacemaker* dans la main de Shiva.

Longtemps, elle était restée à contempler le crâne défoncé de son hôte. Elle était même allée jusqu'à lui fermer les yeux, étonnée par sa propre sollicitude. Enfin, elle s'était emparée de l'arme, quasiment intacte, malgré la chute et la glissade sur les pavés. Seule la nacre de la crosse avait souffert.

Arrivée au lieu du rendez-vous — un passage humide, étroit, au pied des remparts, plongeant à travers le roc et son liant jusqu'à la Cité Interdite, Shiva fit une pause pour contempler cette brèche.

Voilà le vagin de la seconde naissance, la plus importante, avec la terre nourricière comme périnée et une muraille de pierre comme matrice.

Elle se cacha dans les buissons et ouvrit son sac noir. Il contenait principalement du matériel de chimie, mais aussi un toucan — un couteau originaire du Siam, à lame courbe et large, dont elle glissa l'étui de cuir brun à sa ceinture. Après avoir jonglé un peu avec l'arme blanche, pour le plaisir, elle mit de l'ordre dans ses vêtements.

Bhanîr arriva à ce moment précis.

« J'ai ce que vous vouliez, annonça-t-il.

— Bien. »

Le corps de Bhanîr était une arme, terrible ; contrairement à sa maîtresse, il n'avait pas besoin d'utiliser de couteau ou de revolver. Les glandes au fond de sa gueule, et le venin qu'elles contenaient, pouvaient souffler la vie d'un homme à plus de cinq pas de distance, comme on souffle la flamme d'un cierge.

Shiva répartit les bouteilles ainsi que le matériel dans leurs sacs, de façon à équilibrer les charges.

« Je ne crois pas aux malédictions, dit-elle. Je ne crois pas qu'il y ait un démon à York. Nous partons en guerre, Bhanîr, en guerre contre un secret plus ancien que l'humanité. Un secret dont il nous faut abattre les remparts. Et je sais que l'homme qui se cache en cette cité peut m'aider dans ma quête. Il est le mal absolu et, en tant que tel, il a compris bien des choses.

— Et si c'était vous, le mal absolu ?

— Ne dis pas de bêtises... » Bhanîr grimaça. « Là où nous allons, tu pourras marcher à visage découvert, lui assura sa maîtresse.

- Ce n'est pas pour autant que je me sentirai chez moi.
- Tu m'en veux toujours de t'avoir arraché à ton nid.
- Non. Je ne suis qu'un animai. Les animaux n'ont pas de regrets.
- Tu mens. »

*

Près de la rivière, ils trouvèrent une maison désertée, au toit intact, aux murs sains.

Ils avaient traversé la Cité Interdite dans une obscurité à peine percée par le clair de lune et n'avaient aperçu qu'une ou deux ombres fugitives qui auraient pu tout à fait être celles de chats ou de chiens. Toutes les plaques sur lesquelles devaient se trouver les noms des rues avaient été arrachées. Aucune lumière ne dansait aux fenêtres des maisons. Des os gisaient çà et là, des os humains, des os d'enfants principalement.

Bhanîr avait ramassé un petit crâne dont la mâchoire inférieure manquait. Pour plaisanter, il avait montré sa trouvaille à Shiva. Et maintenant qu'ils étaient à l'abri, l'un comme l'autre commençaient à montrer des signes d'angoisse.

« Fais du feu, ordonna Shiva.

— Pourquoi ? Il ne fait pas si froid et il me semble que nous devrions faire preuve de discrétion.

— Fais ce que je te dis. Contente-toi d'obéir aux ordres... Je te trouve de plus en plus insolent.

— Pardonnez-moi de ne pas savoir rester un animal, Maîtresse. »

Bhanîr commença à tester chacune des poutres d'un coup de poing. Après quoi, il sortit quelques minutes et revint les bras chargés de bois — des morceaux de meuble, des planches pourries. Dans un coin, il trouva du papier jauni et commença à lire ce qui y était écrit jusqu'à ce que Shiva le remarquât et lui demandât de s'occuper du feu, plutôt que de consulter des informations vieilles de trente ans.

Roulée dans sa grande couverture rêche, elle fumait une cigarette à peine plus épaisse qu'un brin d'herbe ; Bhanîr aimait les rouler ainsi. Utilisant ses longs doigts, elle feuilletait un

obscur fascicule auto-édité qu'elle avait lu et relu, corné et relié avec la peau d'une de ses victimes ophidiennes : *L'Instinct de l'équarisseur : vampires d'Europe centrale et sorciers d'Afrique, un chemin vers l'immortalité*, l'œuvre d'un certain Robert Donston Stephenson. Visiblement un médecin, plus probablement un charlatan.

Elle y avait souligné un paragraphe lors d'une lecture précédente : « Nietzsche est un imbécile qui s'est arrêté au beau milieu de son raisonnement, comme d'autres s'arrêtent sur un passage à niveau. Les racines sont bonnes, le tronc est prometteur, mais le fruit s'avère misérable. On ne trouvera qu'une vague vérité dans la sentence "ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort" ; ce sont bel et bien ceux qui ne nous tuent pas qui nous rendent plus forts. Ceux qui échouent. On se doit d'aller au-delà de l'approximation, de mieux cerner les racines de la puissance. Il faut comprendre que les éléments extérieurs ne forgent pas le sur-être. L'âme ennemie doit participer au phénomène d'enrichissement de l'existence, elle en est même le ciment. Les victoires doivent s'accumuler, encore et encore, comme des couches, des carapaces sur l'être en quête, l'être qui désire devenir un sur-être. Telle est la voie : ceux qui ne nous tuent pas, ceux qui échouent, ceux-là nous rendent plus forts. »

Bhanîr jeta une bûche dans le feu.

« Je crois que ça suffira pour cette nuit, annonça-t-il de sa voix sifflante et glaciale.

— Je n'ai pas peur », murmura Shiva comme si elle répondait à une des sentences de Robert Donston Stephenson.

Et ce furent les derniers mots qu'elle prononça avant de s'endormir sur son livre.

*

Bhanîr s'approcha de sa maîtresse pour récupérer le livre relié avec la peau de sa défunte compagne. Il étouffa un frisson et caressa longuement l'ouvrage avant de le ranger à l'abri de l'humidité. Il saisit la cigarette éteinte, coincée entre les doigts féminins, la ralluma avec un brandon. Enfin, il reboucha le porto avant de remonter la couverture rêche sur le corps parfait

d'Elizabeth qu'il avait si souvent honoré, sans jamais rien ressentir d'autre que du plaisir. Ni amour ni haine, ni amitié ni mépris : juste du plaisir.

Alors que sonnaient les *treize* coups de minuit, il termina la fine cigarette, en jeta le mégot dans les braises et murmura dans sa langue natale :

« Il y a bien longtemps, mon peuple régnait sur le tien, Elizabeth “Shiva” Worrington. Seules votre maîtrise du feu et la peur viscérale qu'il nous inspirait il y a des siècles de cela vous ont permis de nous vaincre. Je ne suis pas un animal, maîtresse. Et je vous le prouverai. »

*Où l'on fait brièvement
la connaissance du puisatier*

« Tu as soif, non ? Soif ?

— Oui », répondit Shiva qui se réveillait, la bouche pâteuse d'avoir trop bu de cognac, de porto et de vin la veille.

Les yeux à peine entrouverts, elle fit valser le gobelet de bois qu'on lui tendait. L'eau se répandit sur la terre battue pour y dessiner de minuscules flaques et quelques perles. La seconde suivante, ses yeux étaient grands ouverts et elle posait la lame de son toucan contre la gorge de celui qui lui avait proposé à boire.

Il s'agissait d'un vieil homme ridé comme un fruit blet — bien près de se couvrir de pourriture brune.

À quelques pas de là, Bhanîr, qui avait sans doute veillé plus tard qu'elle, comme à son habitude, se réveilla et fit siffler sa langue bifide.

« Qui es-tu ? demanda Shiva au vieil homme.

— Le puisatier. Rien que le puisatier... »

Elle se leva sans cesser de faire perler le sang de l'homme et l'accompagna — il boitait — vers la plus proche poutre où Bhanîr le garrotta avec une ceinture de cuir. Le vieil homme avait du mal à respirer, la gorge fripée, compressée par le cuir sombre. Mais il ne pouvait mourir pour si peu, à moins de se débattre à s'en briser les vertèbres ou le larynx. Ses jambes semblaient si faibles que Bhanîr l'aida à s'asseoir à même le sol en faisant glisser la ceinture de haut en bas.

« Il est trop fort, commença à délirer le vieil homme.

— De qui parles-tu ?

— Il est trop fort pour vous et vous êtes venu pour lui. Trop fort, la la la la... Trop fort, ha ha ha ha... »

Shiva renifla le gobelet. Elle fit claquer les fermoirs de son sac de cuir noir et utilisa une pipette pour recueillir une goutte du liquide répandu sur la terre battue. Elle entreprit alors de faire réagir cet échantillon avec le contenu de plusieurs fioles... Avant de sourire.

« Je comprends plus ou moins de quoi il s'agit, mais je n'ai aucune idée de ses effets... Ce poison a-t-il un nom ?

— Ce n'est pas du poison, c'est de la thanatine de synthèse, dit le puisatier. Et maintenant, il cherche à fabriquer l'érotoïne...

— De la thanatine, de l'érotoïne... Jamais entendu parler.

— Oh, si vous saviez. »

Le puisatier souriait. Shiva regarda Bhanîr dans les yeux.

« Tu en penses quoi ?

— Il est fou. Et il n'est pas intelligent.

— Je suis d'accord avec toi. Entièrement d'accord. Il n'est pas assez intelligent pour avoir fait de York une Cité Interdite, inhabitée, qui inspire la terreur depuis trente ans. Il n'est pas assez intelligent pour écorcher vifs des enfants, accomplir cet acte qui demande une compréhension suprême de la condition humaine. »

Shiva s'approcha de son prisonnier et l'embrassa à pleine bouche. Puis sur le front.

« Tu as dix doigts et moi autant de questions. À chaque mauvaise réponse, tu perds un doigt que mon pied enterre aussitôt, loin de ton regard. M'as-tu compris ? »

L'homme acquiesça, terrifié. Au fil de ses années de voyage, Shiva avait observé bien des séances de torture, discutant avec nombre de bourreaux ou de victimes. Elle en avait déduit une loi à peu près universelle : rien n'est plus terrifiant que la mutilation, à cause de la douleur qui en découle et de son caractère irréversible.

« As-tu passé ces trente dernières années à empoisonner l'eau de cette cité ?

— Pas moi, lui. Je me contentais de distribuer l'eau... Juste distribuer... J'obéissais aux ordres... Est-il coupable celui qui obéit aux ordres ?

— Qui empoisonne l'eau ?

— Qui ? »

Un doigt tomba au sol. L'homme hurla. Comme promis, Shiva enfonça le doigt tranché au sein de la terre, comme on écrase les œufs d'un serpent.

« Qui empoisonne l'eau que tu distribues ?

— Mais... Mais, c'est le docteur Moriarty, bien sûr, le docteur James Prétorius Moriarty... Le Bibliothécaire, comme il se fait appeler maintenant.

— Où puis-je le trouver ?

— À la bibliothèque, bien entendu...

— Où se trouve cette bibliothèque ?

— C'est l'ancienne cathédrale.

— J'ai la réponse à ta question... Oui, celui qui obéit à des ordres atroces est coupable. »

Shiva se tourna vers Bhanîr : « Tue-le. »

Sans hésiter une seconde, Bhanîr serra la ceinture jusqu'à ce que le supplicié s'étouffe dans des flots de crachats et de larmes. Il eut un dernier sursaut et ses yeux se révulsèrent à jamais.

Bien plus tard, la phalange tranchée du puisatier s'arrêta de saigner. Aux pieds du vieil homme, le sang répandu dessinait une flaque ovale, quasiment géométrique, que Bhanîr s'empressa de couvrir de sable en sifflant, comme sous le coup de la colère. Une colère incompréhensible pour Shiva.

Où l'on rencontre enfin J. P. Moriarty

Errant plus par plaisir que par nécessité dans les décombres labyrinthiques de la vieille ville de York, Shiva et Bhanîr mirent une bonne demi-heure à trouver la ruelle qui donnait sur l'entrée de la cathédrale. En chemin – pieds traînant dans la poussière et s'enfonçant dans la boue – ils ne virent âme qui vive, ni même un chat, une poule ou un chien. En revanche, à force de tourner autour de lui, ils eurent tout le loisir de contempler l'ancien édifice religieux qui pourrissait sur pied, partiellement décapité. Des projectiles, sans doute des pierres, avaient percé la totalité de ses vitraux comme si l'on avait voulu crever les yeux de Dieu. De la toile huilée calfeutrait ces ouvertures sur le monde extérieur.

Shiva se planta devant les grandes portes gauchies, vermoulues par endroits, qui laissaient pénétrer le vent et la poussière. De la lumière, une lumière rosée, provenait des entrailles de la cathédrale. Shiva la voyait presque palpiter, vivante, à travers les divers trous et embrasures des grandes portes et les pans de toile huilée.

« Entrons », proposait-elle.

Elle se tourna vers Bhanîr qui ne semblait pas avoir envie de la suivre.

« Tu as peur ?

— Peut-être, concéda le serviteur.

— Maîtrise ta peur, car nous allons entrer dans cette cathédrale délabrée. Et même si ce docteur Moriarty existe, rien n'est moins sûr, il n'a fait que tuer des enfants et empoisonner

de l'eau. Au bout de trente ans de crimes, il doit être très vieux et ressembler à un squelette couvert de parchemin. Je ne vois pas trop ce que nous avons à craindre de lui.

— L'éternité... Rien de moins. Souvenez-vous du jeu, de la pièce que vous avez choisie chez Wembley. Souvenez-vous de la pièce qu'il a choisie peu de temps avant de mourir. La menace que représente le Bibliothécaire n'est peut-être pas physique.

— Tu es faible, Bhanîr, bien plus faible que je ne l'aurais supposé.

— Malin celui qui accepte d'avouer ses faiblesses pour mieux lutter contre elles. »

Shiva se gratta la clavicule, là où les frottements des lanières de son sac avaient rougi sa peau, malgré la protection de sa chemise.

« Qui que ce soit ou quoi que ce soit qui se trouve en ces murs, ne le tue en aucun cas, ordonna-t-elle à son serviteur. Je le veux vivant ! »

Bhanîr acquiesça. Shiva tira vers elle un des battants de la grande porte et entra revolver à la main. Derrière, Bhanîr suivit. Aussitôt un flot de lumière tiède et organique les embrassa comme une vague, tel le galop d'une marée.

Shiva mit du temps à comprendre ce qu'elle voyait. Son premier réflexe fut de se dire qu'elle venait d'entrer dans un organisme vivant et gigantesque, une baleine échouée en plein York ou un Léviathan chtonien arraché à son magma. Puis le cerveau de la jeune femme fit la part entre la vision d'ensemble — étonnante, vertigineuse — et les détails, compréhensibles, identifiables sans peine.

Des peaux humaines tendues, parfois cousues entre elles, cloisonnaient l'espace complet et complexe de la cathédrale transformée en bibliothèque — des peaux d'enfants couvertes d'une écriture fine, éclairées par de nombreuses bougies, des lampes à pétrole et tout un dispositif de miroirs. Des trophées, à n'en point douter, qui pendaient parfois comme des vêtements abandonnés, des guenilles, et ressemblaient, vus de loin, à de la toile huilée. Ces cloisons séparaient un grand nombre de pièces desservies par de nombreux escaliers de bois, raides ou en colimaçon. Aucun de ces cloisonnements, de tailles et

d'orientation diverses, ne se trouvait à la même hauteur. L'ensemble, aéré comme un quartier de pain de campagne cuit et fabriqué avec trop de levure, croulait sous des montagnes d'ouvrages empilés à même le sol, rangés dans de nombreuses étagères, bibliothèques de salon, vitrines. L'intérieur de la cathédrale ressemblait à une chose vivante, endormie, pas à une carcasse depuis longtemps désertée par la vie.

De la musique craquante et mélancolique provenait d'un lointain phonographe.

Shiva avança de quelques pas pour caresser l'une des peaux. Des schémas anatomiques de la boîte crânienne et des tracés représentant la vascularisation du cerveau couvraient ce trophée, participaient à son aspect parcheminé. Toutes les reliques alentour, fruits de dépeçages précis, étaient également couvertes de schémas, de textes scientifiques, de notes, d'énigmes, de poèmes macabres.

Au plus profond de son être, Shiva découvrit une rivière souterraine, un flot d'amour et de respect pour cette écriture fine et gracieuse. Revolver à la main, elle s'approcha des cloisons les plus proches de l'entrée, essayant de comprendre leur sens, de cerner une éventuelle Œuvre Globale, une somme cachée au-delà de ses éléments épars et si nombreux. Échouant à trouver cette cohérence qui lui était nécessaire, elle progressa vers le premier palier, le premier rayonnage de livres, gravissant avec prudence une vingtaine de marches usées qui craquèrent sous son poids.

S'approchant de la plus proche bibliothèque, elle commença à caresser le dos des ouvrages qui y étaient rangés apparemment sans la moindre logique. Il y avait là des récits de voyages, de la poésie, des romans policiers, ainsi que des traités d'anatomie, des minutes de procès, des comptes rendus de médecine légale liassés, cousus ou reliés avec soin.

Elle appela Bhanîr à voix basse pour partager cet instant avec lui, et dut se rendre à l'évidence, il ne l'avait pas suivie dans la bibliothèque ou s'y était déjà perdu. Son cœur s'emballa.

Je n'ai pas peur. Je n'ai pas peur. S'il existe, ce n'est qu'un vieil homme.

Elle pénétra plus avant dans la bibliothèque, toujours à la recherche de Bhanîr, mais se refusant à l'appeler. Elle détailla une peau ici, ouvrit un livre là. Elle monta et descendit certains escaliers pour observer tel schéma en particulier, tel livre à l'allure différente. Elle flâna, caressant les peaux d'enfants autant que les reliures de cuir, trouvant du plaisir au bout de ses doigts, un plaisir inédit. Plus loin, on changea la musique.

Elle décida qu'elle devait progresser dans cette direction et raffermir la prise sur la crosse de son revolver. Cependant, ses pas restaient hésitants, son esprit distrait : cette cathédrale organique, cette somme de connaissances accumulées au fil des années, de trois décennies, la fascinaient trop pour qu'elle restât réellement sur ses gardes.

Subitement, dans un sursaut, elle eut conscience d'approcher du phonographe, de toucher au but. Cette impression l'attrista, comme si la récompense avait bien moins d'intérêt que la quête. Enfin, elle déboucha sur un palier en hauteur qui surplombait une grande pièce — ce qu'il restait de l'abside de la cathédrale de York —, où grondait un magnifique feu de cheminée. Le conduit jurait avec le reste de l'édifice. Il avait visiblement été construit quelques années auparavant, ajouté à la cathédrale où n'aurait jamais dû brûler le moindre feu, hormis celui de la foi. Des masques africains, des lances et des défenses d'ivoire décoraient le mur blanchi de part et d'autre du conduit. Un véritable morceau de tronc de quatre pieds de long se consumait tel l'enfer au cœur de l'âtre. Et Shiva entendait gronder l'air brûlant, aspiré par le conduit, cet air qui tirait vers le ciel la lèche des flammes occupée à dévorer le bois.

À cinq pas d'elle en contrebas, assis dans un fauteuil de cuir vieux d'au moins cent ans, un homme d'âge indéfinissable consultait un vieux grimoire qu'il venait probablement de dépoussiérer.

Le Bibliothécaire. Enfin.

Shiva le mit en joue. Visiblement, il ne l'avait pas entendue arriver, ou faisait comme si. Elle aurait pu le tuer avec facilité ; il lui suffisait de lui tirer une balle dans la tête. Elle regarda l'homme encore quelques secondes puis fit un pas vers l'escalier en colimaçon qui descendait vers la grande salle.

Le terme de sa quête.

Le sol du palier s'ouvrit sous ses pieds et elle lâcha son revolver pour s'accrocher sans succès à une des lattes du piège qui venait de s'ouvrir sous elle. Elle heurta le sol douze pieds plus bas avec une violence qui lui coupa le souffle et la laissa complètement déboussolée, durant plusieurs minutes.

Une éternité.

En colère, meurtrie tout autant dans sa chair que dans le tissu de cruauté et de *desiderata* qui lui faisait office d'âme, elle se leva pour inspecter la pièce close dans laquelle elle se trouvait. Il s'agissait d'une fosse cubique de trois pas d'arête. Encore vacillante, elle ramassa son revolver qu'elle glissa dans la poche de sa veste et massa ses côtes douloureuses. Ne pouvant rien faire pour atténuer la douleur, elle retourna à ses investigations, tournant en rond pendant une demi-heure, inspectant chaque pouce carré des quatre murs et du sol qui la maintenaient prisonnière. Une fois certaine qu'il n'y avait aucun passage secret, aucune pierre à déplacer, elle appela pour qu'on vienne la sortir de là. Ou la mettre à mort.

Quelques minutes plus tard, un seau attaché à une corde tomba juste à ses pieds. S'y trouvait accroché un petit mot gratté sur du papier écru :

« Vos armes. S'il vous plaît. »

Toujours cette écriture fine qu'elle avait contemplée sur les peaux enfantines, tendues dans les moindres recoins de l'édifice.

Bien consciente qu'elle ne pouvait qu'obéir, elle confia le revolver au seau et décida de garder son couteau. Le seau remonta, il y eut quelques bruits au-dessus, puis le seau retomba juste à côté d'elle. Le mot avait changé :

« Vos vêtements. Tous. Et le couteau. »

Shiva donna un coup de pied dans le seau qui valdingua à l'autre bout de la fosse. Elle hurla :

« Tu me le paieras, charogne ! »

Au-dessus, elle entendit un rire, un rire à glacer le sang.

« Si j'avais voulu vous tuer, vous et votre serviteur, ce serait déjà fait », lui annonça l'homme qui lui avait lancé le seau.

Shiva hésita une bonne dizaine de minutes, tourna à nouveau dans le piège, cherchant sans trouver une faille, un bouton, un levier. Vaincue, elle redressa le seau pour y confier tous ses vêtements et son couteau. Nue, elle se mit à grelotter tout en regardant les bleus qui couvraient son flanc, ainsi que la plaie qu'elle avait à un coude.

Le seau remonta et, à la place, une échelle de corde tomba dans la fosse. Shiva l'utilisa sans attendre pour monter. Arrivée en haut, l'homme qu'elle avait vu assis dans le fauteuil, occupé à lire un grimoire, lui tendit la main pour l'aider. Il portait le revolver contre son ventre, ainsi que le couteau, à la ceinture. Il avait disposé les vêtements de la jeune femme sur la rambarde.

« Vous pouvez vous rhabiller, mademoiselle Elizabeth Worrington. »

Les traits de cet homme possédaient la souplesse de la jeunesse, la profondeur et l'angulosité qu'octroient les années de voyage. Au fond de ses orbites osseuses et irrégulières, des braises d'intelligence se disputaient à des flammes de cruauté. Ses lèvres, dures, semblaient aptes à déchirer la chair enfantine.

« Vous avez l'avantage, vous savez qui je suis... Qui êtes-vous ?

— Mais vous le savez... Vous avez torturé mon serviteur pour avoir cette information. Je suis le docteur James Prétorius Moriarty, on me surnomme aussi le “Bibliothécaire”, ou le “Napoléon du Crime”. Je dirige la plus grande organisation criminelle de toute la Monarchie Libertaire Britannique, une organisation secrète forte de plus de cinquante hommes. Et ceci est mon humble demeure ainsi que mon quartier général. »

Shiva passa ses vêtements en se pressant car elle avait froid.

« Je vous en prie, suivez-moi, lui proposa Moriarty. Il est temps de faire plus ample connaissance. Et essayez de ne rien tenter de stupide ou de grossier. Je suis du bon côté du revolver et bien plus rapide que vous ne pouvez l'imaginer. »

*

Moriarty avait invité Shiva à s'asseoir dans un des fauteuils du salon. En s'enfonçant dans le cuir séculaire, la jeune femme

remarqua la présence de Bhanîr. Il était attaché, entravé, bâillonné, assis sous un escalier. La menace avait été complètement évacuée de son allure générale ; il ressemblait désormais à une aberration, un monstre sans défense, humilié et vaincu.

Cette vision la mit en colère, non pas contre Moriarty, mais contre Bhanîr, incapable de se défendre.

« Pourquoi êtes-vous là, Elizabeth ? lui demanda le Bibliothécaire. Vous êtes anglaise... Travaillez-vous pour la Reine ? Serait-ce Sherlock Holmes qui vous a mis sur ma piste ?

— Rien de tout cela, même si j'ai toujours rêvé de rencontrer ce fameux Sherlock Holmes. Appelez-moi Shiva, comme mes amis. Je suis ici car je suis à la recherche d'une réponse.

— Qui ne l'est pas ? »

Sourire aux lèvres, le Bibliothécaire se leva. Il releva le bras du phonographe et, dans le silence, fit craquer les os de sa nuque. Ses yeux pétillaient de joie, quand il se tourna vers Elizabeth pour la détailler. Une joie qui aurait pu tout aussi bien être du désir.

« Je suis moi aussi à la recherche de quelque chose. Peut-être l'ai-je enfin trouvé. Que recherchez-vous, Shiva ?

— Je veux savoir si vous avez réussi à définir ce que le docteur Robert Donston Stephenson appelle "L'Instinct de l'équarrisseur" ? »

Le bibliothécaire s'approcha d'Elizabeth et lui toucha la joue du revers des doigts.

« Vous venez de m'impressionner pour la seconde fois de la journée. Cet ouvrage n'est pas courant, loin de là... Vous possédez la beauté d'une jeune femme sur le berceau de laquelle toutes les fées se seraient penchées. Et pourtant, derrière ce visage d'ange, sous cette chevelure de feu, dans ce corps lesté, au fond de vos yeux verts, je devine le vice caché d'une tenancière de bordel et l'absence de remords d'un assassin de l'East End. Vous avez la cruauté et l'intelligence de la mort en personne, ma chère. »

Shiva observa Moriarty. Il semblait extrêmement jeune pour quelqu'un vivant dans une cité qu'il avait dévastée, vidée de ses habitants, et ce, trente ans durant. Il s'exprimait

parfaitement, avec un calme absolu, une certaine élégance, ce qui tranchait avec l'idée caricaturale qu'elle se faisait d'un homme capable de tendre des peaux d'enfants à travers toute une cathédrale.

« Je ne cherche pas de compliments, précisa-t-elle... Je cherche une réponse.

— L'impatience... L'insolence... L'arrogance... Le courage. Tant de qualités dans un corps si jeune, et qu'auraient dû assouplir tout le plaisir qu'il a reçu et celui qu'il s'est octroyé... Or ce n'est pas le cas. Vous êtes tendue en un élan éternel vers la mort. L'impatience est ce qui m'a poussé à parcourir le monde. Et la peur, viscérale au point d'en avoir la colique, la peur de manquer de temps pour mes expériences. J'ai un profond respect pour les gens impatients qui vivent vite, quand bien d'autres sont déjà morts. Il faut boire ! Il nous faut boire à notre rencontre ! Oh ! Oh, comme je suis heureux, Shiva... Comme je suis heureux ! Je vais enfin pouvoir partager ce que je sais, ce que je suis, avec quelqu'un capable d'en savourer le goût, la force, la force absolue. Avec une femme ! J'ai un vieux cognac d'Aigues-France, datant de 1762. Il était temps de l'ouvrir. Vous aimez le cognac ?

— Oui. »

Shiva hésita à aller délivrer Bhanîr alors que le Bibliothécaire disparaissait par un des nombreux escaliers. Elle regarda son misérable serviteur et resta assise. Moriarty reparut quelques minutes plus tard, au sommet d'une autre volée de marches, une bouteille poussiéreuse à la main.

« J'ai presque découvert le secret de l'immortalité », annonça-t-il en servant deux verres de cognac. « Il m'a fallu quarante ans, pas moins. Aujourd'hui, je sais freiner au maximum, presque arrêter les attaques du temps. Avez-vous entendu parler du Ngorongoro ?

— C'est un ancien cratère volcanique de l'Ouest africain. Des rhinocéros uniques vivent là-bas. On dit que la poudre de leur corne est le plus puissant des aphrodisiaques. On dit aussi qu'accumulés, ils foncent vers l'ennemi et brisent la réalité du bout de leur corne, disparaissant, se mettant à l'abri dans une autre

réalité. J'ai beaucoup entendu parler du Ngorongoro, mais je n'y suis jamais allée.

— L'Afrique ! Oui ! Alors que je me trouvais en Afrique, vers 1860, en tant que médecin de l'armée impériale, un de mes nègres m'a parlé du Chasseur. Avez-vous entendu parler du Chasseur ?

— Non.

— Un homme censé être immortel, vivant seul quelque part dans une hutte, construite dans un arbre immense, au cœur du Ngorongoro, au-dessus de tous, au-dessus des bêtes, des hommes, de la savane. En 1860, s'aventurer au cœur du Ngorongoro équivalait, pour un Blanc, à un véritable suicide ; pourtant je réussis à monter une expédition pour localiser et rencontrer le Chasseur. Des bruits coururent, colportés par différentes tribus, et au centre de l'immense cratère c'est le Chasseur qui vint à moi, qui me mena à sa hutte.

« Il s'agissait d'un homme puissant, de grande taille, souriant, mais incapable de cacher son goût pour la cruauté. Il me parla de bêtes qu'il avait traquées et tuées au point de les faire disparaître à jamais. Il me parla de dragons, pas ceux qui crachent du feu comme dans nos légendes, mais de lézards gros comme des hippopotames. Il me parla d'éléphants poilus, d'oiseaux coureurs aux plumes rouges et bleues. Il me parla de singes mangeurs d'hommes capables de construire des huttes ; de fauves si féroces qu'il crut mourir mille fois alors qu'il les pistait. Il me montra ses secrets, ses trophées, une véritable forêt de souffrances et de choses mortes. Il me raconta qu'il avait vécu et vécu des centaines de saisons, préservé de la mort par ses chasses, par le plaisir que lui conférait chaque mise à mort. Il m'expliqua qu'il n'avait jamais eu de femmes ni d'enfants et ne vivait que de la chasse.

« Je le crus. C'était folie pour un Blanc que de croire un nègre et pourtant je le crus. Il accepta que je lui fasse une prise de sang après une chasse durant laquelle il tua un rhinocéros à la lance. Avez-vous quelque connaissance en matière d'anatomie, Elizabeth ?

— Oui. Cela me rend plus efficace lorsqu'il me faut tuer...

— Quelle réponse magnifique... Si je vous parle d'hormones, d'hypophyse, de neurotransmetteurs, vous voyez ce dont il est question... »

Elizabeth acquiesça.

« ... L'hypophyse de cet homme sécrétait au moment de la mise à mort de sa proie un neurotransmetteur très particulier qui était alors inconnu du corps médical européen, une hormone que j'ai surnommée par dérision la "thanatine". La sécrétion de thanatine, qui s'accompagne d'une fort agréable bouffée de plaisir, a pour effet de stopper la dégénérescence des tissus et des organes, mais, revers de la médaille, elle rend stérile... À moins, et ce n'est pour le moment qu'une théorie, d'arriver à sécréter de l'érotoïne, un neurotransmetteur antagoniste.

— Vous avez recréé la thanatine de façon expérimentale ?

— On peut dire ça, aujourd'hui je suis proche de pouvoir la synthétiser et d'en amplifier les effets... Mais au tout début de cette aventure qui a commencé il y a trente ans, je l'ai créée de façon, disons... empirique. J'ai commencé à tuer des animaux, à les torturer : des chiens, des chats, un cheval. J'ai appris à prendre du plaisir lors de ces actes barbares, à accepter ce plaisir et la réaction hormonale qui l'accompagne. J'ai appris à sécréter la thanatine, puis à l'isoler de mon sang par centrifugation. Mais il n'y en avait pas assez pour l'injecter à d'autres, alors je suis passé au meurtre d'enfants, j'avais bien tué un ou deux de mes patients, mais la mort de ces pauvres hères ne m'avait fait absolument aucun effet. C'est le dépeçage, l'équarrissage de ma première victime enfantine qui m'ouvrit les portes de l'éternité. Plus ils étaient jeunes, sains et innocents, plus je jouissais, et plus mon hypophyse lâchait de thanatine dans mon sang veineux. Et je n'ai guère tardé à synthétiser une thanatine de mauvaise qualité avec laquelle j'ai empoisonné York, stérilisant tous ces hommes, toutes ces femmes qui attendaient que je les soigne. Je leur proposai une forme d'immortalité et ils ont fui plutôt que de tuer pour me rejoindre là où je me tiens actuellement, au-dessus de la plèbe. Oui, Shiva, je sais ce qu'est l'Instinct de l'équarrisseur... Et il y a plus... Vous aimez la déviance, vous aimez être avilie et avilir à votre tour.

Grâce à vous, grâce à notre rencontre, je vais réussir à créer, synthétiser l'érotoïne. J'en ai la certitude.

— Vous croyez que je peux apprendre à devenir immortelle ? A devenir comme ce Chasseur, comme vous...

— Vous me semblez en savoir beaucoup... Je dirais que vous êtes, d'ores et déjà, plus proche de moi que de la populace braillarde et crasseuse.

— Certes... Et pour être comme vous, la thanatine de synthèse ne suffit pas, si j'ai bien compris.

— Ce n'est qu'un amuse-gueule pour se mettre en appétit. Il y a mieux, il y a le meurtre et l'émotion vraie qu'il procure.

— Vous m'avez dit avoir commencé par des animaux...

— Des chats, des chiens, un cheval, un porc une fois... »

Shiva finit son cognac, fort bon, et quitta son siège. Elle tourna dans la pièce tel un fauve en cage, caressa quelques peaux couvertes de textes, de schémas, de poèmes. Puis elle revint vers l'homme et récupéra son arme. Étonnamment, il ne lutta pas, ne l'empêcha pas d'agir de la sorte. Fébrile, elle allongea le pas en direction de Bhanîr. Poussant un cri, elle ouvrit le feu une première fois, disparaissant dans un grand nuage de fumée dû à l'embrasement de la poudre noire. L'impact, en pleine poitrine, rejeta son serviteur en arrière. Elle s'approcha de lui et lui logea plusieurs balles dans la tête, jusqu'à ce que le percuteur du *peacemaker* s'attaque à des cartouches déjà amorcées et se contente de cliquer.

S'étant débarrassée de son arme fumante, désormais inutile, elle se tourna vers Moriarty.

« J'apprends plutôt vite, non ? »

Le Bibliothécaire la regarda et lui sourit.

« Très vite... pour quelqu'un qui a l'éternité devant lui. Laissez-moi vous faire une prise de sang et voyons si la leçon a porté. »

*Où, quatre ans après leur prime rencontre,
J. P. Moriarty et sa compagne
E. « Shiva » Worrington préparent
leur départ de York*

Depuis quinze jours déjà, à la faveur de la lumière généreuse de ce mois d'août 1904, James Moriarty faisait du tri dans ses affaires. Il entassait tout ce qui avait une valeur vitale à ses yeux, voire immortelle, dans des cylindres métalliques de deux pieds de diamètre et cinq fois plus longs. Ces containers oblongs, semblables à des engins de guerre, étaient munis à l'avant d'un nez en ogive pour une meilleure pénétration de l'élément liquide et, à l'arrière, d'une hélice carénée,

Non loin, Elizabeth nettoyait le revolver de lord Henry Wembley avec un écouvillon en fin de vie, noir de poudre et de cambouis. Elle avait rassemblé ses affaires — ses armes, des fioles et des vêtements — dans un gros sac en cuir usé sur lequel elle était assise.

Moriarty avait piégé toute la cathédrale de York avec des explosifs au magnésium, contrôlés par un double système de mise à feu. Un système à horloges — réglées pour le 5 septembre à 9 h 00 du soir — et un système à contacteurs électriques, actionnés par divers fils tendus en maints endroits sombres. Les deux systèmes avaient été montés en parallèle et non en série, si bien qu'il fallait désamorcer l'ensemble pour empêcher toute explosion. Les deux horloges — redondance de précaution, dans le cas où l'une tomberait en panne —, avaient été enterrées à dix pieds de profondeur, dans une caisse piégée avec un contacteur

au mercure, recouverte d'une chape de béton armé, haute de quatre pieds. L'installation du tout avait nécessité presque six semaines d'un travail acharné, rebutant. Mais tel était le prix à payer pour disparaître et avoir le temps de se réorganiser, ailleurs. Pour que le dispositif soit complet, il fallait juste trouver un homme et une femme à sacrifier. Des cadavres à laisser dans la cathédrale abandonnée.

Shiva, en proie à l'ennui, posa son revolver et s'approcha des étranges containers numérotés que remplissait Moriarty en inventoriant chaque objet, chaque fiole, chaque cahier, sur un calepin à spirale déjà aux deux tiers utilisé.

« Je peux me faufiler hors de York avec mon sac, telle une voleuse ; cela ne me causera aucune difficulté. Mais comment allez-vous sortir ces choses de la Cité Interdite ?

— Je vais faire descendre ces petits submersibles par la rivière jusqu'à Selby, où un bateau m'attend. On peut régler leur lest et leur ballast afin qu'ils restent à deux pieds de profondeur. Un petit moteur à combustion au sodium, alimenté par l'eau de la rivière, les propulsera sur un à deux *miles*, selon mes calculs. En tout cas, bien au-delà des lignes de surveillance de la Garde Libertaire du Yorkshire. Là, j'accrocherai ces submersibles ensemble avec les deux courroies prévues à cet effet et je me servirai du tout comme d'un canoë ; voilà pourquoi je voulais tant que nous quittions York aux alentours d'août. J'ai une sainte horreur de l'eau glacée.

— N'avez-vous point peur de perdre un de ces containers et son précieux contenu ?

— Non, une fois tout le sodium consommé, l'arrière caréné se détache et un ballon d'hélium est libéré, marquant leur position, et freinant leur course.

— Ingénieux.

— C'est la moindre des choses, quand on veut mettre fin au règne de Sherlock Holmes. »

Moriarty s'approcha du jeu d'échecs qui trônait au milieu du salon. D'une main sûre, il déplaça son fou blanc et l'utilisa pour bloquer définitivement le roi noir.

« Échec et mat, mon cher ennemi. Vous venez de perdre la partie qui nous opposait depuis trente ans et, le plus savoureux

dans l'affaire, c'est que vous l'ignorez pour le moment. Il vous faudra attendre le 6 ou le 7 septembre pour mesurer l'ampleur de votre échec. Il vous reste encore une bonne dizaine de jours à dormir comme un bébé. »

Elizabeth s'approcha de son amant, lui passa les bras autour de la taille et lui mordilla le lobe de l'oreille droite.

« Pourquoi ne pas s'en être pris à sa femme ou à son fils ?

— Tuer n'est pas jouer, si la victime est un Holmes qui ne se prénomme pas Sherlock. La partie a toujours été savoureuse car elle avait des règles précises. Je dirais même plus : aiguisées.

— Et maintenant, James ?

— Un cadeau pour vous. »

Il fouilla dans une étagère et en sortit une magnifique boîte marquetée d'acajou. Quelque chose avait été gravé en allemand sur son couvercle, ainsi qu'une date lisible : 1902. Sans plus de cérémonie, Shiva ouvrit la boîte et en sortit un pistolet automatique, un Mauser modèle 1898 ainsi que dix cartouches montées sur une barrette à enclencher devant le pontet. La boîte possédait un double fond dans lequel elle trouva quatre liasses épaisses de billets de dix livres, une fortune. Elle rangea l'arme après l'avoir soupesée et embrassa Moriarty avec passion.

« Merci.

— Gardez un peu de souffle pour mieux me remercier plus tard, ma chère, car c'est ici, à York, aujourd'hui même, que nos routes se séparent momentanément. Je dois pour ma part me rendre en Allemagne en faisant un petit détour par Cambridge et Paris. Quant à vous, une mission de la plus haute importance vous appelle en Pérou.

— Une mission ? En Pérou ?

— Avez-vous déjà entendu parler de Robert Leroy Parker et Harry Alonzo Longabaugh ?

— De célèbres hors-la-loi américains, me semble-t-il ?

— Oui, plus connus sous les sobriquets de Butch Cassidy et le Sundance Kid.

— Vous voulez que je les tue, mon cher ?

— Entre autres. Ils mènent une sorte de révolution idéalistico-libertaire dans la Cordillère des Andes, où ils soutiennent, armes à la main, les populations indiennes qui

descendent directement des Incas : les Quechuas. En fait, ces deux hommes ne sont ni des révolutionnaires ni des libertaires. Ils se battent pour ce qu'ils désirent le plus : l'argent et le pouvoir. Je suppose qu'ils veulent trouver le fameux trésor des Incas que Manco II "Le Rebelle" éloigna des Espagnols. Mais peu important leurs motivations, car ils ont établi leur camp sur un site archéologique dont j'aimerais avoir le contrôle exclusif. Le Machu Picchu, à soixante-cinq miles au nord-ouest de Cuzco. J'ai besoin d'y installer mon nouveau quartier général puisque celui-ci va bientôt brûler jusqu'à ses fondations. »

Elizabeth posa sa main sur le ventre musclé de Moriarty et la fit glisser jusqu'à lui caresser l'entrejambe à travers la toile du pantalon, trouvant les lignes de force d'une verge qu'elle sentit se cabrer immédiatement.

« Massacrer deux cow-boys et quelques Indiens, murmura-t-elle. Ça doit être dans mes cordes... »

— Je n'en doute guère, Elizabeth, et c'est pour ça que je vous aime et que nous vivons comme mari et femme depuis quatre ans. »

Quatre années durant lesquelles ils étaient devenus inséparables et complémentaires.

Ils s'embrassèrent à nouveau, puis se couchèrent sur la montagne de peaux d'enfants que Moriarty avait retirées de son labyrinthe et entassées pour mieux les trier.

*

Serrés nus l'un contre l'autre, adoucis par la violence de l'orgasme, Shiva et Moriarty se partageaient une cigarette de chanvre indien.

« Qu'allons-nous faire dans les Andes, une fois que j'aurai tué ces cow-boys ? »

— Vous êtes bien curieuse, Elizabeth.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Je n'ai confiance qu'en vous, ma chère... Je suis désormais le garant de votre jeunesse éternelle et ça crée des liens, Deux missions bien distinctes nous attendent en Pérou : d'abord le contrôle total de la production de coca, ce qui nous

permettra d'avoir un monopole mondial sur la commercialisation de la cocaïne. Ensuite, nous nous lancerons dans des fouilles passionnantes pour retrouver le véritable trésor des Incas.

— Si nous contrôlons toutes les ventes mondiales de cocaïne, qu'avons-nous à faire du trésor des Incas ?

— À dire vrai, je me moque des trois ceintures de chasteté en or et des six pots de chambre sertis de saphirs que Manco II a réussi à préserver de la rapacité des Espagnols. Le trésor qui m'intéresse est un secret et des preuves pour le faire éclater au grand jour. Ce trésor représente le plus grand pouvoir que l'on puisse avoir sur cette Terre : celui de mettre les Worsh à genoux et de les obliger à nous obéir, quelles que puissent être nos exigences. »

Elizabeth écrasa la cigarette dont le mégot commençait à lui brûler les doigts et changea de position pour prendre dans sa bouche le sexe épais et noueux de Moriarty afin d'en raviver le sang. De ses lèvres retroussées et tièdes, elle le massa sur toute sa longueur, s'arrêtant juste pour en agacer le méat du bout de sa langue, rapide. Une fois parvenue à ses fins, tenant dans son poing un triomphe d'érection aux veines tendues à tout rompre, elle demanda à son amant de lui en dire plus sur ce secret, ce trésor.

« Plus tard, ma chère... Chaque chose en son temps », lui dit-il en la mettant à quatre pattes et en la prenant brutalement, au point de la faire gémir et fermer les yeux.

« Chaque chose en son temps... »

Où l'on retrouve E. « Shiva » Worrington en Pérou

Dans l'auberge du *Lama Mécontent* à Cuzco, le pistolet à la main, le pied droit posé sur le ventre tumulaire d'un rustre à qui elle venait d'ôter la vie d'une balle dans l'œil droit, Elizabeth « Shiva » Worrington regardait avec défiance la masse crasseuse et débraillée d'aventuriers potentiels, de chasseurs de prime affamés, de vagabonds sans le sou qui lui faisait face. Rassemblés pour la plupart à l'extérieur de l'auberge, canalisés par des soldats péruviens armés de Winchester, les candidats progressaient en file indienne jusqu'à un ensemble de tables où Elizabeth et le *Generalísimo* De Santa-Vieja les attendaient de pied ferme. Non loin, le capitaine Paco Irreverenza de Chachapoyas notait sur un registre rédigé en espagnol les noms de ceux que la jeune femme engageait, ainsi que la solde hebdomadaire qu'elle leur accordait.

« Y en a-t-il d'autres parmi vous qui refusent de recevoir des ordres d'une femme ? » demanda-t-elle à la cantonade tout en rangeant son Mauser dans son étui.

Quelques candidats s'en allèrent sous le regard accusateur du *Generalísimo*, qui d'un claquement de doigts adressé à deux sentinelles fit retirer le cadavre qui trônait au beau milieu de la pièce.

Elizabeth s'assit sur sa table de prédilection, près de la grande cheminée éteinte. Elle but une gorgée de rhum directement à la bouteille, fit claquer sa langue et avancer le

candidat suivant : un petit homme tout maigre, édenté, si vieux qu'on aurait pu le confondre avec le père du Juif Errant.

« Allez, *papy*, rentre chez toi ! »

Visiblement surpris d'avoir été recalé sans même qu'on lui ait posé la moindre question, le vieil homme longea la file des candidats et sortit par la porte principale. Jusque-là, Shiva avait refusé plus de quatre-vingts pour cent des hommes qui avaient répondu à son annonce publique : une affiche placardée dans toute la cité et ses environs, informant que l'on cherchait des mercenaires – sans peur et sans scrupule – pour mettre un terme au règne de terreur anti-gouvernementale qu'imposaient Harry Alonzo Longabaugh et Robert Leroy Parker sur toute la région.

Les mêmes qui, sous les pseudonymes de Butch Cassidy et de Sundance Kid, avaient pillé plus de vingt trains de la Western Union, quatre banques entre 1889 et 1902, avant de s'enfuir au Mexique puis en Pérou, accompagnés de certains de leurs complices de la Horde Sauvage – car tel était le nom dont les journalistes américains avaient affublé leur gang. Parmi les fidèles compagnons qui les avaient suivis jusque dans les Andes, on retrouvait en particulier Charlie Le Sourd, Harvey Logan et Etta Place qui détestait son véritable prénom et se faisait appeler Ethel.

Les récompenses offertes par la Western Union et le gouvernement péruvien étaient telles – de l'ordre de vingt mille dollars or – que les frères Earp avaient fait la route depuis Toronto jusqu'en Pérou pour se faire massacrer en février 1903 dans la vallée de l'Urubamba, sur la piste reliant Cuzco à Santa Maria, une piste moderne qu'une équipe d'ingénieurs britanniques avait ouverte à la dynamite en 1895 et qui passait au pied du Machu Picchu.

Dès son arrivée dans la région, Elizabeth avait bien manœuvré, utilisant ses charmes et son talent pour la fellation, afin de profiter de l'appui du *Generalísimo* Gabriel De Santa-Vieja et mener à bien son expédition guerrière. Le *Generalísimo* lui avait assuré un certain soutien logistique en lui prêtant deux caisses de fusils Winchester 89, trois mitrailleuses Gatling, cinq mille cartouches calibre .58, et en lui fournissant un guide

émérite en la personne de capitaine Paco Irreverenza de Chachapoyas.

Depuis l'aube, les candidats défilaient... un peu comme des soldats de deuxième classe dans un bordel militaire de campagne... Elizabeth ne présélectionnait que les plus costauds, les plus laids, les plus couturés, ceux qui avaient l'air redoutable et surtout ceux qui puaient comme une charrue de fumier renversée devant l'entrée d'une peausserie. Parmi les candidats présélectionnés sur leurs seuls critères physiques, elle ne choisissait que ceux qui savaient se servir d'une arme et étaient capables – comme Paco – de baragouiner un peu d'anglais.

Principalement occupé à fumer un long cigarillo péruvien, un homme d'une trentaine d'années, habillé d'un poncho grisâtre et alourdi de poussière, se présenta devant le jury, à la suite du petit vieux. Un manchon de cuir brut emprisonnait son avant-bras droit. Mal rasé, le cheveu gras et l'œil jauni par l'abus d'alcool, puant comme un troupeau de lamas dysentériques, il avait tout pour plaire à Elizabeth, à l'exception de sa beauté, mal camouflée par la crasse. Cet homme, un Américain sans aucun doute, possédait un charme vaguement juvénile, dominé par une bouche sensuelle, de celles qui savent se nourrir de tétons dressés et de buissons féminins. Le cigarillo, le poncho poussiéreux et le manchon de cuir semblaient être les accents aigus d'un déguisement ou, pour le moins, ils confinaient le jeune homme dans le registre de l'incongruité – un peu comme si l'on avait retiré Casanova d'une fosse à purin, plutôt que d'un baldaquin de bois patiné, aux riches cotonnades caressées par la brise matinale.

Elizabeth but une nouvelle gorgée de rhum, espérant qu'il ne s'agissait pas de l'un de ces faux chasseurs de primes qui n'ont tué que des moustiques tout au long de leur existence, ou pire d'un de ces universitaires américains déguisés en aventurier, comme celui du matin – qu'elle avait sorti de l'auberge à coups de bottes dans le séant en lui disant : « Si tu veux dompter une tigresse sauvage, verge molle, il te faudra plus que ton fouet ! »

Elizabeth s'approcha de l'homme au poncho.

« Comment tu t'appelles ? »

— London. Jack London », répondit l'homme en crachant à moins de dix pouces des bottes flambant neuves de l'aventurière — un crachat brun et généreux.

« Tu as déjà tué un homme, Jack ? »

Il tira sur son cigarillo en la regardant droit dans les yeux, sans ciller.

Il en a vu d'autres, ne put s'empêcher de penser Elizabeth. Et cette bouche, comme je voudrais...

« J'ai jamais tué personne, m'dame, pas même une de ces saloperies de bâfreurs de pommes de terre, répondit-il en anglais tout en montrant les rares Indiens présents dans la pièce, pires que des nègres j'veus dis. Par contre, je me suis fait un ours à la hache dans le Klondike, vu que ma carabine était gelée. Et j'ai aussi tué quelques bisons à la Winchester 73 dans les plaines du Wyoming, vu que j'avais pas de hache sous la main. J'suis là pour profiter de la prime offerte par le directeur général de la Western Union...

— Montre-moi d'abord comment tu tires. »

Comme beaucoup d'autres avant lui, Jack se mit en position, dégaina son revolver et fit éclater de trois coups rapprochés les trois bouteilles qui se trouvaient à quinze pas de là, posées sur le long comptoir de l'auberge, derrière lequel étaient régulièrement aspergés de bris de verre les propriétaires de l'établissement, ainsi que leur nombreuse progéniture. Une jolie petite famille bâillonnée et ligotée par les hommes de Santa-Vieja depuis la réquisition de l'auberge, la veille au soir.

London avait utilisé un Smith & Wesson New Model N3, un calibre .44 au barillet modifié, allégé. Une arme maintenant démodée depuis l'apparition des pistolets automatiques Mauser, mais qui — et Moriarty l'avait dit à Elizabeth à plusieurs reprises — était celle que préférait Sherlock Holmes,

Un as du déguisement, ma chère, ne l'oubliez jamais.

« Viens par là », ordonna-t-elle.

London approcha sans hésiter et cracha à nouveau une soupe brunâtre qui en disait long sur l'état de sa gorge et des sacs de goudron qui lui servaient de poumons.

« Enlève ce manchon de cuir. J'aimerais bien voir ce qu'il y a dessous. »

Il s'exécuta et montra — comme à regret — le tatouage noir qui encombrait une grande partie de son avant-bras : une ancre de marine au-dessus de laquelle était inscrit « pour Bessie, je t'aime » et en dessous « à jamais ».

Pas de traces d'injection et, de toute façon, il est beaucoup trop jeune.

Elizabeth prit l'avant-bras de London avec fermeté, le tira vers elle — *bordel ce qu'il peut puer* — et donna un long coup de langue le long du tatouage pour voir s'il s'agissait d'un vrai ; les poils du jeune homme se hérissèrent comme une forêt de bambous chahutés par le vent. Éloignant ses lèvres humides de la peau tatouée, Elizabeth remarqua la façon peu amène dont les fixait le *Generalísimo*.

Pas de doute, c'est un vrai tatouage et piqué profond, comme avec un clou rouillé, du travail de taulard... Drôle de gars.

Satisfaite mais hantée par le dessin d'une bouche dont elle désirait profiter, elle se tourna vers Paco :

« Celui-là, je le prends, il me plaît bien. Il tire et crache comme un de ces fils de pute du Montana. Un dollar par semaine comme pour les autres », dit-elle avant de crier : « Au suivant ! »

*Où l'impavide J. London joue un jeu
bien dangereux pour en savoir un peu
plus sur E. « Shiva » Worrington et ses
plans*

À la nuit tombée, simplement vêtu d'un pantalon sombre et d'une chemise noire en flanelle, Jack monta sur le toit de l'auberge du *Lama Mécontent* en passant par les écuries. Veillé par une lune dont la plénitude jaunâtre ne pouvait qu'inquiéter un espion en mission nocturne, il attacha une corde à la longueur idoine autour du conduit de cheminée de la grande-salle de l'auberge, puis se faufila dans le conduit la tête en bas, se laissant glisser le long de la corde tout en freinant la progression avec ses bottes.

À l'aide d'un petit miroir soudé sur une tige métallique, il observa Elizabeth, le *Generalísimo* De Santa-Vieja et le guide de l'expédition, un capitaine d'origine indienne qui se prénommait Paco. Malgré ce miroir d'espion dont la surface réfléchissante avoisinait la taille d'un monocle, il n'arrivait pas vraiment à suivre la scène qui se déroulait à six ou sept pas de la cheminée. En revanche, il entendait parfaitement la conversation qui semblait se précipiter dans le conduit, aspirée par la lune et ses rayons,

« C'est ici que les frères Earp sont morts, sur la piste qui va de Cuzco à Santa Maria, à six ou sept miles du Machu Picchu. L'été avait été très sec et ils ont dû être trahis par le panache de poussière soulevée par leurs chevaux.

— Combien étaient-ils ? demanda Elizabeth.

— Les trois frères Earp, un aventurier du nom de William Munny, Bob Meeks qui était un ancien de la Horde Sauvage, ainsi qu'un pisteur indien et une dizaine de soldats en permission attirés par les primes. Aucun n'en est revenu vivant. Longabaugh et Parker ont offert aux flots furieux de l'Urubamba le corps de Meeks enfermé dans un cercueil de fortune, sur lequel ils avaient marqué au fer rouge les lettres "T R. A I. T R. E".

— Je vois le tableau. »

Elizabeth fit tourner la carte d'état-major vers elle, à peu près au moment où Jack sentit son dernier repas — de la *carapulcra* aussi épicée que les pets du diable — faire un tour complet dans son estomac. Si la chose avait le malheur de se répandre en flaque trois pieds en contrebas, dans l'âtre de la cheminée éteinte, il ne lui resterait plus qu'à faire ses prières en regrettant sa conversion au socialisme et à l'athéisme. Son estomac grogna de nouveau. La faute sans doute à cette éponge inhibée d'encre alimentaire qu'il avait mâchouillée tout le jour durant : un artifice pour le faire cracher brun, mais qui avait attisé son appétit à un point tel qu'une fois engagé par Worrington, il avait couru dans un boui-boui du centre-ville pour bâfrer comme ces verrats qui se noient en grognant dans leur auge.

« Nous pourrions passer par l'ouest en venant de Quillabamba, proposa Elizabeth, et traverser les montagnes ici.

— *¡ No debemos pasar ahí ! Está el valle de los Gigantescos Antiguos !* s'exclama Paco.

— Tu peux répéter ça dans une langue civilisée, *cabrecito* ?

— C'est la Vallée des Grands Anciens, il ne faut pas passer là.

— Et pourquoi ?

— Très dangereux, très escarpé et c'est un détour inutile, croyez-moi. Personne ne vous suivra là-bas, prime ou pas prime.

— D'accord, tu connais mieux le pays que moi... Alors il nous reste la passe coincée entre les monts Soray et Salccantay à plus de 14 000 pieds d'altitude, pour arriver sur le Machu Picchu par le sud en descendant partiellement la vallée de

l'Aobamba. La même route qu'emprunta le Comte de Sartiges en 1834.

— Difficile, mais c'est l'accès le plus discret. À cette période de l'année, le glacier est très... »

Jack eut alors un renvoi acide qui lui fit penser à un chef de gare sifflant le passage d'un train de marchandises qui ne s'arrêtera pas. Il lui fallut alors moins d'une seconde pour comprendre qu'à rester ainsi la tête en bas, soumettant à une gravité impitoyable un repas qu'il échouait à digérer, il n'allait plus tarder à le rendre avec pertes et fracas. Il commença donc à remonter dans la cheminée en faisant le moins de bruit possible, regrettant de ne pouvoir entendre la suite de la conversation.

Une fois sorti du large conduit, il enroula la corde autour de son ventre gargouillant, remit son poncho par-dessus et regagna la fête sur la grand-place de Cuzco. Là, les mercenaires choisis par Elizabeth dansaient, buvaient et se gointraient de *mozamorra morada* — une sorte de pudding de maïs, de couleur violette, peu engageant — et de *tamales*, des boulettes de viande, œufs durs, olives, oignons, ail et piment. Tout ce qu'il fallait pour alimenter un météorisme des plus désagréables.

Alors qu'il s'éclipsait discrètement vers les latrines pour mettre fin à son calvaire gastrique en s'enfonçant deux doigts dans la gorge, une fille à soldats se jeta sur lui pour l'entraîner dans une danse vigoureuse au son des flûtes andines, des percussions créoles et des guitares espagnoles. Trois pas de danse plus tard, tel le volcan hawaïen qui régurgite la colère des siècles enfuis sous forme de lave liquide et abondante, Jack explosa de tout son être, alourdissant les robes et le décolleté de la putain d'une bonne pinte de *carapulcra* à moitié digérée et bileuse, dont la puanteur acide, portée par la brise fraîche du soir, lui arracha un second haut-le-cœur, un véritable spasme qui le secoua de l'anus contracté à l'aigreur des lèvres et termina d'asperger la fille de la tête aux pieds, la recouvrant non seulement de régurgitât fluide et nauséabond, mais aussi de jolis grumeaux multicolores dans lesquels se reconnaissaient tout particulièrement les rondelles de piment, rouge vif.

Insulté par la fille — une fois qu'elle eut quelque peu repris ses esprits —, applaudi par quelques mercenaires qui n'avaient probablement pas suivi tous les tenants et aboutissants de l'incident, Jack prit la fuite au pas de course jusqu'à retrouver son baudet, auquel étaient accrochées toutes ses possessions.

Armée d'un bout de bois enflammé qui ressemblait bien plus à une torche de la Sainte Inquisition qu'à un brandon de feu de camp entre amis, la putain — dotée d'une voix capable d'anéantir toutes les cristalleries de Bohême — le poursuivit quelques minutes dans les ruelles étroites et escarpées de Cuzco, jusqu'à glisser et s'étaler de tout son long sur la terre battue et les excréments de lama, sans doute à cause du vomi qui avait dévalé le long de ses mollets jusqu'à ses sandales et avait fait *pouic-pouic* à chacun de ses pas.

*

Après avoir avalé une bonne gorgée de bourbon pour se rincer les dents et tenter d'avoir une haleine plus virile que fétide, Jack tira son fidèle compagnon vers une grande fontaine isolée à la sortie de la ville, qui alimentait des lavoirs en terrasses.

Une fois son matériel d'espion rangé dans les sacs accrochées aux flancs du baudet, il attacha l'animal et coinça sa Winchester chargée à portée de main, entre les jambes du héros de la précédente *Revolución* qui, un poing dressé vers le ciel, ornait la fontaine.

Entièrement dévêtu, le visage déformé par des grimaces de lutteur de foire, il se glissa dans une eau capable de réduire à la taille de raisins de Corinthe n'importe quel attribut viril. Assis dans la fontaine, sur le mince velours des algues d'eau douce, comme d'autres s'assoient cul nu dans la neige pour faire circuler le sang, Jack se rasa avec un coupe-chou. Puis il se mit à siffloter tout en travaillant de la savonnette.

Et je me lave derrière les oreilles, da da da da, et je me lave sous les bras, da da da da, et je me lave la...

Une ombre, s'interposant entre la lumière de la lune et son corps dont il restait quelques surfaces à récurer, mit un terme à

sa comptine mentale. La savonnette lui échappa, fusant hors de portée et il jura.

« Señor London ? Je suppose que votre habitude de vous laver dans une fontaine d'eau glacée date de votre séjour dans le Klondike. »

Elizabeth « Shiva » Worrington se tenait derrière lui. Elle fouilla dans ses fontes — le baudet ne broncha même pas, *sale bête, tu me le paieras !* — et trouva un cigarillo qu'elle alluma. Dieu merci, elle n'avait pas trouvé le petit miroir qu'il avait utilisé pour l'espionner.

« Vous êtes un étrange personnage, señor London... »

Il haussa un sourcil, se dressa hors de l'eau glacée sans la moindre pudeur, se rinça à grandes eaux et se sécha avec son poncho, avant de passer des vêtements secs qu'il sortit d'une de ses fontes. Assis sur le rebord de la fontaine, faisant comme si l'importune n'était pas là, il essuya la boue qui maculait ses pieds pour pouvoir enfiler en toute quiétude ses chaussettes et ses bottes.

« Je crois qu'il faut être étrange pour se lancer dans une aventure pareille », dit-il, une fois entièrement habillé, bien décidé à regagner la fête.

« Pourquoi jouer cette comédie, monsieur London ?

— Laquelle ? » demanda-t-il avant de boire une gorgée de bourbon et de s'allumer un cigarillo.

« Vous savez bien, celle de l'aventurier sans éducation... »

Un petit sourire aux lèvres, il rengaina sa Winchester dans l'étui prévu à cet effet et détacha son baudet.

« Vous partez ?

— Vous m'avez léché le bras, ce qui vous a permis de connaître le goût de ma peau. Je crois que si nous continuons dans cette voie, le *Generalísimo* saura bientôt quel goût a ma peau... une fois rôtie. Je ne pars pas, je vais juste fêter mon engagement comme il se doit : boissons, bouffe et putains. Je suis sûr que nous aurons tout le temps de faire connaissance dans les jours qui viennent.

— Vous savez, pour moi, le *Generalísimo* n'est qu'un animal de compagnie...

— Quant à moi, je suis plutôt un animal de solitude. »

Sur ces mots, sans même se retourner pour jeter un coup d'œil à Shiva, Jack s'enfonça dans la nuit péruvienne, en direction de la fête, tirant derrière lui son baudet récalcitrant, plus occupé à braire qu'à avancer.

Saleté d'animal, tu me le paieras.

*Où E. « Shiva » Worrington
prépare son départ et apprend
à mieux connaître la faune andine*

Assise sur le rebord du lit de la « Suite Présidentielle » de l'auberge du *Lama Mécontent*, qui ressemblait fort à une chambre de bordel à l'abandon, Elizabeth « Shiva » Worrington fumait son premier cigarillo de la journée tout en épouillant le triangle de toison pubienne, d'une étonnante rousseur, qui couvrait délicatement son pénil. Du bout des ongles, plus amusée que dégoûtée, elle retirait et écrasait les *phthirus pubis* – appelés plus communément morpions – qui, durant la nuit, avaient élu domicile sans la moindre autorisation. Elle avait été réveillée, quelques minutes plus tôt, par une envie furieuse de se gratter l'entrejambe et non par celle plus commune qui la menait chaque matin aux latrines.

À côté d'elle, couché sur le dos, le sexe flasque, les bras croisés sur la poitrine, la tête déformant un oreiller écru orné de divers maculas, le *Generalísimo* Gabriel De Santa-Vieja souriait de toutes ses dents, les yeux grands ouverts.

Extatique.

Après s'être talqué le mont de Vénus et les régions périphériques, Shiva se leva sans se donner la peine de passer quelque chose et ouvrit les volets gauchis de la chambre pour l'aérer au maximum. Dehors, le soleil tiédissait à peine l'air matinal et n'avait guère commencé à enluminer les névés andins. Elle alla se laver le visage et les mains, utilisant la cuvette et le broc de la chambre.

De retour près du lit, elle commença à s'habiller pour lutter contre l'air frais qui envahissait la pièce et tentait de dissiper la mauvaise odeur qui y régnait. Elle rassembla toutes ses affaires sur le lit, bâilla avec générosité avant de jeter un coup d'œil au *Generalísimo* qui continuait à sourire les yeux grands ouverts.

« Gabriel, mon cher, je vous avais prévenu que l'excitation offerte par la cocaïne et une nuit de plaisir avec moi sont deux choses incompatibles, mais vous n'avez pas voulu m'écouter, de peur de ne pas être à la hauteur... Hélas, vos craintes étaient fondées. »

Une fois toutes ses affaires rangées dans son sac, son Mauser et son toucan passés à la ceinture, elle sortit de la chambre et réveilla à coups de pied les sentinelles postées dans le couloir.

« Hé ! Toi, tu comprends l'anglais ?

— Un poco...

— Va me chercher le *Generalísimo* de Chachapoyas.

— Paco Irreverenza de Chachapoyas ?

— Sí. »

Le soldat jeta un coup d'œil dans la chambre où avait dormi Elizabeth et s'enfuit en courant après avoir hurlé de surprise.

Elizabeth jeta son sac sur l'épaule, sortit de l'auberge et marcha jusqu'à la grand-place.

Tout en réveillant ses mercenaires à coups de pied, la plupart vautrés au milieu de putes ronflantes, de bouteilles vides, de restes de nourriture et de quelques flaques de vomi, elle progressa vers le restaurant le plus proche. Un sourire grandiose illuminait son visage. Elle avait forniqué à mort avec Santa-Vieja, non pas parce qu'elle en avait eu envie, mais parce qu'elle n'avait pas pu coucher avec le bel Américain Jack London qui, contrairement à ses compagnons de route, semblait frais et plutôt en bonne condition physique, mangeant avec appétit des fruits sous une tonnelle de la grand-place, ayant visiblement troqué son baudet contre un lama.

Elizabeth s'assit en face de lui, commanda du café et des fruits — *¡ pronto !* — et le regarda dans les yeux.

Il avait meilleure mine, ses yeux étaient moins jaunis par l'alcool. Rasé de frais, il faisait encore plus juvénile que la veille. Elle montra le lama d'un hochement de tête.

« Comment avez-vous su que votre âne ne pourrait pas nous suivre là où nous allons ? »

— Nous allons au Machu Picchu, à plus de soixante-cinq *miles* de Cuzco. Et nous emportons des carabines Winchester et des mitrailleuses Gatling. Ça, tout le monde le sait. La route la plus facile, celle de Santa Maria, est tenue par les troupes antigouvernementales, alors comme j'ai vu Chachapoyas réquisitionner une cinquantaine de lamas hier soir, j'en ai déduit que l'expédition ferait route par la passe des monts Saray et Salccantay, Une sacrée grimpette, qu'un âne ne pourrait faire que sous la forme de saucissons portés par des lamas.

— Vous êtes intelligent, monsieur London...

— J'ai surtout lu le livre de Robert Louis Stevenson : *Voyage avec un âne dans les Cévennes*. »

Sourire aux lèvres — elle n'avait pas compris sa remarque sur Stevenson — il pela un avocat mûr et commença à le manger en s'en mettant plein les doigts.

« Nous pourrions, proposa Elizabeth, peut-être augmenter votre solde et... »

— Je ne crois pas.

— C'est la deuxième fois que vous vous refusez à moi. Il serait préférable qu'il n'y ait pas de troisième fois, monsieur London.

— Sinon... M'arrivera-t-il ce qui est arrivé au *Generalísimo* ?

— C... Comment ? »

Jack montra de ses doigts tachés de pulpe d'avocat les enfants qui s'agitaient en tous sens devant les abreuvoirs de la grand-place.

« J'en ai entendu un dire quelque chose comme *El Generalísimo está muerto*. Il a aussi parlé de *cocaina*, et de la *diabla rojiza* — un cocktail sans doute. Joli mélange ! »

— Je suis la *diabla rojiza*, annonça Elizabeth en souriant. Essayez de ne pas l'oublier. »

London acquiesça et vida d'un trait son broc de café.

Elizabeth, tout en savourant son second cigarillo de la journée, regardait Paco Irreverenza de Chachapoyas essayer l'uniforme du défunt *Generalísimo* Gabriel De Santa-Vieja. Les vêtements étaient légèrement trop grands pour l'ex-capitaine qui venait de se voir promu *Generalísimo* par une civile que tout le monde surnommait maintenant la *diabla* rojiza – la diablesse rousse. Elizabeth s'approcha de Paco, s'agenouilla pour lui faire deux petits ourlets, recula de deux pas.

« Tenez-vous droit, bon Dieu ! »

Il obéit.

« Parfait », annonça-t-elle en pensant exactement le contraire.

Elle lui tendit alors un cigarillo qu'il refusa d'un geste de la main.

« Un *Generalísimo* digne de ce titre fume le cigarillo ! Ne vous faites pas prier, Paco ! Oubliez la grange minable de votre enfance où vous dormiez à dix-sept les uns sur les autres.

— Je suis le troisième fils du plus gros planteur de tabac de toute la Pérouvie, je n'ai jamais dormi dans une grange minable étant enfant, ou alors à la suite d'une excursion dans la...

— Peu importe », répondit Shiva, excédée. « Faites honneur à votre géniteur et fumez cette saloperie, avant que je ne vous la fourre dans un endroit où elle n'a absolument rien à faire. »

Tout en tremblant de peur, ce qui ne facilitait guère la tâche, l'Indien quechua alluma le cigarillo et toussa.

« Mais n'avalez pas la fumée, *cabrecito* ! Contentez-vous de la garder dans la bouche avant de la recracher d'un air satisfait, voire hautain. »

Au bout de quelques minutes, la peau de Paco prit des reflets verdâtres, dus à la nausée. Rien de bien grave, lui assura Elizabeth, satisfaite, car il avait maintenant l'air effrayant, comme jailli d'un bal costumé dont il aurait massacré, à la hache et au couteau de boucher, tous les autres participants.

Ensemble, ils sortirent de l'auberge du *Lama Mécontent*.

Sur la grand-place, ils rassemblèrent les hommes et les montures. Les lamas portaient les trois mitrailleuses Gatling

démontées, les munitions et des vivres en grande quantité : principalement des viandes séchées ou fumées, du riz, des haricots secs, des sacs de farine de maïs, du manioc et de la fécule de pomme de terre.

Elizabeth demanda au nouveau *Generalísimo* qu'il nomme un nouveau capitaine afin que ce dernier fasse l'appel en utilisant le registre de l'expédition. Un seul des mercenaires engagés manquait à l'appel, lui apprit Chachapoyas. Elle frissonna à l'idée que cela pût être London, puis apprit qu'il s'agissait d'un certain Blackbone qui avait perdu un pari idiot où il était question, principalement, d'un revolver chargé avec une seule balle dont il aurait oublié de faire tourner le barillet et d'une quantité excentrique de bière de maïs.

La troupe se mit en route en milieu de matinée pour progresser vers l'ouest, au pas, en suivant l'Ancienne Route Royale Inca, en direction du village de Limatambo, à plus de trente *miles* de Cuzco.

Après avoir parcouru près de vingt *miles*, ils firent halte à la nuit tombée, non loin de Zuritc. Elizabeth ordonna aux hommes de ne pas quitter le campement, de ne pas boire d'alcool et de se coucher tôt.

À côté d'elle, piteux sur son hongre, le *Generalísimo* Chachapoyas disparaissait sous sa sueur et dans son costume, nageant une brasse coulée qui obligea Elizabeth à faire venir une fille du village afin de retoucher et d'alléger le vêtement incriminé.

*

Sous une lune triomphante, confrontée à la splendeur des cordillères qui l'encerclaient comme une armée de guerriers immortels aux casques aigus, dominée par ces jeunes montagnes qui n'en finissaient plus de gravir le ciel, Elizabeth ne put s'empêcher de penser à James Moriarty et au plus beau cadeau qu'il lui ait jamais fait : celui de la jeunesse éternelle. Mais malgré ce présent inestimable et les quatre années de bonheur fiévreux qu'ils avaient passées ensemble à se grimper l'un l'autre et à commettre les crimes les plus sanglants,

Moriarty semblait loin, sans doute toujours occupé en Europe. Son visage infanticide s'effaçait, remplacé peu à peu par celui de Jack London. *Jack*. Le jeune aventurier américain, si beau, à la bouche tellement érotique, que Shiva désirait et auquel elle ne pouvait absolument pas faire confiance.

Tout en piégeant sa tente avec un fil à clochettes tendu en travers de l'ouverture, elle se contraignit à ne plus penser à Jack, à son corps bien découpé qu'elle avait eu tout le temps d'observer, alors qu'il sortait de la fontaine de Cuzco. Elle s'obligea en revanche à penser à Moriarty, à leurs joutes amoureuses, inventives, violentes et brûlantes comme un incendie d'août. Puis elle se coucha.

Au bout de quelques minutes, à force de tourner sous les couvertures à attendre que le sommeil et ses rêves vinssent la cueillir, elle sentit les larmes lui monter aux yeux, des larmes de rage — acides et troubles — dans lesquelles n'était piégée aucune tristesse, juste la colère. Le Mauser calé contre son sein gauche, le sexe moite et déclos d'avoir trop pensé à l'amour physique, elle se mordit le poing pour mettre fin aux ruissellements et à la brûlure de son désir. Ses incisives frappaient ses os sans entamer la peau ; ses mâchoires forçaient sur la chair des phalanges, absente ou par trop timide. Et plus elle se blessait de la sorte, moins le sommeil progressait vers elle, prenant la fuite, glissant de loin en loin vers les sommets et les grandes armées de la nuit. Glissant comme un serpent sur le sable brûlant et la lave de ses sentiments irraisonnés.

Décidément incapable de s'endormir, énervée comme un fauve se débattant au fond de son piège, le poing enfin meurtri jusqu'au sang, elle jaillit de sa tente en manquant de la mettre en lambeaux. Pistolet à la main, elle arracha le fil à clochettes qui devait signaler toute intrusion et le traîna dans la boue sur deux *yards* avant de réussir à s'en débarrasser. À moitié nue, la lumière de la lune accrochée à ses seins laiteux, elle se dirigea d'un pas décidé vers l'autre bout du campement. Là, des hommes chantaient doucement autour d'un feu, se passant une cruche — probablement de l'alcool malgré ses ordres stricts. En chemin, elle arracha partiellement deux tentes et assomma d'un coup de crosse un mercenaire qui venait à sa rencontre dans le

but évident de lui faire remarquer qu'elle se promenait les tétins à l'air. Arrivée devant le quatuor de festifs et leur feu, elle utilisa la crosse de son Mauser pour envoyer le plus bruyant des mercenaires dans l'au-delà, lui fracassant le crâne comme on briserait une noix de coco d'un coup de masse, le frappant à plusieurs reprises jusqu'à être éclaboussée de sang.

Ce meurtre déclencha en elle une libération massive de thanatine qui déferla dans son sang à la vitesse d'une rivière en crue. L'hormone la fit claquer des dents et une vague de plaisir bruyante fit rugir tout son être, un orgasme de succube qui poussa les trois compagnons survivants à se lever et à s'enfuir pour aller se mettre à l'abri sous leurs tentes ou le plus loin possible.

Sur le chemin du retour, Elizabeth récupéra une veste jusque-là accrochée à un piquet et dévasta une tente de plus à coups de pied. Elle observa le camp qui était maintenant d'un calme de nécropole et se demanda dans laquelle des tentes se trouvait Jack.

Dort-il ?

Pense-t-il à moi ?

Enfin, elle se faufila dans sa couche fraîche, où, rassasiée de plaisir, à deux doigts du fou rire, elle n'eut aucun mal à s'endormir.

*Où E. « Shiva » Worrington
et ses troupes arrivent
en vue du Machu Picchu*

La petite troupe avait progressé à travers la Cordillère de l'Urubamba pendant quatre jours. Elle avait d'abord dépassé Limatambo pour obliquer vers le nord-ouest et s'élancer à l'assaut d'un glacier, certes reculant sous les coups de boutoir du printemps, mais qui occupait néanmoins une bonne partie de la passe donnant accès à la vallée de l'Aobamba. Durant l'ascension de cette étrave de glace bleutée, semblable à un cargo brisé en chapeau chinois, un homme était mort — une mauvaise chute —, et deux lamas s'étaient cassé les pattes avant de terminer à la broche.

Une fois arrivée au sommet de la passe, à plus de 14 000 pieds d'altitude, Elizabeth avait abattu d'une balle dans le cœur un homme — un chasseur de primes d'origine mexicaine — car il n'avait pas cessé de se plaindre durant l'ascension, maudissant la fatigue, ses jambes qui lui faisaient un mal de chien et le *soroche*, le mal de l'altitude qui lui donnait la nausée.

« Les pleurnichards, les couards, les vantards dont la verge fait flanelle à la moindre occasion n'ont rien à faire à ma suite. Car c'est nous la Horde Sauvage, et non ceux que nous allons massacrer dans quelques jours. »

Après un arrêt de quelques heures pour profiter du paysage grandiose offert par la position dominante, la troupe s'était remise en route, quittant les arêtes montagneuses, les éboulis,

les névés, la pierre aiguisée à chair fendre pour descendre dans la vallée de l'Aobamba.

Là, comme par magie, un monde de lianes et de bambous, de perroquets et de jaguars avait remplacé le monde de rocs et de congères sur lequel ils avaient peiné et sué deux jours durant. Dans ce nouveau monde, tout aussi dangereux que le précédent, mais vrombissant de vie, grouillant de parasites, un homme n'avait pas tardé à succomber, d'une piqûre de vipère fer-de-lance.

Durant cette odyssée, Elizabeth avait souvent pensé à Jack, tout en se refusant à lui adresser la parole ou à être vue en sa compagnie. Elle avait pensé à cet homme troublant alors que ses pieds butaient sur la roche à nu, glissaient sur les ruissellements de la fonte des neiges. Il l'avait obnubilée plus encore alors qu'elle luttait contre les murs de végétation moite que l'on écarte à coups de machette et qui se referment immédiatement derrière vous, comme les rideaux d'un théâtre.

De temps à autre, afin de le surveiller avec sa longue-vue, elle s'était éloignée du campement pour se cacher derrière des rochers, dans un arbre ou sous le couvert d'un bosquet de cannes à sucre sauvages.

De tous les mercenaires, Jack était le seul à tenir un journal, au vu et au su de tous, ce qui incitait Elizabeth à penser qu'il n'était pas un espion, mais plutôt un de ces jeunes écrivains américains, amateurs d'aventures et de sensations fortes, toujours prêts à risquer leur vie pour participer à un périple hors du commun et en tirer des livres parfois fabuleux, souvent acnéiques et ampoulés.

*

Six jours après leur départ de Cuzco, les éclaireurs de l'expédition tuèrent les premières sentinelles antigouvernementales à trois *miles* au sud du Machu Picchu, sans bruit, car ils avaient repéré leur campement en début de matinée. Trois Indiens étaient tombés, dont une très jeune femme, une adolescente, armée comme les autres d'un fusil et d'une machette.

Alors que certains mercenaires se plaignaient du sort de cette fille, un beau gâchis qui les avait empêchés de « s'amuser un peu », Elizabeth remarqua la mine dégoûtée de Jack London, puis le vit écrire plusieurs phrases dans son carnet.

Oh, comme j'aimerais lire tes mots indignés et essayer de te mépriser pour mieux t'oublier. Je te voudrais faible, mais je te vois avancer sans te plaindre, te mêler aux autres sans difficulté, t'imposer face à leurs railleries et pousser le vice jusqu'à leur dire que « même Calamity Jane tenait un journal ». Je perçois au-delà de ce spectacle dont tu es le régisseur et l'acteur, le metteur en scène et le costumier, la force hors du commun qui, non seulement t'anime, mais te rend plus que désirable. Les êtres exceptionnels, même noyés dans le purin, ne peuvent s'empêcher de briller, tu es comme une étoile, Jack : lumineux et inaccessible.

Tu es celui que j'attendais.

Et il me faudra tôt ou tard te tuer. Car tu m'affaiblis et je ne peux l'accepter...

*

À la nuit tombée, la troupe s'arrêta à un *mile* à l'ouest du Machu Picchu dans un groupe de ruines et de rochers. Les instructions de l'aventurière britannique furent très strictes :

« Aucun bruit, aucun feu. Tout homme qui désobéira à l'une de ces deux règles trouvera la mort dans l'instant. »

Elizabeth et Paco Irreverenza de Chachapoyas installèrent leur poste de commandement dans une bergerie en ruine, un peu à l'écart du campement. Là, isolés du reste du monde par des peaux de lama fixées au chambranle de la porte et aux fenêtres, ils consultèrent les cartes de la région et les rapports des espions gouvernementaux. La lampe à vapeurs de sodium, au verre teint en rouge pour ne pas être repérable de loin, dessinait leurs visages tout en angles, en méplats écarlates et en ombres insondables.

« Il faut attaquer tôt demain matin, quand ils dormiront encore et envoyer dès maintenant trois groupes de quatre hommes pour installer les Gatling, Une dans la cabane du

gardien au sud, pour couper toute tentative de retraite et se protéger d'éventuels renforts. Une sur le rocher sacré au nord. La troisième sur les hauteurs de la maison du prêtre, à l'ouest. Les rebelles habitent principalement le quartier des artisans, c'est là qu'ils ont reconstruit les maisons.

— Un tir triangulaire croisé. Et nous donnerons l'assaut par l'ouest ?

— Oui, c'est encore le mieux. Nous nous séparerons en quatre petits groupes très mobiles, couverts par la mitrailleuse positionnée au-dessus de la maison du prêtre.

— Combien sont-ils ?

— Pour ce que nous en savons, ça varie entre trente et deux cents, selon les jours, les circonstances... Je ne peux pas être plus précis, regretta Paco, nous n'avons jamais réussi à les infiltrer durablement.

— Je vois. »

En utilisant le registre des mercenaires et les annotations que Chachapoyas y consignait chaque jour, ils choisirent avec soin les douze mercenaires chargés des Gatling. Elizabeth refusa Jack London que Chachapoyas avait pressenti pour faire partie du groupe destiné à prendre position dans la cabane du gardien, au sud.

Le militaire lui demanda la raison de cette décision.

« Je me méfie de ce *gringo*, lui répondit Elizabeth, je préfère avoir un œil sur lui en permanence et ne pas le savoir trop loin. Il tient un journal qui pourrait nous être utile.

— Y a-t-il d'autres mercenaires dont vous vous méfiez et à qui vous avez laissé la vie ?

— Je me méfie de tout le monde, vous y compris, Paco. »

Et faites attention, cher ami, il est facile de nommer un nouveau Generalísimo dans ce pays qui regorge de militaires.

*

Vers deux heures du matin, les mercenaires affectés à l'installation des Gatling reçurent leurs ordres et une prime individuelle de deux dollars, pour faire taire toute réticence.

Tout le monde vérifia sa montre et il fut décidé que l'assaut serait donné au lever du soleil, soit à six heures pile, pas avant.

Vers 4 h 30, après avoir vérifié que chacun des groupes de mercenaires était arrivé à bon port et n'avait pas été signalé par les rebelles antigouvernementaux, Elizabeth réveilla le reste de la troupe en douceur, sans coup de pied, contrairement à son habitude.

Elle les rassembla au centre du campement, après avoir posé la lampe à vapeurs de sodium sur la terre battue. Avec un bâton, elle traça un schéma succinct du Machu Picchu, qu'elle utilisa ensuite pour montrer la position de chacune des Gatling et celles des tentes et quartiers d'habitations de l'ennemi. Après avoir créé quatre sections de huit hommes en moyenne et nommé un chef pour chacune d'entre elles, Shiva prit ces derniers à part et leur donna des ordres précis et minutés.

Elle répéta une dernière fois ses ordres et vérifia que tout le monde avait compris quel était son rôle. Puis tous se mirent en route. À cinq heures passées de dix minutes.

*

Ah, l'enfant de salaud ! Raclure de pot de chambre ! Résidu de fausse couche ! Sale pédéraste syphilitique de basse-fosse ! Tu me le paieras au centuple ! Je vais t'arracher la peau par petits lambeaux, cinq jours durant, t'étrangler avec tes nerfs, avant de t'enterrer vif dans une fourmilière champignonniste, te laissant juste la tête hors du nid, pour crier combien tu aimes les insectes qui te rongent, en particulier la Reine qui te fouille le cul !

Jack London avait disparu alors que le groupe approchait du Machu Picchu ; il avait dit à son chef de section qu'il était dérangé et qu'il les rejoindrait tout de suite, le temps de se vider les boyaux. Comme il n'était pas le seul dans ce cas, son absence n'avait pas inquiété outre mesure jusqu'à ce qu'elle dépassât la demi-heure.

Je te ferai cuire les testicules et je les boufferai devant toi, avec du curry de Madras et des oignons sautés.

Shiva fulminait, pour le moins. Elle fit venir les quatre chefs de section et leur dit qu'elle voulait remettre la main sur London :

« ... vif et castré de préférence, mort si vous ne pouvez pas faire autrement. »

Elle avait d'abord craint qu'il n'alertât les rebelles antigouvernementaux massés dans le Machu Picchu, avant de se rendre à l'évidence : il était trop tard pour cela, maintenant que les Gatling étaient en place.

Je t'arracherai les yeux, mon salaud.

Restait à comprendre pourquoi il avait tant attendu pour disparaître...

*

Il n'était pas encore six heures, l'heure convenue pour l'attaque, et déjà les premiers rayons du jour éclairaient le Machu Picchu : une cité perdue, immense, occupée à se libérer doucement d'une nuit fraîche et calme. Sous le regard ébahi d'Elizabeth, le soleil poussait ses armées de lumière ; elles gravissaient les pentes, avalaient les ombres, glissaient sur les pierres brutes pour en étouffer les nuances grises et tristes, les porter au blanc. Lentement, la lumière envahissait la cité et ses recoins, réchauffant l'herbe couverte de rosée, se faufilant entre les filaments de brume. Elle pianotait sur les briques d'adobe pour leur conférer des reflets qui, à cause de la pureté et de la rareté de l'air à une telle altitude, couraient du rose à l'orangé.

L'aurore andine réveillait non seulement les couleurs des minéraux et de la jungle, véritable mer aux clapotis d'émeraude, mais aussi le champ des odeurs qui, peu à peu, s'élevaient de l'ancienne cité inca. Odeurs aigres des bêtes et de leurs déjections, odeurs chaudes de feux de camp, de nourriture jetée sur les grils, de pains enfournés et même de café en train de chauffer.

Une grande partie du site avait été débroussaillée et aménagée, mais subsistaient encore quelques arpents couverts de jungle en pleine floraison, qui témoignaient de l'abandon

total dont la cité avait été victime durant plus de quatre cents ans.

L'architecture du Machu Picchu et son réseau de voies de communication originel apparaissaient avec clarté là où Longabaugh et Parker avaient installé leur campement : une dizaine de tentes estampillées U.S.S.A. Army, dressées à l'ouest du quartier des artisans.

Un matériel forcément dérobé, pensa Shiva, ou alors...

Ce campement n'occupait qu'une toute petite superficie du site en comparaison de la partie habitée par les Quechuas : des dizaines d'habitations qui avaient été reconstruites, réparées, dont on avait refait les toits et les murs, avec des pierres ou plus souvent des briques d'adobe.

Les rebelles avaient viabilisé le site de façon remarquable, en construisant un aqueduc pour alimenter les abreuvoirs et les lavoirs, ainsi que plusieurs éoliennes pour tirer l'eau jusqu'aux plantations en terrasses qui ceignaient la cité. Ils avaient même poussé le vice jusqu'à planter plusieurs terrasses de tabac et de chanvre indien pour leur consommation personnelle. La cité avait été visiblement conçue pour fonctionner en autarcie, mais aucunement pour subir un siège.

Shiva était sous le charme de ce paysage où la jungle se mêlait aux ruines, hypnotisée par les allées et venues des rares rebelles réveillés, souvent des femmes, déjà à l'ouvrage, transportant l'eau, récupérant les œufs du matin, ou trayant les bêtes. Si bien qu'à six heures pile, quand, couvert par le tac-à-tac des mitrailleuses Gatling, un déluge de plomb brûlant, de fumée et de feu recouvrit cet Eden andin, fauchant les Indiens effrayés, couchant les bêtes domestiques, faisant hurler les chiens, elle sursauta de surprise.

Quelques sentinelles isolées jaillirent de différents endroits du Machu Picchu, ripostèrent sur les mercenaires, pour être massacrées sans la moindre difficulté par les Gatling à manivelle, dont les balles de calibre .58 à près de trois cents coups par minute quadrillaient et empoussiéraient la cité.

Shiva avait regardé avec émotion l'œuvre accomplie par les rebelles, et c'est maintenant avec une jouissance sourde qu'elle regardait l'annihilation momentanée de ce paradis sur terre.

Quelques rebelles essayèrent de se cacher, de se rassembler dans les temples. Ils firent sauter certains chemins d'accès pour ralentir l'envahisseur... Mais peine perdue : les mercenaires progressaient, tenaient les hauteurs. Les Gatling dévastaient tentes et habitations ; leurs projectiles brûlants mettaient parfois le feu à la toile ou au fourrage.

Bientôt les mitrailleuses se turent, à court de cartouches, faisant place aux cris des blessés, aux ordres éruptifs, aux coups de Winchester et de revolver. Shiva sut qu'était venu le temps de donner l'assaut final, total. Le coup de grâce nécessaire pour s'approprier le Machu Picchu, afin de le préparer à la venue de James Prétorius Moriarty.

Elle venait de se dresser pour donner l'ordre qui devait voir ses troupes déferler au centre de la cité quand une balle la faucha, la touchant de biais en pleine poitrine, transformant son sein gauche en une orchidée de chair retournée, hémorragique et terriblement douloureuse. Elle n'eut pas le temps de repérer d'où venait le tir : déjà une autre balle la jetait à terre, lui fracassant la clavicule, suivie de deux autres qui la touchèrent au ventre alors qu'elle essayait de se mettre à l'abri.

Avant de sombrer dans la mort, elle entendit Chachapoyas donner l'ordre pour l'assaut final.

« ¡ Viva la muerte ! »

*

Les substances que Moriarty avait injectées ou fait ingérer à Shiva à un rythme régulier – notamment de la thanatine ++ –, n'avaient pas que des résultats significatifs sur la souplesse de sa peau, ou ses menstrues, taries depuis bien longtemps ; elles en avaient aussi sur son aptitude à la cicatrisation et ses capacités hémostatiques. Malgré leur gravité, les plaies avaient cessé de saigner en quelques minutes. La douleur refluaient maintenant et Shiva sentait sa clavicule se suturer, se renforcer à une vitesse effrayante. L'os avalait la balle qui l'avait brisé, la faisait sienne.

La première chose qu'elle fit après avoir repris connaissance, incapable de comprendre comment elle pouvait

encore être vivante, fut de ramper jusqu'à une anfractuosité, malgré la douleur et la lenteur qu'elle imposait. Une fois à l'abri, elle vida sa sacoche et regarda son contenu, rassemblant du même côté les produits pharmaceutiques, les bandages, le catgut, la petite trousse de chirurgie.

Pour commencer, elle versa des sulfamides en poudre sur ses plaies et retira avec la pointe de son toucan les deux balles qui se trouvaient à l'intérieur de ses chairs. Une fois les orifices d'entrée et de sortie nettoyés, elle les banda pour les protéger de la pouss re et de l'humidité.

  bout de souffle, elle s'injecta le contenu de deux fioles de thanatine ++ dans une veine du mollet. L'hormone, surdos e, déclencha en elle une vague de chaleur de type orgasmique qui la secoua comme un arbrisseau à la lisière d'une tempête. Une fois à peu près remise d'aplomb, ayant rassemblé et suturé les pétales de son sein déchiré, afin que le tout cicatris t à peu près normalement, elle rampa hors de sa cachette, en proie à des trains de douleur qui lui donnaient des nausées. Elle ramassa sa longue-vue et essaya de déterminer d'où avaient bien pu venir les coups de feu qui l'avaient terrassée une vingtaine de minutes plus tôt, si elle en croyait sa montre... Au vu de l'angle de tir, il ne pouvait s'agir que d'un tireur isolé dans les rochers, au sud de sa position, et non d'un des rebelles piégés sur le site du Machu Picchu.

En contrebas, les combats continuaient dans l'ancienne cité inca. Elle s'y intéressa et aperçut Chachapoyas donner des ordres avec son sabre de cavalerie. Il menait l'offensive comme un brave et progressait vers le quartier des artisans. Derrière lui, les tentes estampillées U.S.S.A. Army, finissaient de brûler et un mercenaire, à genoux, scalpait un Américain à terre, pas tout à fait mort, et qui ressemblait fort à Robert Leroy Parker, du moins aux photos que Shiva avait vues de lui.

Au moment même où elle trouvait une certaine allure   Chachapoyas, voire du panache, il s'effondra, la moitié de la tête emportée par une balle de gros calibre. Cette fois-ci, elle parvint à déterminer avec précision d'où le coup de feu était parti. Ne pouvant utiliser sa main gauche pour soutenir le f t de sa Winchester, à cause de sa clavicule douloureuse, elle cala l'arme

contre un rocher et n'eut aucun mal à mettre en joue la fine gâchette qui venait de défigurer mortellement le *Generalísimo*...

Jack London !

Caché dans les rochers.

Toujours handicapée par son bras raide, elle changea de position pour l'avoir sous un meilleur angle de tir avant de régler la hausse de sa Winchester. Une fois sa respiration bloquée, elle pressa la queue de détente. À cent *yards* de là, London bascula en criant pour disparaître de l'autre côté des rochers.

Attends que je te retrouve l'Américain et, alors seulement, tu sauras pourquoi ils me surnomment la « diablesse rousse ».

Shiva sentit son hypophyse lâcher une grande quantité de thanatine dans son cerveau. Victime d'une terrible bouffée de chaleur, elle se traîna sur quelques *yards* pour se mettre à l'abri avant de sombrer en pensant : *maintenant que j'ai tué celui qui m'avait envoûtée, je suis immortelle.*

*Où l'on suit l'odyssée douloureuse
de J. London jusqu'à la vallée
de l'Urubamba*

La balle l'avait touché dans le bas du dos et était ressortie à trois pouces à droite du nombril. L'orifice de sortie, tout en chairs éclatées, souillé de terre, de débris végétaux et de gravillons, était de la taille d'un dollar en or. En forçant sur sa nuque au maximum, en tirant sa chemise vers le haut, il pouvait apercevoir l'orifice d'entrée, ainsi que le filet de sang qui s'en écoulait. Le tout formait une sale blessure et, malgré la fraîcheur terrible de la nuit, le pus n'allait pas tarder à s'y loger.

Jack se souvenait avec exactitude de ce qui s'était passé au petit matin, après s'être embusqué dans des rochers afin de pouvoir tuer par surprise Elizabeth « Shiva » Worrington. Profitant du fracas de la bataille qui opposait les troupes révolutionnaires du duo Parker-Longabaugh aux troupes de Worrington, appuyées par trois mitrailleuses Gatling à manivelle, il l'avait mise en joue et touchée à quatre reprises, dans la poitrine et à l'abdomen. Quatre balles de calibre 30-30 au but, de quoi constiper un rhinocéros en train de conchier. Pourtant, vingt minutes plus tard, alors qu'il avait changé de position afin de tuer le *Generalísimo*, elle lui avait tiré dessus. Il l'avait vue bouger et épauler juste avant d'être touché.

L'impact l'avait jeté deux pas en arrière, désarmé. Puis, il avait roulé et roulé le long de la pente herbeuse, avant de frapper un rocher de la tempe et de tomber dans une sorte de crevasse étroite où il était resté bloqué, accroché à un genêt en

fleur, un fin morceau de bois mort traversant son mollet droit de part en part, à la naissance des muscles gastrocnémiens.

Il avait le bras droit douloureux au niveau du coude. Quant à l'index de sa main gauche, il était retourné et il pendait mollement, juste retenu par le fuseau de la peau – l'os de la première phalange ressemblant pour sûr à de la poussière d'étoiles. Cette pensée, accompagnée par la douleur térébrante qui n'en finissait plus de lui broyer le ventre, gonfla ses yeux de larmes salées.

Il allait mourir. Dans quelques jours, tout au plus. Il s'en doutait, mais s'y refusait.

Son premier acte de lutte fut de tenter, sans succès, de réduire sa fracture digitale, puis une fois conscient de la vanité de l'entreprise, il se contenta de bloquer le doigt brisé entre quatre fins morceaux de bois qu'il lia entre eux avec deux lambeaux de chemise. La douleur de chacun de ses gestes lui arrachait des larmes. Sourire aux lèvres, un sourire nerveux d'homme prêt à commettre plusieurs assassinats, il dédia cette souffrance insoutenable à Bessie, sa chère femme qui avait demandé le divorce au mois de juin et l'avait par là même ruiné, tout en le privant de ses deux petites filles, pour lesquelles il gardait un droit de garde restreint.

Une demi-heure plus tard, il réussit à dégager son mollet, à en retirer le morceau de bois mort qui le pénétrait. Il le banda avec un morceau de chemise imbibé de bourbon du Kentucky, tout en veillant à ne pas couper la circulation sanguine. La brûlure de l'alcool, sauvage, lui rappela ces grands feux que l'on allume dans le Klondike pour faire cuire à la broche un daim entier.

Son dernier acte de lutte contre la Faucheuse qui approchait, le plus douloureux, fut de désinfecter ses plaies au ventre et dans le bas du dos en utilisant les dernières gouttes de bourbon de sa flasque, puis de bander le tout avec ce qui lui restait de chemise, ne gardant que le poncho pour lutter contre la froidure de la nuit printanière.

L'entreprise, nécessaire à n'en point douter, lui arracha un cri qu'il transforma en juron.

« Bessie ! Fille de pute vérolée ! Sale chienne de Californie ! Je te tuerai ! »

Une fois la voix brisée, les yeux secs et douloureux d'avoir trop pleuré, il passa une bonne partie de la nuit à s'extraire de la crevasse. Puis, à la lumière d'une lune blonde et franche, à défaut d'être gibbeuse, il s'éloigna le plus possible du site du Machu Picchu qui, à coup sûr, était maintenant le camp retranché de la diablesse Elizabeth « Shiva » Worrington.

Tout en progressant dans la nuit, Jack entendit de la musique crachée par un phonographe ou un électrophone et les cris de joie des mercenaires qui s'étaient faits ripailleurs et violeurs. Il aperçut les grands feux qui avaient été allumés dans l'ancienne cité inca et entendit les hurlements des jeunes Indiennes qui déchiraient la nuit, suppliaient, soit en espagnol soit en quechua, qu'on les laissât partir. Malheureusement, il ne pouvait rien pour elles.

Impuissant, révolté, il rampa. Il boita sur un chemin qu'il désirait être celui de sa vengeance. Il se traîna à plat ventre, comme un lombric ou une limace, et regretta de toute son âme de n'avoir pu, plus tôt, se soustraire à la surveillance d'Elizabeth Worrington pour mieux l'éliminer.

Il progressa toute la nuit durant vers le sud, utilisant les étoiles pour se guider, s'asseyant dans les cônes d'éboulis pour les descendre, s'éloignant le plus possible du Machu Picchu et de la racaille qui venait d'en prendre possession.

Enfin, après des heures d'efforts et quelques moments de somnolence interrompus par le reflux de la douleur, il gagna les criques paradisiaques de la rivière Urubamba, où la végétation dense ombrait des rives de sable gris, percées par des bosquets d'iris et des lantaniers versicolores, veillés par des perroquets verts et des oiseaux chanteurs.

Il rampa, devenant le maître absolu de la plage la plus proche. Et, la tête plongée dans l'eau glacée, il but tout son soûl... jusqu'à sentir le baiser froid du canon d'un fusil se poser sur la peau fine de sa nuque. Il leva juste la tête hors de l'eau pour ne pas se noyer et entendit quelqu'un hurler derrière lui : « ¡ No te muevas ! »

Il fit ce qu'on lui dit et deux Indiens vêtus de ponchos, alourdis par des cartouchières de balles calibre 30-30, croisées dans le dos et la poitrine, le redressèrent et l'aidèrent à s'asseoir sur un rocher.

Plusieurs Indiens, menés par un homme blanc d'une quarantaine d'années qui portait un fouet au côté droit et un Browning au côté gauche, le mirent en joue, après avoir fait jouer le levier de leur Winchester, pour montrer à quel point ils ne plaisantaient pas.

« Qui êtes-vous ? lui demanda l'homme au fouet. Que faites-vous là ? »

C'était un Américain. À en croire son accent, il venait du Montana ou du Wyoming.

Dieu merci, un compatriote !

« Je m'appelle London... Jack London, j'ai longtemps été correspondant de guerre pour *La Gazette de San Francisco*...

— Monsieur London, quelle surprise... Vous me semblez bien loin du Grand Nord qui vous a valu votre renommée,

— Sans doute..., Je crois que je n'ai pas d'autre choix que celui de vous dire la vérité, bien peu reluisante, croyez-moi... Il y a trois semaines à peine, j'ai été engagé par mon gouvernement, plus précisément par le général Ismaël Morton du Cabinet d'Investigation des Armées, pour surveiller une femme dont les agissements à San Francisco semblaient des plus suspects : Elizabeth "Shiva" Worrington. Morton pensait que ma renommée littéraire pouvait me servir de couverture et étouffer les soupçons. J'ai suivi cette femme jusqu'ici, en Pérou, je l'ai suivie à Lima, puis à Cuzco, où elle n'a pas tardé à devenir la maîtresse du *Generalísimo* Gabriel De Santa-Vieja. Dès qu'elle a commencé à placarder la ville d'affiches pour recruter des mercenaires, j'ai contacté Morton qui m'a conseillé de m'infiltrer dans le corps expéditionnaire. Persuadé que cette femme n'avait rien à faire des services d'un chroniqueur, j'ai joué un rôle, celui d'un aventurier à la petite semaine, d'un bouseux stupide et répugnant. Quand j'ai vu qui elle était réellement, alors que nous progressions vers votre campement, j'ai décidé de profiter de la bataille pour la tuer. Soyons clairs, je n'en avais aucunement l'ordre, et d'un autre côté je ne pouvais

contacter Morton... Mais j'ai réagi trop tard, ce genre de décision est difficile à prendre pour un idéaliste... Je suis désolé pour vos amis... Elle et ses mercenaires... Ils ont tué tout le monde... là-haut, au Machu Picchu. J'ai juste réussi à tuer leur nouveau *Generalísimo* Paco Irreverenza de Chachapoyas...

— Alors, elle a réussi... Nous avons entendu parler d'elle. Nous l'attendions sur la route, dix *miles* en amont du fleuve. Quand nous avons entendu la fusillade, si lointaine, nous avons décidé de faire demi-tour.

— L'expédition a contourné la vallée de l'Urubamba en passant par l'ouest, la route des glaciers et la vallée de l'Aobamba... Durant l'attaque, j'ai touché cette putain quatre fois à la poitrine et au ventre... Et elle s'est quand même relevée pour me tirer dessus... C'est une démons...

— Je préfère croire qu'elle vise mieux que vous, London. Mon nom est Harry Alonzo Longabaugh.

— Le Sundance Kid ?

— Oui, et je ne crois pas aux démons. Je suis un compagnon de la Révolution et accessoirement un passionné d'archéologie, à la recherche de l'arche des Worsh, bien que tout le monde par ici m'assure qu'il s'agit d'un mythe... Nous allons vous soigner et vous nous raconterez toute votre histoire en détail. Nous avons besoin de ce que vous savez, car mes compagnons et moi devons contre-attaquer dans les plus brefs délais. En attendant, considérez-vous comme notre prisonnier. J'avais un très bon ami là-haut, vous pensez qu'il a pu s'en tirer ?

— Je ne sais pas », mentit Jack, se souvenant d'avoir aperçu Robert Leroy Parker se faire scalper vif.

Le chef des rebelles auscultait London, retira l'attelle et regarda le doigt qui pendait avec obstination. Il proposa à Jack de boire du rhum. Un Indien lui donna une bouteille et il en but deux gorgées sans se faire prier.

« Allez-y, encore un peu... »

Jack obéit, trouvant l'alcool aussi décapant que de l'acide sulfurique, et soudain il sentit une douleur diffuse fluer de sa main à travers tout son corps. Peu après, un Indien serra un linge sur son doigt cassé, du moins le moignon que Longabaugh avait laissé.

Le Sundance Kid, visiblement fier de lui, tenait entre son pouce et l'index le doigt tranché de Jack et lui demanda :

« Vous voulez qu'on vous le mette dans de l'alcool, pour pouvoir le garder comme souvenir ? Ou je peux le donner aux chiens ? »

London grogna : « Pauvres chiens », et se sentit glisser dans les ténèbres et leurs étoffes.

*Où l'on suit le retour de E. « Shiva »
Worrington sur le site du Machu
Picchu et l'arrivée deux jours plus tard
d'un bien étrange aérostat*

« T'as du cran, *bella chica*. Vraiment. Tu m'impressionnes. » Depuis une trentaine de minutes, cigarillo aux lèvres, assise sur un rocher concave et poli par le travail des siècles, Elizabeth regardait la jeune Indienne quechua qui se traînait vers le pont de l'Inca, le long d'un sentier visiblement destiné aux lamas. Shiva avait posé sa Winchester sur ses cuisses et encourageait la jeune femme. Cette dernière retenait d'une main ensanglantée l'anse intestinale qui saillait de son abdomen entaillé ; de l'autre, elle crachait la terre, les pierres et les végétaux pour avancer, s'éloigner du Machu Picchu, du calvaire où elle avait été blessée et sans doute violée. Son visage était tuméfié et déformé par les coups reçus. Sa robe, en lambeaux, laissait apparaître la douceur cuivrée de ses fesses maculées de sang.

Je cherchais Jack pour le tuer ou faire la bête à deux dos avec lui, je ne sais pas trop, et voilà sur quoi je tombe ; le courage personnifié. Tu n'as jamais été aussi belle, ma grande.

Elizabeth cala sa Winchester contre le rocher et fit mine d'approcher. L'Indienne grogna.

C'est fou ce qu'il peut y avoir comme vie dans une femme qui meurt.

« N'aie pas peur, *bella chica*, laisse-moi regarder ton ventre, Sans soins, tu seras morte avant que le soleil ne se couche. »

L'aventurière alla s'asseoir au-devant de la fille, sur une des pierres plates qui bordaient le chemin. L'Indienne vaincue — elle ne pouvait pas faire demi-tour, sauf au prix de terribles efforts —, s'arrêta de ramper, à bout de souffle. Shiva considéra cette pause comme une bataille gagnée, mais certainement pas comme une supplique ou un assentiment. Elle approcha, caressa la joue de l'Indienne qui essaya de lui mordre les doigts.

« C'est vraiment ce que tu veux ? Mourir ? »

L'Indienne grogna. Shiva l'allongea sur le dos, le buste légèrement surélevé pour qu'elle puisse bien respirer.

« N'aie pas peur, *bella chica*. Et enlève ta main, que je puisse voir l'ampleur des dégâts.

— Tu es la *diabla rojiza*, murmura l'Indienne... Par ta faute, mon homme est mort... Tes mercenaires ont dit que tu étais morte, *vieja puta* ! Ils ont regretté de ne pas pouvoir te violer comme nous autres et ils ont fait la fête.

— Tu parles bien anglais, bravo, mais tais-toi maintenant. Nous aurons tout le temps de parler quand tu iras mieux. »

L'incompréhension brillait dans les yeux de l'Indienne, un enfer de questions et de rancœur mêlées ; une bien étrange forme de haine et de respect.

« Je te tuerai quand j'irai mieux ! cracha l'Indienne.

— Voilà une bonne raison pour survivre. »

Avec son toucan, Elizabeth coupa la robe tout autour de la blessure abdominale — visiblement la seule plaie sérieuse de la jeune femme. La portion d'intestin qui faisait saillie, bien que malmenée, souillée de sable et de débris végétaux, n'était pas tranchée. Il s'agissait d'une plaie impressionnante, éminemment répulsive, face à laquelle on se devait de lutter pour ne pas tourner de l'œil, mais il y avait pire et Elizabeth avait déjà vu des hommes survivre à des blessures bien plus sérieuses.

Elle versa le contenu d'un sachet de sulfamides sur la plaie, afin de pouvoir l'essuyer et en retirer le maximum de sable. Au contact du sang, la poudre antiseptique se mit à mousser, ce qui était tout à fait normal. Une fois la plaie désinfectée et irriguée avec du sérum physiologique, Elizabeth remit l'anse intestinale en place puis utilisa du catgut et une aiguille qu'elle stérilisa à la

flamme de son briquet pour recoudre l'entaille, exécutant dix-huit points serrés.

« Tu vas vivre, *valerosa*.

— Je ne te crois pas... »

Elizabeth sourit et fit une intra-musculaire d'antibiotiques à l'Indienne, puis une intra-veineuse de cocaïne à cinq pour cent, pour endormir la douleur.

Il lui restait une fiole de thanatine ++, l'injection de son contenu sauverait la fille à coup sûr, mais ne manquerait pas de la stériliser définitivement. Shiva préféra garder le produit comme ultime recours.

« Tu ne crois tout de même pas que je t'ai recousu le ventre pour que tu meures maintenant, *bella chica* ?

— Ne m'appelle pas comme ça, *puta* ! Je m'appelle Passiflor. »

L'Indienne sourit béatement — l'effet de la cocaïne — et caressa les points de catgut du bout des doigts comme pour vérifier leur existence réelle. Elizabeth ralluma son cigarillo et jongla avec son toucan avant de le remiser dans son étui.

« Écoute-moi bien, Passiflor, je vais te cacher dans les rochers, là-bas, mais tu ne dois pas avoir peur, car je vais revenir avant la nuit. J'ai quelque chose à faire. »

La fille acquiesça, avec toujours ce reflet d'incompréhension dans les yeux. Shiva soutint la jeune fille jusqu'à un groupe de rochers, puis elle lui confia sa Winchester.

« Elle est chargée, précisa-t-elle. Il ne te reste qu'à l'armer en poussant ce levier vers l'avant et en le ramenant vers toi. Le diable vient de te sauver la vie, Passiflor, parce que tu es une femme qui mérite de vivre, quand tant d'hommes méritent de mourir, parce que ceux qui ne nous tuent pas nous rendent plus forts. N'oublie pas ça. Maintenant, si tu décides de tuer le diable d'une balle dans le dos, un conseil, surtout ne le rate pas. »

L'Indienne lui sourit en armant la Winchester d'un geste lent, mais décidé, faisant monter une cartouche de 30-30 dans la chambre.

Son couteau à la main, Elizabeth quitta le groupe de rochers où elle avait caché Passiflor. Elle resta devant quelques secondes, sa silhouette bien dessinée par la lumière de l'aurore

australe — se demandant si l'Indienne allait tirer ou non. Et, dans le ressac de ces instants d'attente, où elle se permit de fermer les yeux, il n'y eut aucun coup de feu pour la jeter à terre ; juste le bruit du vent dans les arbustes alourdis de rosée, juste le bruit du vent s'engouffrant dans ses cheveux de feu, tout autant agités que la lave de ses sentiments, bouillante et sifflante de haine, d'amour frustré et de mépris pour ceux qui avaient été ses mercenaires, sur lesquels elle avait toujours eu droit de vie et de mort.

*

Shiva ne tarda pas à comprendre que les imbéciles qui l'avaient accompagnée jusqu'au Machu Picchu, et à qui elle avait cru enseigner quelque chose, s'étaient contentés de poster deux sentinelles au sud du site. Ce duo d'ivrognes, dont les remugles conjugués valaient bien ceux des pires écuries andines, dormait d'un œil, louchait de l'autre. Ils avaient visiblement bien profité de la fête qui ne s'était terminée qu'une ou deux heures auparavant.

Sans faire de bruit, Elizabeth se faufila derrière celui qui semblait le plus alerte. D'une paume ferme, elle le bâillonna tout en lui ouvrant la ceinture abdominale d'un coup de toucan, libérant la masse et la pestilence des viscères. L'autre sentinelle, paniquée en voyant la diablesse rousse se ruer vers lui, essaya de dégainer son revolver, mais déjà Shiva lui tailladait le corps : le larynx pour l'empêcher de crier, derrière un genou pour qu'il s'effondre, au flanc pour qu'il souffre. Puis tournant autour de sa proie comme un chat, elle lui planta le toucan en plein cœur, jusqu'à la garde. Et, les yeux dans les yeux, elle l'accompagna jusqu'aux portes de la Mort, en l'embrassant à pleine bouche, pour lui dérober son dernier souffle, fétide. Le faire sien.

Elle contempla ses victimes, dont il ne restait que des parodies de corps humain, puis sentant venir la récompense, elle ferma les yeux pour profiter pleinement de toute la thanatine que son hypophyse n'allait plus tarder à libérer dans son sang. Elle sentit l'hormone passer de l'hypophyse au cervelet, gagner son cœur puis, d'un seul coup, envahir tout le

reste de son corps via les artères. Cela ressemblait à une vague qui balaie tout sur son passage. Telle était la récompense qui lui garantissait toujours plus de force, toujours plus de puissance ainsi que la jeunesse éternelle.

Maintenant que le plaisir de l'assassinat a réveillé ma colère, laissons s'exprimer Némésis, écoutons le doux chant de la vengeance... Le temps est venu pour l'Homme de contempler la toute-puissance d'Elizabeth « Shiva » Worrington. De la contempler en mourant ! Le temps est venu de mettre à mort ceux qui tuent en ignorant tout de l'Instinct de l'équarrisseur, ne balisant leurs vies que de meurtres inutiles. Stériles.

De bruine sanglante en bruine sanglante, du sud au nord, sans jamais briser le silence, Shiva traversa le camp des mercenaires, s'arrêtant juste pour profiter à fond de la récompense ou faire signe aux Indiennes survivantes, souvent attachées et bâillonnées, de ne pas faire de bruit. Fantôme ! Se faufilant d'une tente à l'autre, portée par la toute-puissance de sa haine, elle égorgea les ripailleurs, éventra les violeurs, joua avec leurs organes tièdes et alla même jusqu'à mordre dans le foie d'un homme à qui elle avait ouvert la cage thoracique à coups de toucan et qui continuait à respirer, En moins d'une heure, elle avait accompli sa tâche, ne laissant aucun mercenaire en vie, goûtant dix-sept fois à la récompense.

Couverte de sang, les cheveux collés en mèches nauséabondes, consciente de sa beauté surnaturelle et de son aura maligne, elle libéra les Indiennes et leur donna tout l'argent qu'elle avait subtilisé à ses victimes.

« Je m'appelle Elizabeth "Shiva" Worrington, leur dit-elle, je suis la *diabla rojiza*. Prenez l'argent, prenez tout ce que vous voulez, partez, regagnez vos familles ! Cet endroit est désormais le mien. Je viens de le peindre en rouge et de le baptiser *Infierno* ! »

Effrayées, la plupart des Indiennes s'enfuirent. Celles qui avaient été converties à la religion papiste se signèrent. D'autres s'en allèrent sans un mot, sans un regard, mais après avoir dévalisé quelques cadavres, ramassé un peu de nourriture, libéré quelques lamas pour s'en emparer.

« Partez ! cria Elizabeth. Partez ! Cet endroit est le mien désormais ! »

*

Sous un soleil au zénith, Elizabeth installa Passiflor dans une maison qui n'avait pas trop souffert de l'attaque de la veille. Elle lui donna des feuilles de coca à mâcher, contre la douleur, lui fit une nouvelle injection d'antibiotiques et lui laissa de quoi boire et de quoi manger.

Tant que tu n'es pas septique, tu as une chance de t'en tirer. Accroche-toi, bella chica. Sinon il me faudra t'injecter ma dernière dose de thanatine ++, ce qui te rendra stérile et dépendante de la drogue ou de l'Instinct de l'équarrisseur. Jusqu'au jour de ta mort.

La jeune Indienne semblait délirer, mais au beau milieu de son délire incompréhensible pour Elizabeth, car en quechua, elle prononça quelques phrases en anglais pour remercier le diable. Et, saisissant avec fermeté la main de Shiva, elle lui murmura :

« Je ne t'ai pas tuée d'une balle dans le dos, *diabla rojiza*, maintenant ta vie m'appartient, ne l'oublie pas. »

De retour au milieu de l'ancien campement américain, Shiva préleva sur les cadavres tout ce qui pouvait être utile : les vêtements, les armes, les jeux de dés, les cartes, les montres, les bijoux. Et les dents en or. Veillée par le vol des vautours andins, elle creusa une fosse commune susceptible d'accueillir les nombreux cadavres. Elle y tira tous les corps et les recouvrit de grosses pierres, puis de terre.

*

L'aérostat apparut deux jours plus tard, venant du nord-ouest. L'appareil, de la taille d'un galion espagnol, majestueux et d'un manque de discrétion flagrant, remontait tout doucement la vallée de l'Urubamba, poussé par deux hélices carénées. Elizabeth, qui s'adonnait aux joies de la maçonnerie, fut la première à l'apercevoir. Elle appela Passiflor qui, le pas

faible et hésitant, sortit de la maison où elle dormait et se reposait depuis deux nuits. La main en visière, la jeune Indienne contempla l'appareil qui avançait doucement. Il était plus étonnant que menaçant.

Shiva alla à sa maison récupérer des armes et sa longue-vue. Une Winchester en bandoulière, son Mauser à la ceinture, elle gravit les degrés du plus grand temple du site et, discernant enfin les initiales J.P.M. sur le flanc de l'aérostat, elle ne put s'empêcher de sourire.

« Qui arrive ? » demanda Passiflor qui venait de la rejoindre, essoufflée, à la limite de l'épuisement.

« La diablesse rousse a un homme, et c'est lui qui arrive.

— Ton homme ?

— Oui. »

Malgré sa réponse tranchée, un doute habitait Elizabeth, un doute qui avait un visage juvénile, un prénom, Jack, et un nom, London. Ce qui ne l'empêcha pas d'aller se laver, de se parfumer et de passer une belle robe quechua, très colorée, que Passiflor avait retouchée pour elle et qu'elle avait alors décidé de porter pour accueillir James.

C'est en sortant de sa petite maison, vêtue de cette robe rouge et vive, qu'elle comprit à quel point elle avait changé.

Je crois, mon cher James, que le temps est venu de nous séparer, si possible sans effusion de larmes. Si possible sans effusion de sang. Je ne vous ai aimé qu'un instant et je sais maintenant que l'amour est étranger à toute logique... Car celui que j'aime vraiment était destiné à me tuer. L'amour ne dure qu'un temps, James. Surtout chez moi. Et sans y réfléchir, nous nous sommes condamnés à l'immortalité, donc à la séparation.

*

Accompagné de plusieurs de ses hommes de main habituels, tout droit sortis d'une galerie des horreurs — ceux que Shiva connaissait de vue avaient plutôt l'habitude d'opérer à Londen et à Munchester —, James Prétorius Moriarty descendit de la cabine de l'aérostat en applaudissant.

« Magnifique, Elizabeth ! Quel endroit merveilleux. On se sent plus près des dieux ici que nulle part ailleurs ! »

Elizabeth l'embrassa. Mais la passion, le frisson n'y étaient plus.

L'a-t-il remarqué, je ne crois pas, mais il s'en apercevra bien assez tôt.

« Mais où sont les hommes que vous avez engagés pour reconquérir cette cité perdue ? demanda Moriarty. Ne me dites pas que vous avez bouté de ce paradis Harry Alonzo Longabaugh, Robert Leroy Parker et leurs troupes rebelles, sans l'aide de quiconque ?

— Il y avait bien des mercenaires, des militaires, mais pour simplifier, disons que je les ai remerciés et enterrés du côté de la maison du prêtre.

— Et pourquoi ?

— Ce que femme veut... Nous ne sommes que deux ici ; une Indienne qui a été gravement blessée et moi-même. Quand vous aurez le temps, j'aimerais que vous alliez la voir, elle se prénomme Passiflor. Je l'ai soignée aussi bien que mon matériel me le permettait, mais je doute que cela suffise.

— Bien sûr. Je lui donnerai de quoi se rétablir, sans réduire à néant ses chances d'enfanter. Mais avant, laissez-moi vous présenter quelques personnes de la plus haute importance. »

Sans attendre et sans aucune autre cérémonie, les hommes de Moriarty escortèrent sous bonne garde plusieurs hommes et une femme qui avaient les pieds et les poignets enchaînés. Tous semblaient drogués, car ils souriaient bêtement et bavaient.

« Voici Nikola Tesla, annonça Moriarty, Albert Einstein, Marie Sklodowska, Sir Joseph John Thomson et Thomas Edison. Quelques-uns des plus grands savants de notre époque, traités de façon momentanée au gaz hilarant, car ce sont tous des pestes. Une belle liste à laquelle il manque deux hommes pressentis : Herbert George Wells, qui ces derniers temps semble beaucoup voyager dans le passé et le futur, ce qui le rend insaisissable, et John Halliwell Watson. Mais comme je le dis toujours, chaque chose en son temps. D'autant que nous n'aurons pas besoin d'aller kidnapper ce dernier à Londen, puisqu'il ne tardera pas à se jeter dans la gueule du loup, ici,

pour venger ma dernière victime en date : Sir Sherlock Holmes. »

Moriarty resplendissait, ses yeux grands ouverts détaillaient les ruines gigantesques et les aménagements qui les rendaient habitables. Une joie qu'Elizabeth n'arrivait pas à partager, désormais déchirée entre son amour frustré pour London et l'amitié teintée de fascination que lui inspirait Passiflor.

LIVRE SECOND

Nemo me Impune Lacessit

« Peu d'Occidentaux mesurent à quel point nous sommes redevables aux anciens Péruviens. Combien d'entre eux savent qu'ils nous ont légué la pomme de terre, de nombreuses variétés de maïs, et des substances aussi utiles que la quinine et la cocaïne ? »

HIRAM BINGHAM

*Où J. H. Watson atterrit
au beau milieu du Cheshire
pour annoncer à A. C. Doyle
que S. Holmes a disparu*

En cette belle journée du 8 septembre 1904, Arthur Conan Doyle et son ami William Hope Hodgson — qui avait été marin comme lui et se passionnait tout autant pour le spiritisme et les esprits frappeurs — se promenaient, munis d'appareils photo en bandoulière, des Dallmeyer 1899 modèle *Fairy Camera*, à la poursuite des fameuses fées bedonnantes du Cheshire, non loin de Carnack Hills, un village oublié par l'ère industrielle, aux ruelles pavées et aux masures pétulantes de charme, aux balcons et appuis de fenêtre croulant sous les géraniums défleuris. L'après-midi était radieuse et un vin rosé de France, dégusté à l'ombre des saules pleureurs, avait quelque peu échauffé l'esprit de nos deux compagnons.

« Vous persistez, Arthur, à me faire croire que Sherlock Holmes n'existe pas !

— Bien sûr qu'il n'existe pas. Demandez à Touie si elle a déjà rencontré un enquêteur cocaïnomane et violoniste qui porterait le prénom ridicule de Sherlock. Il s'agit d'un personnage hautement improbable, et c'est là un des bienfaits de la littérature que de philosopher en s'amusant et de s'amuser en philosophant. Avouez, William, tant de qualités et tant de défauts chez le même homme...

— Holmes et son profil de rapace me fascinent...

— Vous n'êtes pas le seul ! Et je ne fais que décrire le physique d'un des jésuites ayant participé à mon éducation qui, comme Attila, avait tendance à tout détruire sur son passage, notamment le penchant rêveur de ses jeunes élèves. »

Hodgson s'arrêta pour allumer sa pipe, puis il se tourna vers Arthur qui, à quatre pattes, tentait de déterminer si ce qu'il venait de voir se faufiler dans l'herbe n'était pas... *Non, une musaraigne sans doute, la peste soit de ces rongeurs qui empêchent toute activité scientifique !*

William s'adressa de nouveau à Conan Doyle, une fois celui-ci relevé, les genoux verdâtres, le front plissé par la contrariété :

« Arthur, seriez-vous gêné — votre avis m'importe beaucoup —, si je créais un personnage quelque peu farfelu qui enquêterait sur les phénomènes paranormaux ?

— Et quel serait le nom de ce pourfendeur d'esprits ingrats et étroits, d'esprits chagrins qui se disent modernes, en oubliant ce que Rimbaud disait de la modernité ?

— J'ai pensé à John Silence...

— Hum, pas très commercial, je le crains. Mais vous n'êtes pas obligé de vous fier à mon avis.

— Pas très commercial, vous croyez ? À vrai dire je partage quelque peu cette opinion.

— En littérature, le bruit et la fureur seront toujours préférables au silence, même prénommé John.

— Vous vous référez à votre propre œuvre et à votre Brigadier Gérard !

— Certes oui. »

Alerté par quelque chose de coloré à la périphérie du regard, Arthur fit un demi-tour brusque pour essayer de prendre en photo un... joli papillon jaune, l'un des derniers de la saison, appelé à disparaître sous les feuilles mortes ou dans les puits d'herbe sèche d'octobre.

William Hope Hodgson, quant à lui, eut plus de chance puisque, après avoir crié « Venez vite ! Ici ! », il prit en photo un étrange feu de Saint-Elme bleu vif qui ne tarda pas à se muer en une tempête électromagnétique de forte ampleur. Il allait dire quelque chose à Arthur qui accourait vers lui, quand la tempête en question explosa, lui arrachant l'appareil photo des mains et

créant, au beau milieu du champ, un cercle parfait d'herbes écrasées et vitrifiées, au centre duquel trônait, assise sur son gros derrière, une fée bedonnante de deux cent vingt livres environ, affublée de longs cheveux blanc et gris, armée de deux Colts *peacemaker* à la ceinture.

Arthur, effondré, regardait l'intrus.

Ce damné John Halliwell Watson ! Ici ! Alors que je suis en vacances. Alors qu'il avait promis de ne pas me déranger tant que Touie serait malade...

*

La discussion fut longue, mais Arthur réussit à convaincre William Hope Hodgson que :

1/ l'intrus était un prestidigitateur américain de sa connaissance payé pour tester tous les numéros d'Harry Houdini, avant que celui-ci ne s'y risquât ;

2/ que le phénomène bleuté qu'il venait d'observer était un tour de music-hall affublé d'un nom pour le moins évocateur, bien qu'abscons : « La Libération de la cage au magnésium de cobalt », et n'avait rien d'une apparition ectoplasmique. Pour être totalement franc, il s'agissait du clou d'un spectacle à venir, qui ferait les beaux jours du Théâtre du Grand-Guignol de Paris.

Par la suite, il ordonna à William de s'en retourner voir Touie, visiblement délaissée par la tuberculose depuis quelques semaines, mais toujours très faible, et leur grande fille Mary-Louise, le temps que lui – Arthur Conan Doyle – puisse discuter un peu de prestidigitation avec son ami américain.

William s'était alors éloigné en direction des saules pleureurs sous lesquels se reposaient Touie et sa fille.

Il avait alors bougonné :

« Sherlock Holmes existe... Je le savais, je le savais... »

*

« Watson ! J'espère que vous avez une bonne raison pour me déranger ici un jour pareil !

— La meilleure de toutes, je le crains. Holmes a disparu alors qu'il enquêtait sur la disparition de Sir Joseph John Thomson.

— Deux disparitions, rien que ça. L'affaire semble grave. Et qui est ce Sir Joseph John Thomson ?

— C'est le directeur du laboratoire d'études expérimentales Cavendish, spécialiste de la conduction dans les gaz. Il enseignait principalement à Cambridge, et c'est donc là que je propose que nous commencions nos recherches.

— Ne pouvez-vous pas le faire sans moi ?

— Ce sera un fabuleux récit, Arthur : "La Disparition de Sherlock Holmes".

— Vous savez, *ici*, je l'ai tué. Lui et James Moriarty, dans les chutes du Reichenbach, alors...

— Nous parlons d'un ami, Doyle, pas d'un héros littéraire...

— Je vous admire : vous arrivez encore à faire la différence.

— C'est mon ami, mon meilleur ami ; il a disparu depuis quatre jours, et pour la première fois Shari s'inquiète et, malgré ses quinze ans, Rudra pleure pour que son père revienne. Je vous prie de m'aider. »

Doyle marcha vers un arbre pour se mettre à l'ombre.

« Il est 3 h 24 de l'après-midi. Promettez-vous de me ramener ici avant la nuit ?

— Vous savez très bien que vous serez de retour vers 3 h 25, en ce jour, si tel est votre choix...

— Touie va mourir, Watson. Dans quelques mois, dans quelques années, et nous n'aurons jamais de fils. Et pourtant, dans votre monde où les antibiotiques existent, on pourrait la soigner.

— N'y pensez même pas !

— Vous me demandez de vous aider à retrouver un meurtrier qui se trouve être votre ami, et vous refusez de m'aider à sauver mon épouse qui est la plus innocente des femmes sur Terre ?

— Imaginons que vous la sauviez, nous ignorons tout des conséquences.

— Imaginons que je vous aide à sauver Holmes... Nous savons tout des conséquences : meurtres exemplaires, justice

expéditive, cruauté gratuite, amputations diverses et variées, séances de torture à ciel ouvert. Je vous aide si vous m'aidez.

— Je ne vous comprends pas, Arthur. Vous avez une liaison, connue de tous, avec cette Jean Leckie. Et la mort de votre femme pourrait... »

En un éclair, Watson se retrouva avec le canon d'un de ses Colts élargissant sa narine droite, et, au bout de l'arme en question, un poing vidé de son sang qui appartenait à Arthur Conan Doyle, dont le visage barré par une moustache inquiétante semblait osciller entre l'ulcération et la détermination nécessaire pour appuyer sur la queue de détente.

« Faites attention à ce que vous dites, mon vieil ami, j'ai bien du mal à oublier Hippocrate et son serment quand cela concerne mon épouse, mais je pourrais faire une exception pour vous et quantifier avec précision la masse de matières cérébrales que fait gicler hors de la boîte crânienne une balle de .44 tirée à bout portant.

« Sans votre aide directe, j'ai mis fin aux activités de Jack l'Éventreur et *mon* monde ne s'en porte pas plus mal. Avec votre aide, je soignerai Touie et j'en assumerai les conséquences. Et sachez, bien que cela ne vous regarde en rien, que ma relation avec Jean est platonique et le restera tant que je serai marié devant Dieu avec Touie.

— Soit, mais rangez cette arme ; j'ai bien peur qu'elle ne soit chargée. De plus, je possède un livre complet sur les blessures par balle où vous trouverez, à n'en point douter, la quantification qui semble tant vous faire défaut.

— Je vous aide si vous m'aidez. »

Watson acquiesça du chef et Arthur lui rendit son .44 après en avoir remis le percuteur en place. Alors le professeur, bougonnant, activa la partie rotative de son ondovibrateur troisième série, soi-disant conçu en collaboration avec Herbert George Wells, tout aussi peu fiable que les précédents, mais permettant de plus grandes amplitudes dans les déplacements spatio-temporels et spatio-dimensionnels.

*Où J. H. Watson et A.C. Doyle
participent, de façon tout à fait
involontaire, à un mariage,
quelque part dans le Bobcatshire*

Ils étaient arrivés trop haut, il n'y avait pas à ergoter, tergiverser, gloser ou quoi que ce soit du même ordre. Et ils étaient tombés. Mais là où Watson avait franchement exagéré, c'est quand il s'était écrié « Courage ! Fuyons ! » tout en s'extrayant des restes crémeux d'un immense gâteau, qui trônait désormais au centre d'une zone d'aspersions de cinq pas de diamètre, constituée en quantités équivalentes de meringue, de crème fouettée et de griottes macérées, dessinant sur le sol une sorte de soleil blanc victime de la rubéole.

Face à Watson se trouvait un couple visiblement occupé à se marier. La partie antérieure de leurs vêtements et les verres de leurs lunettes étaient recouverts de dessert projeté. Derrière eux, cigare pendant des lèvres, monocles à la dérive, bouche grande ouverte, un parterre de petits vieux et de petites vieilles – probablement les invités du mariage – restait pétrifié. L'orchestre, disposé sous une tonnelle vrombissante d'insectes, et qui avait dû se former dans les années 1850, soit quelques années avant la naissance d'Arthur, avait cessé de jouer, les instruments de musique en berne, inutiles dans des mains tremblotantes.

Alors que Watson s'enfuyait déjà à toutes jambes vers une allée de gravier donnant en toute probabilité sur une sortie

quelconque, Arthur quittait peu à peu l'état second provoqué par tout voyage d'une dimension à l'autre.

Il se releva des restes du buffet campagnard que sa chute et le poids de son corps avaient transformé en accent circonflexe inversé. Puis, utilisant une assiette en carton, il se nettoya quelque peu.

Les yeux exorbités comme ceux des grenouilles, les invités les regardaient : tantôt Arthur, occupé à se débarrasser des tranches de gigot froid, des cubes de rosbif et des morceaux de langue en gelée qui le couvraient, tantôt Watson, s'éloignant au rythme d'un pachyderme à qui on aurait enlevé un des poumons.

La femme, toute de blanc vêtue, et meringuée de la coiffe aux pieds essuya ses lunettes tant bien que mal, les remit en place et cria — il s'agissait à n'en point douter de la mariée, malgré des rides apparentes dignes du Bryce Canyon et une moue peu avenante, saillant de la crème fouettée comme un éperon. Son attitude et les traits de son visage lui donnaient des airs de grand-tante acariâtre invitée par erreur. Et, comme pour contredire cette impression, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et annonça à l'homme qui se trouvait auprès d'elle, armé d'une pelle à tarte peu dissuasive et occupé à nettoyer ses lunettes de sa main libre : « Octave, mais faites donc quelque chose, mon bon ! »

Doyle, très digne, salua les invités, leur sourit, serra la main d'Octave, paralysé ou plus probablement confit dans la crème, s'entraînant pour sa future mise en bière.

« Tous mes vœux de bonheur, cher monsieur, déclara Arthur. Quel mariage ! Inoubliable ! »

Il prit la main de l'heureuse mariée et lui fit un baisemain délicat sur une surface dermique non emplâtrée par la meringue ou la crème. Il eut même l'obligeance de la délester d'une griotte qui s'était logée dans le creux de son cou, lui faisait comme un médaillon mal placé et risquait à un moment ou un autre de dévisser et de se perdre entre les deux sacs de viande froide et plissée qui lui faisaient office de poitrine.

À deux doigts de la crise de fou rire, confrontée à une Mamie-fait-la-noce offusquée, Doyle se mit à courir à la suite de

Watson, poursuivi alors par un Octave-vous-allez-me-le-payer visiblement arthritique, tout autant vociférant, et toujours armé de sa pelle à tarte qu'il brandissait comme le kriss d'un adepte de Kali.

Doyle n'eut aucun mal à rattraper le gros professeur Watson.

« Je vois un adjectif, cher ami, qui en aucun cas ne peut être utilisé vous concernant !

— Lequel ? demanda un Watson proche de l'apoplexie.

— Callipyge ! »

Le médecin et le savant passèrent ensemble la grille d'entrée du domaine où était inscrit en grosses lettres :

« MAISON DE RETRAITE PINKERTOWN »

et, dessous, en petites lettres cursives :

« Calme et silence de rigueur. »

Doyle riait alors que son compagnon était déjà en nage et laissait derrière lui des quantités absolument incroyables de crème pâtissière, que soit sa sueur ruisselante, soit sa course, rendait peu à peu à la gravité.

« Watson, combien de fois me faudra-t-il vous le répéter ? Les prototypes scientifiques sont à réserver aux petits rongeurs et aux chimpanzés.

— Si on en croit Darwin, mon bon ami, l'homme descend du singe.

— En ce qui vous concerne, cela ne fait aucun doute. Et ce “Courage ! Fuyons !”, quelle belle formule, on l'aurait pu croire inventée par un soldat aigues-français ! »

Après s'être assurés qu'Octave avait préféré abandonner la poursuite sans doute pour s'occuper de sa jeune épouse, Watson et Arthur s'arrêtèrent de courir pour continuer d'un bon pas.

« Vous croyez que pendant la nuit de noces, ils... ?

— Je pense qu'ils ont en effet prévu de quoi jouer au bridge. »

*

Alors que Watson empoisonnait à la crème fouettée, aux résidus de meringue et aux griottes macérées, la faune et la flore

d'un étang où il se lavait, ainsi que l'amas informe de ses vêtements, Arthur avait trouvé sur la carte la localisation de la petite ville de Pinkertown.

« Alors où sommes-nous ?

— Dans le Bobcatshire...

— Ah, quand même... Je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

À ce moment précis un bip strident retentit d'un des appareils noirâtres que Watson avait laissé dans l'herbe. Le savant se rua hors de l'étang, nu — Dieu merci ! Arthur avait eu le temps de détourner le regard — et se jeta sur l'appareil qui avait éructé.

« C'est mon ordinateur portable », expliqua Watson tout en tripatouillant l'appareil, sa chemise blanche trempée et, de ce fait transparente, enroulée autour des reins. « C'est aussi un moyen de communication. C'est Shari qui nous appelle, il n'y a qu'elle qui ait un appareil compatible...

— Elle nous appelle ? Serait-ce une sorte de téléphone ?

— Oui, un portable, mais ce n'est qu'un prototype et il pèse plus de huit livres... sans la batterie. »

Watson prit la communication. Quand il la coupa, après avoir bougonné quelques « Oui », il avait le visage croulant de tristesse et la larme à l'œil.

« Que se passe-t-il, Watson ? J'ai vu des masques mortuaires plus gais que le triste spectacle dans lequel vos traits s'abîment.

— Une tragédie, rien de moins. Holmes a envoyé un télégramme à Shari.

— Il est vivant ! Que disait-il ?

— “Suis à York. Stop. Cathédrale incendiée. Stop. Le fou blanc se place en B3. Stop. Échec et mat. Stop. Moriarty a gagné. Stop.”

— Sommes-nous loin de York ?

— Nous y serons demain, mais avant cela il nous faut rejoindre le *side-car*. Et il n'est pas dans le Bobcatshire ! Trouvons un taxi.

— Je suis sûr que si nous revenons à cette maison de retraite, où nous avons avec tant de courage mis un peu

d'ambiance dans un mariage condamné à être mortel à courte échéance, ils se feront un plaisir de nous appeler un corbillard, ou même deux !

— Comment pouvez-vous plaisanter ? » demanda Watson, visiblement au bord des larmes. « Alors que Moriarty a gagné...

— Holmes est vivant, à York. Et ce n'était qu'une partie d'échecs... »

Watson secoua la tête de droite à gauche, s'assit dans l'herbe après y avoir étalé sa chemise trempée et se mit à pleurer :

« Vous ne pouvez pas comprendre. Vous avez une femme, une fille de quinze ans, des amis... Je n'ai que Holmes... Et rien ne sera plus comme avant. »

*Où J.H. Watson et A. C. Doyle
pénètrent dans la Cité Interdite
pour y retrouver un S. Holmes abattu*

Le taxi les avait déposés à Gawinlow à la nuit tombée, où ils avaient récupéré le *side-car*, bien garé devant le poste des Gardes Libentaires. Après deux heures de conduite nocturne sur des petites routes de campagne étroites et sifflantes d'insectes en perdition, Watson avait avisé une auberge tenue par des Worsh dans laquelle ils s'étaient arrêtés pour manger et passer la nuit.

Vers 5 h 00, Conan Doyle se réveilla et décida d'aller faire un petit tour dans la campagne environnante. De retour à l'auberge, il trouva Watson attablé devant une livre de bacon frit et luisant de matières grasses, une demi-douzaine de saucisses, autant d'œufs-miroir, un plat de haricots nageant dans une sauce brune peu appétissante et une petite tourte à la viande, au sommet bombé et guilloché, exhalant un fumet apte à faire saliver n'importe quelle bouche affamée.

« J'imagine que pour votre repas de mariage, Watson, il nous faudra, à Holmes et à moi-même, supprimer et faire cuire tous les pensionnaires du zoo de Londen ? »

— Je ne crois pas qu'il y ait de possibilités de mariage me concernant, répondit Watson de façon énigmatique.

— Oh, John, si c'est votre silhouette qui vous inquiète, sachez qu'il est des jeunes filles qui aiment beaucoup les hommes bien portants. Et puis, un régime est toujours envisageable.

— J'ai bien peur, mon cher ami, de ne pas être très attiré par les jeunes filles.

— Je vois, je vois, vous préférez les femmes mûres, girondes, qui ont un petit quelque chose de... de transalpin !

— Je ne crois pas non plus.

— Mais alors... Oh non... Ne me dites pas... Je ne veux rien savoir ! Rien ! »

Watson était d'un seul coup beaucoup plus alerte et souriant. Il piqua avec force dans une saucisse dont le jus chaud gicla jusque sur le veston d'Arthur.

« Ce que vous pouvez être pudibond, Arthur.

— Vous vous moquez !

— Certes, mais hier vous m'avez dit que je n'avais pas de belles fesses ! »

En se remémorant sa remarque, qui après coup venait de changer de registre, Arthur manqua tourner de l'œil et s'empessa de commander du café, une tourte à la viande et du bacon frit, mais pas trop gras.

*

Ils arrivèrent à York en début d'après-midi. Un capitaine des Gardes Libertaires du Yorkshire les conduisit alors jusqu'aux portes de York intramuros.

« Vous ne venez pas ? demanda Doyle au membre des forces de l'ordre.

— Non, vous savez ce qu'on dit sur York...

— J'avoue l'ignorer.

— Vous l'ignorez ! Mais c'est la Cité Interdite, toute personne qui y entre ne peut plus jamais avoir d'enfants par la suite. Je n'ai pas du tout envie de m'exposer à ce genre de risque tant que ma femme n'aura pas eu la bonté de me donner un héritier après les sept filles que nous avons déjà. »

Cette envolée quelque peu dramatique poussa Arthur à raisonner tout haut :

« Une stérilisation définitive et immédiate sans aucun acte chirurgical, je ne vois pas trop comment cela pourrait être possible, excepté par un empoisonnement de l'eau. Si c'était

quelque chose dans l'air, au moindre coup de vent, cela affecterait les environs. Il en serait de même pour un socle rocheux au magnétisme nocif, il n'affecterait pas que York *intra-muros*. Reste une infection par un *plasmopara* ou un *peronospara* endémique.

— Un quoi ? demanda Watson.

— Des champignons oomycètes. Mais c'est peu probable, il faudrait un microclimat spécifique à York *intra-muros*... »

Le Capitaine les laissa devant l'huis déverrouillé des portes blindées de l'entrée Sud. Watson posa la main sur l'épaule de son ami :

« Je peux y aller seul, si vous préférez, Arthur.

— Non, John, je crois qu'il s'agit d'une superstition. Je vais vous accompagner.

— Vous êtes sûr ? Hier encore, vous me parliez de votre désir d'avoir un fils. »

Arthur se donna une seconde pour réfléchir et s'exclama ; « Allons-y ! Au pire le monde n'a pas vraiment besoin d'un Conan Doyle de plus ! »

Au moment de pénétrer dans la Cité Interdite, Watson dégaina un de ses *peacemaker* et Doyle regretta de ne pas avoir son Bland-Pryse sur lui.

Ils marchèrent un peu et découvrirent rapidement que York *intra-muros* possédait une atmosphère oppressante. Quelque chose d'invisible planait sur la cité. Quelque chose de bien plus lourd que le silence des rues désertes à peine éraillé par le cri de quelques oiseaux perdus, le bruit du vent se jouant des volets gauchis, des chaînes auxquelles ne pendait plus la moindre enseigne depuis longtemps.

Ils prirent la direction du centre-ville, refusant de s'aventurer dans les venelles où certaines zones d'ombre prospéraient comme des végétaux dans une serre. Ils suivirent les avenues désertes, propres, d'où s'élançait l'étroitesse de rues encombrées de reliefs humains, des os d'enfants pour la plupart. Bientôt, ils passèrent le pont sur l'Ouse et aperçurent la flèche incomplète de la Cathédrale incendiée.

Aucun des deux hommes ne se sentait vraiment à l'aise au milieu de toutes ces maisons désertes, à arpenter les pavés le

long de devantures abandonnées depuis trente ans, gagnées par le chiendent, les chardons d'Écosse et les ronciers qui grimpaient aux façades, leurs branches lourdes de quelques mûres blettes, à moitié dévorées par les oiseaux.

Soudain un rat, gros comme un lapin, poursuivi par un chat noir aux oreilles déchiquetées, croisa leur route. Tendus comme les mâchoires d'un piège à loup, Watson manqua de faire feu.

Les deux hommes ne tardèrent pas à arriver devant la cathédrale en ruine, encore fumante par endroits. Vêtu de brun, silhouette isolée dans la grisaille et la noirceur d'un paysage au parfum de cendre, Holmes, éternellement penché sur d'éventuels indices, arpentait les décombres, loupe à la main, équipé d'une lampe frontale qui dispensait une lumière bleutée sans doute utile pour lui révéler certains détails invisibles à l'œil nu.

L'assassin royal — qui d'autre ? — avait disposé sur une bâche militaire tout ce qu'il avait trouvé : des objets réduits à l'état de charbon et de suie, d'autres moins atteints, des fioles, quelques pièces d'un jeu d'échecs et surtout deux corps carbonisés. Doyle s'en approcha et reconnut le corps d'un homme et celui d'une femme, à la robe retroussée, à l'enveloppe corporelle grandement calcinée, où restait discernable le sillon de la vulve.

Holmes vint à leur rencontre. Doyle vit tout de suite qu'il n'allait pas bien ; ses yeux étaient cernés de pourpre, injectés de sang et jaunis par des problèmes hépatiques aigus.

« Asseyez-vous, Holmes, que je vous ausculte.

— À quoi bon, Arthur. Le ver est dans le fruit. Je dirais qu'il me reste quatre à cinq semaines. »

Holmes toussa et essuya en toute hâte le crachat ensanglanté qui avait encombré sa lèvre inférieure.

« Ces corps... Est-ce Moriarty et...

— C'est ce qu'il voulait que nous croyions... C'est ce que j'ai d'abord cru, aveuglé par la colère, l'insondable rage de n'avoir pas pu le tuer de mes propres mains. Quant à la présence du corps de la femme, je ne sais pas...

— Que vous est-il arrivé, Holmes ? » demanda Arthur tout en lui prenant le pouls à la carotide.

Diminué, l'assassin royal s'assit dans un grand fauteuil en cuir partiellement brûlé qu'il avait retiré des décombres. Après avoir toussé, il commença son récit.

« J'ai été assassiné, rien de moins... J'enquêtais sur la disparition de Sir Joseph John Thomson, à Cambridge, déguisé en étudiante nymphomane...

— En étudiante nym...

— Essayez de ne pas m'interrompre à tout bout de champ, Arthur, sinon je serai mort avant d'avoir fini mon histoire. Donc, je faisais cette enquête en jupons, quand on m'a parlé d'un duo fort intrigant qui avait tourné autour du laboratoire Cavendish les deux jours ayant précédé l'enlèvement : un nain et un grand costaud, chauves tous les deux. Et habillés comme au temps de la flibuste.

— Petits-bras et Grosse-tête ! s'exclama Watson.

— Parfaitement. Des acolytes bien connus de Moriarty, plutôt habitués à opérer à Jersey et Guernesey. J'allais approfondir cet aspect de l'affaire, quand j'appris que la cathédrale de la Cité Interdite avait brûlé. Je savais depuis toujours que c'était le quartier général de Moriarty, protégé par une légende qui, encore aujourd'hui, perdure et empêche bien des gens de venir en ces lieux. Principalement les troupes de la Reine.

« Je suis arrivé ici, il y a deux jours. J'ai fait un petit tour de ville avant de me rendre à la cathédrale, où je n'ai guère tardé à trouver deux corps carbonisés. Ils étaient étendus à même le sol, dans la crypte qui semblait avoir été transformée en laboratoire par Moriarty. En fouillant plus avant dans les décombres, j'en ai extirpé des bouts de livres, des indices divers et variés. Dont des peaux d'enfants. Calcinées. Illisibles.

— Illisibles ? » demanda Watson en retournant du bout du pied un gros tesson de cornue, au bout duquel se trouvait encore attaché l'obturateur en fonte.

« Oui... Moriarty avait l'habitude d'annoter, de décorer ses trophées. Dès mes premières observations, j'ai remarqué que le cadavre de l'homme n'était pas celui de Sir Joseph John Thomson ; taille et corpulence ne correspondaient pas. Rapidement, j'en ai conclu que j'avais devant moi le corps de

Moriarty, la ressemblance était frappante, et celui de sa compagne d'alors, tous deux tués par un dysfonctionnement de leur système de protection. Le nombre de terroristes qui, de par le monde, sautent avec leur bombe est considérable, croyez-moi.

« Alors que je quadrillais les décombres et m'attelais à faire un schéma du système de mise à feu à l'origine de l'incendie, pour savoir s'il s'agissait ou non d'un "bienencontreux" accident, j'ai trouvé une fiole portant l'étiquette "thanatine ++" au milieu d'autres fioles qui semblaient avoir été détruites par la chaleur ou l'effondrement de la cathédrale. Pour ce que je sais des travaux de ce bon docteur Prétorius, la thanatine ++ est une drogue d'immortalité. Quelque chose qu'il me fallait...

— Non, Holmes, ne me dites pas...

— Si, Watson... L'esprit embrumé par la rage, parce que je croyais que Moriarty était mort et avait ainsi échappé au châtiment terrible que je m'étais promis de lui infliger, je me suis injecté cette drogue. Peut-être pour mieux connaître mon ennemi terrassé et ce qu'il consommait en matière de narcotiques. Le produit était surdosé et empoisonné. Je l'ai compris rapidement, dès que je me suis mis à suer du sang...

— Non...

— Reprenant peu à peu mes esprits, me maudissant d'être tombé dans un piège si grossier — je suis décidément plus doué pour la mise à mort, y compris la mienne, que pour l'observation et la déduction —, j'ai commencé à chercher d'autres indices. Des indices prouvant l'existence d'un piège. J'ai trouvé les traces d'un second système de mise à feu dans la crypte de la cathédrale, mais il me fallait creuser pour savoir ce qu'il en était réellement. Franchement, j'ai préféré renoncer, au vu de la lourdeur de la tâche. Me concentrant sur les éléments déjà en ma possession, j'ai remarqué une étiquette blanche au revers du bouchon de la fiole empoisonnée. Étiquette récalcitrante dont j'ai pu me débarrasser à l'aide d'un solvant. Sous la pastille adhésive avaient été gravées deux minuscules lettres : B3. J'ai d'abord pensé à une sorte de nomenclature, un numéro de série. Mais ces petites lettres étaient si bien

camouflées, que je me suis dit qu'il s'agissait forcément d'un message de Moriarty. Un code à décrypter, un nouveau défi.

« Après plusieurs heures de recherches, j'ai trouvé deux autres fioles intactes. Comme pour la première, j'ai trouvé un mot gravé sur chacun des bouchons : "blanc" pour l'une, "fou" pour l'autre. Ce qui me donnait un message limpide : "fou blanc B3". Dans la grande partie d'échecs qui nous opposait depuis trente ans, Moriarty venait de gagner un défi et avait bougé sa pièce comme le voulaient nos règles : le fou blanc en B3. J'étais échec et mat. Ce qui prouve, mes amis, que ces deux cadavres charbonneux que vous voyez là ne sont pas ceux de James Prétorius Moriarty et de sa connaissance. Il est vivant, quelque part, et il se moque de moi.

— Mais, Holmes, quel est le rapport avec l'enlèvement de Sir Joseph John Thomson ?

— Le rapport ? Je ne sais pas, disons que j'en suis encore au stade des hypothèses. Moriarty a organisé sa disparition avec la plus grande minutie. J'y aurais cru s'il n'en avait pas profité pour m'assassiner. Il a besoin de temps pour faire quelque chose et il a besoin de scientifiques. Je pense que les travaux de Sir Joseph Thomson sur les gaz sont trop pointus, trop abstraits pour servir Moriarty ; il ne s'intéresse donc pas aux travaux de ce savant, mais à la puissance de son esprit, à sa capacité d'abstraction. Il y aura d'autres enlèvements, j'en suis certain. Et Moriarty ne réapparaîtra que lorsque je serai mort. C'est à ce moment-là qu'il vous faudra vous mettre en quête. Et le tuer comme on se débarrasse d'un renard enragé. Le tuer en souvenir de votre bon ami, Sherlock Holmes.

— Il existe sans doute un antidote à ce que vous vous êtes injecté.

— Sans aucun doute, mais il est trop tard pour l'utiliser. Le produit a été entièrement assimilé par mon corps. Au vu des symptômes, je suppose qu'il a détruit en grande partie mes cellules hépatiques, rénales et pulmonaires. »

Arthur hocha la tête pour confirmer ce diagnostic.

« Ce n'est pas le produit qui va me tuer, précisa Holmes, mais les dégâts qu'il a déjà faits. Mon sang va s'empoisonner parce que mes reins sont touchés. Je vais avoir de plus en plus

de mal à respirer et à fournir des efforts car mes poumons et mon foie sont en partie détruits. Je n'ai nullement besoin d'être médecin pour savoir que ma glycémie a chuté comme une pierre jetée dans un puits.

— Ce Moriarty est le diable !

— Non, Watson ! Ne projetez pas votre colère et votre déception sur un autre, c'est moi qui suis un fieffé imbécile. Je suis tombé dans un piège grossier par manque d'humilité, parce que la supposée mort accidentelle de Moriarty m'avait privé de la possibilité de le tuer. La colère est une courte folie. Et je peux vous l'avouer, mes amis, la frustration m'a rendu fou. Elle m'a plongé dans une crise de démence meurtrière dont je suis l'unique victime. J'étais fou furieux et il me fallait mettre fin à cette folie par la drogue, alors pourquoi ne pas essayer la thanatine ++ ? Moriarty me connaît. Je crois qu'il me connaît mieux que vous ou Shari. Il savait comment j'allais réagir ; il savait qu'il me suffirait de croire une seconde seulement à sa mort pour me rendre fou et désespéré.

— À vous entendre. Holmes, on a presque l'impression que vous venez de vous suicider... »

Holmes lâcha un petit rire :

« Peut-être... Peut-être est-ce la conclusion à laquelle Moriarty voulait que j'arrive, *a posteriori*. »

L'assassin royal alluma sa pipe dont le foyer dégagea immédiatement une forte odeur de chanvre indien. Voyant Arthur observer la bouffarde d'un air réprobateur, il dit :

« C'est pour mes nausées, Arthur, pas pour le plaisir que procure la drogue, mais vous n'êtes pas forcé de me croire... Je vais vous rédiger un mémorandum très précis, où j'écirai tout ce que je sais sur cette affaire, sur la disparition de Sir Joseph John Thomson, les antécédents de Moriarty, ses connaissances scientifiques réelles...

— Je ne veux pas en entendre davantage ! » hurla Watson, en pleurs.

Holmes quitta le fauteuil et accueillit son ami dans ses bras.

« John, mon ami, ceci est une leçon, pas une tragédie. Pendant des années, j'ai usé de la violence et de la cruauté, sans être dupe du monstre que je suis en réalité. Ni pire ni meilleur

que ceux que j'ai éliminés. Moriarty et moi sommes les deux faces de la même pièce. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit à de nombreuses reprises : je suis la face claire des ténèbres, il est la face sombre de la lumière, du génie. Comme l'équilibre est la force principale qui régit le monde des actes – action/réaction – je me suis, par mes crimes, condamné à une mort atroce et douloureuse. Ce n'est que justice, John. J'ai joui d'avoir ôté des vies, et tout autant je vais souffrir de perdre la mienne.

— Ce n'est pas juste !

— Au contraire, c'est ça la justice. N'oubliez pas les mots de Shakespeare : *Our youngest and strongest will die by the sword...* Nos enfants les plus jeunes et les plus forts périront par l'épée... Vous et Conan Doyle avez fait de moi un mythe, un croque-mitaine moderne, un être d'une force de caractère surhumaine et qui ne vieillit guère... Alors buvons la coupe jusqu'à la lie.

— Nous devrions rentrer à Londen, Holmes... Shari et Rudra vous attendent.

— Bien sûr. Dès que j'aurai fini de prendre des notes, d'inspecter la cathédrale et sa crypte. Le mémorandum, voilà désormais la seule chose qui compte car le monde court un grand danger. Moriarty ne s'est pas lancé dans une telle croisade, ne m'a pas mis à mort, sans avoir quelque but grandiose et nuisible. »

Watson recula et – chose incroyable – gifla Holmes qui en perdit sa pipe.

« Shari et Rudra vous attendent, voilà la seule chose qui compte maintenant. Tout ceci, ces choses mortes et brûlées ne méritent pas que vous y sacrifiiez vos derniers instants. Laissez à d'autres le soin de pourchasser Moriarty. »

Sourire aux lèvres, Holmes récupéra sa pipe au milieu des gravats.

« Écoutez-moi bien, Watson. Au moment où je rendrai mon dernier souffle, je veux que vous considériez mon fils comme le vôtre et ce, le temps que ma femme refasse sa vie avec un autre. Je veux que vous aidiez Shari à m'oublier. Et vous allez me le promettre devant témoin.

— Je vous le promets.

— Bien, maintenant ramenez ce pauvre Arthur chez lui et surtout n'oubliez pas de lui donner ce qu'il vous a demandé en échange de sa venue ici. »

Arthur sursauta, il avait oublié les médicaments dont Touie avait besoin, qu'il avait exigés pour accompagner Watson. Il jeta un dernier coup d'œil à Holmes, bien décidé à continuer son inspection des restes calcinés de la cathédrale de York, malgré la réprobation de Watson. L'assassin royal était sans doute à la recherche d'un indice qui lui permettrait de trouver une piste, un fil d'Ariane susceptible de se relancer à la poursuite de son bourreau, de son ennemi de toujours.

Et il est fort probable que cet indice n'existe pas.

*

Les poches pleines d'antibiotiques, au moment de retrouver Touie et Mary-Louise, toujours en compagnie de William Hope Hodgson, Arthur fut assailli par l'image de Holmes, les yeux cernés de veinules pourpres, injectés de sang. Un sang empoisonné, fétide, que les poumons de l'assassin royal régurgitaient à chaque toux.

Il se força à sourire.

« Alors Arthur, avez-vous vu une fée ? lui demanda Touie en se moquant.

— Une grosse et elle m'a même fait un cadeau. »

Arthur embrassa sa femme, ébouriffa les cheveux de sa grande fille et prit le verre de vin rosé que lui tendait William. Il leva son verre et trinqua :

« Décidément, ces fées bedonnantes du Cheshire ne sont plus ce qu'elles étaient. »

*Où J.H. Watson débarque par un beau
soir de la fin septembre, tout excité,
mais à un moment bien importun*

Depuis deux semaines, Arthur traitait Touie avec l'isoniazide que lui avait fourni Watson en quantité suffisante. Les résultats ne s'étaient pas fait attendre : Touie respirait beaucoup mieux, ne souffrait presque plus et n'était plus du tout victime de ces terribles crises d'asthénie qui l'avaient clouée au lit presque une année complète.

Décidé à fêter cette rémission de la maladie, le couple avait loué une maison à Southsea afin de retrouver l'ambiance de leurs premières années de mariage, de profiter de l'air marin et surtout de quitter Londres, une cité décidément trop polluée pour les poumons si fragiles de Touie. Ils avaient confié Mary-Louise qui allait tout de même sur ses seize ans, à leur gouvernante et à William Hope Hodgson, chaperon involontaire, qui séjournait dans leur maison de la banlieue londonienne. Là, l'ancien marin ami de Conan Doyle s'était lancé dans la rédaction de la première aventure de son héros Carnacki, qu'il avait baptisé de la sorte à cause de Carnack Hills, le village du Cheshire où Arthur lui avait conseillé de renoncer à appeler son enquêteur John Silence.

Assis sur un banc, main dans la main, Arthur et Touie, mari et femme devant Dieu, contemplaient la Manche sans parler. L'esprit d'Arthur divaguait sous le crépuscule qui, dans son obscurité grandissante, laissait la mer à ses divinités d'écailles et de branchies, à ses monstres surnoisants dans les eaux

glacées, au-dessus des trésors espagnols, brûlant d'or, de pierreries et d'argenterie promis aux musées atlantes.

Bientôt, Touie se racla la gorge, non à cause de la tuberculose qui reculait dans son corps, mais parce qu'elle voulait parler.

« Arthur ?

— Oui ?

— Je crois que nous devrions parler de Jean... »

Soudain mal à l'aise, Conan Doyle ralluma sa pipe.

« Il ne s'est rien passé entre Jean et moi, je vous le jure.

— C'est bien ce qui me chagrine, Arthur. Je veux vous voir heureux, et vous ne l'êtes plus avec moi... Ce, depuis longtemps. »

Le barrage se rompit et Arthur se mit à pleurer.

« Vous êtes ma femme, Louise. Il ne s'est rien passé entre Jean et moi », répéta-t-il.

Touie lui caressa la joue, là où les poils, au fil de la journée, avaient recommencé à poindre. Certains étaient gris, alors que la chevelure d'Arthur continuait à être de ce châtain lumineux qu'elle disait tant aimer.

« Ces médicaments étranges que vous me donnez, Arthur, d'où viennent-ils ?

— Je ne peux pas vous en parler.

— Nous ne pouvons pas parler de Jean Leckie, nous ne pouvons pas parler des médicaments que vous m'administrez depuis notre séjour dans le Cheshire... Avouez que notre mariage commence à ressembler à un exemple parfait d'incommunicabilité. J'en déduis que c'est donc à moi de vous proposer le divorce...

— Le divorce ? C'est donc de cela qu'il s'agit. Mais je suis catholique ! »

Arthur tourna la tête pour regarder sa femme, si calme et qui ne pleurait pas, contrairement à lui. Il se demanda où elle pouvait trouver une telle force.

« Vous êtes catholique, certes, mais vous passez votre temps à dire que les extraterrestres existent, ainsi que les fées et les fantômes ! Ce qui n'est pas en soi très catholique, ni très

cohérent, d'ailleurs. Vous devriez choisir entre les Évangiles et les extraterrestres, ne croyez-vous pas ?

— Et Mary-Louise ?

— Je ne sais pas quoi vous dire, elle aura bientôt seize ans, et va découvrir d'ici peu que les hommes existent et qu'ils peuvent parfois servir à quelque chose. Je crois que Mary-Louise n'est pas un problème.

— Mais pourquoi divorcer ?

— Je n'ai aucune expérience en matière de divorce, et je partage votre ignorance totale en matière d'adultère... En revanche, je sais que vous êtes tourmenté par l'amour que vous nourrissez pour Jean, alors que vous n'avez plus que de l'affection pour moi. L'amour n'est pas quelque chose sur lequel nous avons prise, c'est une réalité que j'ai toujours acceptée, même quand j'ai senti tout mon amour pour vous m'abandonner, même quand j'ai senti tout votre amour pour moi se transformer en une forme à peine supportable de pitié et d'affection. J'ai pris sur moi, Arthur, pour ma fille, pour vous et j'ai eu tort. Vous êtes si digne, si fort, si droit, mon époux, quand d'autres m'auraient trahie avec la première femme de passage, et plutôt deux fois qu'une. Depuis ma maladie, qui vous a endurci, je découvre un autre homme, très éloigné de celui si gauche qui fit de moi une femme et une mère. J'ai de l'affection pour cet homme si fort qui est le père de ma fille, mais il n'est plus que le vernis durci et craquelé de ce que fut mon époux, de l'homme maladroit qui m'a séduite... »

Arthur allait répondre quand un phénomène lumineux et bleuté se matérialisa au-dessus des vagues, à une trentaine de pas devant eux. Il y eut bientôt un *plouf* ! tonitruant et, quelques secondes plus tard, une forme apparut brièvement au cœur des vagues. Une créature empêtrée dans les algues de l'automne.

La chose dans les algues...

Quel titre magnifique ! J'en parlerai à William !

La créature monstrueuse, toute en rondeurs ruisselantes, peinait à s'extraire des rouleaux d'eau glacée qui la ballottaient. Elle disparut un instant pour réapparaître debout et vociférante, un peu plus près. Ayant enfin progressé jusqu'à ce que l'eau ne

lui arrivât plus qu'à mi-mollet, elle se mit à avancer d'un pas décidé, d'abord vers la plage, tremblante de froid et trébuchante, ensuite en direction d'Arthur, catastrophé. Et de Touie, occupée à hurler, sous le joug d'une terreur hystérique.

Arthur gifla sa femme pour faire cesser ses cris.

« Ce n'est qu'un marin pêcheur tombé de son bateau, dit-il. Et pour le divorce, je suis d'accord. » Enfin, il s'élança vers un Watson occupé à se dépatouiller de la coiffe de *fucus vesiculosus* à moitié pourrissante qui le couvrait, puant tel un mélange élaboré de vase et d'entrailles de poissons.

« Watson ! Vous êtes venu pour me dire que Holmes est mort, n'est-ce pas ?

— Non, rassurez-vous. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il se porte comme un charme, mais il a repris du poil de la bête. D'ailleurs jusqu'à aujourd'hui, il passait tout son temps avec Shari... dans le même lit, si vous voyez ce que je veux... »

Une main puissante saisit Doyle par le bras et l'obligea à se retourner. Le temps d'apercevoir l'éclat d'obsidienne, la haine assumée illuminant les yeux de son épouse, il reçut un phénoménal coup de poing à la mâchoire qui le jeta le cul sur les galets. Devant lui, le poing dressé, Touie le toisait.

« Arthur ! »

Watson acheva de se débarrasser des dernières guirlandes d'algues qui le couvraient et se présenta à Madame Conan Doyle.

« Professeur John Halliwell Watson, pour vous servir.

— Watson ? Watson ! Et vous travaillez avec Sherlock Holmes, je suppose ? » demanda Touie.

Toujours à terre, Arthur faisait de grands gestes des mains pour inciter Watson à répondre « non ». Mais évidemment le professeur ne put s'empêcher d'acquiescer : « J'ai en effet ce plaisir, »

Touie se tourna alors vers Arthur :

« Monsieur mon époux ! Être indigne ! Tout ce temps, vous m'avez menti et prise pour une sotte ! Non seulement nous allons divorcer, mais je vais vous ruiner, je vais engager tellement d'avocats et d'aliénistes qu'il vous faudra écrire une centaine, *non !* un millier d'enquêtes de Sherlock Holmes pour

rembourser vos dettes ! Sur ce, ne vous avisez pas de vous faufiler dans le lit conjugal ce soir, sinon demain vous vous réveillerez incomplet, ce qui risquerait fort de déplaire à votre chère Jean Leckie, qui n'a pas encore goûté, si j'en crois vos allégations, aux attributs auxquels ma menace se réfère. »

Watson regarda Touie s'éloigner au pas de course et tendit une main vers son ami pour l'aider à se relever.

« Sacré bout de femme !

— Plutôt », répondit Arthur, en se massant la mâchoire. « Je crois que je vais diminuer les doses d'isoniazide. Elle est en train de guérir beaucoup trop vite.

— Le problème avec les femmes britanniques, dont la tendance naturelle tend vers l'iceberg et le goût pour les mondanités, c'est qu'elles ne sont séduisantes qu'à l'acmé de la colère ou de la jouissance physique, deux états que je trouve pour ma part répulsifs... Allez ! trêve de bavardages, il nous faut retourner à Londen où Holmes et Palvish Thagada nous attendent.

— Qui ?

— Palvish Thagada, un Worsh qui sait pourquoi les savants ont été kidnappés.

— Les savants... »

Doyle n'eut pas le temps de finir sa phrase que déjà l'ondovibrateur faisait des siennes, éclairant d'une forte lumière bleutée toute la plage de Southsea et une bonne partie de la Manche.

« Vous vous rendez compte, il marche même après un bain d'eau de mer ! Heureusement, d'ailleurs ! Car dans le cas contraire, nous aurions été bloqués ici pour longtemps !

— *Nous ?* »

*Où A. C. Doyle fait la connaissance
du sage Palvish Thagada et en apprend
davantage sur l'origine
et la philosophie des Worsh*

Après une visite peu ragoûtante des égouts de Londen, durant laquelle ils furent assaillis par plusieurs phalanges de rats à la langue bifide dont l'appétit semblait particulièrement aiguë et quelque peu teinté d'anthropophagie atavique, Arthur et Watson gagnèrent sans autre difficulté particulière le 2021 Bis Baker Street.

Là, Holmes et Palvish Thagada – un adorable Worsh d'un âge certain, habillé d'une sorte de costume religieux, chaussé de lunettes à monture ronde et de sandales rouge vif – les attendaient en dégustant des gâteaux fleurant bon le miel de bruyère, accompagnés d'un thé aux vapeurs de bergamote et de caramel.

Arthur était tout excité à l'idée de pouvoir discuter avec un Worsh. Cela faisait dix-huit ans, au fil de ses aventures en compagnie de Holmes et de Watson, qu'il observait ce peuple et durant ces dix-huit années de fusillades et de dangers innommables, il n'avait encore jamais pu converser avec le moindre de ces petits oursons que l'on disait originaires d'une lointaine étoile.

Holmes fit les présentations, définissant Arthur comme un compagnon d'aventure indispensable. Puis il donna quelques informations sur son invité :

« Palvish Thagada est un ancien sage du Concilium. La cocarde rouge qu'il arbore sur la poche droite de son costume signifie qu'il est au ban des Worsh et qu'aucun de ses semblables n'a le droit de l'aider, de lui adresser la parole ou de commercer avec lui.

— Au ban ?

— C'est le sort réservé à ceux qui s'intéressent à la Chose Interdite et décident de faire des recherches sur elle, annonça Palvish Thagada de sa petite voix feutrée.

— La Chose Interdite ? »

L'ourson essuya ses lunettes et les remit en place avec une grande délicatesse.

« Cela risque de vous causer un choc, monsieur Conan Doyle... Nous sommes en train de parler du vaisseau interstellaire qui a amené mes ancêtres sur Terre il y a plus de sept mille ans et qui se trouve échoué quelque part dans les Andes, j'ignore précisément où. Et aucun membre de ma race n'a pu me renseigner à ce sujet. »

Arthur fit un bond sur son siège. Comme il l'avait toujours supposé, les Worsh venaient bien des étoiles, ce qui semblait par ailleurs confirmer sa théorie des deux univers parallèles : l'un où l'Arche existe, l'autre où elle n'existe pas, niée par la somme des esprits incrédules. D'un côté le monde de Londen, le monde des crédules, de l'autre le sien, celui des incrédules.

Les Worsh sont des extraterrestres... Je le savais ! Je l'ai toujours su.

« Je suis ici, précisa Palvish, car sans le savoir, Holmes et moi enquêtons sur la même affaire.

— La même affaire ? demanda Arthur.

— Je m'explique : le Concilium est la plus haute autorité worsh sur Terre, il a des agents humains dans chaque pays du monde, à l'exception de la Polynésie. Il y a dix jours, notre agent de Pérou, le capitaine Paco Irreverenza de Chachapoyas, a trouvé la mort en luttant contre les troupes de Butch Cassidy et le Sundance Kid, des hommes qu'il avait pour mission secrète de tuer afin d'empêcher le Sundance Kid de trouver l'Arche. Il s'avère qu'une femme était avec lui, une femme dont nous ignorons tout. Mais ce n'est pas cette information qui m'a

poussé au bannissement nécessaire à notre rencontre. C'est ce pli qui nous a été adressé il y a trois jours par Ambrose Bierce, notre agent en Amérique centrale que nous avons dépêché de toute urgence à Cuzco. »

Le pli en question avait été posté depuis Lima à un étrange *Demiurge Club* à Pall Mall. Il était codé, Palvish Thagada s'empressa de le traduire :

Message priorité absolue. Cas d'extrême préjudice.

Ai rencontré à Cuzco l'homme (nom de code : Sir Walter Raleigh) qui a tué notre agent Chachapoyas en Péruvie lors du massacre du Machu Picchu. Chachapoyas avait été nommé Generalísimo par une civile non identifiée (que les populations locales ont surnommée la diabla rojiza) et était visiblement passé à l'ennemi. Sir Walter Raleigh affirme que c'est cette femme qui menait l'expédition contre Butch Cassidy et le Sundance Kid et non Chachapoyas. Il l'aurait blessée à quatre reprises, à la poitrine et au ventre, mais elle aurait survécu à ses blessures. Butch Cassidy a été éliminé et je demande la mise en suspens de la sentence de mort pour le Sundance Kid ; Sir Walter Raleigh nous assure qu'il peut nous être utile. Les ennemis de nos ennemis peuvent devenir nos alliés.

Le Sundance Kid préparait une contre-attaque avec ses Indiens quechuas, contre le site du Machu Picchu tenu par la diabla rojiza et une Indienne envoûtée, quand l'arrivée d'un aérostat sigillé des initiales J.P.M. a empêché l'assaut. Grosses troupes déployées, aux allures de cirque (nain chauve, femmes à barbe, lanceurs de couteaux siamois, lutteur hydrocéphale). Ils ont des otages, cinq au total. Sir Walter Raleigh attend renforts à San Francisco où il est retourné pour raisons personnelles, il laissera une lettre signée de son pseudonyme à l'hôtel Gold Rush.

Arche en danger.

L'ennemi est là pour elle, venu d'Angleterre (comme d'habitude !). Riposte obligatoire. Ai confiance absolue en Sir Walter Raleigh. Dois retourner à Panamá. Cuzco trop dangereux pour moi, ainsi que pour Raleigh (l'ennemi a des agents partout, surtout au niveau du gouvernement). Le

Concilium doit débloquent des fonds. Je crois que J.P.M. signifie James Prétorius Moriarty. Ne pas hésiter à contacter Sherlock ou Mycroft Holmes dans les plus brefs délais.

Je répète. Arche en danger. Message priorité absolue. Cas d'extrême préjudice.

Watson se dressa d'un bond :

« Des espions qui s'entre-tuent, qui changent de bord, un rendez-vous mystérieux à San Francisco, une femme surnommée la *diabla rojiza* qui survit à quatre blessures, un aérostat qui appartient sans aucun doute à Moriarty et d'où sortent son armée grotesque et cinq otages ! Quelle aventure ! »

Holmes se carra à fond dans son fauteuil pour mieux tirer sur sa pipe.

« Jusqu'ici, peu de choses susceptibles de m'étonner, annonça-t-il de sa voix la plus docte. Moriarty a fait kidnapper, à ce jour, cinq des plus grands savants de notre époque : Sir Joseph John Thomson à Cambridge, Marie Sklodowska à Paris, Albert Einstein à Munich, Thomas Edison à Baltimore, Nikola Tesla à Colorado Spring. Un parcours brisé, qui nous donne comme prochaine étape la Péruvie !

« Moriarty a assurément l'intention d'utiliser ces génies pour comprendre les secrets des Worsh contenus dans l'Arche qu'il convoite. La *diabla rojiza* est à coup sûr son *alter ego* féminin et probablement sa compagne qu'il a initiée aux joies de la thanatine ++.

— Et ce mystérieux Sir Walter Raleigh ?

— Mais c'est élémentaire, Arthur », annonça Holmes, après avoir toussé dans son mouchoir. « Souvenez-vous du destin exemplaire de Sir Walter Raleigh, grand navigateur et immense écrivain anglais. Il fut emprisonné dans la tour de London par Jacques I^{er} en 1603 ; ce dernier était certain que Raleigh avait eu une liaison avec Elisabeth I^{re}, sa cousine. À la mort de Jacques I^{er}, la nouvelle Reine promit de relâcher Raleigh s'il se chargeait de tuer un explorateur aigues-français, Cahors de Pissepourcelle, qui s'était emparé de toutes les richesses de l'Orénoque, après en avoir bouté les troupes anglaises. Raleigh s'infiltra dans une expédition française en se faisant passer pour un indépendantiste irlandais. Il fut démasqué et blessé avant de

mener sa mission à terme, et, de retour en Angleterre, il monta une expédition punitive qui se solda par une réussite des plus sanglantes, alimentant les Jivaros en têtes aigues-françaises pour plus d'une génération, commerce peu ragoûtant je vous le concède, mais qui fit sa fortune. Sir Walter Raleigh mourut, très âgé, dans le dominion du Venezuela après avoir fini son Grand Œuvre : *L'Histoire du monde*. Un livre mafflu que l'on se doit de lire, tant il est riche en cruautés et en enseignements.

« J'en déduis que notre informateur a des prétentions littéraires, qu'il a été marin tout comme vous, Conan Doyle, qu'il a été engagé pour tuer cette mystérieuse *diabla rojiza* que personne ne semble être en mesure d'identifier, moi y compris. Et comme il a échoué et a été blessé, il prépare maintenant son expédition punitive, dans laquelle il nous voit bien jouer un rôle décisif. Contrairement à Bierce, nous aurions tort de lui faire confiance ; en revanche, il a côtoyé la diablesse rousse et peut sans aucun doute nous informer, voire nous aider. Et si c'est un agent à la solde de Moriarty, ce dont je doute fort, il nous suffira de l'éliminer à San Francisco et de jeter les morceaux de sa dépouille dans la baie. Un jeu d'enfant,

— Vous êtes sûr de tout ça, Holmes ?

— Bien sûr que non, mais c'est toujours amusant de se lancer dans une telle narration déductive. Par ailleurs, je me sens quelque affinité avec le vrai Sir Walter Raleigh. Un homme qui arrive à troquer des têtes d'Aigues-Français contre de l'or ne peut pas être foncièrement mauvais, je dirais même qu'il est digne de respect. »

Conan Doyle bourra sa pipe et l'alluma.

« Si je comprends bien, nous partons tous les trois à San Francisco ?

— Tous les quatre, monsieur Doyle, je viens aussi, annonça Palvish Thagada. Vous aurez sûrement besoin de moi, une fois que nous aurons retrouvé l'Arche, car vous ignorez tout de ma langue et de ses formes archaïques. N'oubliez pas que c'est le Concilium qui va financer toute cette expédition, ce qui rend ma présence indispensable pour régler les menues dépenses. J'ajouterai même que maintenant que je suis condamné à ne plus vivre avec mes concitoyens, je n'ai qu'une envie : partir à

l'aventure, découvrir les splendeurs de la Californie avec des gens aussi illustres que Sherlock Holmes et le professeur Watson. »

Arthur s'agita sur son siège, mal à l'aise.

« Qu'avez-vous, mon ami, lui demanda Watson, un petit problème de bonde de fond ?

— Non, aucune crise hémorroïdaire si c'est ce que votre métaphore extrêmement douteuse tentait de décrire, mais il y a quelque chose que je ne comprends décidément pas : pourquoi cette Arche, qui doit être une ruine lamentable après sept mille années passées dans une cordillère de Pérou est-elle si importante pour Moriarty ? Qu'en reste-t-il ?

— Je vais vous répondre, monsieur Conan Doyle, si j'ai votre promesse absolue de garder tout cela pour vous, annonça Palvish Thagada.

— Vous avez ma promesse absolue.

— De tout temps, les Humains ont voulu savoir si l'Arche existait, s'il s'agissait d'un vaisseau spatial ou d'une cité perdue. Ils ont monté des expéditions pour découvrir son emplacement exact, ils ont tiré des conclusions des récits de ces expéditions, ils ont échafaudé des théories scientifiques sur l'origine de mon peuple,

« L'Arche existe et même si son existence apporte la preuve que nous venons d'une étoile lointaine, ça n'a guère d'importance. Ce qui importe, c'est ce qu'elle contient probablement encore aujourd'hui... Le secret d'une énergie inimaginable. Une énergie qui est non seulement capable de faire franchir les gouffres interstellaires à un vaisseau, mais qui est aussi capable d'annihiler une planète entière,

« Nous ne partons pas en croisade contre un ennemi qui a une longueur d'avance sur nous. Moriarty, aussi dangereux soit-il, et je ne le sous-estime aucunement, n'est pas l'ennemi. Il se contente d'être l'agent du mal qui nous rappelle que l'Arche contient la plus puissante des forces de destruction jamais créée.

« L'ennemi réel, c'est ce que contient l'Arche. Il y a toujours eu des Moriarty et il y en aura toujours. Les Worsh ont eu la sagesse de ne pas utiliser cette puissance, de ne pas vous en

donner le secret aujourd'hui perdu, car nous savons que l'Humain n'est pas sage, qu'il ne l'a jamais été. Sa nature le pousse à la violence, à la cruauté. Et des destins aussi célèbres que celui de Sir Walter Raleigh, de William Wallace ou de Sherlock Holmes, ici présent, sont la preuve de ce que j'avance. Ce n'est pas du racisme que de dire ceci, juste une analyse pertinente de ce qui différencie mon peuple du vôtre.

« Histoire d'enfoncer le clou, je me permettrai de vous faire part d'une constatation que je trouve effrayante, le simple fait que vous utilisiez couramment l'expression « cruauté gratuite » laisse supposer que dans certains cas, vous jugez la cruauté payante, en deux mots « qui rapporte ». La cruauté n'est que gratuite, et tout ce que l'on obtient par son usage est condamnable et révoltant. Les membres de mon peuple ignorent tout de la cruauté. Si par malheur nous devons tuer quelqu'un, ce qui ne nous arrive quasiment jamais, nous procédons de la façon la plus efficace et la plus indolore qui soit.

— C'est-à-dire ?

— Une balle dans la tête... deux, le cas échéant. »

Doyle jeta un coup d'œil à Holmes, squelettique, osseux, acéré comme une lame, en mission pour la Mort en personne ; puis à Palvish Thagada, tout rond, rouquin, ébouriffé, mignon comme une peluche.

Décidément cette aventure s'annonce passionnante.

Si nous réussissons, je vais enfin voir un vaisseau spatial.

Diantre ! J'ai attendu ça toute ma vie...

*Où S. Holmes fait la rencontre, brève,
d'un médecin autrichien*

Sur le balcon de promenade où, à défaut de prendre l'air, l'on pouvait déambuler pipe à la main en regardant moutonner l'océan Atlantique de l'autre côté du plancher en plastique transparent, Arthur commençait à trouver le temps long. Et il désirait, autant que faire se peut, ne pas arriver à New York dans un piteux état gastrique ou hépatique, dû à un séjour prolongé au bar où, à coup sûr, d'excellents whiskys étaient destinés à étancher quelque spleen parisien ou les soifs écossaises les plus tenaces.

Le dirigeable de la *Worsh Airlines* avait quitté l'aérodrome d'*Elephant and Castle* tôt dans la matinée. Il avait fait escale à Dublen deux heures plus tard, pour se jeter enfin à l'assaut de l'Atlantique vers 11 h 00. Il devait atterrir à New York à la nuit tombée, sur l'aérodrome Benjamin-Franklin. Là, il resterait encore à Arthur et ses compagnons à prendre un autre dirigeable pour San Francisco – un vol de nuit pour lequel Palvish Thagada avait réservé une cabine à quatre couchettes avec cabinet de toilette.

Arthur fit quelques pas vers la poupe, se rapprochant involontairement des éructations du piano mécanique qui donnait une ambiance de bordel hollandais au bar – véritable abreuvoir avec un comptoir en fer à cheval. Dès le décollage, Holmes s'était réfugié pour y lire son journal hebdomadaire *The Criminologist*, tout en crachant des bulles de sang tiède dans un des mouchoirs écarlates que lui avait donnés Shari avant le

départ. Aux dernières nouvelles, Palvish Thagada ronflait dans son fauteuil inclinable et Watson se trouvait également au bar, occupé à faire diverses connaissances.

Arthur cherchait sa blague à tabac dans une des six poches de son gilet de chez Emmett & Walsh, quand il entendit un coup de feu, suivi d'un cri, puis d'un bruit de verre brisé. Il tourna légèrement la tête et vit passer quelque chose dehors. Il se rua vers les baies vitrées, se cogna le nez et contempla la disparition d'une silhouette humaine et tournoyante dans les nuages : un petit homme quasiment chauve, à la bouche grande ouverte en un cri inaudible. Triste consolation : au vu de sa morphologie, ce passager volant ne pouvait aucunement être Holmes, Palvish Thagada ou Watson.

Arthur remonta au bar en trotinant. Une agitation ponctuelle et un calme d'outre-tombe planaient en même temps sur l'endroit. Clientes et clients étaient vautrés sous les tables, encoignés dans la courbe des banquettes, paralysés ou occupés à regarder le sol comme s'il s'y trouvait quelque filon d'or maudit. Femmes et hommes coiffés retenaient de la main leurs chapeaux qu'un méchant courant d'air malmenait. Vêtue d'une fourrure et de bijoux extravagants, une vieille femme à la dentition typiquement britannique, la bouche entrouverte, comme figée en un *the* éternel, pleurait dans les bras de son gigolo. Au milieu de cette scène étrange, seul Watson s'agitait, hurlait en faisant des grands gestes avec les bras. Ses mots emportés et couverts par le vent n'étaient pas faciles à saisir,

C'est alors qu'Arthur aperçut Holmes, L'assassin royal était assis à une table, à un ou deux pas de Watson, face à lui, mais s'en désintéressant. Il avait posé son Colt automatique 1903 à côté de ce qui semblait bel et bien être une bouteille et un verre de whisky, dont le bord était taché de sang.

Holmes toussa à en cracher mille alvéoles pulmonaires, et imbibait son mouchoir d'une bruine funeste, ce qui eut pour effet de faire fuir les derniers clients, avec ou sans leur chapeau.

Une fois le bar déserté, Conan Doyle s'approcha de ses compagnons de voyage.

« C'était un homme parfaitement charmant », tentait d'argumenter Watson.

L'argument ne semblait guère toucher son interlocuteur, vaguement amusé, vaguement agacé. Arthur ne pouvait s'empêcher de regarder le verre taché de sang, puis il se tourna vers le hublot brisé.

« Que s'est-il passé ici ? demanda-t-il.

— Je me suis débarrassé d'un excédent de poids, annonça Holmes, nous volons en vent contraire et perdons beaucoup trop de temps.

— Un excédent de poids ? hurla Watson. Ce médecin autrichien ne devait guère peser plus de cent cinquante livres.

— Habillé, il en faisait cent quarante, et je dirais que, nu, il devait quand même approcher les cent vingt-neuf livres », précisa Holmes.

Conan Doyle essaya de comprendre. Holmes avait utilisé son arme sur un homme qui avait préféré se jeter dans le vide ? Non, ça ne devait pas être ça ; il avait entendu un coup de feu et, même diminué par sa pneumonie hémorragique, Holmes n'aurait pas raté sa cible.

« Mais que s'est-il passé ici ? » hurla Arthur, bien décidé à savoir.

« Je vais raconter toute l'histoire, proposa Watson, ce ne sera peut-être pas aussi précis que possible, mais ce sera nettement moins tendancieux que si Holmes s'y essaie. »

L'accusé se contenta de hausser les épaules avant de se servir un whisky. Il retira le chargeur de son automatique, y glissa une cartouche et fit claquer à nouveau le magasin dans la crosse de son arme avant de la faire disparaître dans ses vêtements.

« Nous étions tranquillement assis à notre table, ici même, quand un homme d'une cinquantaine d'années est venu nous aborder. Il a très poliment, et je tiens à être précis sur ce point, demandé à Holmes s'il était bien le grand enquêteur de sa Majesté. Holmes a acquiescé, vaguement dédaigneux. Et notre interlocuteur s'est alors présenté : Siegfried Fraulein.

— Non ! cria Holmes. Si vous devez raconter l'incident, racontez-le bien. Il a dit qu'il s'appelait Sigmund Freud ! Sigmund Freud pas Siegfried Fraulein ! »

Incident. Il y avait eu mort d'homme par précipitation dans l'océan Atlantique glacé et Holmes appelait ça un incident.

« Enfin, voilà que l'homme s'assoit, toujours très gentil, allant jusqu'à nous offrir l'excellente bouteille de whisky qui trône sur cette table. Nous parlons beaucoup de Vienne, du *Prater*, et il propose à Holmes un petit jeu, quelque chose d'amusant et d'intéressant. Il appelle ça une mythoanalyse.

— Une psycho-analyse, corrigea Holmes.

— Soit ! Le jeu est simple, Fraulein pose une question et Holmes doit y répondre aussi sincèrement que possible, sans trop réfléchir à ses réponses, en laissant parler son inconscient.

— C'est ce médecin autrichien qui était inconscient !

— Peut-être, je vous le concède ! Et vous avez agi de façon à en faire la plus brillante démonstration qui soit... »

Après s'être emporté, Watson se retourne vers Arthur :

« Donc, Holmes et Fraulein parlent de choses et d'autres... D'Œdipe, de Shari, de Rudra, des parents de Holmes, de Moriarty, de Mycroft. J'écoute. Et voilà que Holmes se dresse, contourne la table comme s'il devait aller aux commodités, prend son pistolet, tire dans un des hublots et jette le petit médecin autrichien par-dessus bord.

— Mais pourquoi ?

— Demandez-le-lui... »

Arthur se tourna vers Holmes qui souriait — ce sourire mauvais dont il gardait le secret éternel et qui disparaîtrait avec lui.

« Si je n'avais pas tiré dans le hublot avant, le médecin ne pesant que cent quarante livres tout habillé n'aurait jamais brisé le verre, trop épais.

— Ce n'est pas ce que je vous demandais.

— C'est ma réponse. J'ai suivi à la lettre les instructions de ce Sigmund Freud : j'ai répondu à chacune de ses questions sans trop y réfléchir, laissant parler mon *inconscient*... Ce qui fut en particulier le cas pour sa dernière question. Cet homme qui se disait savant aurait dû deviner que certaines de mes réponses ne sont pas toujours de l'ordre du verbe. »

Sur ces mots, Holmes se dressa, récupéra la bouteille de whisky, son verre, et prit la direction des fauteuils inclinables.

*

À leur arrivée à New York, le petit groupe fut arrêté en douane à cause de son armurerie d'une discrétion toute relative. Alors que Palvish Thagada sortait de ses valises la paperasse en triple exemplaire nécessaire à leur libre circulation sur le territoire américain, Arthur frissonna de dégoût en voyant le drapeau américain. Y était représenté le majestueux Aigle des Rocheuses, tenant dans ses serres un marteau et une faucille ; au-dessus de ses ailes grandes ouvertes, on pouvait lire : *Union of Socialist States of America*, et en dessous : *in Socialism we trust*.

Ayant sans doute aperçu la mine dégoûtée d'Arthur, Watson lui tapota sur l'épaule et lui dit :

« Rassurez-vous, cher ami, le socialisme à l'américaine est très libéral, nous sommes en Amérique, ne l'oubliez pas ! Vous voulez un exemple ? Ici, les armes sont en vente libre, que dis-je, le gouvernement vous en offre une pour Noël si vous avez tué dans l'année écoulée plus de deux criminels recherchés, cent crotales, un prêtre papiste ou un Indien renégat. Et vous pouvez cumuler ! Il est quasiment impossible de mourir de vieillesse dans ce pays !

— C'est révoltant...

— Pas tant que ça, en y réfléchissant bien, car sur le simple plan statistique, les Indiens renégats et les criminels recherchés tirent en général beaucoup mieux que l'Américain commun. Quant aux prêtres papistes, il n'y a pas meilleure gâchette, tout le bénéfice d'une éducation arimathiste et le rachat récent par l'*Opus Dei* de la marque Winchester. Pour survivre dans ce pays, il suffit d'éviter les samedis soir dans les villes minières.

— Mais pourquoi ?

— C'est le soir de la paie ! Ça grouille de putains vérolées, de criminels recherchés, de *vulgum pecus* et de prêtres papistes soucieux d'évangéliser les Indiens renégats venus boire un petit

whisky. Il suffit que quelqu'un flatule bruyamment au milieu de cette belle assemblée et imaginez le résultat ! »

*Où S. Holmes, A. C. Doyle,
Palvish Thagada et J. H. Watson
arrivent à San Francisco*

Comme prévu, un billet de leur informateur secret « Sir Walter Raleigh » attendait Holmes et ses acolytes à la réception de leur hôtel de San Francisco, le *Gold Rush* – un établissement d'un luxe éblouissant, tout en tapisseries écarlates, en rambardes d'escaliers dorées, aux murs décorés par des toiles de maîtres, des impressionnistes pour la plupart : Caillebotte, Pissarro, Morisot et Gauguin.

Planté au beau milieu du hall de l'établissement hôtelier comme une endive en terre qui n'a pas encore connu les joies de la cuisson enroulée dans une tranche de jambon, bien plus intéressé par la peinture et son ostentation que par le billet de leur informateur-mystère, Arthur remarqua que se trouvaient, perdues au milieu de ces chefs-d'œuvre picturaux si délicats, quelques croûtes affreuses, indignes, signées par un trembloteux portant le nom barbaresque de Pablo Ruiz Blasco y Picasso – *un Mexicain ?* – ; il s'agissait pour la plupart d'autoportraits d'une laideur à faire avorter une nonne.

Rapidement un chasseur prit leurs valises, sauf celle que Holmes tenait à porter lui-même et qu'il défendit en dégainant son fusil à canons sciés – une attitude qui, soulignée par un regard exorbité et injecté d'humeurs malignes, avait de quoi faire reculer le plus téméraire des chasseurs. L'employé les conduisit très dignement à une suite superbe avec vue sur le Musée de la Marine. Il leur fit visiter les trois chambres à

coucher, la salle d'eau, les commodités, empocha son pourboire avant de refermer la porte avec délicatesse, et de quitter les environs en courant bruyamment jusqu'aux ascenseurs,

« J'espère que le Concilium est riche », se hasarda Arthur, ébloui par la taille de la suite.

« Ne vous en faites pas pour ça », lui assura Palvish Thagada en tapotant sa sacoche pleine à craquer de billets et de traveller-chèques.

Holmes ouvrit l'enveloppe qu'on lui avait remise à l'accueil. Il consulta le mot.

« *Sir Walter Raleigh* nous informe qu'il déjeune tous les jours, à une heure, au Restaurant de la Baie, sur le *Fisherman's Wharf*. Il ajoute que c'est juste à côté de l'embarcadère d'où partent les bateaux pour le zoo marin d'Alcatraz et Treasure Island. »

Assis sur le lit de sa chambre, dont il avait laissé la porte grande ouverte, Watson grogna et se leva.

« Il est midi, Holmes ! Et nous n'avons pas pris de petit déjeuner digne de ce nom.

— Et alors ?

— J'ai faim. »

Holmes ramassa son manteau, se contenta de prendre son Colt 1903 et montra la porte à Arthur et à leur ami Worsh.

« Messieurs ! Allons à ce fameux restaurant. Je suis sûr que l'établissement est de qualité et cela nous évitera de voir notre ami Watson défaillir, déchiré par les serres abruptes de cet aigle grandiose qu'est la faim en territoire américain. »

*

Le restaurant n'était pas aussi luxueux que l'hôtel *Gold Rush*, mais il n'avait rien d'un boui-boui, comme en témoignait l'imposant buffet de fruits de mer qui trônait juste devant l'orchestre de flamenco, dont les castagnettes et les guitares andalouses *made in Mexico* devaient faire la fortune expresse de tous les vendeurs d'aspirine de la région.

Une serveuse, coiffée d'un petit sombrero en paille – ridicule –, leur fit un grand sourire avant de les placer à une

table avec vue sur la baie. Elle portait une robe noire agrémentée d'un minuscule tablier blanc immaculé, à l'utilité tout illusoire. Immédiatement, elle leur servit à tous un grand verre d'eau.

« Bonjour, je m'appelle Jewel, à votre service. Ces messieurs veulent-ils commander un apéritif ? » demanda-t-elle en distribuant quatre menus.

Arthur jeta un regard méprisant au verre d'eau javellisée que l'on venait de lui servir et demanda « pour commencer » que l'on retirât cette horreur de sa vue et que l'on apportât du vin de Californie, « Diantre ! »

Impassible, Jewel demanda :

« Rouge, blanc ou rosé ? »

— Vous avez du vin rosé ?

— Du Castle Eastwood, qui vient de Carmel, un régal, fruité, léger, avec un arrière-goût de pierre à fusil. Je vous en mets...

— De quoi satisfaire trois hommes et un Worsh assoiffés ! »

Jewel acquiesça doucement, « je vois ça », et revint quelques minutes plus tard avec un *alcarazas* d'un gallon, rempli à ras bord, et une louche de *cantina* qu'elle utilisa pour servir trois grands verres de vin rosé, car Palvish Thagada s'empessa de déclarer qu'il ne buvait jamais d'alcool.

Watson ne put s'empêcher de sourire et, montrant le grand récipient de terre cuite destiné à maintenir frais les liquides en été, il déclara :

« Ici, quand les hommes boivent, ils boivent ! Je vous l'avais dit, Doyle, le socialisme à l'américaine est des plus libéraux ! Ce qui est une bonne raison pour être poli avec le personnel. »

Conscient qu'il avait été fort désagréable avec la serveuse au moment de la commande du vin rosé, Arthur se plongea dans la consultation du menu pour y étouffer sa gêne maculée de honte. Les plats proposés n'étaient pas décrits de la façon la plus limpide possible. Après quelques minutes, autant de grimaces, quelques verres de rosé, il hésitait encore entre le *T-Bone steak à la Calamity Jane dans son Eldorado de sang*, le *Crabe Spécial Gargantua* (selon disponibilité, à déconseiller aux enfants, aux femmes enceintes et aux personnes sensibles), l'*espadon à la broche cuit sur bouteloues et sarments* (trois

personnes minimum, douze personnes conseillées), les *pâtés de viande Billy the Kid et leur petit train de légumes*.

Quand la serveuse revint, Arthur comprit qu'il était temps de choisir et opta pour les pâtés de viande (sans les légumes et leur locomotive !), en ayant une pensée émue pour Touie qui, fut un temps, les réussissait à la perfection, jusqu'à ce qu'elle décidât qu'il devait maigrir, se lançant désormais dans la confection de tourtes de viande maigre, insipides et d'une nature caoutchouteuse indéniable, dont elle aurait dû depuis longtemps vendre la recette aux fabricants d'automobiles, afin de faire fortune dans le domaine sous-estimé des amortisseurs et autres pare-chocs.

Watson — mais que pouvait-on espérer d'autre de la part d'un énergumène de cet acabit — ne put s'empêcher de commander le *Crabe Spécial Gargantua*. Immédiatement, la serveuse blêmit, son stylo-plume arrêta de griffonner son calepin. Soit elle jouait son rôle à la perfection, soit derrière l'intitulé du plat se cachait un tas de désagréments dont elle redoutait d'ores et déjà les conséquences.

« Vous êtes sûr, monsieur ? »

— Quand on vient à San Francisco, on se doit au moins de goûter le fameux crabe de la baie.

— C'est-à-dire que celui-là, le *Spécial Gargantua*, ne vient pas exactement de la baie, mais plutôt des plages de Basse-Californie. Il goûte chaque année plus de touristes que l'inverse, si vous voyez ce que je veux dire. Ici, on le surnomme *Les Pincés de la mer*.

— Ah, ces Américains ! Ils ont un sens du spectacle tout à fait étonnant. Vous devriez noter tout ça, Arthur, du crabe de Basse-Californie qui mange des touristes. Vous verrez que dans quelques années ils feront des parcs d'attractions avec des bateaux pirates, des arènes de gladiateurs, des canons qui nous projetteront jusqu'à la Lune et des machines à explorer le temps comme celle de mon ami H. G. Wells ! »

La serveuse s'excusa et revint quelques minutes plus tard, accompagnée d'un homme en costume, aux bacchantes et aux favoris blonds, s'embroussaillant dans le même élan.

« Bonjour ! s'exclama ce dernier. Je suis William Frederick Cody, patron de cet établissement. Ma présence est toujours requise quand l'un de nos clients respectés commande le... GARGANTUA ! »

Il avait prononcé ce mot si fort que Watson et Conan Doyle avaient sursauté. Holmes s'était contenté de dégainer son pistolet et d'en armer le percuteur. Cody, satisfait de son effet, regarda Holmes occupé à ranger son arme, lui sourit et se tourna vers Watson.

« Avez-vous, monsieur, des antécédents d'hystérie masculine dans la famille ?

— Non. Et l'hystérie masculine ça n'existe pas...

— Vous êtes sûr... Heu... Des antécédents de rupture d'anévrisme ?

— Non.

— Des problèmes cardiaques patents ?

— Non.

— Visiblement vous êtes "apte au service". C'est tout ce que je voulais savoir. Ici, le client est roi si vous voyez ce que je veux dire...

— Non. »

Cody les salua en claquant des talons à la prussienne puis il demanda à Jewel, avec une discrétion toute feinte, de déplacer la famille qui se trouvait table 15 — « à cause de la petite fille », murmura-t-il. Et, en passant devant les cuisines, il hurla :

« Un GARGANTUA, un, pour les pieds-tendres table 16 ! »

La petite serveuse refit son apparition quelques minutes plus tard. Elle regarda Holmes qui n'avait pas encore commandé et dit :

« Je suppose que pour vous ce sera le *T-Bone steak* à la *Calamity Jane* dans son *Eldorado de sang* ?

— Comment avez-vous deviné ? »

La serveuse se contenta de lui sourire et termina de noter la commande (Palvish, déçu qu'il n'y ait aucun plat à base de miel, opta pour le menu enfant, steak haché/frites belges). Holmes semblait détendu pour la première fois depuis leur départ de Londen. Arthur le soupçonnait même de s'amuser beaucoup et, ragaillardi par cette supposition, il resservit une grande tournée

de vin rosé. C'est à ce moment précis qu'un homme d'une trentaine d'années s'approcha de leur table.

« Puis-je me joindre à vous ? demanda le nouvel arrivant.

— Êtes-vous l'auteur de *L'Histoire du monde* ? demanda Holmes.

— J'ai bien peur que non, il s'agit de Sir Walter Raleigh. Cela dit, je possède quelques points communs avec cet immense homme de lettres. Je m'appelle London, Jack London.

— Et vous savez qui est la *diabla rojiza* ?

— On peut dire ça... Disons qu'à défaut de prendre mon cœur, elle s'est contentée d'un doigt. »

London montra sa main mutilée et tira une chaise pour s'asseoir entre Arthur et Palvish, face à Holmes qui termina les présentations. L'aventurier sembla tout de suite sympathique à Arthur, malgré l'aspect osseux de son visage que l'on devinait plutôt à tendances poupines quand son alimentation approchait une certaine normalité. Cet homme avait visiblement souffert de la faim, ou de la maladie, pendant une période considérable.

Jewel embrassa London sur les deux joues, lui mordilla subrepticement l'oreille et lui apporta un verre sur-le-champ.

« C'est toujours un plaisir de vous voir parmi nous, monsieur London. Voulez-vous manger quelque chose ?

— Comme d'habitude, Jewel : du rôti de porc et des pommes de terre au four.

— Mais ce n'est pas sur le menu ! s'exclama Watson.

— Pas sur celui que l'on donne aux touristes », se contenta de répondre malicieusement London.

Puis il commença à leur raconter son histoire, et surtout celle d'Elizabeth « Shiva » Worrington venue en Pérou pour mettre fin à la rébellion quechua menée par Butch Cassidy et le Sundance Kid.

« Je ne vois pas où tout ça nous mène », fit remarquer Watson qui attendait son plat — fourchette et couteau à la main — alors que les autres étaient déjà servis et que Conan Doyle dévorait avec un appétit d'ogre une tourte à la viande d'un diamètre supérieur à celui de son assiette.

« C'est très bon ! » s'exclama Arthur, la bouche pleine, en resservant du vin rosé à fout le monde.

Holmes avait écouté l'histoire de London sans dire un mot. Après avoir fait craquer sa nuque des deux côtés, il demanda :

« Quel est le lien entre Worrington et Moriarty ? »

— C'est sa compagne... Sundance les a vus s'embrasser.

— J'avais raison. Et avez-vous vu Moriarty ? »

London se resservit des pommes de terre au four, en mangea deux ou trois, sans doute plus pour faire durer le suspens que parce qu'il avait faim, puis il dit sans s'expliquer davantage :

« Oui. »

Holmes était visiblement sur le point de poser une question supplémentaire quand un homme sortit des cuisines en faisant rouler devant lui un billot de bois de deux pieds de diamètre et de trois de hauteur. Un autre homme sortit à sa suite avec, jetée sur l'épaule, une masse capable d'éclater le crâne d'un bœuf des Highlands. Le billot fut déposé devant la table 16, le plus près possible de Watson et la masse lui fut remise très cérémonieusement.

« Votre crabe arrive, monsieur ! lui annoncèrent de conserve les deux cuisiniers.

— Ce n'est pas trop tôt », bougonna Watson qui semblait à quelques minutes à peine de la mort subite par inanition.

London souriait, un petit sourire en coin, qui s'affirma quand les deux portes battantes des cuisines s'ouvrirent, pour laisser passer un chariot poussé par le patron en personne. Le véhicule à roulettes supportait la masse effrayante du plus gros crabe qu'Arthur ait jamais vu. La bête, qui avait troqué durant la cuisson sa couleur oppressante pour un rouge vif plus badin, était de la taille d'un phonographe Pathé-Frères. Affublée de longues pattes au diamètre équivalent à celui d'un bras d'enfant, elle devait bien peser dans les trente livres. Mal à l'aise sur sa chaise, soudain devenue instable. Conan Doyle échouait à considérer ce crabe comme comestible, sans doute à cause de sa laideur menaçante. En un mot : préhistorique.

Watson se leva et enleva sa veste. Sans autre cérémonie liminaire, il commença à frapper à coups de masse les pinces de son crabe. Comme il échouait à les briser, il se contenta, dans

un premier temps, de la chair des pattes, ces dernières s'avérant plus fragiles.

Au rythme de la masse qui frappait la carapace aux ergots déplaisants, London poursuivit son récit :

« Une fois remis de mes blessures, Longabaugh vint me rendre visite pour me dire que toute attaque du site du Machu Picchu était de nouveau impossible, car il manquait d'hommes pour une opération de grande ampleur. Un aérostat venait de se poser sur le site, dégorgeant de nombreux hommes armés, souvent difformes, ainsi que de tout un matériel de guerre ; canons, mortiers, mitrailleuses Hotchkiss refroidies par eau, fusils. Un homme semblait diriger les opérations.

— Pouvez-vous décrire l'homme ?

— Oui. Une cinquantaine d'années, très vif, enchanté par le site et surtout toujours prêt à faire des déclarations tonitruantes à ses troupes, hurlant des choses insensées comme : *nous serons les maîtres du Monde !*

— James Prétorius Moriarty ! » hurla Holmes.

Watson, occupé à armer son geste pour venir à bout d'une des pinces de son crustacé cyclopéen, en laissa échapper sa masse qui passa à travers une des fenêtres du restaurant pour s'enfoncer dans les eaux brunâtres qui léchaient les pilots en contrebas.

« Il y a plus, dit London que le bris de verre avait laissé de marbre, j'ai reçu un télégramme de Longabaugh pas plus tard qu'hier. Il a repris le site du Machu Picchu il y a trois jours, éliminant les dix sentinelles laissées par Moriarty, mais perdant plus de trente hommes durant l'affrontement. Il pense que Moriarty et le reste de ses troupes, ainsi que les prisonniers, sont partis vers l'ouest, dans l'aérostat.

— Et Worrington ?

— La rumeur prétend qu'elle a quitté son mentor. Ça ne change rien en ce qui me concerne, j'ai toujours ordre de tuer cette femme...

— Voilà quelque chose que je ne comprends pas, pourquoi votre gouvernement socialiste veut-il la mort de cette Elizabeth "Shiva" Worrington ? » demanda Arthur.

Deux coups de feu retentirent, surprenant tout le monde, à l'exception de Watson qui rengainait son *peacemaker* et posait dans son assiette deux énormes pinces de crabe fracassées par des balles de calibre .44.

London essuya les quelques gouttes de sueur qui avaient perlé sur son front – sans doute l'effet combiné des coups de feu et de la consommation effrénée de vin rosé.

« Je crois que mon gouvernement socialiste ne veut pas la mort de cette femme, mais qu'il a plutôt envie de faire plaisir à votre gouvernement libertaire qui lui, de son côté, a envie de faire plaisir aux Worsh, n'en déplaît à Monsieur Palvish Thagada, ici présent.

— Le Concilium n'a jamais donné l'ordre de tuer cette femme, nous ignorions jusqu'à son existence et rechignons quelque peu aux actions qui impliquent un ou plusieurs meurtres.

— Qui vous a donné cet ordre, Jack ?

— Le Général Ismaël Morton, des services secrets américains, du Cabinet d'Investigation des Armées pour être plus précis. »

Holmes dégaina son pistolet et posa son poing sur la table, le canon dirigé vers London :

« Vous mentez, monsieur London ! Je connais le Général Morton depuis vingt ans, depuis l'affaire du *bigfoot* de Thuvapapharla. S'il avait entendu parler d'une femme liée de près ou de loin à James Moriarty, il m'aurait envoyé un télégramme dans la journée. Que dis-je ! Sur l'heure. »

London desserra son nœud de cravate. Il semblait nettement moins à l'aise que précédemment et les quelques gouttes de sueur qui avaient couvert son front s'étaient transformées en ruissellements qu'un grand coup de serviette de table épongea.

« Vous m'avez démasqué ! Je vous le concède... »

Holmes rangea son arme pour laisser London s'expliquer :

« Je voulais trouver l'Arche, me joindre aux rebelles. Je sais qu'elle existe. C'est pour ça que j'ai essayé de tuer Shiva et que j'ai tué Chachapoyas, pour montrer aux Quechuas quel était mon camp. Dans cette affaire, je n'ai pas une seconde cessé de

ne servir que mes intérêts, je ne travaille pas pour mon gouvernement ; c'est mon métier de journaliste qui m'a permis d'approcher Morton, de partager certains de ses secrets. L'Arche des Worsh se trouve quelque part dans la Cordillère de Vilcabamba, j'en ai l'intime conviction. Et je suis certain que Moriarty ne va pas tarder à la trouver, à force de survoler la région dans son aérostat. Je peux vous aider, je connais le Sundance Kid, il a confiance en moi.

— Et moi, je ne connais aucun Général Morton du C.I.A. Je crois qu'il sera toujours agréable à un Britannique de bluffer un Américain. »

Sourire aux lèvres, Holmes prit un morceau de pince de crabe dans l'assiette de Watson, malgré le regard assassin de ce dernier ; il le suçait et plissa les yeux, ce que le fit ressembler, encore plus que d'habitude, à un rapace déplumé.

« Monsieur London, le combat à mort pour lequel nous sommes venus ici, sur le continent américain, est, en ce qui me concerne, un combat que j'ai déjà perdu, mais il me reste une mission de la plus haute importance. La Reine Epiphany m'a ordonné de tuer James Prétorius Moriarty et m'a autorisé à éliminer toute personne qui essaierait de m'en empêcher. En outre, j'ai pour mission de ramener sains et saufs les savants que Moriarty a kidnappés ; sans doute dans le but de s'approprier l'Arche des Worsh et ses secrets. Parmi eux se trouvent deux de vos concitoyens : Thomas Alva Edison et Nikola Tesla. Et un des miens : Sir Joseph John Thomson. Allez-vous nous suivre jusqu'en Pérou, monsieur London, et nous aider à accomplir cette mission sacrée, sans nous mentir, sans nous tromper ? Ou allons-nous être obligés de nous affronter, ici ou dans les Andes, car nos buts divergent trop ? »

Jack London but une gorgée de vin rosé avant de répondre :

« J'ai tué un homme et il n'est pas de crime plus terrible sur cette Terre. Longtemps, ce crime, ce coup de carabine qui a arraché le visage de Paco Irreverenza de Chachapoyas est venu me hanter, de jour comme de nuit. Il m'a livré en pâture à la part la plus sombre de mon être, mais j'ai fini par gagner contre cette hantise. Et c'est en vainqueur que je suis revenu ici, à San Francisco, pour voir mes filles, pour trouver ma nouvelle ligne

de conduite dans leurs yeux grands ouverts. Je les ai embrassées, je les ai prises dans mes bras et j'ai même réussi à parler calmement avec leur mère qui me les a retirées, à jamais. Cette partie de ma vie est brisée, irréparable, et je dois à mes filles de me racheter de cet échec qui les fait souffrir... Permettez-moi de vous accompagner pour empêcher Moriarty d'arriver à ses fins... Laissez-moi voir cette Arche, et ma vie sera comblée. Je ne demande rien de plus en contrepartie. »

Holmes ne put s'empêcher de lâcher un petit gloussement une fois la tirade de London achevée.

« Alors levons nos verres et, d'un tintement de cristal mal imité, scellons le pacte qui nous lie désormais. »

Au-dessus d'une table constellée de morceaux de pinces de crabe révolvérisées et de reliefs de repas bien moins incongrus, les quatre humains et le Worsh trinquèrent à leur mission sacrée, dans le silence d'un restaurant à la clientèle interloquée.

*

« Est-ce que votre crabe était salé, Watson ?

— Pas plus que nécessaire, pourquoi ?

— Parce qu'il en est tout autrement de l'addition... »

Holmes claqua des doigts en appelant Jewel. La jeune serveuse accourut et regarda l'objet du délit : deux feuilles de papier froissé, agrafées entre elles, couvertes de gribouillis et de nombres fantaisistes dont la somme culminait à 116 dollars et 75 cents, *arrondis* à 117 dollars. Un nombre entouré de trois traits rageurs d'encre rouge.

« Un petit problème, monsieur ?

— Sommes-nous en train de racheter cet établissement sans le savoir ?

— Je crains que non, monsieur.

— Où est le patron ?

— En cuisines, monsieur.

— Allez le chercher, mon petit. »

William Frederick Cody ne tarda pas à arriver.

« Un problème, monsieur ?

— Holmes, Sherlock Holmes. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Bien sûr, monsieur Holmes. »

Cody, de la couleur d'un trait de cocaïne, prit l'addition et barra un 1, transformant les 117 dollars en 17 dollars. Palvish sortit des billets de sa sacoche et paya :

« Et mettez-nous quatre fines hors d'âge pour le même prix. »

Alors que le Worsh se curait les dents, que Conan Doyle, Holmes et London entrechoquaient leurs verres ballons, John Halliwell Watson s'exclama :

« Cette affaire est extrêmement vexante...

— Vexante ? demanda Arthur, mais vous avez réussi à finir votre crabe jusqu'à la dernière miette. Ce qui est plus qu'un exploit !

— Mais je ne parlais pas du crabe... Je parlais des enlèvements. Cinq des plus grands savants de ce siècle naissant ont été enlevés et je n'en fais pas partie,

— Mais pourquoi Moriarty vous aurait-il enlevé ?

— Pourquoi ? Pourquoi ! ? Je suis un esprit brouillon, chaotique, d'une rigueur souvent approximative pour ne pas dire douteuse ; je suis aussi pétri de raisonnements farfelus, capable de faire des expériences qui défient à la fois le bon goût et la raison la plus élémentaire ; tout ça, je le concède plutôt deux fois qu'une. Mais malgré ces quelques défauts anodins, je suis un des plus grands inventeurs que cette terre ait jamais portés. Et avec mon ami H.G. Wells, nous formons une équipe qui enfonce sans difficulté aucune tous les Albert Einstein, Thomas Alva Edison et Sir Joseph John Thomson. Voilà pourquoi je suis vexé ! »

Holmes, hilare, regarda Watson boucher et finit par taper du poing sur la table :

« Tavernier ! Quatre fines, quatre ! Nous avons encore un peu de temps, mes amis, l'aérostat pour New York ne décolle que dans trois heures.

— New York ? s'étonna Palvish Thagada. Mais, Holmes, l'aérostat pour Panama ne part que demain.

— Parfois, Palvish Thagada, le plus court chemin pour aller de San Francisco en Péruvie passe par New York.

— Une correspondance que nous aurions négligée, trop obnubilés par notre rendez-vous avec Sir Walter Raleigh ?

— Quelque chose comme ça... Mes amis, permettez-moi un petit discours pour faire suite aux réjouissantes récriminations de ce cher Watson... San Francisco restera un moment privilégié dans notre croisade contre le mal ; nous y avons rencontré Jack London ; nous avons profité du récit de son aventure péruvienne avec Elizabeth “Shiva” Worrington ; nous y avons fort bien mangé. Mais maintenant, nous n’avons plus rien à faire ici, tant que Moriarty nous attend en Péruvie. Le plus dur reste à faire. Alors levons nos verres à la tâche sacrée que nous nous sommes fixée, car nous vaincrons. »

Et tout le monde trinqua, même Palvish, qui s’était fait servir un verre de lait au miel.

*Où S. Holmes se convertit de façon
expresse aux joies de l'aéronautique
long-courrier*

Assis au bar de l'aérostat de la *Worsh Airlines* sur le point de décoller pour accomplir le vol de nuit quotidien San Francisco-New York, Arthur Conan Doyle, Jack London, Palvish Thagada et John Halliwell Watson essayaient de déterminer quel était l'itinéraire bis choisi par Holmes pour rejoindre Lima via New York. Ils avaient étendu devant eux tous les horaires de toutes les compagnies aériennes au départ de New York et échouaient à trouver un plan de vol meilleur que celui qu'ils avaient au préalable établi, avec une seule et unique correspondance à Panama.

« Cet homme est fascinant ! s'exclama London tout en prenant des notes. On dirait à tout moment qu'il va vous sauter dessus pour vous arracher le cœur et le manger en tranches sur des toasts.

— On peut voir les choses sous cet angle », concéda Arthur en faisant tourner son verre de whisky.

Bientôt l'aérostat décolla et Watson en profita pour se lever et aller parler avec les différents clients du bar :

« Un ami qui m'est très cher voyage avec moi, Sir Sherlock Holmes. Comment vous le décrire... Maigre, maladif, yeux injectés de sang, allure de goule nécrophile et phtisique tout juste déterrée par des étudiants en médecine sans le sou... Je vous en prie, soyez très gentil avec lui, vraiment très gentil. Voyez-vous, lors de notre avant-dernier voyage en aérostat, un

médecin autrichien, très poli et je tiens à être des plus précis sur ce point... »

Alors que Watson terrorisait un couple de vieilles Bostoniennes très dignes, à l'aide du récit de la défenestration aéronautique de Sigmund Freud, une toux *ante-mortem*, ou peu s'en fallait, crachota dans tous les haut-parleurs du bar.

« Bonsoir, bonsoir, il est 9 h 03 et nous survolons Santa-Barbara. C'est votre *nouveau* capitaine qui vous parle. Sir Sherlock Holmes, en direct de la cabine de pilotage. En raison de turbulences psycho-électriques au-dessus du Mississippi et notamment de la ville de Saint Louis hantée par tous les fantômes d'Indiens honteusement massacrés à *Wounded Knee*, notre aérostat fera un petit détour par le Machu Picchu en Pérou. Le temps est clair et dégagé au-dessus de l'Amérique centrale, aucun condor mangeur d'hommes n'est signalé aux abords des Andes et nous devrions arriver aux premières lueurs de l'aube. L'équipage survivant et moi-même vous souhaitons de faire un agréable voyage. »

Doyle en laissa tomber son verre de whisky, juste avant qu'une quinte de toux ne martyrisât à nouveau les haut-parleurs du bar :

« Message personnel. Message personnel. C'est toujours votre *nouveau* capitaine qui vous parle. Le docteur Conan Doyle et sa trousse de soins sont demandés de toute urgence en cabine de pilotage, où une blessure à la chevrotine reliée et l'hémorragie artérielle consécutive empêchent une bonne lisibilité des instruments de bord et nécessitent sans doute quelque soin approprié... »

Ce dernier message provoqua l'hystérie des passagers, un semblant d'émeute que Jack London et John Halliwell Watson étouffèrent à la racine en dégainant leurs armes à feu menaçantes :

« On se calme, on se calme, ceci est un détournement d'aérostat », hurlait London en rassemblant les stewards et hôtesses à l'arrière de l'appareil, alors que Watson s'occupait des passagers.

Une fois le calme revenu, le professeur en profita pour dérober les meilleures bouteilles du bar.

« Holmes est un génie, s'exclama-t-il en humant le bouquet d'un calvados hors d'âge. Il vient d'inventer la piraterie aéronautique ! »

Jack London s'empara d'une bouteille de bourbon et en teta de quoi assommer un marin en virée nocturne.

« Le moins que je puisse dire, c'est que voyager avec cet homme est vivifiant ! » cria-t-il à Arthur qui rassemblait ses affaires et vérifiait le bon état de son stéthoscope en écoutant son cœur, lancé à plus de cent quarante pulsations par minute.

*

« Il est mort, Holmes ! D'ailleurs, voici votre première leçon de médecine appliquée : quand la tête d'un homme ne tient sur ses épaules que grâce à un tiers de son cou, il est inutile d'appeler un médecin à moins que sa spécialité ne soit la médecine dite légale. N'y avait-il pas un autre moyen de gagner la Pérouvie rapidement ?

— Peut-être, mais pas connu de moi... Je me fais vieux et j'ai dû légèrement abuser de la fine de Cody ; je le visais à l'épaule sans intention de tirer, bien entendu... mais... il y a eu un trou d'air, le coup est parti et je l'ai touché à la gorge, carotide y compris... Le sang a giclé de partout et il a bien crié trois bonnes minutes avant que je n'arrive à le faire taire à coups de talon. C'était épouvantable, croyez-moi... La chevrotine avait dû sectionner une ou deux cordes vocales, car même Shari, quand elle est en colère, a une voix moins désagréable...

— Quelle horreur... murmura Arthur en mettant la main sur sa bouche.

— Certes, mais contrebalancée par une découverte de la plus haute importance : j'adore piloter cet engin. »

Rieur comme un jeune enfant qui reçoit son premier pistolet à bouchon, Holmes, une bouteille de whisky coincée sous le bras, sa pipe bourrée de chanvre indien serrée entre les dents, jouait avec les manettes de l'aérostat, à côté d'un pilote à peu près aussi mort que Moïse, la gorge déchiquetée en sus. Au bout de quelques secondes passées à tripoter divers boutons, dont il devait ignorer tout du rôle précis, il utilisa un de ses

nombreux mouchoirs écarlates pour essuyer l'altimètre éclaboussé et gluant.

« Cet appareillage worsh est à se damner de précision, voyez, Arthur, tous ces boutons gradués : il y a là l'altitude, la longitude, la latitude. J'ai rentré 72,1 de longitude ouest, 13,2 de latitude sud, c'est-à-dire à peu près les coordonnées du Machu Picchu et nous y allons gaiement à une vitesse tout à fait étonnante.

— Rassurez-moi, Holmes, vous savez piloter ? »

Comme pour répondre à la question, Holmes tapota la boussole de l'appareil puis regarda sa montre-bracelet.

« Piloter, oui. Atterrir, non. D'ailleurs à ce propos, si vous trouvez à bord un pilote que je n'aurais pas encore tué, il pourrait nous être utile une fois arrivé en Pérou. En effet, j'ai trouvé sans difficulté le bouton de commande du pilotage automatique, mais pas celui qui correspond à l'atterrissage automatique... commande dont je commence fort à douter de l'existence. »

*

Conan Doyle revint d'une énième visite dans la cabine de pilotage, alors que John Halliwell Watson, Jack London et Palvish Thagada jouaient au poker menteur, assis dans le bar au milieu des passagers de première classe occupés à ronfler par tous leurs orifices naturels (état morphéogazeux dû à un mélange particulièrement efficace de somnifères et de tequila dosés pour un bison bien portant, auquel on s'apprête à arracher une dent cariée).

« Alors ?

— Il refuse toujours de me confier son fusil à canons sciés et sa bouteille de whisky. De toute façon, cette dernière est quasiment vide et le second pilote a sauté en parachute alors que nous venions de décoller.

— N'y a-t-il pas un moyen de le faire changer d'avis ?

— Je n'en ai trouvé aucun ; il est devenu fou...

— Devenu ? Comme vous y allez, Conan Doyle, il a toujours été fou... Je mise deux cents dollars pour voir votre jeu, Palvish

Thagada, je suis sûr que vous bluffez, vous vous êtes gratté les fesses trois fois... »

Le Worsh jeta ses cartes sur la table d'un geste de dépit. Comme Watson ramassait ses gains, Arthur en profita pour se racler la gorge.

« Il a une exigence.

— Une autre bouteille de whisky ? Ce n'est pas ce qui manque, à croire que les gens ne boivent que ça dans les aérostats.

— Non, il a réclamé du café à réveiller un mort, très sucré. Il veut surtout que nous prenions les draps des cabines de première classe et que nous inscrivions sur au moins huit d'entre eux : « ceci est un drapeau blanc »... en très grand. Il faut que ça puisse se voir de loin. De très loin...

— Et comment allons-nous procéder ?

— C'est ce que je lui ai demandé, et il m'a répondu sur l'instant : *débrouillez-vous, je ne veux pas le savoir.* »

*

Watson était assis dans l'atelier de maintenance de l'aérostat, devant la machine à coudre dédiée à la réparation des parachutes. Tout en sifflant des airs gais et entraînants, ainsi que le contenu d'un cruchon de whisky Tamvulin 21 ans d'âge, titrant 54°, il essayait de coudre sur les grands draps blancs que lui avaient apportés Doyle et London le message de Holmes : « Ceci est un drapeau blanc ».

L'entreprise s'avérait plus compliquée que prévue.

Il avait cousu sur le premier drap près de deux cents chaussettes de toutes les couleurs pour parvenir à ses fins. Mais il s'était alors trompé dans le message : « Ceci est un chapeau blanc. » Sans doute les effets conjugués du whisky et de l'émotion que procure le fait d'entrer par la grande porte dans la confrérie fort fermée des pirates, détrousseurs de cargaisons, trousseurs de duègnes et autres flibustiers.

Après un nouvel essai infructueux, avec des dessous féminins affriolants (essai certes tentant, qui avait ravi ses compagnons, London en particulier, mais s'était avéré peu

lisible à l'usage), il avait trouvé un bon compromis en réduisant en lambeaux une cargaison complète de manteaux de cuir de bison qui se trouvaient dans les soutes, enfermés dans des caisses estampillées « William Frederick Cody Skins Inc. San Francisco », découvertes — oh joie ! oh félicité ! — par Jack London et Arthur, hilares et à la recherche de trésors divers. Car quitte à être accusés de piraterie aéronautique, ils se devaient au moins de jouer le jeu jusqu'au bout.

Accrochées en divers endroits de l'atelier, les banderoles de six pieds de large pour dix de long (lanières de cuir noir cousues sur draps blancs) se voyaient de loin :

- « Ceci est un râteau blanc. »
- « Sissi et un drapeau blanc. »
- « Sissi est un bateau blanc. »
- « Cerises et gâteaux blancs. »
- « Sherlock Holmes Airlines. »

Une fois son pied décollé de la pédale de la machine à coudre, Watson lâcha un « blurp » sonore, s'excusa auprès d'Arthur et de Jack London venus chercher les banderoles. D'un œil fatigué et vaguement réprobateur, il fixa le fond de son cruchon, désespérément vide avant de crier au scandale, à l'outrage aux mœurs, « vive la Reine ! » et de s'écrouler sur le plancher de l'atelier la bouche baveuse, l'œil clos.

« Je crois que nous venons de redécouvrir une des constantes de la piraterie, annonça London.

— Laquelle, cher ami ? demanda Arthur tout en se battant avec *Sissi et un drapeau blanc*.

- Céphalées et nausées matinales.
- Cela pourrait être pire.
- Vous croyez ?
- Oui... Crochet et jambe de bois, par exemple. »

*

C'est vers sept heures du matin, sous un lever de soleil paradisiaque, dans un fracas épouvantable de tôle froissée, de toits d'adobe et de murs de pierre pulvérisés par le choc, que l'Aérostat *Victory of Samothrace* atterrit au beau milieu des

ruines du Machu Picchu, y soulevant un nuage de poussière digne d'une tempête saharienne.

Tout ça à cause d'une des banderoles de Watson — « Sissi est un bateau blanc » — qui s'était détachée des deux hublots entre lesquels Doyle et London avaient essayé de l'accrocher. Le drap enluminé avait d'abord dérivé dans les airs quelques secondes, comme une sorte de fantôme de Canterville pressé de s'éloigner le plus vite possible du *Victory of Samothrace*, puis, à cause d'un étrange effet de turbulences aérodynamiques, il avait fait demi-tour pour se coller à la verrière du cockpit, cachant à Holmes tout le paysage et notamment la belle zone d'atterrissage qu'il avait repérée quelques secondes plus tôt.

*

Quand, dix minutes après l'atterrissage de fortune, Doyle (sous le choc, les yeux bouffis par le manque de sommeil), Watson (fin souïl à cause de l'abus de whisky 21 ans d'âge), Jack London (déboussolé par l'accident et les libations l'ayant précédé), Holmes (trionphant d'avoir quasiment réussi son atterrissage), sortirent de l'aérostat, ce fut pour se retrouver face aux regards noirs et intransigeants de plusieurs Winchester et quelques fusil Carcano M1891.

Un homme menait la troupe d'Indiens plutôt farouches qui les mettaient en joue. Il portait un revolver ainsi qu'un fouet à la ceinture. En voyant London, il sourit et le salua.

L'arrivée titubante de Palvish Thagada — « un Worsh dans les Andes ! » — détendit définitivement l'atmosphère. Profitant de la diversion, Holmes cracha un calot de salive ensanglantée sur le sol de terre battue et s'approcha de l'homme au fouet.

« Harry Alonzo Longabaugh, je présume ?

— Lui-même, monsieur Holmes. Nous vous attendions, votre frère Mycroft nous a envoyé un *correo* pour nous prévenir de votre arrivée. Mais nous n'étions pas les seuls au courant de votre venue. Depuis hier, une Indienne attend Monsieur London.

— Une Indienne ? demanda Jack, intrigué.

— Oui, Passiflor, l'ancienne compagne de Butch Cassidy. Elle dit avoir un message de sa maîtresse, Elizabeth "Shiva" Worrington. »

*Où, après leur atterrissage matinal
et des quantités lacustres de café noir
et amer, S. Holmes et ses compagnons
rencontrent Passiflor, puis Shiva*

La jeune femme, inquiétante mais magnifique aux yeux d'Arthur, pourtant peu habitué aux beautés sud-américaines, portait une machette sanglée dans le dos et un Colt *navy* à la ceinture — une arme massive qui, une fois chargée, devait bien peser dans les quatre livres. Face à elle, quatre hommes aux allures de déterrés et un Worsh comateux essayaient tant bien que mal de garder les yeux ouverts tout en sirotant un café dont le goût devait s'approcher avec une certaine exactitude de celui de la bile d'opossum réchauffée par hélioradiation.

« Ma maîtresse voudrait vous voir. Elle sait pourquoi vous êtes là : pour James Prétorius Moriarty. Elle sait où il se trouve. Elle vous le dira. Ce n'est pas un piège, il ne vous sera fait aucun mal et vous pouvez venir avec toutes les armes que vous souhaitez. Sachez cependant qu'elles ne vous seront d'aucune utilité contre la diablesse.

— Où est Shiva ? demanda Jack London.

— Pas loin. Je vais vous conduire. »

Après une discussion assez molle, Holmes et ses compagnons décidèrent de suivre Passiflor. Au moment du départ, le Sundance Kid leur annonça que la plupart des Indiens étaient d'accord pour se lancer à la poursuite de Moriarty, responsable de la mort et du viol de plusieurs de leurs proches.

Néanmoins, une telle équipée méritait un minimum de préparation et un maximum de matériel.

« Vous avez un jour », répondit sèchement Holmes.

*

Au beau milieu de l'après-midi, alors qu'Harry Alonzo Longabaugh faisait visiter le site du Machu Picchu aux voyageurs qui avaient été « honteusement kidnappés par la réincarnation phtisique de Cromwell en pleine bataille de Marston Moor », Holmes et ses amis se mirent en route, suivant Passiflor vers le pic du Huanya Picchu, avant d'obliquer vers l'ouest et la vallée de l'Aobamba.

À la nuit tombée, ils distinguèrent des lumières accrochées à la montagne à un *mile* en avant de la piste. L'effort dû à la marche et les quantités d'eau nécessaires à sa production avaient quelque peu dégrisé la petite troupe, prise de nausées, qui selon les dires des uns et des autres étaient dues au *soroche* – le mal de l'altitude – et certainement pas au nombre déplorable de bouteilles d'alcool ingurgitées ces dernières quarante-huit heures.

Holmes avait du mal à respirer et Conan Doyle alla jusqu'à lui confisquer ses différentes pipes et sa réserve de tabac hollandais, ainsi que sa blague de chanvre indien finement coupée.

Vers huit heures du soir, ils arrivèrent dans une ancienne bergerie, où les attendait un solide repas de pommes de terre, de ragoût très pimenté et de pommes cannelle. Le tout arrosé d'une infusion de coca, préparée dans un grand chaudron accroché au-dessus du feu d'enfer qui crépitait dans l'âtre de la salle à manger et échouait à réchauffer la pièce.

« Où est Shiva ? demanda London, une fois son assiette vide.

— Elle ne tue plus. Elle ne prend plus sa drogue, alors elle se meurt », lui répondit Passiflor dont le pourtour de la bouche était rouge de sauce pimentée.

« Non, c'est tout le contraire ! » annonça une voix puissante derrière la tablée.

S'aidant d'une canne vrillée qui semblait avoir été dérobée à un Merlin trop occupé à dormir dans les bras du Dragon, une femme âgée et visiblement faible avança jusqu'à la grande table. Là, avec une franche tendresse, Passiflor l'aida à passer les jambes de l'autre côté du banc. Arthur reconnut l'arrivante grâce à ses yeux verts – deux émeraudes cruelles que Jack London lui avait décrites à plusieurs reprises. Il se demanda alors comment la diablesse Elizabeth « Shiva » Worrington, dont la crinière avait été de feu et refroidissait maintenant telles la cendre et la chaux, avait pu vieillir de vingt ans en une dizaine de jours. En ce soir de printemps austral, Shiva ressemblait à ces vieilles folles squelettiques que l'on traite de sorcières ou de faucheuses, qui, après la bataille, tirent des chariots grinçants et brinquebalants sous une lune rougie, y entassent les morts et leurs possessions, traçant là mille sillons dans la satiété d'une terre gonflée de sang. Repue.

« Je ne meurs pas, contrairement à ce que vient de vous dire ma protégée, annonça Shiva de sa voix la plus ferme. Mon corps étire à l'infini toute la puissance qu'il lui reste, toute la puissance que lui a octroyée l'Instinct de l'équarisseur. »

Conan Doyle sursauta en entendant cette formule ; il ne put s'empêcher de penser à Sir William Gull, à ce que le chirurgien personnel de la Reine Victoria – aussi connu sous le sobriquet de Jack l'Éventreur – lui avait dit à ce sujet : *Je ne suis pas un monstre, monsieur. Vous faites là une grossière erreur. Je suis un scientifique à la lisière du plus grand secret de tous les temps.*

Le plus grand secret de tous les temps : *l'Instinct de l'équarisseur* – le chemin de sang versé et de chairs injuriées qui menait à l'immortalité.

« Qu'est-ce que cet « Instinct » ? demanda Watson.

— Un pouvoir immense. *L'Instinct de l'équarisseur* est un pouvoir oublié, universel, qui défie les religions, les dogmes, les certitudes, les partitions ethniques. Monsieur Holmes sait de quoi je parle. Il connaît ce pouvoir, il en a usé et en use encore, mais sans jamais lui avoir donné le moindre nom.

« Il existe tout au fond de l'esprit humain une zone qui nous est interdite la plupart du temps, à nous les femmes. Dans cette

zone de ténèbres gronde une faim, un appétit démesuré plus vieux que l'humanité, une insatiabilité où le meurtre et le désir d'immortalité ne font qu'un, où *eros* et *thanatos* s'embrassent, se mêlent, se répondent l'un l'autre. Quand cette zone de l'esprit est activée par le meurtre ou la cruauté, le cerveau libère dans le sang une hormone qui procure une bouffée de plaisir et garantit la jeunesse éternelle.

« Moriarty a d'abord deviné l'existence de ce neurotransmetteur, puis il a réussi à l'isoler et enfin à le synthétiser. Il appelle cette hormone la "thanatine" et le produit de synthèse correspondant, la thanatine ++. Les mécanismes de l'Instinct de l'équarrisseur sont complexes, leurs règles sans doute fluctuantes. Pour preuve, certains éprouvent du plaisir en tuant, d'autres non. Mais au milieu de ce maelström subsiste une loi universelle : le meurtre appelle le meurtre et plus on tue, avec cruauté ou gratuité, plus l'effet — je l'appelle *la récompense* — est puissant. Le revers de la médaille c'est le manque qui suit "la récompense". Au début, ce n'est qu'une démangeaison. Puis ça enfle pour devenir une véritable torture, une brûlure qui jette à terre l'être au complet. Pour y échapper, il suffit de tuer de nouveau, ou de s'injecter de la thanatine ++. Celui qui goûte sciemment à "la récompense" est condamné à ne plus s'arrêter de tuer ou à se droguer quotidiennement. Vous me suivez, monsieur Holmes ?

— Parfaitement. La cocaïne, qu'il m'arrive parfois de consommer en solution à sept pour cent, me permet de lutter contre le manque dont vous parliez à l'instant. Et pour reprendre vos mots, cette drogue sous-estimée offre un simulacre de récompense, un réconfort qui m'est nécessaire pour échapper au suicide.

— Pour des raisons qui me sont personnelles, continua Elizabeth, j'ai décidé d'arrêter de tuer ou de tuer des innocents. J'ai décidé de renoncer à "la récompense" et à la drogue. Maintenant il ne me reste qu'à en assumer les conséquences physiques...

« Je suis immortelle, mais faible et friable comme une craie, il me suffirait de glisser de ce banc pour que les os de mes jambes se brisent en vingt morceaux. Nous avons tous l'instinct

de la survivance en nous, un instinct susceptible de nous ouvrir les portes de l'immortalité. Mais par bonté humaine, nous refusons pour la plupart de rendre hommage à ce Moloch cérébral. Nous refusons de nous abandonner à cette zone de l'esprit dont je vous pariais précédemment. Celui qui franchit ces portes enflammées, comme Moriarty, comme moi, comme vous, Holmes, celui-là accepte de quitter l'Humanité. Vous n'êtes pas forcés de me croire, mais aussi improbable que cela puisse paraître, quelque chose m'a ramenée de force dans l'humanité, une force beaucoup plus puissante que l'Instinct de l'équarisseur. »

Visiblement mal à l'aise, Jack London s'essuya la bouche et fixa Shiva de ses grands yeux noirs.

« Où est Moriarty ? demanda Holmes.

— Bien plus près que vous ne le pensez. Il existe une vallée, parallèle à celle de l'Aobamba, plus à l'ouest, à un jour et demi de marche d'ici, c'est là que vous trouverez Moriarty et son aérostat, dans *el Valle de los Gigantescos Antiguos*, la Vallée des Grands Anciens. Permettez-moi de vous dire que James est un ennemi digne des moyens que vous avez mis en œuvre pour le traquer et le tuer. »

Shiva fit signe à Passiflor,

« Va chercher le livre... »

La jeune Indienne alla dans la chambre quasi monacale d'où était sortie Shiva et en revint avec un petit livre relié, avec ce qui semblait être de la peau de serpent ou d'iguane.

« Donne-le à Monsieur London... Pendant des années, ce fut mon bien le plus précieux. Maintenant, vous avez une mission, monsieur London, écrire un livre sur mes erreurs, mon parcours monstrueux et ma dégénérescence physique. Si j'étais plus forte, j'irais avec vous pourchasser Moriarty, l'empêcher de nuire, trouver la bête, la mettre à mort et manger son cœur. Mais ça m'est désormais impossible, sauf à replonger dans la ronde incessante des meurtres et des tortures... J'ai brisé ce cercle et j'ai amplement mérité l'écheveau de douleurs qu'est devenu mon corps. »

Shiva se redressa sur le banc et la lumière de la grande salle à manger sembla mieux épouser ses traits que sa confession avait relâchés.

« N'oubliez pas, ce sont la compassion, la dignité et la patience qui nous maintiennent dans l'Humanité. Et l'amour... Voilà, je l'ai dit, comme on parlerait d'un fantôme, Maintenant, excusez-moi, il faut que j'aille me coucher. J'ai trop parlé, mes cordes vocales sont sur le point de se rompre. »

Une fois Shiva retournée à sa couche, Holmes trempa ses lèvres dans son infusion et claqua de la langue.

« Cette femme est encore plus étrange que Shari, et soyons clairs, jusqu'à présent, j'ai toujours douté que cela fût possible. »

*

Au petit matin, Doyle, croyant s'être réveillé le premier, sortit du dortoir où lui et ses compagnons avaient dormi. Il alla prendre l'air après une visite pénible aux latrines. Devant les écuries, il trouva London, assis sur un muret de pierre encore humide de rosée.

Comment cet homme arrive-t-il à s'asseoir, après un ragoût aussi pimenté ?

Cigarillo aux lèvres, l'aventurier américain contemplait le spectacle offert par le berceau de jungle qui depuis la vallée de l'Aobamba remontait les flancs des Andes.

« Je vais rester un peu ici. Je suis désolé », annonça Jack London.

Arthur s'était adossé au muret et essayait d'oublier les furies hémorroïdaires qui assiégeaient son séant telles les hyènes sur une charogne.

« Ne le soyez pas, Mais pourquoi rester ?

— À cause d'elle... Il faut que je lui parle, rien n'est plus important. Cette idée fixe m'a empêché de dormir.

— La petite Passiflor, oh ! comme je vous comprends...

— Non... C'est à Shiva que je dois parler.

— Vous voulez rester pour lui parler... alors que vous avez essayé de la tuer. Je ne suis pas sûr qu'elle ait envie de vous parler.

— Si c'était le cas, elle ne m'aurait pas confié son livre. *Chacun de nous tue ce qu'il aime*. C'est Oscar Wilde qui a écrit ça. Peut-être avait-il raison. »

Sacré Oscar, il devait faire référence au règne de terreur de Jack l'Éventreur en écrivant ces quelques mots.

« Je crois que c'est de moi dont elle parlait hier, annonça London. Je ne peux la laisser accepter la malédiction de son immortalité sans avoir la politesse d'aller lui parler. Il nous faut vivre, vivre comme le jaguar, vivre comme une étoile filante. Ne pas attendre, ne jamais hésiter. Je vous ai menti à vous, à Bierce, à Holmes, à Sundance... à Shiva, pour me donner une sorte d'alibi, de mission sacrée. Toute cette histoire de Cabinet d'Investigations des Armées, d'ordre du Général Morton, est un lapin sorti d'un chapeau. Un artifice pour me rendre plus sympathique à vos yeux, pour trouver une justification à mes actes. C'était surtout une façon de refuser la vie. J'ai tué un homme, ni pire ni meilleur qu'un autre, et blessé Shiva. Je dois payer pour mes crimes, les affronter pour pouvoir vivre à nouveau.

— Vous l'aimez ?

— Je ne sais pas. Et c'est pour ça que je dois rester ici. Shiva me concerne bien plus que Moriarty. Et comme vous m'avez fait confiance, je vous retrouverai à l'Arche...

— Mais comment ?

— Je trouverai bien un moyen, Shiva a dit que c'était à un jour et demi de marche d'ici... Vous croyez que Holmes sera mécontent ?

— Non ! Rassurez-vous...

— Je ne suis sûr de rien, mais plutôt que d'hésiter plus longtemps, de me perdre dans mes réflexions et mes incertitudes, je préfère agir et pouvoir vivre à nouveau. »

Tandis qu'Arthur se redressait avec difficulté du muret contre lequel il s'était appuyé, il vit Passiflor à l'autre bout du jardin lui faire signe d'approcher. Il obéit d'un pas douloureux

et s'approcha de la jeune Indienne qui, pieds nus dans la terre humide, ramassait des pommes de terre.

« Le ragoût a du mal à passer.

— Il est passé, c'est le moins qu'on puisse dire, me laissant l'enfer à la place du... enfin vous savez. »

Hilare, l'Indienne changea de travée, s'accroupit et arracha une racine qui ressemblait à un radis noir. Elle la secoua pour en faire tomber le plus gros de la terre qui y était accrochée. Elle en cassa le bout effilé et la tendit à Arthur qui la refusa. Étonnée, sans cloute vexée, elle lui tapota gentiment le derrière avec la racine pour lui montrer où le remède devait être appliqué. Rouge de honte, Arthur regarda une nouvelle fois la racine oblongue et hésita à la prendre.

« Enfin, je ne vais pas me... il y a sans doute un autre moyen.

— Tu fais comme tu veux, docteur... Mais les gens d'ici le lavent, l'épluchent et l'écrasent dans un bol avant d'en utiliser la pulpe. »

L'Indienne éclata de rire. Arthur prit la racine et la glissa dans la poche intérieure de son veston, avant de s'éloigner sur la pointe des pieds comme s'il venait de commettre un crime ou une quelconque dévastation potagère.

*

« Où est ce lombric affabulateur, cette tête-de-pioche de London, ce faux agent secret socialiste ! Nous n'avons pas que ça à faire ! » hurlait Holmes, la bouche à moitié pleine de feuilles de coca, visiblement bien remis de sa crise de *soroche*.

« Il ne vient pas, annonça Doyle avec la plus grande précaution. Il nous rejoindra à l'Arche...

— À cause de la petite Passiflor qui l'a couvé du regard pendant tout le repas ?

— Non, à cause de Shiva.

— Enfin quelque chose chez ce London que je trouve compréhensible ! » cracha Holmes, accompagnant chacun de ses mots d'une feuille de coca éructée. « Ne perdons pas de temps, mettons-nous en route ! »

À la fenêtre, s'aidant de son bâton pour tenir debout, Shiva regardait la troupe se préparer à redescendre vers le Machu Picchu.

« Monsieur Holmes ! cria-t-elle. Quand vous verrez Moriarty, n'oubliez pas, l'hypophyse se trouve à la médiane du visage, sous le thalamus ! Le docteur Conan Doyle vous expliquera où viser, j'en suis certaine. »

Arthur regarda à la fenêtre, vit Passiflor se placer derrière Elizabeth « Shiva » Worrington, et l'enlacer comme une fille se blottit dans les jupes de sa mère.

*Où, de retour au Machu Picchu,
S, Holmes trouve un moyen rapide
de se rendre dans la Vallée
des Grands Anciens*

Le Sundance Kid et son aide du camp attendaient Holmes et ses compagnons dans la plus grande des tentes estampillées U.S.S.A. Ils avaient d'ores et déjà préparé des cartes, rassemblé des armes et des vivres.

« Alors ? »

— Nous savons où se trouve Moriarty : dans la Vallée des Grands Anciens, une vallée à l'ouest, parallèle à celle de l'Aobamba. »

Le Sundance Kid sortit une carte de la région et la regarda :

« Il n'y a pas de vallée parallèle à l'Aobamba, ou alors très à l'ouest et je la connais, c'est plein de villages. Ça ne peut pas être là. »

Holmes regarda la carte et posa un doigt cadavéreux entre deux montagnes dont les reliefs dessinaient une sorte de barque, de dépression.

« Là, entre ces deux chaînes ! »

Sundance acquiesça, peu convaincu, et se frotta les mains ;

« J'ai une bonne nouvelle, j'ai envoyé un *correo* au poste de télégraphe de Llactapata et la *Worsh Airlines* nous envoie un aérostat long-courrier pour récupérer ses clients et les acheminer à New York : le *Waves of Trafalgar*. Il arrivera demain dans la journée.

— Les passagers du *Victory of Samothrace* sont-ils au courant ? demanda Holmes.

— Non, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Pour le moment, nous leur faisons visiter la région et essayons de les calmer. Plusieurs d'entre eux ont proposé de l'argent, beaucoup d'argent, à certains de mes hommes pour qu'ils vous tuent.

— Intéressant... Trouvez-leur donc une grande aventure pour demain, si possible dans la partie orientale de la région. Essayez de faire en sorte qu'il y ait des serpents et faites-leur croire que les vigognes crachent un venin mortel... Ça mettra de l'ambiance.

— Holmes, non ! s'exclama Watson.

— Mon cher John, pensez à tous les merveilleux alcools que contient le bar de ce nouvel aérostat, le *Waves of Trafalgar*. Toutes ces excellentes bouteilles, hors d'âge, nécessaires pour calmer la colère de clients qui croyaient arriver à New York et ont atterri sur le Machu Picchu.

— Et qui, visiblement, ne sont pas près d'en partir. »

*

Depuis quelques minutes, Arthur observait les stewards et les hôtes occupés à discuter à voix basse ou à observer les vingt Indiens quechuas du Sundance Kid qui, endimanchés dans des vêtements pas toujours à leur taille, chargeaient des caisses « William Frederick Cody Skins Inc. San Francisco » dans la soute du *Waves of Trafalgar*, peinant et suant pour acheminer la cargaison.

« Le manque de crédibilité de votre plan, Holmes, est confondant », murmura Arthur à l'assassin royal qui, très digne, coiffé de son *deerstalker*, observait la scène.

Un des stewards s'approcha d'eux — ils étaient les rares personnes à ressembler de près ou de loin à des passagers du *Victory of Samothrace*, qui reposait non loin, brisé et totalement dégonflé.

« Savez-vous ce que contiennent ces caisses, elles ont l'air bien lourdes pour des manteaux en cuir ?

— Je dirais qu'elles contiennent des Winchester 89, des fusils Carcano M1891, des munitions. Et nous avons aussi un canon qui date des conquistadores et dont le fût ne semble pas fendu. J'ai une envie pressante, steward, pouvez-vous me conduire à la cabine de pilotage ?

— Pardon ? »

Le steward regarda le fusil à canons sciés qu'il avait désormais sous le nez.

« Je me suis mal exprimé, excusez-moi, expliqua Holmes, je meurs d'envie de faire décoller cet engin. »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le jeune homme indigné se retrouva bâillonné et ligoté. Sort que ne tardèrent pas à subir les autres stewards et hôtesse, les deux pilotes, ainsi que l'enquêteur dépêché par la compagnie d'assurances de la *Worsh Airlines* qui s'était déguisé — fort mal — en hôtesse de l'air à la silhouette toute prussienne.

*

« Superbe », s'exclama Holmes, qui avait posé son *shotgun* sur le siège du copilote. « Cet aérostat est visiblement plus récent que le *Victory of Samothrace*, car il y a un bouton "atterrissage d'urgence". Je présume que la phrase qui se trouve dessous : *À N'UTILISER QU'EN DERNIER RECOURS*, ne se fonde sur rien de tangible. Sans doute un de ces enrobages rhétoriques et inutiles dont abusent les compagnies aériennes, tout de suite frileuses dès qu'il s'agit de manœuvres osées. Une attitude engendrée par la montée en puissance du clientélisme qui semble, désormais, définir notre siècle naissant. »

Conan Doyle eut du mal à cacher son ennui face à une telle tirade qui lui rappela, par analogie, la règle littéraire que l'on surnomme le *Fusil de Tchekhov* : « en littérature, si l'auteur mentionne qu'il y a un fusil accroché au mur, l'arme doit être utilisée avant la fin du récit. Dans le cas contraire, il était tout à fait inutile de mentionner l'existence du fusil, personnage à part entière ».

1/ Il y a un bouton « atterrissage d'urgence » sur le tableau de bord de cet appareil ;

2/ *Holmes l'a remarqué et mentionné ;*

3/ *Rien au monde ne pourra l'empêcher de l'utiliser.*

« Holmes, est-ce vraiment raisonnable ?

— Non, je vous le concède, mais c'est follement amusant. »

L'assassin royal éructa un peu de sang sur le tableau de bord et prit le micro de cabine :

« Mesdames, messieurs, c'est votre capitaine qui vous parle, Sir Sherlock Holmes, bienvenue sur le vol Machu Picchu – *Valle de los Gigantescos Antiguos*. Les conditions météorologiques sur la Cordillère de Vilcabamba sont parfaites. Notre vol devrait durer quarante minutes environ. N'abusez pas trop du bar et passez un agréable moment sur la *Sherlock Holmes Airlines*... Ah, une dernière chose, un point de détail... Au moment de l'atterrissage, accrochez-vous à quelque chose de très solide et éloignez-vous le plus possible des surfaces vitrées. »

Je le savais ! Je le savais ! pensa Arthur en quittant la cabine de pilotage, le ventre noué (et pour une fois, la cuisine locale n'y était pour rien).

*

La Vallée des Grands Anciens se trouvait exactement là où Holmes en avait déterminé la position grâce aux indications de Shiva. En revanche, il ne s'agissait pas d'une vallée à proprement parler, mais d'un gouffre, une sorte de cratère volcanique très encaissé, rempli de jungle épaisse et faisant dans les dix *miles* de diamètre. Au centre de cette dépression ovale, véritable muraille de roches basaltiques, scintillait un petit lac dévoré par des arbres qui ressemblaient fort à des palétuviers.

Avec ses jumelles, Arthur, debout dans la cabine de pilotage (dans le but avoué d'empêcher Holmes d'utiliser le bouton « atterrissage d'urgence ») cherchait des traces de l'aérostat de Moriarty, mais ne distinguait que la jungle, très dense, et le lac aux eaux argentées, moirées sous le soleil. À force de scrutations, il aperçut quelque chose scintiller tout au nord. L'objet immense possédait des airs de roue de fête foraine. À

une telle distance, il semblait bien plus grand que le plus imposant des immeubles de Londen. Le minuscule aérostat de Moriarty y était accroché, dégonflé, privé de toute superbe, comme un manteau élimé pendu à une patère.

« L'Arche ! Moriarty ! » ne put s'empêcher de hurler Conan Doyle.

Sans demander la permission, Holmes s'empara des jumelles et regarda à son tour.

« Superbe ! Elle est exactement telle que je l'avais imaginée. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que Moriarty s'y est empêtré. Visiblement, cet homme est bien plus doué pour les empoisonnements collectifs que pour le pilotage.

— Nous devrions atterrir à deux ou trois *miles* d'elle, Holmes. Je suis sûr que Moriarty et ses hommes, s'ils ont survécu à leur naufrage, savent déjà que nous approchons. N'oubliez pas qu'ils ont de l'armement lourd, des canons... Et probablement une paire de jumelles.

— Je suis d'accord pour atterrir, mais où ? Je ne vois aucune zone dégagée dans cette vallée, pas la moindre clairière. Si nous atterrissons sur le lac, nous serons en danger plus que partout ailleurs. Et si nous nous posons *délicatement* dans les arbres, l'aérostat sera détruit et inutilisable avec, en plus, tous les inconvénients que cela suppose en matière de débarquement des hommes et du matériel. »

Il y eut comme un choc léger et quelque chose passa soudain devant la verrière du cockpit. Arthur se déplaça pour jeter un coup d'œil. Une sorte d'oiseau gigantesque — dix ou quinze pieds d'envergure, pas moins —, s'était accroché au flanc de l'aérostat et tapait du bec contre un panneau de maintenance. Conan Doyle avait du mal à croire qu'il puisse s'agir d'un condor mal formé.

« Tiens, un *quetzalcoatlus*, annonça Holmes, je les croyais disparus depuis soixante-cinq millions d'années.

— Un quoi ? »

L'oiseau aux grandes ailes membraneuses se détacha de l'endroit où il s'était accroché, visiblement déçu de n'avoir rien trouvé à picorer. Il essaya vainement de s'éloigner de l'aérostat, mais fut rattrapé par celui-ci et aspiré à travers l'hélice carénée

de bâbord, où son passage fit de grands dégâts, comme en témoignèrent l'explosion du moteur, les flammes que ce dernier se mit à cracher et la trajectoire de l'hélice qui, *enfin libre !* traversa le ballon de poupe, certes compartimenté, mais de part en part.

« Atterrissage d'urgence ! » hurla Holmes les mains désormais crispées sur des commandes molles.

Et, chose inconcevable cinq minutes plus tôt, c'est Arthur qui se rua sur le bouton tant redouté et appuya dessus de toutes ses forces. Il y eut un grand bruit de boulons explosifs ; les moteurs se séparèrent de l'aérostat pour disparaître dans la végétation en contrebas. Puis quelques instants plus tard, le *Waves of Trafalgar* commença à planer telle une feuille d'automne pour s'enfouir dans les arbres et les lianes de la Vallée des Grands Anciens, à cinq ou six *miles* de l'Arche.

*

« Les pertes sont terribles ! s'exclama Watson. Je n'ai pas réussi à en sauver une seule.

— Une seule quoi ?

— Bouteille, évidemment. Même pas un médiocre vin aigues-français de la région tolosane, c'est dire l'ampleur de la tragédie. »

Le ballon, à moitié accroché aux arbres, à moitié répandu à terre, ressemblait à un sparassis crépu écrasé sous un coup de talon rageur.

Tandis qu'Arthur soignait les plaies des uns et des autres — ecchymoses, fractures, dermatites et une blennorragie qui n'avait aucun rapport avec l'atterrissage d'urgence —, Holmes, à l'aide de sa grande loupe éclairante, inspectait le moteur détruit par le *quetzalcoatlus*. Il revint de son investigation en tenant un objet métallique dans sa main. Son visage avait quelque chose de soucieux. Trois traits de peau plissée semblaient veiller sur son nez crochu et ses yeux enfoncés dans ses orbites, comme à coups de pioche.

« Watson !

— Oui ?

— Approchez ! »

Holmes donna à Watson ce qu'il avait trouvé. Arthur finit le point qu'il faisait à l'arcade sourcilière du Sundance Kid et lui demanda de tenir l'aiguille en l'air le temps qu'il revienne. Il irrigua la plaie refermée d'un petit jet de désinfectant et approcha de ses amis au petit trot.

« ... une articulation reproduite avec un véritable luxe de vérins, de tendeurs... très, très belle maquette... où avez-vous trouvé ça, Holmes ?

— C'est un morceau du volatile qui nous a jetés à terre.

— Un morceau du condor bizarre qui est passé à travers l'hélice ?

— Oui. Et ce n'était pas un condor bizarre, mais bien une reproduction parfaite de *quetzalcoatlus*.

— Impossible ! » s'exclama Watson.

Alors que la discussion allait sans doute s'envenimer, un Indien quechua, posté en sentinelle par le Sundance Kid, siffla. Toute la fine équipe (y compris Longabaugh encombré de son aiguille et du fil tendu qui la reliait à son arcade sourcilière), rejoignit la sentinelle à cent *yards* du lieu du naufrage aérien. Là, l'Indien montrait en tremblant des empreintes de pas qui n'avaient rien de traces de jaguar ou de vigogne. Il n'arrêtait pas de marmonner :

« *Gigantesco antiguo*. »

Holmes se mit à genoux dans le sol boueux et produisit sa loupe pour mieux inspecter la plus nette des traces.

« À votre avis, Watson ?

— *Carnotaurus*, le taureau Carnivore, prions pour que notre présence ne lui fasse pas voir rouge...

— Nous parlons d'un animal disparu depuis quatre-vingt-dix millions d'années », annonça l'assassin royal, encore plus soucieux que précédemment.

« Et c'est grand comment cette gentille bête ? demanda Arthur.

— Vingt, vingt-cinq pieds de haut, très vélocité, très agile, armé de dents acérées comme celle du *Tyranosaurus Rex*, précisa Watson. Holmes et moi nourrissons une passion secrète pour les dinosaures, nous possédons la collection complète

d'images animées Matchbox. Évidemment, nous attendons que Shari parte faire les courses pour sortir lesdites images de leur classeur. »

Holmes fit le tour des traces :

« Il est venu jusqu'ici pour nous observer, puis il a fait demi-tour, sans doute pour aller chercher des renforts...

— Des renforts ! » s'exclama Arthur, effrayé.

« Je crois que nous devrions protéger notre campement, annonça Holmes. Il nous faut installer des barricades, placer le canon espagnol dans l'axe d'accès le plus évident, le charger ras la gueule de mitraille, poster des sentinelles, préparer des faisceaux de dynamite. Et une fois que nous aurons sécurisé le périmètre et posté des vigies dans les arbres, nous devrions avoir une discussion sérieuse avec Palvish Thagada. Je doute fort que Moriarty ait, en quelques jours, fabriqué des *quetzalcoatlus* et des *carnotaurus* avec ce qu'il a trouvé dans l'Arche. Comme il ne les a pas amenées avec lui, cela signifie que ces bêtes se trouvaient là bien avant son arrivée et la nôtre. Ce sont sans doute les Grands Anciens, auxquels ce gouffre doit son patronyme. Et je doute fort qu'ils soient là pour faciliter l'installation des curieux, ou leur faire visiter la région et ses principales attractions touristiques. »

*Où, une fois leur campement installé,
S. Holmes et ses compagnons
s'empressent de questionner
Palvish Thagada*

« Vous nous mentez depuis le début, Palvish Thagada !

— Seulement par omission. Avouez qu'après sept mille ans, je ne pouvais pas savoir si les textes anciens disaient vrai ! D'autant plus qu'ils se contredisent sans cesse ; à côté, votre Coran et votre Bible sont d'une clarté cristalline.

— Et que disent ces textes anciens ?

— C'est très complexe et... »

Holmes dégaina son Colt et l'arma.

« Il ne tient qu'à vous de nous simplifier tout ça ; ce qui me permettra de mourir sans avoir eu la chance d'ôter la vie à un Worsh...

— Il est dit que les Anciens, les Worsh-Nagana, ont atterri sur Terre, il y a presque huit mille ans, et ce, tout à fait volontairement, à cause de la loi de non-intervention sur une planète habitée par une espèce intelligente. Une loi qui empêchait leurs poursuivants de les suivre sur Terre.

— Qui les poursuivaient ?

— Leurs geôliers... »

À l'exception de Palvish Thagada, toutes les personnes présentes haussèrent un sourcil ou grimacèrent quelque signe inquisiteur.

« Continuez, ordonna Holmes.

— Pour ce que j'en sais, l'Arche était une prison spatiale mixte et automatisée que les Worsh-Nagana piratèrent. Mes ancêtres étaient tous des assassins, *nagana* signifie *qui-a-du-sang-sur-les-poils*. Tous ! Voilà pourquoi notre passé est tabou ; voilà pourquoi nous sommes si pacifiques. À cause de la honte ! Après cinq cents ans d'attente, les descendants des assassins, libérés des crimes de leurs anciens, décidèrent de se diviser en vingt tribus. Alors, pour que l'Arche et ses secrets ne tombent pas en de mauvaises mains, des mains humaines cela va sans dire, ils modifièrent les robots de surveillance qu'ils avaient neutralisés et créèrent les *Gardiens*, utilisant comme modèles des fossiles qu'ils avaient trouvés dans les environs.

— Des *carnotaurus* et *quetzalcoatlus*... Y en a-t-il d'autres, Palvish ?

— Je ne sais pas. Je vous le jure.

— Sont-ils programmés pour attaquer les intrus ?

— Au début, ils étaient seulement programmés pour les effrayer et se faire passer pour des divinités, mais à cause de l'expédition aigue-française du XVII^e siècle menée par Monsieur d'Hanceny, les Gardiens ont été reprogrammés par des membres du Concilium et leurs priorités ont changé...

— De quoi se nourrissent-ils ?

— Ce sont des machines : pas de tube digestif, pas de déjections. Chaque cellule de leur peau est ce qu'on appelle un capteur solaire, ils fonctionnent grâce à l'énergie solaire qu'ils accumulent. Ils se réparent dans une chaîne de montage qui se trouve dans l'Arche. Enfin... c'est ce qu'affirment les archives. »

Holmes alluma sa pipe, toussa et regarda le Worsh avec un air d'inquisiteur espagnol venant de mettre la main sur une pleine cargaison de sorcières dénudées et vociférantes.

« À part vous et les personnes ici présentes, qui est au courant ?

— Environ deux cent cinquante millions de Worsh... Nous savons tous ça, mais jamais, jamais nous n'en parlons avec un humain.

— Vous nous avez menti, Palvish Thagada, et vos mensonges nous ont tous mis en danger. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Je pense que Moriarty et tous ses hommes sont morts à l'heure qu'il est, car ils n'avaient pas ça. »

Le sage sortit de sa sacoche un petit boîtier noir affublé d'un gros bouton rouge.

« Ça désactive les *Gardiens* dans un rayon de deux *miles*. Enfin c'est ce que les savants du Concilium m'ont affirmé. »

Holmes s'empara du petit boîtier noir et le glissa dans sa poche.

« Mais...,

— Quoi encore ?

— Le boîtier ne fonctionne pas, enfin il fonctionne, mais je n'ai pas pris les bonnes piles au moment du départ. J'ai pris des ZX81 et il faut des ZX83 pour le faire marcher ! Elles font exactement la même taille, mais les 83 sont dix fois plus puissantes, avouez que c'est trompeur. »

Holmes sortit le boîtier de sa poche et le lança à Watson.

« Voyez ce que vous pouvez faire avec ça, Watson !

— Bien sûr. »

*

« C'est un émetteur réglé sur 103,5 mégavinci », annonça Watson en posant le petit boîtier noir recouvert d'une gangue de fils, relié à une des batteries, arrachées avec pertes et fracas à la machine à glaçons du bar du *Waves of Trafalgar*. « Je l'ai réparé et j'en ai augmenté la portée à huit *miles* environ, il suffit d'appuyer là et... »

Watson appuya et aussitôt plusieurs dinosaures se mirent à hurler dans le lointain. Des cris qui ressemblaient vaguement au berrissement de l'éléphante en pleine force de l'âge qui vient de voir son éléphanteau tomber sous les crocs d'une centaine de hyènes ricanantes.

« Watson !

— Je ne comprends pas, ça aurait dû marcher. »

Watson s'empressa d'appuyer à nouveau sur le bouton rouge, mais les hurlements des Gardiens ne diminuèrent pas pour autant et semblèrent même se rapprocher.

« J'ai vérifié trois fois la fréquence avant de brancher la batterie, Holmes !

— Et vous venez de leur donner notre position exacte, ce qui veut dire que Moriarty n'est pas mort, qu'il a changé la fréquence et qu'il est maintenant le maître des dinosaures !

— Mais comment savez-vous cela ?

— Aucune idée, je suppose que ce genre de fulgurances déductives est dû à ma consommation massive de chanvre indien. Et nous perdons du temps ! »

Holmes bondit hors de la tente transformée en quartier général. Il siffla le Sundance Kid.

« Que tout le monde prenne des armes ! Nous allons être attaqués !

— Par Moriarty et ses hommes ?

— Non, par un nombre indéterminé de *carnotaurus* ! »

Holmes se rua de nouveau sur Palvish Thagada qui, au vu du cri qu'il poussa, avait sans doute cru son heure sonnée.

« Ces *Gardiens*, ont-ils un point faible ?

— Sur leur tête se trouvent deux antennes, camouflées en corne, si ses antennes sont détruites les bêtes se mettent en autostabilisation.

— Quoi ?

— Elles s'arrêtent sur-le-champ. »

Holmes jeta un regard mauvais au sage Worsh.

« Palvish Thagada, jusqu'à nouvel ordre, vous êtes mon prisonnier, en cas de tentative d'évasion, je vous abats sans sommation, suis-je assez clair ? »

Le petit Worsh hocha la tête.

« Réfugiez-vous dans les restes de l'aérostat et restez-y ! »

*

Les yeux mobiles, réduits en deux fentes horizontales par le plissement de ses paupières parcheminées, Holmes scrutait le mur de végétation qui lui faisait face, tout en exterminant les moustiques qui, avides de son sang chargé de drogue, ne lui laissaient rarement plus d'une seconde de répit. Arthur, tout autant importuné par les insectes en nuées, se tenait non loin,

debout derrière le tronc massif d'un arbre que les Indiens quechuas venaient d'abattre à la machette pour renforcer leur position. Il s'était convenablement préparé à l'assaut, croisant deux cartouchières de munitions sur sa chemise dont il avait arraché les manches, adossant à l'arbre terrassé deux Winchester 89 chargées à bloc. Par ailleurs, il avait planté deux clous dans le tronc qui lui servait de rempart, clous auxquels il avait accroché un ceinturon alourdi par deux revolvers chargés et des munitions supplémentaires. Il avait posé sur ce même rempart sylvestre deux faisceaux de dynamite pour moitié engluée à l'aide de résine végétale – un mèche longue, un mèche courte. Ce système de bâtons de dynamite liés par six à la corde de chanvre et couverts de résine sur la moitié de la circonférence du faisceau était surnommé « bombe collante ». Les projectiles de ce genre, munis d'une boucle en corde, avaient été utilisés pour la première fois en 1890 par les révolutionnaires mexicains. Ils les avaient beaucoup employés pour faire dérailler les trains militaires sans avoir à faire sauter les voies qu'ils désiraient ne pas avoir à reconstruire une fois la révolution terminée.

Aidé de deux Quechuas, Watson était en charge du canon espagnol dont il avait rempli le fût de débris métalliques pris sur l'aérostat naufragé : des boulons, des entretoises sciées, des coudes de plomberie, des rivets inutiles – vingt livres de ferraille meurtrière.

À dix pas de là, le Sundance Kid menait son peloton d'Indiens, vingt hommes armés de Winchester ou de fusils Carcano, ayant chacun à ses pieds un faisceau de bâtons de dynamite.

« Ça me rappelle Alamo, annonça Holmes en jetant un dernier coup d'œil aux lignes de défense.

— Vous n'étiez pas à Alamo ! lui cria Watson pour détendre l'atmosphère.

— Certes non, mais notre camp retranché a un petit goût d'Alamo.

— Essayons tout de même de ne pas finir comme Davy Crockett et Jim Bowie ! s'exclama Arthur, décidé à mettre son grain de sel dans la conversation.

— Mais de quoi parlez-vous, Conan Doyle ? Bowie et Crockett ont gagné à Alamo !

— Dans votre monde peut-être, dans le mien ils y sont morts. »

Cette remarque jeta un voile d'incompréhension dans le regard du Sundance Kid, totalement ignorant de la provenance réelle du docteur Conan Doyle. Mais ce voile se dissipa immédiatement quand les premières bêtes apparurent.

« Visez la tête, attendez qu'ils soient près pour tirer... » hurla Holmes.

Des *quetzalcoatlus*, en formation serrée de trois volatiles à chaque fois, venaient de plonger sur le camp retranché, où ils se firent massacrer par le feu nourri des Winchester qui déchiquetèrent les ailes, éparpillèrent leurs corps. Après quatre attaques en piqué qui ne firent qu'une victime du côté des humains — un pauvre Indien arraché dans les airs et déchiqueté par deux oiseaux gigantesques —, le silence retomba, tout juste interrompu par le bruit des carabines que l'on rechargeait. Et celui des insectes.

Un véritable nuage de poudre brûlée planait sur le camp retranché. Arthur allait dire quelque chose comme : « ah ces dinosaures, de la broutille ! » quand un arbre fut brisé à quarante *yards* devant. Un arbre d'une taille tout à fait considérable.

La créature reptilienne qui émergea de la jungle devant le camp retranché faisait plus de trente pieds de haut et devait peser dans les deux mille livres. Elle ressemblait à un *tyrannosaurus rex* tel qu'Arthur en avait vu un jour représenté dans un livre. En un peu plus trapu, peut-être. Sa gueule toute-puissante était armée de crocs longs de cinq pouces, coniques, très épais à la base.

« Attendez qu'il soit plus près ! hurla Holmes. Visez la tête ! Watson, n'utilisez pas le canon tout de suite ! »

Arthur épaula sa Winchester, visa une des cornes de la bête immense qui avançait. Il bloqua sa respiration et tira, participant au déluge, y apportant son lot de plomb brûlant. Alors que la bête se couchait sur le flanc, visiblement terrassée, un animal identique sortit de droite, puis une autre sur la

gauche. Avec l'aide de ses assesseurs quechuas, Watson fit ripier le canon espagnol et pulvérisa celui de gauche, alors que celui de droite fonçait déjà sur le Sundance Kid et ses Quechuas, faisant voler en tous sens les hommes comme s'il ne s'agissait que de jetons de casino jetés sur le tapis vert de la jungle.

Un des quechuas essaya de lancer un faisceau de dynamite sur le monstre, mais explosa avec lui.

Mèche courte !

Arthur et Sherlock Holmes épaulèrent ensemble et ouvrirent le feu sur le monstre. Sonnée par leurs coups au but et d'autres, la bête recula de quelques pas. Arthur prit avec précaution un des faisceaux de dynamite qu'il avait à moitié recouverts de résine. Il en alluma la mèche et le jeta de toutes ses forces sur le dinosaure. L'explosif décrivit une superbe parabole, toucha l'animal et resta collé à son flanc moins d'une demi-seconde, puis l'explosion déchira le *carnotaurus* en deux : d'un côté le train arrière, de l'autre la tête, le torse et les minuscules pattes avant.

Les Indiens ayant survécu à l'attaque et leurs compagnons levèrent leurs Winchester et allaient crier victoire quand un *carnotaurus* venu de derrière les lignes de défense sauta sur l'aérostat, déchiquetant les restes du ballon compartimenté et s'y empêtrant.

Trois faisceaux de dynamite volèrent vers lui, trois bombes collantes qui le réduisirent en miettes. Et l'aérostat avec.

Les hommes restèrent en position une vingtaine de minutes, puis comprirent qu'il n'y aurait plus d'attaque pour le moment et qu'il était temps de compter les morts, de soigner les blessés.

Prisonnier des décombres de l'aérostat où Holmes avait trouvé malin de le consigner, Palvish Thagada geignait pour qu'on le délivre des centaines de livres de tissu qui le recouvraient.

*

Doyle se vit confier les blessés. Les Indiens avaient payé un lourd tribut, quatre d'entre eux étaient morts et trois n'étaient

plus en état de marcher ou de se battre. Une grande partie du matériel avait souffert de la fusillade et des explosions. Les stocks de munitions et de dynamite avaient baissé de façon alarmante.

« Nous avons gâché nos munitions, confia Holmes au Sundance Kid.

— Nous avons essayé de survivre, Sir Holmes, attaqués d'abord par les plus grands oiseaux que la Terre ait jamais portés, puis par des bêtes qui feraient passer un dragon de Komodo pour un gentil toutou. Nous avons essayé de survivre et nous y sommes parvenus.

— Certes, mais en utilisant beaucoup trop de munitions. Exactement ce que Moriarty avait en tête. Demain à l'aube, nous nous mettrons en route vers l'Arche, et il nous faudra être prudents. Rien ne nous dit que Moriarty ait lancé toutes ses forces dans la bataille de ce soir.

— Sincèrement, j'espère que vous vous trompez, qu'il s'agissait de notre premier et dernier affrontement avec des *carnotaurus*... Sur ce, il me reste à organiser les tours de garde. »

Arthur réduisit une fracture du péroné, donna de la coca à mâcher au malheureux patient et rejoignit Holmes.

« Vous avez l'air soucieux, cher ami...

— Qu'auriez-vous fait à la place de Moriarty ? Auriez-vous lancé le gros de vos troupes sur nous, ou juste de quoi nous tester ?

— J'aurais lancé le gros de mes troupes tout en gardant une arme, ma meilleure arme, sans doute.

— J'en suis arrivé à la même conclusion. Que nous réserve-t-il, maintenant ?

— Un *tyrannosaurus rex*...

— Je ne crois pas. Le *tyrannosaurus rex* est un animal dont on n'a découvert des restes qu'en Amérique du Nord. Il ne devait pas y en avoir parmi les Gardiens.

— À moins que Palvish Thagada ne se soit trompé.

— Ou que Moriarty ait reprogrammé les chaînes de montage des Gardiens. »

*Où S. Holmes et sa troupe prennent
la route de l'Arche, bien décidés
à en découdre avec J. P. Moriarty*

Ils tombèrent dans l'embuscade deux heures après avoir quitté le campement. Ils marchaient en file indienne, le long d'un précipice haut de vingt ou trente pieds, chaque homme espacé de son suivant de cinq pas, quand le feu nourri d'une mitrailleuse — sans doute une Hotchkiss 8 mm — faucha plusieurs Quechuas et jeta à terre Watson, touché au ventre. Dans le vacarme de la fusillade (les Indiens répliquaient, le Sundance Kid donnait des ordres, Palvish Thagada pleurnichait tout en cherchant un endroit où se cacher), Arthur se jeta sur le professeur Watson et le tira à l'abri derrière un arbre au tronc assez épais pour les protéger des projectiles qui décimaient leur troupe.

Bientôt, la mitrailleuse se tue, laissant derrière son tac-à-tac assourdissant, l'odeur persistante de la fumée et du cambouis brûlant, ainsi que de nombreuses victimes, dont certaines hurlaient de douleur.

« Vous êtes moins nombreux, acculés à un précipice ! Rendez-vous ! Ou je donne l'ordre de rouvrir le feu. »

Le Sundance Kid jeta un coup d'œil au précipice, Holmes fit de même et d'un commun accord ils levèrent leurs armes bien au-dessus de leur tête.

« Jetez vos armes bien devant vous, fit la voix ! Tout le monde ! »

Tous les hommes du Sundance, leur chef et Holmes, obéirent.

« Maintenant, vous allez tous reculer jusqu'au bord du précipice et vous mettre à plat ventre, les mains dans le dos ! Tous ! »

Watson perdait beaucoup de sang, mais par bonheur, la balle n'avait touché aucun organe vital. Arthur versa sur la plaie abdominale un sachet de sulfamides — *quelle invention géniale !* — et la banda aussi vite qu'il le put. Enfin, comme ses autres compagnons, il s'allongea à plat ventre, laissant Watson adossé à l'arbre.

Quelques minutes plus tard, un lutteur de foire portant une mitrailleuse jetée sur l'épaule, un nain armé d'un fusil de chasse, une femme à barbe, et plusieurs hommes de main aux difformités moins criantes apparurent devant Arthur et ses compagnons vaincus. Ils leur ligotèrent les poignets avec des lianes, qu'ils serrèrent au maximum, puis ils les mirent debout, ne laissant à terre que les cadavres ou les hommes trop blessés pour marcher — de pauvres hères qu'ils achevèrent sans joie ni dégoût. Heureusement pour Watson, Arthur se débrouilla pour rester avec lui et l'aider à marcher, lui servant de béquille,

« Moriarty va être content, Holmes fait partie du lot ! annonça le nain au fusil de chasse.

— Sûr, content Moriarty va être », dit le lutteur de foire.

Puis il répéta « content », avant de prendre la direction de l'ouest pour ouvrir la marche.

*

Alors qu'il marchait presque en queue de peloton, ralenti par Watson, qu'il soutenait, Arthur entendit comme un bruit de sifflement derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'aperçut qu'un des deux bandits qui fermait la marche — le nain au fusil de chasse — avait disparu. Il poursuivit cependant sa marche, de peur d'alerter l'autre garde. Il y eut un autre sifflement identique au premier — *un dinosaure ? Une sorte de caméléon gigantesque happant ses*

proies d'un phénoménal coup de langue ? — et l'autre garde disparut, comme avalé par un buisson de fougères.

« Que se passe-t-il ? murmura Watson dont la plaie au ventre saignait encore un peu.

— Chut... je ne sais pas. Continuez à marcher comme si de rien n'était. »

L'homme de main qui se trouvait à quelques mètres devant eux se retourna, les aperçut, leur fit signe de progresser plus vite et se remit en marche, sans attendre de voir le nain ou son compagnon d'infortune s'extirper de la végétation.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans une jungle aux arbres plus grands et plus espacés, devant eux se mirent à bondir des dizaines de petits lézards.

« Des *lagosuchus*, des crocodiles-lapins, murmura Watson. Inoffensifs.

— Quel intérêt pour les Worsh de fabriquer de telles bêtes ?

— Pour surveiller la vallée, guider les *carnotaurus* vers leurs proies. Mais ce n'est qu'une hypothèse... »

Et soudain, alors qu'Arthur regrettait d'avoir été délesté de sa plus belle pipe et de son tabac, l'homme de main qui se trouvait devant lui disparut dans un buisson. Et un craquement de vertèbres cervicales.

« Il y a quelque chose dans ces buissons, murmura Watson. Une bête...

— Plutôt sélectif ce quelque chose. Il a tué trois hommes de Moriarty et nous a épargnés, alors que vous ruisselez de sang.

— Vous oubliez que tous ces dinosaures ne sont que des machines... Comment pourraient-ils être attirés par l'odeur du sang ? À moins d'être dotés d'un odorat artificiel, ce qui serait...

« Je ne pensais pas être un jour traité de machine », leur chuchota une voix derrière eux.

Watson et Conan Doyle s'arrêtèrent pour scruter les buissons et, à force de concentration, Arthur devina un homme camouflé, quasiment peint en vert se fondant dans la végétation.

Jack London !

London sortit des buissons et serra la main de Conan Doyle — un geste affectueux.

« Je vous avais bien dit que je vous retrouverai à l'Arche... Restez ici une minute, puis suivez le groupe à cent pas de distance environ. Ils utilisent des machettes ; vous n'aurez aucun mal à suivre leur piste. Pour ma part, il me faut rejoindre Passiflor qui se trouve un peu plus loin. Nous devons absolument éliminer les derniers gardes avant d'arriver à l'Arche.

— Vous l'avez vue de près ?

— Oui.

— Et alors, London ?

— Inimaginable, mes amis ! Inimaginable, j'ai l'impression que je peux mourir maintenant que j'ai vu cette chose qui a traversé les gouffres de l'espace interstellaire.

— Essayez de délivrer Holmes avant de nous quitter pour un monde que l'on dit meilleur.

— Sachez qu'il n'existe pas de meilleur monde que celui-ci. »

Une fois sa sentence prononcée. London confia un revolver à Conan Doyle et disparut dans les fougères comme un jaguar, se faufilant en silence dans la sylve qui semblait l'avoir adopté.

Dix minutes plus tard retentirent quelques coups de feu. Arthur adossa Watson à un arbre et s'élança en avant, revolver au poing. Il trouva ses compagnons cinquante yards plus loin, occupés à se libérer de leurs liens. London et l'Indienne avaient visiblement frappé de conserve, éliminant tous leurs ennemis, à l'exception de la femme à barbe qu'ils s'étaient contentés de désarmer.

« Va voir Moriarty ! hurla Holmes à cette dernière. Dis-lui que j'arrive pour prendre ma revanche, dis-lui que Sherlock Holmes arrive.

— Il te tuera. Il est immortel, cracha la femme à barbe.

— Même les requins ont des prédateurs naturels, les marsouins les tuent ! Ils leur tendent des pièges et les tuent. Maintenant va ! »

La femme barbue ne se fit pas prier davantage et s'élança.

*

« D'après mes observations, il ne lui reste que très peu d'hommes, Holmes. Quatre ou cinq au plus, annonça Jack London. Pourquoi le prévenir de notre arrivée ?

— C'est un jeu, London, une partie qui a des règles. Je veux que Moriarty sache que j'arrive, que je ne suis pas encore mort. Je joue cartes sur table.

— Je vois. Voilà un atout et un joker... » dit London en tendant un sac de toile à Holmes et un Smith & Wesson New Model N3.

Holmes glissa le revolver à sa ceinture et prit le sac. Ce dernier semblait contenir un objet de la taille d'une boule de bowling, assez lourd.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau de ma part, pour Moriarty. Attendez le meilleur moment pour l'utiliser... Ce genre de joker ne peut pas être utilisé deux fois.

— D'accord. »

Holmes glissa la main dans le sac de toile et la retira après avoir souri — un sourire très énigmatique.

*Où l'on approche du but,
du campement de J. P. Moriarty
et de l'Arche, bien entendu*

Winchester épaulée, progressant comme des soldats en mission de repérage, à plus de dix pas les uns des autres, le Sundance Kid, Passiflor et Jack London suivaient de près Holmes qui ouvrait la marche, revolver au poing. De temps à autre, l'assassin royal s'arrêtait pour cracher un peu de sang, s'essuyer les lèvres, boire un peu d'eau. Watson avançait en retrait, soutenu par deux Indiens quechuas qui facilitaient chacun de ses pas. Arthur Conan Doyle, armé, et Palvish Thagada, visiblement terrifié, suivaient. Les autres Indiens étaient retournés à l'aérostat pour accompagner et garder les nombreux blessés.

Devant la petite troupe qui marchait sur la défensive depuis une bonne heure, l'Arche s'affirmait de plus en plus, comme s'extrayant des frondaisons. Progressivement, elle se dressait et s'imposait dans toute sa démesure : haute de deux ou trois mille pieds, longue du double, avec, accrochés à sa partie torique, les restes – minuscules en comparaison –, de l'aérostat de Moriarty.

Arthur s'arrêta pour reprendre son souffle, contempler l'engin plus grand que la plus haute des pyramides d'Égypte, plus long que le Golden Gate. Avec ses jumelles, il observa la partie horizontale de l'Arche, cylindrique, puis sa partie torique. Le tout avait été étonnamment préservé des ravages du temps. Tout juste devinait-on quelques sections effondrées, déformées,

parfois broyées. Il était inutile d'être un scientifique de la trempe de Watson, ou de ceux qu'avait kidnappés James Moriarty, pour comprendre que cet engin avait été fabriqué dans un métal inoxydable, très clair, et qui, de manière assez surprenante, ne semblait pas accrocher la lumière du soleil ou la réverbérer.

Arthur contempla ce grand œuvre encore une minute ou deux. Puis il se remit en marche afin de rattraper les Indiens qui accompagnaient Watson. Alors qu'il s'attendait d'un moment à l'autre à ce que la jungle s'ouvrît définitivement pour laisser apparaître l'Arche dans sa monstrueuse totalité, l'écrivain entendit quelqu'un hurler. C'était plus un cri de surprise qu'un cri de terreur. Au pas de course, il se fraya un chemin au cœur de grandes fougères en direction du hurlement qu'il avait attribué à un des Indiens qui escortaient Watson. Jaillissant de la verdure moite, comme délivré de la densité oppressante de la jungle, il s'approcha du petit attroupement : Watson et les deux Indiens qui l'accompagnaient. Les trois hommes silencieux semblaient fascinés par le mur de végétation qui leur faisait face, au point de se tenir immobiles et totalement silencieux.

Saisi par le spectacle qui venait de paralyser ses compagnons, Arthur épaula sa Winchester une seconde tout au plus, le temps de comprendre qu'il contemplait un totem étranglé par les lianes, les épiphytes en fleur, et non des animaux gigantesques et menaçants. La sculpture, haute de plus de cinquante pieds, représentait un *quetzalcoatlus* aux ailes déployées, posé sur la nuque d'un *carnotaurus* menaçant. Le bois sombre et imputrescible du totem, d'une couleur noire noyée dans le verdoisement de la végétation, conférait à l'objet un franc parfum de menace.

« A première vue, je dirais que cette sculpture est antérieure à l'arrivée des conquistadores, annonça Watson, je pense qu'elle a cinq ou six cents ans. Impressionnant, n'est-ce pas ? »

Arthur acquiesça et jeta un dernier coup d'œil au totem, dont la présence prouvait que les Indiens de la région avaient rendu une sorte de culte au Grands Anciens, du temps où ces derniers n'avaient qu'un but dissuasif.

Arthur profita de cette halte pour jeter un coup d'œil à la plaie de Watson.

« Vous devriez vous reposer un peu...

— Et rater l'affrontement Moriarty-Holmes. Vous n'êtes pas sérieux ! J'attends ça depuis plus de vingt ans et je doute que Holmes daigne m'attendre pour mettre à mort son ennemi de toujours. »

Arthur s'obligea à ne pas faire de commentaire et se contenta de changer le pansement de Watson.

Enfin, après un dernier coup d'œil jeté au totem, tout ce petit monde se remit en route pour rejoindre le reste de la troupe qui avait pris de l'avance.

Arrivé au sommet d'une légère butte, Arthur remarqua une sorte de voie à travers la jungle, une sente évidente, taillée à la machette, percée à coups d'arbres abattus, dont les troncs vaincus pourrissaient depuis quelques jours, tout au plus. Une route qui semblait galoper vers l'Arche, la montrer du doigt.

Le regard plus mobile que jamais, Arthur s'engagea sur cette voie pratique, suivi de près par Watson et ses « gardes du corps ». Alors que le groupe continuait sa progression vers l'engin worsh qui semblait dominer le monde comme une falaise de métal posée sur la totalité de l'horizon, Conan Doyle remarqua d'autres totems postés aux abords du chemin. Des sculptures plus ou moins grandes, plus ou moins dévorées par la végétation et ses parasites, qui tournaient le dos à l'Arche et la gardaient comme une armée.

Bientôt le petit groupe de retardataires rejoignit Holmes et ses compagnons. Tous étaient abrités derrière une butte ou couchés sur son contrefort, observant un spectacle pour le moment invisible aux yeux d'Arthur. Ce dernier passa sa Winchester en bandoulière et gravit le tertre jusqu'à se glisser entre Holmes et London.

« Faites attention, lui murmura l'assassin royal, soyez discret. »

Au terme d'une reptation rendue pénible par les débris végétaux acérés ou gluants, Conan Doyle se hissa au sommet de la butte et contempla enfin ce pour quoi ils étaient tous venus :

l'Arche, dans sa totalité, incroyable par sa taille et la complexité de ses détails.

L'engin reposait enfoncé en partie dans une sorte de marécage, à moitié recouvert de végétation grimpante – des papilionacées, des orchidées en fleur. Il ressemblait à une sorte de gyroscope couché dans une flaque de boue et était entouré par une armée silencieuse postée là pour l'éternité : une foule de dinosaures-totems, ainsi que plusieurs temples de pierres noires, volcaniques, et des statues de *carnotaurus* recouvertes de feuilles d'or écaillées par les ans.

Arthur en eut le souffle coupé. Ce spectacle valait bien celui de la Vallée des Rois ! Les totems culminaient parfois à plus de cent pieds. Et les temples – de puissantes pyramides à degrés, plus trapues que celles d'Égypte – étaient sombres comme la nuit, mais enluminés par des bas-reliefs en pierre verte et laiteuse, probablement du jade.

Envoûté par cette sorte de nécropole noire hérissée de mâts totémiques, ce n'est qu'au bout d'une minute ou deux qu'Arthur remarqua le campement de Moriarty, d'une modestie incongrue au cœur d'un site aussi grandiose.

Installé au pied de l'Arche, le quartier général ennemi semblait désert. Seules quelques bêtes étaient attachées à des piquets et des volailles piaillaient en liberté. Il y avait là une demi-douzaine de tentes *a priori* vides, certaines éclairées de l'intérieur par des lampes à vapeurs de sodium. Deux cages en bois, suspendues à un arbre, oscillaient un peu à l'écart. S'y trouvaient des ombres recroquevillées et geignantes – des prisonniers. En utilisant ses jumelles, Arthur comprit que plusieurs des temples avaient été utilisés comme dortoirs ou entrepôts. Des latrines ainsi que des cabines de douche surmontées de réservoirs en peau avaient été construites un peu à l'écart, ce qui laissait supposer que ce campement avait été conçu pour une occupation d'au moins plusieurs semaines. À une centaine de *yards* des tentes, se trouvaient de récentes excavations aux dos convexes qui, bien qu'exemptes de toute croix ou pancarte, devaient être des tombes.

Arthur confia momentanément ses jumelles à Holmes qui avait rampé à sa hauteur.

« Vous avez vu quelque chose... Quelqu'un ?

— Personne à l'exception des prisonniers dans les cages suspendues,

— Il y a deux voies d'accès principales et un piège en travers de chacune. Des fosses. »

Holmes tendit le doigt et montra deux endroits à Arthur qui ne nota rien de particulier,

« Comment le savez-vous ?

— Accumulation de feuilles et d'humus alors que le terrain ne forme aucune dépression... »

Arthur récupéra les jumelles et repéra les pièges.

« Moriarty est à moi et à moi seul », précisa l'assassin royal couché dans la boue, plissant des yeux pour avoir une meilleure vue de la situation. « Nous allons y aller tous ensemble, armes épaulées, chacun de front à cinq pas de son plus proche voisin. Je veux un silence absolu et que tout le périmètre du campement soit couvert quand l'ennemi se manifestera. »

Après avoir progressé en évitant les fosses, la petite troupe s'arrêta au centre du campement désert sans pour autant se regrouper ; chacun resta à une distance raisonnable de l'autre. Les Winchester allaient et venaient, leurs trajectoires muettes se croisaient sans cesse. Mais l'ennemi semblait bien décidé à rester caché.

Ils nous attendent dans l'Arche, un terrain qu'ils connaissent mieux que nous, où ils auront forcément l'avantage.

Et, alors que l'esprit d'Arthur divaguait, imaginait nombre de pièges et d'embuscades raffinées, une sorte de grande porte ovale s'ouvrit en coulissant et en grinçant dans le flanc de l'Arche, à sa base. Une ouverture d'une taille suffisante pour laisser passer un des *carnotaurus* qui avaient attaqué la veille. Un homme apparut dans cet encadrement d'où descendait peu à peu une passerelle en plan incliné. Le nouveau venu était habillé avec un mauvais goût tout aussi effrayant qu'intrigant : il portait une combinaison argentée couverte de tresses de fils de différentes couleurs, reliant entre eux plusieurs petits boîtiers noirs. Ceux-ci saupoudraient la silhouette au niveau des articulations, sur le dos des mains, mais aussi sur les joues.

Presque immédiatement, un géant qui jonglait avec des hachettes et un cracheur de feu portant de grands cylindres métalliques accrochés dans le dos apparurent aux côtés de l'homme d'argent.

Nullement gêné aux entournures par son accoutrement, bien encadré par ses gardes du corps, l'homme en combinaison progressa sur la passerelle en plan incliné, sorte de pont-levis métallique, jusqu'à s'avancer au-devant de la petite troupe. À une centaine de pas sur la droite des arbres bougèrent, craquèrent, détournant l'attention de Holmes et de ses acolytes. Le plumeau d'un grand palmier se brisa net et disparut avec fracas dans le tapis des épiphytes et des fougères. Sans succès, Arthur utilisa ses jumelles pour essayer de voir qui avait ainsi décapité l'arbre. Il avait cependant sa petite idée : un *carnotaurus* gardé pour le coup de grâce.

« Moriarty ! s'écria Holmes en mettant en joue l'homme d'argent.

— Holmes ! Vous voilà enfin ! Nous attendions ce moment depuis trente ans ! »

Toutes les Winchester furent braquées sur James Prétorius Moriarty qui leva les bras au ciel et annonça en riant ;

« Vous vous trompez de cible ! Laissez-moi vous présenter un ami qui m'est très cher : le *Prétorius Moriartus Rex*. Un *carnotaurus* dont j'ai légèrement augmenté les mensurations... »

Sur la droite, à trente ou quarante pas, plusieurs hévéas se brisèrent, firent révérence, laissant apparaître le plus grand prédateur que la Terre ait jamais porté à l'exception du *tyrannosaurus rex*. La créature culminait à plus de quarante pieds. Sous ses deux grandes cornes courbes et vrillées qui lui donnaient un aspect diabolique, elle ouvrit une gueule large comme un wagon pour pousser un hurlement de train militaire qui déraille et s'entre-brise. Cette bête de cauchemar, armée de mâchoires capables de couper net les câbles sustentateurs de n'importe quel pont américain, venait de rendre Moriarty, son lanceur de hachettes et son cracheur de feu totalement insignifiants.

Toutes les Winchester donnèrent en même temps, plongeant le campement dans un nuage de fumée irritante. Touchée à plusieurs reprises, la bête se dressa de toute sa hauteur, grogna un second tonnerre de colère et s'élança vers la petite troupe qui ouvrait le feu sur elle. Elle courait aussi vite qu'un fauve, le corps déséquilibré vers l'avant, faisant trembler la terre à chacun de ses pas. Arrivée au beau milieu du campement, elle balaya un Indien d'un coup de queue, et propulsa sa tête en avant, les mâchoires grandes ouvertes, qu'elle referma sur le Sundance Kid dont le corps craqua comme un morceau de bois mort rempli de sang sous pression.

Le *Moriartus Rex* se dressa, régurgita sa proie broyée et balaya quelques tentes d'un coup de queue vive comme une flèche. L'Indien qui le soutenait aida Watson à grimper dans un des temples afin de s'y mettre à l'abri. Le dinosaure surdimensionné fit un tour sur lui-même, soulignant la volte d'une attaque caudale qui jeta à terre un des totems dont le bois noir se brisa en frappant le sol.

Bien dressée sur ses membres postérieurs, la bête observa les hommes et la femme qui lui tiraient dessus, puis, visiblement peu concerné par les projectiles qui déchiquetaient sa peau artificielle, il choisit une nouvelle victime vers laquelle il plongea. Arthur, l'heureux élu, se débarrassa de sa Winchester — « Courage, Fuyons ! » — pour s'élancer dans des fourrés épais qui se révélèrent urticants. Perdu dans une course qui ne tarderait pas à lui faire exploser la rate, il traversa un buisson épineux, toujours poursuivi par le monstre qui ne semblait s'intéresser qu'à lui.

La bête garde Holmes pour la fin. Touchante manifestation de respect envers son maudit créateur : cette charogne de Moriarty.

Courant le plus vite possible, Arthur zigzaguait de droite à gauche pour échapper aux mâchoires qui, à son goût, claquaient beaucoup trop près de la partie postérieure de son humble personne. Il baissa la tête pour éviter une branche trop basse et alluma un des faisceaux de dynamite qu'il avait pris avec lui — *mèche courte !* — avant de le jeter par-dessus son épaule, espérant éliminer le *Moriartus Rex*. L'explosion qui l'envoya

rouler dans un magnifique bosquet d'iris sauvages ne freina même pas le dinosaure mécanique sur lequel ses compagnons s'acharnaient à tirer, sans effet notable, pour le moment.

Sainte Vierge ! Pardonnez-moi mes croyances idiotes en matière de fantômes et de fées et délivrez-moi du mal...

Arthur se releva juste avant qu'une des pattes postérieures du monstre, ornée de griffes d'un fort bon gabarit, ne l'écrasât dans la boue et les fougères. Profitant de sa position et du déséquilibre momentané du monstre, il s'élança sous le *Moriartus Rex*, se glissant entre ses pattes, contournant le lent balancier de la queue. Mais déjà le dinosaure faisait un demi-tour dévastateur, fauchant les arbres de sa caudale. Poursuivi par des hévéas et des ficus brisés, des débris végétaux titanesques, tombant comme des dominos poussés à la queue leu leu par un enfant joueur, Arthur tourna à angle droit pour revenir vers l'Arche et tenter de semer le monstre. Essoufflé, perdu pour perdu, il fit un roulé-boulé sous une sorte de fourche dessinée par deux énormes troncs brisés récemment. Et alors que le dinosaure s'empalait à sa suite sur un moignon de branche brisée et servait de cible au feu nourri des Winchester, Conan Doyle se remit à courir vers l'Arche, passant sous une des cages où un des prisonniers, à l'accent américain prononcé, lui cria :

« C'est Moriarty qui dirige la bête. Avec la combinaison, vous comprenez ? »

Était-ce Edison ? Tesla ? Peu importait. Arthur fit un dérapage contrôlé, repartit une nouvelle fois à angle droit, suivi pour changer par la masse grondante et déterminée du *Moriartus Rex*. Il jeta au passage un coup d'œil furtif à Moriarty qui, toujours protégé par ses deux gardes du corps — le lanceur de hachettes et le cracheur de feu —, faisait du surplace, frappant le sol d'une jambe puis de l'autre.

« Holmes ! London ! Tirez sur Moriarty ! Il faut lui tirer dans les jambes pour se débarrasser du dinosaure ! Tirez sur Moriarty ! »

Plusieurs coups de feu claquèrent et le cracheur de feu explosa — littéralement vaporisé dans l'atmosphère en une sorte de champignon de fumée rouge et jaune, coiffé de noir.

Dans le même temps, Moriarty et le lanceur de hachettes volèrent sur plus de dix pas, soufflé par la déflagration incendiaire. Juste derrière Arthur, victime d'un terrible point de côté et en nage, le dinosaure s'écroula sur les tentes. La terre en trembla et Arthur ne parvint pas à garder son équilibre. Il glissa et se tordit la cheville. Le visage déformé par la douleur, les mains enfoncées dans l'humus, il se tourna vers le monstre. Celui-ci exécuta un drôle de bond qui le jeta sur le dos et la terre trembla à nouveau.

Alors qu'à grands gestes des bras et des jambes, Moriarty essayait d'étouffer le feu qui avait pris sur sa combinaison argentée, la bête terrassée se démenait de la même façon, provoquant des ondes de choc d'une violence pénible pour les os et les tympans.

Une fois relevé, la cheville douloureuse — *il faut faire vite !* — Doyle ramassa le dernier faisceau de dynamite qu'il portait à la ceinture. Il en alluma la mèche et le jeta dans la gueule du dinosaure qui gigotait comme un haricot sauteur mexicain prisonnier d'une tasse à café italienne.

« *Fire in the hole !* » cria Arthur en se jetant derrière un tronc d'arbre.

La tête du dinosaure explosa projetant à trente *yards* à la ronde une pluie de débris, de rouages, de vérins, de dents, ainsi que deux cornes oblongues et un bras humain qui, quelques minutes plus tôt, appartenait encore à Harry Alonzo Longabaugh.

S'il y a des banques au Paradis, ce dont il est permis de douter, je pense cher Sundance Kid que vous vous ferez un plaisir de les dévaliser avec votre ami de toujours, Butch Cassidy. Que l'esprit de Robin des bois vous protège. Sinon, il vous reste l'Enfer et le Purgatoire qui, à défaut de banques, grouillent de banquiers !

Arthur quitta sa cachette d'un pas malaisé et ramassa une Winchester 89 en chemin ; une arme qui pouvait très bien être celle qu'il avait laissée tomber pour tenter d'échapper à son poursuivant.

*Où l'heure de l'affrontement final
a enfin sonné !*

Un étrange silence de sang coagulé, de choses mortes, ou finissant de brûler, régnait sur ce qui restait du campement de Moriarty. Un silence de désolation, crépusculaire, à peine percé par les cris des savants emprisonnés dans les cages de bambous ;

« Libérez-nous ! Je vous en supplie ! Libérez-nous ! »

Winchester épaulées, Jack London et Passiflor avançaient vers le lanceur de hachettes à terre. L'homme fit mine de bouger et valdingua immédiatement à plusieurs pas de là, sous l'effet combiné des nombreuses balles de calibre 30-30 qui firent gicler la chair et le sang.

Les deux tireurs rechargèrent leurs carabines et un calme relatif s'installa, pesant, angoissant. Au loin, le cri d'un jaguar retentit sous le concert de quelques perroquets. Et l'on entendait toujours se lamenter les prisonniers.

Les mains crispées sur ses oreilles, visiblement indisposé par le bruit des fusillades, les explosions, les cris d'agonie, Palvish Thagada contemplait l'Arche qui les dominait tous. Il semblait se trouver au centre de la scène, dans l'œil du cyclone. Comme paralysé par l'incompréhension, il n'avait visiblement pas bougé d'un pouce durant toute la fusillade et la course-poursuite avec le *Moriartus Rex*.

Arthur se souvint alors des paroles de Palvish lors de leur première rencontre :

« Nous ne partons pas en croisade contre un ennemi qui a une longueur d'avance sur nous. Moriarty, aussi dangereux soit-il et je ne le sous-estime aucunement, n'est pas l'ennemi, il se contente d'être l'agent du mal qui nous rappelle que l'Arche contient la plus puissante des forces de destruction jamais créée. »

Il était désormais fort probable que le petit ourson ait revu son jugement.

Non loin d'Arthur, de nouveau perdu dans ses pensées, la femme à barbe s'élança hors du buisson où elle s'était réfugiée durant toute la bataille. Elle courut dans la direction du Worsh immobile, sans doute pour s'en servir de bouclier. Mais peine perdue, London et Passiflor la clouèrent au sol de plusieurs balles dans le dos avant de recharger une fois de plus leurs carabines, tout en avançant vers Moriarty, d'un pas méfiant, toujours prêt à écarter du chemin quelque objet inquiétant ou non identifiable.

De son côté, revolver à la main, Holmes surplombait son ennemi de toujours qui avait été brûlé aux jambes, aux bras et un peu à la poitrine. Privé de son joujou-dinosaure, mis en joue et visiblement sans arme, Moriarty quittait sans geste brusque sa combinaison argentée, fumante, désormais inutile. Arthur approcha de cet ennemi à l'âge indéfinissable et observa l'inconcevable : les différentes brûlures du tueur d'enfants guérissaient à vue d'œil. Elles disparaissaient, ne laissant que des marques timides, où la peau n'était qu'un peu plus claire – *une pigmentation particulière due à la présence de cellules plus jeunes, momentanément non mélaniques.*

« James Prétorius Moriarty, annonça Holmes, vous avez été reconnu coupable des crimes d'assassinats multiples, d'enlèvement et d'extorsion de fonds avec violence. Sa Majesté la Reine Epiphany I^{re}, gardienne de la justice britannique... » Moriarty cracha en entendant ce nom et ce titre. « ...vous a condamné à mort par contumace et m'a ordonné d'exécuter la sentence aussi tôt que possible. Je vais être beau joueur : vous avez gagné notre première manche aux échecs, Arthur Conan Doyle ici présent a gagné contre votre dinosaure dirigé à distance, alors je vous propose la belle.

— La belle ? » demanda Moriarty, atone, sans doute encore choqué par les nombreuses brûlures qui avaient dû le faire atrocement souffrir.

Sourire aux lèvres, Holmes plongea sa main dans le sac de toile qu'il portait sur le côté et que lui avait confié London. Sans faire durer le suspense plus que nécessaire, l'assassin royal en tira une épaisse chevelure gris et blanc, naissant de la tête tranchée d'Elizabeth « Shiva » Worrington. Un trophée repoussant, aux allures de Méduse.

« La belle, James... Un duel au revolver sous le regard du diable. »

Holmes dressa la tête de Worrington au-dessus de son ennemi toujours à terre. Moriarty regarda la tête tranchée et ne put s'empêcher de rire aux éclats, tout en se relevant, en reprenant des couleurs :

« Vous avez tué cette putain ! Et alors... vous croyez qu'elle était quelque chose pour moi ? C'était une vieille pute dans un corps que j'avais rendu parfait. Je lui ai donné tous mes secrets pour rien, rien : quelques nuits de plaisir où je la couvrais comme on honore une chienne, lui battant le cul comme on attendrit le poulpe. Elle n'avait rien compris à ce qu'est le pouvoir, ce qu'elle appelait *l'Instinct de l'équarrisseur* ! Elle était l'élève, indisciplinée. Je reste le maître.

« Un duel au revolver sous le regard de cette diablesse de pacotille ? J'accepte ! Et plutôt deux fois qu'une. Vous n'avez aucune chance, Holmes. Le poison que vous vous êtes injecté vous a tant diminué que je vais vous massacrer avant que vous ayez pu dégainer ! Et pour augmenter encore plus votre handicap, sachez que je suis immortel. Immortel quand d'autres sont à l'article de la mort...

— Chacun de nous deux l'est à sa façon... Immortel et à l'article de la mort. »

Arthur, qui ne se trouvait qu'à quelques pas des deux hommes, remarqua que la tête tranchée était étonnamment bien conservée. Pourtant, il s'agissait d'un morceau de cadavre trimballé dans un sac de toile depuis deux jours, par une humidité ambiante et une chaleur qui, au plus fort de la journée, étaient dignes d'un sauna.

Holmes laissa tomber le trophée dans la poussière. Il le releva du bout du pied et le tourna vers Moriarty.

« Arthur ! Déchargez votre revolver et lancez-le à Moriarty ! Surtout ne l'approchez pas de trop près. »

Conan Doyle s'exécuta : il mit les balles dans sa poche et jeta son ceinturon et son Colt à Moriarty.

Colt à la main, ceinturon placé de façon à avoir l'étui du revolver à hauteur de ventre, Moriarty recula de quelques pas, jusqu'à ce que la tête d'Elizabeth Worrington, dont les paupières closes le fixaient, se trouvât à mi-chemin de lui et de Holmes. Au centre du duel à venir.

Arthur mit les six balles de son Colt dans un mouchoir qu'il noua serré. Il fit quelques pas en arrière pour rejoindre London et Passiflor qui, toujours armés de leurs Winchester, avaient cessé de surveiller les alentours pour s'intéresser à la scène. Au loin, les prisonniers continuaient à hurler pour qu'on les libère.

Le mouchoir vola en direction de Moriarty qui l'attrapa, le dénoua et commença à charger le revolver. Une fois l'arme chargée, il la remisa dans son étui et dit :

« Je suis invincible, pauvres fous ! Invincible ! Quant à vous, Holmes, je mangerai votre cœur et je ferai votre femme mienne, votre chère Shari ! Je la ferai mienne des nuits durant, l'avilissant comme jamais femme n'a été avilie, et puis je lui ouvrirai la panse pour me délecter du fruit de ma vengeance.

— S'il me tue, annonça Holmes en rengainant son Smith & Wesson, vous le laisserez partir, promettez-le-moi ! Telles sont les règles de cette partie qui ne se joue qu'entre lui et moi. »

Doyle, Passiflor et London promirent, ainsi que Watson qui venait d'arriver sur les lieux du duel, soutenu par l'Indien quechua qui avait survécu à l'assaut du dinosaure et ne semblait guère comprendre les raisons et les enjeux de la scène qui se jouait sous ses yeux. Tout autant, d'ailleurs, que Palvish Thagada, qui, les yeux exorbités, regardait le face-à-face Holmes-Moriarty en tremblant.

*

Sous le soleil déclinant, dans un silence abandonné aux insectes, les duellistes se regardaient, chacun attendant un mouvement de l'autre pour dégainer le premier. Chacun semblant confiant, certain de sa victoire.

Et c'est ici, en Péruvie, que j'assiste à la mort de Sherlock Holmes, pensa Arthur en observant l'expression triomphale qui déformait les traits de James Prétorius Moriarty, dont la main droite approchait lentement mais sûrement de la crosse du Colt. Et alors que Moriarty allait en toute probabilité dégainer dans la seconde suivante, les yeux émeraude de Shiva s'ouvrirent en grand, figeant le temps, fixant l'homme qui avait été son compagnon quatre ans durant. Arthur, qui semblait avoir vu la chose en premier, ne put s'empêcher de lâcher un soupir de surprise.

Sans doute malgré lui, Moriarty baissa les yeux et les focalisa sur la tête tranchée qui, au beau milieu de la poussière, le fixait :

« Salut, James », lui annonça Shiva, dont les cordes vocales malmenées donnaient à ses mots un timbre de sorcière à l'agonie. « À bientôt ! En Enfer ! »

La main molle, le visage déformé par la surprise, fixant droit dans les yeux la morte qui venait de lui donner rendez-vous, Moriarty ne vit pas arriver la balle qui lui jeta la tête en arrière.

Alors Holmes, qui avait dégainé et tiré à une vitesse stupéfiante au vu de son état de santé, se mit en marche vers sa cible, le bras tendu, ponctuant chacun de ses pas d'un coup de feu d'une précision redoutable. Une fois arrivé à hauteur de la tête tranchée de Shiva, il cassa le canon de son Smith & Wesson vers l'avant pour faire gicler les douilles brûlantes dans la poussière, puis il rechargea son revolver rapidement, avant de le refermer d'un geste sûr. Et le déluge de feu recommença, jetant Moriarty à terre, lui arrachant son arme et la moitié de la main droite.

Une fois arrivé sur son ennemi gisant sur le dos, légèrement de côté, criblé de balles, Holmes lui bloqua la gorge de sa botte :

« Je n'oublie jamais un conseil, James : l'hypophyse se trouve à la médiane du visage, sous le thalamus. Votre

immortalité vient d'expirer. Tel est le message d'Elizabeth "Shiva" Worrington ! Quand on traite une femme de putain, il faut être prêt à en payer le prix ! »

Holmes vida les deux cartouches qui restaient dans son barillet. Deux balles qui frappèrent Moriarty en pleine tête, lui arrachant la pommette droite et le nez en sa totalité. L'assassin royal rechargea son revolver une dernière fois et, pour faire bonne mesure, tira six balles supplémentaires dans le visage de son ennemi, n'en laissant qu'une vague bouillie rosâtre, constellée d'esquilles, que sa botte enfonça ensuite dans le sol, encore et encore, écrasant l'infâme, l'impardonnable, comme on se débarrasse de la progéniture grouillante ou balbutiante d'un nuisible.

« Vous aviez parlé d'un duel au revolver ! s'indigna Arthur. J'ai plutôt assisté à une exécution, la plus étrange des exécutions !

— Je me fais vieux, annonça Holmes en toussant. Et les vieilles personnes, si elles veulent durer en ce monde, se doivent toujours d'avoir au moins un tour dans leur sac... On peut me menacer, on peut essayer de me tuer, on peut m'empoisonner, me sortir les boyaux à la petite cuiller rouillée, mais personne ne menace impunément ma femme d'un sort pire que la mort. *Nemo me impune lacessit...* Messieurs London, Conan Doyle, s'il vous plaît, faites ça pour moi : incendiez cette charogne avant qu'elle ne se régénère. »

Essoufflé, Holmes porta sa flasque de whisky aux lèvres et but une grande rasade.

« Vous allez bien ? lui demanda Arthur.

— Je suis déçu, monsieur Conan Doyle, je n'ai rien éprouvé en le tuant, aucun plaisir, juste une sorte d'apaisement. De soulagement. Je n'ai pas senti cette récompense, cette bouffée de plaisir dont nous a tant parlé Shiva et qui était jusqu'à présent le sel de la justice holmésienne. »

Holmes ramassa la tête tranchée, lui ferma doucement les paupières, la dépoussiéra avec une certaine tendresse et la rangea dans le sac de toile qu'il remit en bandoulière.

« Et si nous allions, ma chère, délivrer les otages de Moriarty et regarder de plus près cette Arche que nous sommes

venus détruire... Palvish Thagada, suivez-moi ! Vous n'êtes pas venu ici pour vous boucher les oreilles en pleurant ! Enfin... On pourrait croire que c'est la première fois que vous êtes attaqué par des dinosaures, agressé par une femme à barbe et que vous assistez à un duel ! »

Le petit ourson se raidit. Et droit comme un peuplier de Toscane, il toisa Holmes :

« N'avez-vous rien remarqué depuis deux jours, vous, le roi de l'observation ? Ah, mais j'oubliais, ma petite personne n'a été la cible d'aucun crime atroce, personne ne m'a éventré avec un cure-dent en or ou étouffé avec un pince-nez en argent, alors pourquoi s'occuper du banni qui a fait don de son existence à une cause incompréhensible ? Alors, monsieur Holmes, vous n'avez vraiment rien remarqué ?

— J'avoue que non.

— J'ai perdu mes lunettes et ma paire de rechange. Elles ont volé en éclats quand le *Waves of Trafalgar* s'est effondré sur moi, alors que vous m'y aviez fait prisonnier. Je n'y vois rien depuis hier, comme si on m'avait mis la tête dans le cul d'une vache, pour paraphraser les expressions grotesques et immondes, que vous utilisez sans cesse, vous, monsieur Conan Doyle et le professeur Watson ! Je suis fatigué de m'écraser en aérostat, fatigué d'être attaqué par des dinosaures, des petits, des grands, fatigué qu'on me tire dessus. Et surtout... surtout : je ne supporte plus qu'on me traite comme un ourson en peluche à longueur de temps. Suis-je assez clair ?

— Très clair, Palvish Thagada... je suis content de voir que vous devenez humain par certains côtés, avec une petite pointe de *féminité en camping* si je peux me permettre. »

Le Worsh se mit à pleurnicher :

« Je déteste la violence, y compris verbale, je ne la comprends pas, *jaso ngana osri kivani kinani so*. Je ne vous comprends pas, vous les humains, toujours si prompts à ôter une vie.

— Nous avons juste oublié que Caïn tua Abel pour moins de trente deniers, c'est tout... L'Humain a la mémoire courte, ce qui n'est pas le cas de votre espèce. »

Sourire aux lèvres, Holmes proposa sa flasque au Worsh qui l'accepta de bon cœur avant de tousser et de cracher, une fois réchauffé par l'alcool.

« Mais, ça a le goût de punaises écrasées !

— Si vous le dites, Palvish Thagada... »

*Où il est temps de visiter cette fameuse
Arche et de décider comment
la détruire*

Voûtés comme des vieillards, Thomas Edison et Sir Joseph John Thomson ouvraient la marche, allumant les lampes qu'ils avaient installées dans les nombreuses salles et les couloirs de l'Arche – des boyaux trop bas de plafond pour un homme de taille moyenne.

D'un ton très scolaire, où pointait parfois la joie de faire partager leurs étonnantes découvertes, ils firent visiter l'immense atelier où étaient construits les dinosaures et où Moriarty avait reprogrammé les machines pour construire son *carnotaurus* géant.

« D'où viennent les matières premières ? demanda Watson.

— L'Arche utilise ses propres ressources, elle picore ici et là les métaux et les matières de synthèse dont elle a besoin. Pour simplifier, elle use d'une certaine autophagie pour créer et réparer les Gardiens.

— Fascinant. »

Edison et Thomson guidèrent la petite troupe – Holmes, Watson, London, Conan Doyle et Palvish Thagada – jusqu'au poste de pilotage, immense. Là tout le monde pouvait se tenir debout. Puis ils poursuivirent leur visite jusqu'au poste de contrôle de la matière radioactive qui servait à alimenter l'appareil.

« Pour ce que nous en avons compris, commença à expliquer Sir Joseph John Thomson, ce vaisseau, quand il

voyageait dans le vide interstellaire, était propulsé par des moteurs à fission nucléaire. Le système est basé sur la notion de réaction en chaîne maîtrisée. Chaque neutron incident utilisé dans le processus de fission produit en moyenne 2,5 neutrons émergents qui provoquent à leur tour 2,5 fissions, et ce jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de plutonium dans le circuit d'alimentation. La chaleur produite est transformée en poussée qui propulse le vaisseau vers sa destination. Les vitesses en jeu sont, à ce jour, inconnues de l'humanité.

— Tout ça est très intéressant, dit Holmes. Mais aujourd'hui, quelle énergie fait fonctionner la chaîne de montage et les différentes parties de l'Arche en état de marche ? Pas cette monstruosité dont vous venez de parler...

— Non... Des capteurs d'énergie solaire ; ils sont placés sur toute la surface extérieure de l'engin. »

Après cette salve d'explications sur les ressources énergétiques de l'Arche, explications complètement obscures pour Conan Doyle, la petite troupe utilisa un puits de non-gravité en parfait état de marche — *quelle drôle de sensation* — pour gagner la partie torique et rotative de l'Arche. Là, tout ce petit monde put jeter un coup d'œil aux cellules minuscules. C'était cette partie du vaisseau qui avait le plus souffert au cours des milliers d'années passées dans les Andes.

« Une prison, murmura Palvish Thagada.

— En fait, d'après mes transcriptions, il s'agissait plutôt d'un transport de prisonniers vers des colonies minières, précisa Edison. Votre présence ici, Sage Palvish Thagada, va nous permettre de faire de grands progrès. Nous n'avons en notre possession qu'un dictionnaire anglais-worsh très rudimentaire et, malheureusement, la langue utilisée dans cette Arche et les archives qu'elle contient sont si archaïques qu'elles nous sont la plupart du temps incompréhensibles.

— Nous ne sommes pas là pour étudier cette Arche, précisa Holmes, mais pour la détruire.

— La détruire, quelle profonde sottise ! s'emporta Thomson. Mais pourquoi ? Vous rendez-vous compte de tout ce qu'elle contient en savoir sur les énergies solaires et radioactives ?

— L’humanité n’est pas assez sage pour ses secrets. Nous vous laisserons le temps nécessaire pour récupérer tout ce qui peut vous permettre de comprendre et de reproduire les capteurs d’énergie solaire. Pour le reste, désormais, il vous est formellement interdit d’y accéder.

— C’est une honte, Sir Holmes ! Vous méprisez l’Humanité avec un aplomb inacceptable, vous n’êtes pas qualifié pour prendre une décision de ce genre.

— C’est pour ça que la Reine Epiphany I^{re} et le Concilium ont pris cette décision à ma place. »

Sir Joseph John Thomson était rouge de colère. Le petit Worsh s’approcha de lui et lui toucha délicatement le bras.

« Je n’aime pas me ranger aux côtés d’un homme comme Sherlock Holmes, aux méthodes si répugnantes... Oui, répugnantes... Mais dans ce cas précis, il a raison, repartir avec la compréhension de la captation d’énergie solaire est déjà un progrès hors du commun. Vous devrez vous en contenter.

— On n’arrête pas le progrès, Sir Holmes, Sage Palvish Thagada.

— Nous ne sommes pas là pour le progrès, Sir Thomson, nous sommes là pour le respect. Le respect d’un peuple, descendants de prisonniers, qui a fait l’effort de s’intégrer parmi les humains et dont la honte garantit le pacifisme. Le progrès est comme la langue d’Ésope... Je suis le premier à profiter du progrès, Watson en est témoin. Mais je suis aussi le premier à redouter la façon dont des gens comme Moriarty arrivent à pervertir la moindre des avancées technologiques ou médicales. Maintenant sortons, et préparons-nous un dîner fort mérité. J’ai faim. Transformer le visage de Moriarty en spécialité transalpine — pâte à pain, tomates, fromage, jambon — m’a redonné de l’appétit. »

*

Au pied de l’Arche, Sherlock Holmes et ses acolytes mangeaient, buvaient. Ils saluaient de la sorte la mémoire des braves qui étaient tombés pour la bonne cause : douze Indiens quechuas, le Sundance Kid. Mais aussi Nikola Tesla, tué dans

l'accident de l'aérostat de Moriarty. Et Marie Sklodowska, Albert Einstein massacrés par les Gardiens avant que le Napoléon du Crime ne soit parvenu à les maîtriser.

« London, s'exclama Holmes en levant son verre, il faut quand même que vous nous racontiez la conversation que vous avez eue avec Shiva et qui, Dieu merci, directement et indirectement, nous a permis de vaincre et de survivre.

— Ce n'était pas une conversation, pas dans le sens où vous l'entendez... Mais la résolution de beaucoup de choses inavouées. Une tendre résolution qui a vu son cœur se déchirer, s'arrêter. Comme elle pouvait encore parler, elle m'a demandé de l'aider à voir Moriarty mourir et disparaître. Le reste s'est imposé de lui-même : sa décapitation, l'aide de Passiflor. Shiva tenait à voir mourir Moriarty, c'était sa dernière volonté ; maintenant, elle peut gagner le néant et ses plaines pour y dériver à jamais.

— Une tendre résolution... Voilà une façon délicate de parler d'amour. Je lève mon verre à ça et à Elizabeth "Shiva" Worrington qui a fort mal vécu mais s'est rattrapée quelque peu en se sacrifiant ! Prions pour que le diable tombe amoureux d'elle ! » annonça Holmes avant de vider son verre de whisky.

*

Le lendemain matin, après une visite approfondie des postes de contrôle de l'Arche, Watson, Conan Doyle, Palvish Thagada et Holmes se rassemblèrent sous la grande tente :

« Il n'y a pas d'autres moyens, annonça Watson après deux bonnes heures de tergiversations. D'après mes calculs, au vu de la masse de plutonium prisonnière de ses soutes, la faire exploser dans cette vallée rayerait l'Amérique du Sud de la carte. Cela projetterait tellement de poussière et de débris dans l'atmosphère que la Terre, isolée d'une bonne partie du rayonnement solaire, serait plongée dans la plus longue de ses ères glaciaires. Une nuit totale, longue de plusieurs centaines d'années.

— Donc si je vous comprends bien, Watson, il faut la faire décoller et la précipiter dans le soleil.

— Oui, du moins faire décoller la partie qui contient tout le combustible radioactif. »

Holmes se laissa aller en arrière sur sa chaise.

« Et comment arriverons-nous à ce miracle ? Ce n'est qu'une épave, grignotée depuis des milliers d'années pour construire et maintenir les Gardiens...

— Justement, c'est là que se trouve la solution... Il reste plusieurs parties compartimentées et totalement saines, notamment le poste de pilotage et le poste de contrôle des énergies. Le plus simple serait de changer de place les répulseurs gravitationnels, de les placer sous la partie propulsive une fois celle-ci séparée du reste de l'Arche, elle décollerait toute seule dès l'allumage des répulseurs. Une fois hors de l'ionosphère, il suffirait de remettre en route une partie des propulseurs pour faire prendre à l'Arche la direction du soleil, un voyage de quatre-vingt-treize millions de *miles* à une vitesse approximative de cinquante mille *miles* à l'heure, soit un périple de soixante-dix-huit jours environ. Seul problème, il faut une ou deux personnes pour assurer les manœuvres, on pourrait essayer de tout commander à distance, mais pour le moment, je ne vois pas comment.

— Je ferai décoller cet engin et je ferai en sorte qu'il finisse sa carrière dans le Soleil, assura Holmes.

— C'était le rôle que le Concilium m'avait donné, annonça Palvish Thagada... Vous êtes en train de me soustraire à cet honneur.

— Vous avez une histoire à raconter, Palvish Thagada, une histoire importante pour que votre peuple vive un peu moins dans la honte. Et je doute sincèrement que vous ayez envie de mourir pour envoyer cette batterie de casseroles dans le soleil. Laissez ça à ceux qui sont déjà morts...

— Envie non, mais... C'était mon rachat.

— Une histoire édifiante à raconter, voilà un but honorable, Palvish Thagada. Personne ne demande à une fourmi de porter un éléphant et il est idiot d'utiliser un éléphant pour écraser une fourmi, Méditez là-dessus... »

Tout le monde accepta le plan de Watson et le sacrifice de Holmes, qui furent fêtés au whisky – les réserves personnelles de Moriarty.

*Où le héros de cette aventure s'éclipse
dans un dernier crachat de sang*

Couché dans un hamac, sirotant un cocktail à base de jus d'ananas et de rhum, Arthur observait l'étrange grouillement qui s'était emparé de l'Arche et de ses abords. Il prenait des notes, contemplant l'œuvre géniale de John Halliwell Watson. En quelques jours, le savant avait créé deux bataillons de *carnotaurus* mécaniciens, trois escadrons de *quetzalcoatlus* déménageurs, et un bon millier de *lagosuchus* modifiés. Cette troupe, comme une colonie de termites géantes, acheminait tout ce qui était prélevé sur l'Arche, tous les petits éléments considérés comme inutiles, qu'ils entassaient un *mile* plus loin, dans une sorte de dépotoir géant.

Les *carnotaurus* coupaient, tranchaient, sciaient, arrachaient les plus gros morceaux qui étaient fixés à des élingues par les *lagosuchus*, puis les élingues étaient saisies par les *quetzalcoatlus* qui s'empressaient d'aller livrer leur butin à la décharge. La ronde ne semblait pas avoir de fin, mais au bout de trois jours, la partie propulsive de l'Arche avait été séparée de l'anneau rotatif qui, lui, avait été entièrement démonté et jeté au dépotoir.

Alors que les *carnotaurus* mécaniciens commençaient à installer les répulseurs gravitationnels sous le vaisseau, après l'avoir soulevé avec des crics à crémaillère dignes d'un chantier naval, Arthur entendit un grand bruit de verre brisé et un cri d'agonie provenant de la tente de Moriarty, la grande tente beige que Holmes s'était appropriée dès le premier soir.

Vidant le reste de son cocktail d'un trait, posant carnet et stylo, il se rua vers ladite tente, rejoint par Watson, en meilleure forme depuis quelques jours.

Nom de Dieu !

Holmes était à terre, couché sur le côté, la bouche ruisselante de sang.

Conan Doyle et Watson le soulevèrent et l'installèrent sur son lit de camp. Ils lui redressèrent le buste en utilisant plusieurs oreillers. Arthur essuya les lèvres de l'assassin royal et lui prit le pouls à la carotide.

« Combien de jours avant le décollage ? articula péniblement Holmes.

— Une bonne semaine pour fixer les répulseurs gravitationnels, remettre en marche les propulseurs, vérifier toute l'étanchéité du module JHW.

— Le module JHW ? »

John Halliwell Watson haussa les épaules. Holmes sourit, toussa et tendit les doigts vers la table de nuit où se trouvait son nécessaire à injection.

« Conan Doyle, s'il vous plaît, j'ai du mal à me trouver des veines valables ces derniers temps. »

Arthur acquiesça. Il était inutile de lutter, et au point où en était Holmes, cette injection de drogue n'aurait au pire que des allures d'euthanasie compréhensible.

« Je veux décoller, Watson, quitter cette terre et finir dans le Soleil, d'une façon ou d'une autre. Faites ça pour moi. Promettez-le-moi !

— Je vous le promets i

— D'une façon ou d'une autre, vous m'avez bien compris ? »

Watson acquiesça. Conan Doyle prépara la seringue et piqua dans le bras droit, à la saignée du coude. Le bras gauche de Holmes avait commencé à se nécroser à cause des injections trop nombreuses, et de l'humidité. Il aurait fallu l'amputer pour empêcher la septicémie, mais Holmes avait peu de chances de survivre à une telle opération. Et dans le meilleur des cas, il n'y aurait gagné que deux jours, au mieux.

L'assassin royal sourit en sentant la drogue irriguer son corps, puis ferma les yeux et s'arrêta de respirer. Sans souffrir.

« Pure ! » s'exclama Doyle en regardant l'étiquette de la fiole, après avoir tâté le poulx de Holmes. « Je viens de lui faire une injection de cocaïne pure ! »

Visiblement à court de forces, Watson s'assit sur une chaise et prit la main cadavérique de son plus vieil ami, qui venait de l'abandonner après des dizaines d'aventures communes, contre des vampires, un loup-garou, le rat géant de Sumatra, un démon valaque...

« Il va me manquer, Arthur.

— Holmes est immortel, Watson, vous et moi le savons. Ce n'est que son enveloppe corporelle qui a arrêté sa course, mais il est là quelque part, à nous regarder. Il se moque de nous, car nous avons la faiblesse de le pleurer. Et entre deux crachats de sang, il a conscience d'avoir été un ennemi farouche, un ami sincère, fidèle. Et un esprit exceptionnel.

— Vous avez tort, monsieur Conan Doyle, il était l'assassin royal et rien de plus. Nous avons vécu tant de choses inimaginables... Il était le meilleur ami que j'ai jamais eu. Le seul, avec vous et Herbert George Wells. Je crois qu'il voulait vraiment finir précipité dans le Soleil... Une fin digne de sa vie.

— Je crois aussi. Nous n'avons qu'à brûler son corps, mettre ses cendres dans une urne...

— Non !

— Une boîte à savon ?

— Non, vous ne me comprenez pas ! Il y a forcément une autre solution, je lui ai promis.

— Par cette chaleur et cette humidité, il me sera impossible de conserver son corps plus de deux jours, même en l'embaumant de façon radicale. »

Watson se dressa et enfonça son index dans la poitrine d'Arthur.

« Nous parlons de Holmes, pas d'une indigente découverte exsangue dans une ruelle. Vous devez réfléchir et trouver quelque chose, ne me dites pas que c'est impossible de maintenir son corps en état le temps que je finisse de mettre au point ce module, je ne veux rien entendre de la sorte. Vous devez vous occuper du corps de Holmes. Fabriquez une machine à glaçons géante ! Distillez deux cents gallons d'alcool

d'ananas pour y plonger son cadavre ! Réinventez la formule du formol... Je ne veux rien savoir ! Mais trouvez une solution ! »

Doyle acquiesça et s'assit sur le lit à côté du cadavre. Il jeta un coup d'œil dans la pièce et, apercevant la pharmacie de Moriarty, il eut une idée.

Pourvu qu'il y en ait, une fiole ou deux devraient suffire.

Puis il pensa au pauvre Palvish Thagada, à qui revenait maintenant de fait le rôle de pilote de l'Arche. Une dernière aventure, destinée à racheter son honneur perdu en s'immolant dans le Soleil.

Épilogue

« Magnifique ! » s'exclama Holmes en sortant de la tente de Moriarty et en regardant le module désormais peinturluré avec sa devise :

« *Nemo me impune lacessit.* »

Ayant aperçu l'assassin royal revenu d'entre les morts, plusieurs Indiens quechuas s'enfuirent en hurlant et Conan Doyle, paralysé par l'émotion, se pinça jusqu'au sang tout en essayant de s'extraire de son hamac.

Quant à Watson, il avait délaissé son tableau de commande à distance pour se ruer vers son vieil ami.

« Holmes ! mais vous étiez...

— ... mort, certes. Très décevant la mort, c'est tout noir, on n'a même pas froid, pas de musique, pas de compagnon avec qui discuter, pas de whisky, pas de tabac, pas de gaudriole. On est juste au centre d'une immense mer d'étoiles, toutes. De temps en temps, on voit passer une comète ou une sorte de baleine gigantesque qui pond des étoiles supplémentaires comme un saumon se débarrasse de ses œufs. Ennuyeux à mourir. Il me tardait de revenir.

— Mais...

— Je pars quand ?

— Dans trois jours...

— Parfait, parfait », dit Holmes avant d'allumer sa pipe et de respirer à pleins poumons l'air saturé d'humidité et de pollen de la jungle.

« Je vais vous dire un secret, Watson. Je préfère, et de loin, la vie à la mort. Maintenant, je comprends l'obsession de Moriarty pour créer sa thanatine ++. »

Comme Sherlock Holmes se dirigeait vers le module, Watson se rua sur Arthur qui avait enfin réussi à s'extraire de son hamac.

« Mais que lui avez-vous fait ?

— Une injection de thanatine ++... Si ça peut maintenir en vie la tête tranchée d'Elizabeth "Shiva" Worrington *ad nauseam*, j'ai supposé qu'il y avait des chances pour que cela maintienne le cadavre de Holmes en bon état, le temps que vous finissiez votre œuvre.

— En bon état ? Ah ça, je vous le concède, c'est un cadavre en sacré bon état : il ne tousse plus, la nécrose de son bras gauche a entièrement disparu et j'ai cru discerner une déformation de son pantalon qui...

— Watson !

— Oui, je sais, mais ça sautait aux yeux ! »

À l'autre bout du campement, Holmes sifflotait et chantait :

« Je vais piloter, je vais piloter... Oh mon bateau-oh-oh ! »

Jamais homme sur terre n'avait chanté aussi faux ; cependant ce n'était aucunement dans le but de le faire taire qu'Arthur rattrapa l'assassin royal en courant :

« Holmes ! Scélérat ! Vous saviez que je le ferai, que me sentant coupable de vous avoir injecté une dose mortelle de cocaïne, je trouverai une ou plusieurs fioles de thanatine ++ dans la tente de Moriarty pour conserver votre corps le plus longtemps possible.

— Non. Pour une fois, je n'avais élaboré aucun plan machiavélique de cet acabit... J'avais juste envie d'en finir avec la vie, mais quelle erreur ! Vous rendez-vous compte, je vais être le premier humain dans l'espace... »

Coupé dans sa tirade par une idée, comme cela lui arrivait souvent, Holmes trottina jusqu'au professeur Watson en hurlant :

« Watson ! Watson ! Il faut que je puisse atterrir sur la Lune avant de disparaître dans le Soleil. J'y planterai un drapeau avec ma devise *Nemo me impune lacessit*. C'est très important pour moi...

— Impossible, Holmes !

— Pourquoi ?

— C'est un caprice. Et je ne suis pas là pour accéder aux caprices d'un homme que j'ai pleuré toute la nuit ! Et essayez de prendre une douche froide, c'est indécent à la fin ! »

Holmes leva la tête et, plissant les paupières, regarda le soleil. Puis il baissa les yeux sur son entrejambe tonitruant :

« *Rigor mortis...* J'en ai bien peur. »

BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE

Ne sont consignés ici que les livres que j'ai réellement consultés/utilisés/détournés pour la rédaction de *L'Instinct de l'équarrisseur*. Ces ouvrages ont été classés par mini catégories afin de rendre le tout plus digeste.

Ne sont pas consignés ici les articles, préfaces et avant-propos d'érudits tels Jacques Baudou, Jean-Pierre Croquet, François Rivière, dont je me suis beaucoup servi, mais dont la liste aurait rempli une bonne dizaine de pages supplémentaires. Ainsi que les livres que je n'ai pas relus, faute de temps, comme *La Solution à 7 %*, de Nicholas Meyer et *Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur*, d'Ellery Queen »

Concernant les nombreux renseignements trouvés sur la toile, je citerai juste « <http://www.thehistorynet.com> » qui m'a été d'un grand secours, notamment sur la vie et la mort de Butch Cassidy et le Sundance Kid.

1. Œuvres d'Arthur Conan Doyle

A. C. Doyle, « Les Aventures de Sherlock Holmes », *L'Intégrale* (trad. diverses), Paris, Néo, 1986-1989, deuxième partie, vol. 14-21.

[S'y trouve ce qu'on appelle le « Canon », soit cinquante-six nouvelles, quatre romans et quelques pièces de théâtre.]

A. C. Doyle, *Les Fées sont parmi nous*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1997 (*The Coming of the Fairies*, trad. fr. par S. Marion).

2. Au sujet d'Arthur Conan Doyle

- M. Booth, *The Doctor, the detective & Arthur Conan Doyle*, Londres, Coronet Books, Hodder and Stoughton, 1997.
- J. D. Carr, *La Vie de Sir Arthur Conan Doyle*, Paris, Robert Laffont, 1958 (*The Life of Sir Arthur Conan Doyle*, trad. fr. par A. Algarron).

3. Ouvrage mettant en scène Arthur Conan Doyle

- D. Calvo, *Délius, une chanson d'été*, Paris, Mnémos, 1997.
- M. Frost, *La Liste des sept*, Paris, Pocket, 1997 (*The List of seven*, trad. fr. par J.-M. Dulac).
- M. Frost, *Les Six Messies*, Paris, Pocket, 1999 (*The Six Messiahs*, trad. fr. par J.-M. Dulac).
- W. Hjortsberg, *Nevermore* (trad. fr. par P. Rouard), Paris, Gallimard, coll. « Série Noire », 1996.
- [Où A. C. Doyle, Harry Houdini et le fantôme d'Edgar Allan Poe mènent une enquête dans Hell's Kitchen à New York.]

4. Au sujet de Sherlock Holmes

- W.S. Baring-Gould, *Moi, Sherlock Holmes*, Amiens, Encrage, 1992 (*Sherlock Holmes of Baker Street : A Life of the World's First Consulting Detective*, trad. fr. par C. Ferjac, revue et complétée par X. Legrand-Ferronnière).
- [Cette édition, comparée à la précédente, chez Buchet-Chastel, est enrichie d'un avertissement du rewriteur et une préface de René Reouven ; deux annexes ont été rétablies (la chronologie holmésienne, et une biographie sélective).]
- M. Hardwick, *Guide complet de Sherlock Holmes*, Encrage. Amiens, 1996 (*The Complète Guide to Sherlock Holmes*, trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser).
- [S'ajoute à l'édition française une petite préface de Jean-Pierre Croquet.]
- L. Ravenel, *Les Aventures géographiques de Sherlock Holmes*, Paris, Larousse, « Sélection du Reader's Digest », 1994.

5. Pastiches mettant en scène Sherlock Holmes

J. Baudou, P. Gayot, *Le Nouveau Musée de l'Holmes*, Paris, Néo, 1989.

[Anthologie composée de : Préface par J. Baudou, P. Gayot ; Reliques Holmésiennes, par L'Honorable Kixcé Kirmu G.O.O.G.G. ; R. Reouven, « Le Drame ténébreux qui se déroula entre les frères Atkinson de Trincomalee » ; B. Williamson, « La Chose qui attendait dehors » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; P. Anderson, G. R. Dickson, « L'Aventure du chien qui n'était pas à sa place » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; J. Symons, « Sherlock Holmes et Hercule Poirot » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; S. E. Lanier, « Un récit paternel » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; L. D. Estleman, « Le Docteur et madame Watson chez eux, comédie en un acte contre-nature » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; A. Lecaye, « Observation 153 bis » ; S. Kaminsky, « Le Dernier Toast » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser) ; V. Starrett, « L'Exemplaire unique » (trad. fr. par J. Brécard) ; J. Powell, « Mort à Noël » (trad. fr. par J.-P. Schweighaeuser).]

J.-C. Bologne, *Le Chanteur d'âme*, Principauté de Monaco, LeRocher, 1997.

M. Hardwick, M. Hardwick, *La Vie privée de Sherlock Holmes*, Paris, Nouvelles Éditions Oswald, 1985 (*The private life of Sherlock Holmes*, trad. fr. de l'anglais par France-Marie Watkins).

A. Lecaye, *Einstein et Sherlock Holmes*, Paris, Rivages/Mystère, 1996.

R. Reouven, *Histoires secrètes de Sherlock Holmes*, Paris, Denoël « Sueurs Froides », 1993.

6. Pastiches mettant en scène Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur

G. A. Landis, « Les Habitudes singulières des guêpes », Le Plessis-Brion, Orion, Le Béal', 1999, in *Invasions 99*, anthologie de Gilles Dumay (*The Singular Habits of Wasps*, trad. fr. par T. Bauduret).

M. Dibdin, *L'Ultime défi de Sherlock Holmes*, Paris, Rivages, coll. « Mystère », 1994 (*The Last Sherlock Holmes Story*, trad. fr. J.-P. Gratias).

[L'édition française comporte une préface de Claude Chabrol.]

7. Livres consacrés à Jack l'Éventreur (sélection drastique) ou le mettant en scène

D. Abrahamsen, *Murder & Madness, the Secret Life of Jack the Ripper*, New York, Donald I. Fine. Inc., 1992.

P. Begg, M. Fido, K. Skinner, *The Jack the Ripper A to Z (Fully Revised and Updated Edition)*, Londres, Headline, 1991-1994.

[Cette édition comporte une préface de Donald Rumbelow et deux cahiers photos.]

R. Desnos, *Jack l'Éventreur*, Paris, Allia, 1997.

M. Fido, *The Crimes, Detection & Death of Jack the Ripper*, Londres, Orion, 1987.

[Pour cet auteur, le coupable est un dénommé Kosminsky... Oubliés les complots royaux, le Prince Albert-Victor, Duc de Clarence et d'Avondale, le peintre Walter Sickert, le chirurgien royal Sir William Gull. Jack l'Éventreur aurait été un coiffeur juif d'origine polonaise, Aaron Kosminsky, ayant émigré à Londres en 1882 à l'âge de dix-huit ans. C'est le seul suspect qui, à l'époque, avait été désigné par Sir Robert Anderson¹⁴, Sir Melville Macnaghten¹⁵ et Donald Swanson¹⁶.]

¹⁴ Sir Robert Anderson (1841-1918). Préfet de police de Londres en charge de l'enquête sur les meurtres de Whitechapel du 6 octobre 1888, jusqu'à la clôture du dossier, en 1892.

¹⁵ Sir Melville Leslie Macnaghten (1853-1921). Auteur des *Macnaghten Memoranda*, dans lesquels il cite trois suspects : Montague John

S. Knight, *Jack the Ripper: the Final Solution*, Londres, Granada, 1977.

[La présente édition est préfacée par Richard Whittington-Egan. Il s'agit du livre qui explosa comme une bombe en 1977, devint un best-seller et fut repris en partie dans le téléfilm *Jack l'Éventreur* réalisé par la BBC avec Michael Caine (deux épisodes d'une heure et demie). Il inspira surtout Paul West pour son roman *Les Filles de Whitechapel et Jack l'Éventreur* (voir plus loin). La thèse de Knight, basée sur le témoignage et des documents fournis par Joseph Sickert¹⁷, est aussi délirante (une histoire de complot franc-maçon destiné à sauver la monarchie britannique) que celle de Fido est morne et triste.

Selon Stephen Knight donc, en 1884, le Prince Albert-Victor¹⁸ rencontra dans le studio du peintre Walter Sickert, une jeune

Druitt, Kosminsky, Michael Ostrog. Il est nommé à Scotland Yard en 1889 grâce à l'appui de James Monro qui, déjà en 1887, avait essayé de le faire entrer et s'était heurté au refus de Sir Charles Warren. Macnaghten restera à Scotland Yard jusqu'en 1908.

¹⁶ Chef inspecteur Donald Sutherland Swanson (1848-1924). Chargé de l'enquête entre le 1^{er} septembre 1888 jusqu'au 6 octobre de la même année. Il passera ensuite sous les ordres de Sir Robert Anderson.

¹⁷ Fils illégitime du peintre Walter Richard Sickert (1860-1942), et qui avoua (en 1978, lors d'une interview donnée au *Sunday Times*), que tous les éléments qu'il avait apportés à Stephen Knight n'étaient que les pièces d'une vaste supercherie. Il se rétracta dans le courant des années quatre-vingt, sans doute pour essayer de toucher une part des royalties de l'ouvrage de Stephen Knight (alors décédé).

¹⁸ Le prince Albert-Victor, duc de Clarence et d'Avondale (1864-1892), était le petit-fils de la reine Victoria et donc un héritier potentiel du trône britannique. Il succomba aux complications d'une pneumonie le 14 janvier 1892 (soit un peu plus de trois ans après les meurtres). En 1970, le docteur Thomas Edward Alexander Stowell (1885-1970) fit la brillante démonstration que le Prince Albert-Victor était Jack l'Éventreur (dans un article publié par la revue *The Criminologist*). Âgé de quatre-vingt-cinq ans, sur le point de mourir et pas aussi rigoureux que nécessaire, Stowell se trompait lourdement – le prince ayant un alibi totalement inattaquable pour plusieurs des meurtres. Cependant, Stowell

catholique analphabète dont il tomba amoureux : Annie Elizabeth Crook. En 1885, un enfant naquit de cette rencontre¹⁹ et un mariage secret s'ensuivit avec, pour seuls témoins, Walter Sickert et une petite prostituée du nom de Mary Jane Kelly²⁰. La Reine, mise au courant, aurait alors ordonné au Premier ministre, par pli ultrasecret, de faire quelque chose pour empêcher que cette union « catholique » ne s'ébruitât. L'affaire, très sensible, fut confiée à Sir William Gull, le chirurgien de la Reine, alors âgé de soixante-douze ans. Aidé par un cocher, John Charles Netley, et couvert par Sir Robert Anderson, il kidnappa Annie, Elizabeth Crook et le duc de Clarence au 6 Cleveland Street²¹. Si on en croit Joseph Sickert, sa grand-mère maternelle fut lobotomisée par Sir William Gull à la suite de ce kidnapping, avant d'être incarcérée à vie²². Après les événements d'avril 1888, Mary Jane Kelly fut amenée à garder l'enfant et parla de toute cette histoire à quatre de ses consœurs d'infortune²³. Toutes les

fut le premier à impliquer nominativement Sir William Gull dans l'affaire, bien avant Stephen Knight et ses suiveurs.

¹⁹ Alice Margaret Crook, née en 1885, soit trois ans avant les meurtres. Elle meurt en 1950, après avoir eu cinq enfants, dont Joseph Sickert.

²⁰ Mary Jane Kelly (1863-1888) ou Marie Jeannette, ou encore « Ginger », « Black Mary », « Fair Emma », a l'insigne honneur d'être la dernière victime « officielle » de Jack l'Éventreur. Elle habitait le 13 Miller's Court à Whitechapel quand elle fut assassinée, durant la nuit du 8 au 9 novembre 1888.

²¹ En fait, Annie Elizabeth Crook ne pouvait pas habiter à cette adresse en avril 1888, l'immeuble venait d'être démoli.

²² Comme beaucoup d'autres femmes de son époque, Annie Elizabeth Crook a fini sa vie en passant sans cesse d'un asile de pauvres à un autre. Elle n'a donc jamais été incarcérée à vie. Et il n'existe aucune preuve de sa prétendue lobotomie.

²³ Évidemment, les quatre prostituées en question sont : Mary Ann Nichols dite « Polly » — la première victime officielle de l'Éventreur ; Annie Chapman (née Eliza Smith) — la deuxième victime officielle de l'Éventreur ; Elizabeth Stride et Catharine Eddowes — les deux victimes du « Coup Double » de la nuit du 29 au 30 septembre 1888.

cinq décidèrent de faire chanter la monarchie. Toujours aidé dans sa tâche par Netley, Sir William Gull élimina les cinq prostituées²⁴ — Mary Jane Kelly en dernier. Et c'est ainsi qu'il jeta un « voile d'oubli éternel » sur les fautes du prince Albert-Victor.]

R. Marx, *Jack l'Éventreur et les fantasmes victoriens : 1888*, Bruxelles, Complexe, 1987.

R. Reouven, *Les Grandes Profondeurs*, Paris, Denoël, coll. « Présences », 1991.

D. Rumbelow, *The Complete Jack the Ripper*, Londres, W.H. Allen, 1975.

[Une version révisée de ce livre a été rééditée par W.H. Allen en 1987, avant d'être rééditée en 1988 avec un addendum. Toutes les éditions comportent une introduction de Colin Wilson.]

P. West, *Les Filles de Whitechapel et Jack l'Éventreur*, Paris, Rivages, 1991 (*The Women of Whitechapel and Jack the Ripper*, trad. fr. par J.-P. Richard).

8. Livres de — ou consacrés à — Oscar Wilde

R. Ellman, *Oscar Wilde*, Paris, Gallimard, coll. « N.R.F. biographies », 1994 (*Oscar Wilde*, trad. fr. par Marie Tadié et Philippe Delamare).

A. Gide, *Oscar Wilde, In Memoriam, Le « De Profundis »*, Paris, Mercure de France, 1947.

R. Merle, *Oscar Wilde*, Paris, Éd. Universitaires, 1957.

²⁴ C'est extrêmement peu probable qu'un homme âgé de soixante-douze ans ait commis de tels crimes (principalement à cause de la force musculaire qu'ils nécessitent), et c'est sans doute pour cette raison qu'il a fallu attendre 1970 pour que Sir William Gull soit soupçonné d'être Jack l'Éventreur. D'autant plus improbable qu'en 1887 (un an avant les meurtres). Gull fut victime d'une attaque qui le laissa légèrement paralysé du côté droit (cela dit, Jack l'Éventreur était gaucher si on en croit l'autopsie pratiquée par le docteur Llewellyn sur Mary Ann Nichols). Gull mourut en 1890, après deux crises cardiaques et des crises d'épilepsie.

O. Wilde. *La Vérité des masques*, Paris, Rivages poche, coll. « Petite bibliothèque », 2001.

[Recueils d'articles et d'œuvres présentés par F. Dupuigrenet Desroussilles. Au sommaire : Préface de F. Dupuigrenet Desroussilles ; « Maximes à l'usage des jeunes gens » (trad. fr. par F. Dupuigrenet Desroussilles) ; « Quelques maximes pour l'instruction des personnes trop instruites » (trad. fr. de F. Dupuigrenet Desroussilles) ; « Le Critique comme artiste » (dialogue, trad. fr. par J. Cantel) ; « Plume, pinceau et poison, une étude en vert » (trad. fr. par J. Cantel) ; « L'Âme humaine et le socialisme » (trad. fr. par J. Cantel) ; « La Décadence du mensonge » (trad. fr. par J. Cantel) ; « La Vérité des masques » (Notice sur l'illusion, trad. fr. par J. J. Renaud) ; « Le Portrait de M. W. H. » (trad. fr. par J. Castier).]

9. Livre consacré à Jack London

R. Kingman, *Jack London 1876-1916*, Paris, L'Instant, 1987.

[Russ Kingman est le fondateur du *World, of Jack London Museum and Bookstore* à Glen Ellen en Californie.]

10. Livres consacrés aux légendes urbaines

V. Champion-Vincent, J.-B. Renard, *Légendes Urbaines, rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Pavot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1999.

J.-B. Renard, *Rumeurs et légendes urbaines*, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », 1998, n° 3445.

11. Livres consacrés à l'Amérique centrale

H. Bingharn, *La Cité perdue des Incas*, Paris, Pygmalion-Gérard Watelet, 1990 (trad. fr. par P. Babo).

[L'Édition française est préfacée par Danièle Lavallée, directrice de recherches au CNRS.]

M. Coe, D. Snow, E. Benson, *Atlas de l'Amérique précolombienne*, Paris, Éditions du Fanal, 1987 (trad. fr. par B. Saurel pour les première, deuxième et troisième parties, C. Carme pour la quatrième partie, P.-M. Duval pour les cinquième et sixième parties). [Préface de Warwick Bray.]

Collectif, *Le Grand Guide du Pérou*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque du voyageur », 1995-2001 (trad. fr. et adaptation par I. Etterlé et N. Fève).

12. Divers

P. Barrett, J. L. Sanz, *Dinosaures, les seigneurs de la Terre*, Paris, Nathan/HER, 2001 (illustrations de Martin, Raul ; tiré du CD-ROM *Historia Natural de los Dinosaurios*, trad. fr. par É. de Galbert et D. Rist, avec l'aide de J. de Lœuff, directeur du musée des dinosaures d'Espéranza, Aude).

T. De Quincey, *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990 (autobiographie, trad. fr. par P. Leyris).

T. De Quincey, *De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*, Paris, Nouvel Office d'édition, 1963 (trad. fr. par W. M. Bailey).

[Cette édition est préfacée par Gabrielle Rolin.]

I. Hoggv, G. Smith, *Les Armes de guerre portatives*, Paris, Céliv, 1994 (trad. fr. par S. Derynck, J.-M. Capmarty et M. Noël).

D. Richard, *La Coca et la cocaïne*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que-sais-je ? », 1994, n° 2920.

REMERCIEMENTS

À Joseph Altairac pour le prêt « prolongé » de la biographie de Conan Doyle par John Dickson Carr.

À Ugo Bellagamba pour les deux petits livres sur Oscar Wilde et la relecture attentive.

À David Calvo pour le prêt de l'ouvrage de Martin Booth.

À Sébastien Guillot pour les ouvrages Gallimard sur Oscar Wilde et le Pérou.

À Jean-Pierre et Liliane Pugi, pour le prêt de *L'Atlas de l'Amérique précolombienne*, la fiche technique de la mitrailleuse Gatling calibre .58.

À Franck Solon pour le tome XIX de l'intégrale de Conan Doyle.

À André-François Ruaud, Sylvie Denis (qui a publié, dans la revue *CyberDreams*, « La Face claire des ténèbres », novella à l'origine de ce roman), Olivier Girard et Audrey Petit – les quatre fantastiques –, sans qui cet *Instinct de l'équarrisseur* n'aurait jamais existé sous sa forme actuelle.

Table des matières

Prolégomènes.....	5
LIVRE PREMIER Jack l'Éventreur vous salue bien	10
1.....	11
2	25
3	30
4	36
5.....	52
6	58
7.....	66
8	70
9	76
10.....	80
11	85
12.....	88
13.....	94
14.....	102
15	113
ENTR'ACTES	132
16.....	133
17	137
18.....	142
19.....	147
20	150
21.....	161
22	166
23	171
24	177
25	184
26	194
27.....	200

LIVRE SECOND Nemo me Impune Lacessit	209
28	210
29	215
30	220
31	230
32	235
33	242
34	248
35	261
36	269
37	278
38	286
39	294
40	299
41	308
42	316
43	322
Épilogue	326
BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE	329
REMERCIEMENTS	338